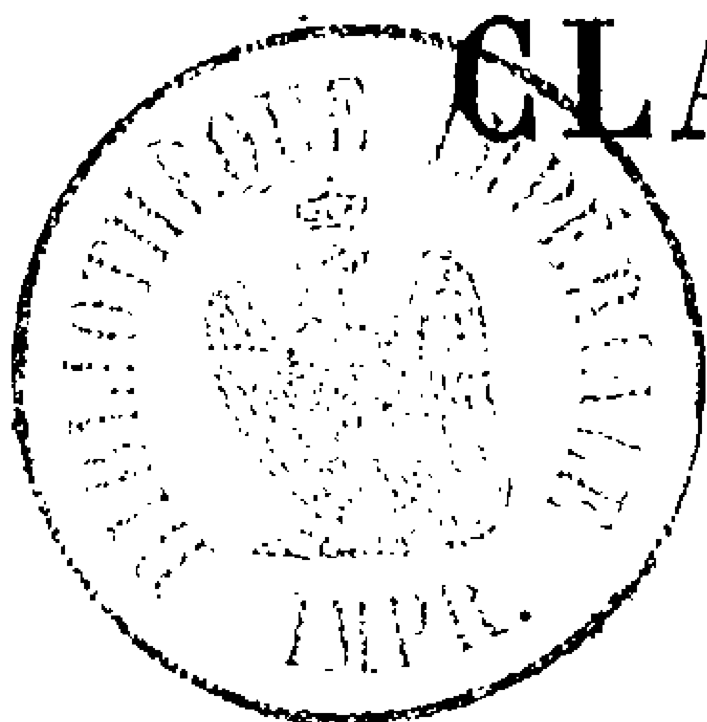
Théâtre classique : contenant le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, de P. Corneille ; Le Misanthrope, de Molière ; [...]

ÉDITIONS NOUVELLES DES CLASSIQUES FRANÇAIS

THÉATRE CLASSIQUE



PRÉCEPTES ET JUGEMENTS

Les courts examens que le docte Corneille a faits de ses propres ouvrages éclaireraient seuls toute la poétique du théâtre.

N. Lemercier, *Cours de littérature analytique.*

Ne croyons pas que le théâtre soit, de tous les genres de littérature, le plus dépourvu de morale. Image de la vie humaine, le théâtre est moral comme l'expérience; et ajoutons, hélas! pour ne rien déguiser de son inefficacité, moral comme l'expérience d'autrui, qui touche et qui corrige peu.

Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, t. I, § xiii.

Les *variantes des ouvrages de l'antiquité grecque ou latine*, ne sont, presque toujours, que des *errata* plus ou moins bons, et quelquefois mauvais, rédigés par des savants modernes, en vue de corriger ou d'amender des textes dont nous n'avons eu que des copies, faites souvent par des mains ignorantes; les *variantes de nos auteurs modernes*, sont, au contraire, des études de style, de pensées, d'harmonie, des leçons de goût, quelquefois même de composition, faites par nos grands écrivains sur eux-mêmes.

Les huit ouvrages qui forment le *Théâtre classique* ont été publiés de l'an 1636 à l'an 1690, c'est-à-dire dans l'espace de 54 ans. Peu de littératures comptent autant d'œuvres capitales du même genre dans une aussi courte période; et cependant ce ne sont pas encore là, à beaucoup près, tous les chefs-d'œuvre dramatiques produits pendant ce demi-siècle

---

Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.

Charles Delagrave et Cie

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

THÉATRE

CLASSIQUE

contenant

LE CID, HORACE, CINNA, POLYEUCTE

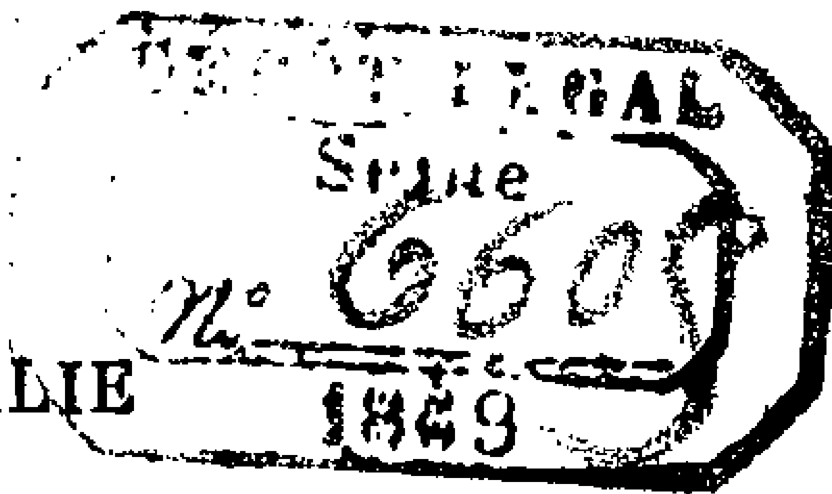
DE P. CORNEILLE,

LE MISANTHROPE

DE MOLIÈRE,

BRITANNICUS, ESTHER, ATHALIE

DE J. RACINE;



Avec les Préfaces des Auteurs, les Examens de Corneille, les Variantes,
le Texte des imitations,

DES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS

L'ANALYSE DU SUJET DE CHAQUE PIÈCE,

des appréciations littéraires, et des notions de récitation.



PARIS

CH. DELAGRAVE ET Ce, LIB.-EDITEURS

RUE DES ÉCOLES, 58

1869



AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION

Ce Théâtre classique est conforme, pour le choix des ouvrages, au programme arrêté par l'Université. Le travail d'annotation qui l'accompagne se compose en partie d'un choix fait dans tous les commentaires, et en partie d'observations nouvelles. Nulle part, dans les remarques, on n'a oublié le respect dû aux grands poëtes, qui sont l'une des gloires de la France; et lorsqu'il a fallu signaler quelques erreurs ou quelques fautes, on l'a toujours fait avec cette modération qui n'altère pas la vérité, et n'est que de la convenance.

Les *variantes* des auteurs ont été recueillies au bas des pages, parmi les notes; ce n'est pas une superfétation, car il est certain qu'elles fournissent un excellent sujet d'études, une matière intéressante pour des leçons de goût et de style. C'est dans le même but que l'on a rapproché de certains passages les textes des auteurs de l'antiquité profane et des livres saints, imités ou traduits par nos deux grands tragiques.

Le sentiment d'utilité pratique qui nous guide dans nos publications, a inspiré l'idée d'offrir à nos jeunes lecteurs

des *Notions de récitation des ouvrages dramatiques*. En effet, cette étude ne peut plus demeurer étrangère aux élèves, depuis qu'on a établi dans les établissements d'instruction publique des concours de bonne récitation, récompensés solennellement dans les distributions de prix de fin d'année.

Enfin, pour rendre notre édition plus utile aux aspirants au baccalauréat, qui ont surtout besoin de *résumés* propres à réveiller leurs souvenirs, on a fait précéder chaque pièce d'une *Exposition du sujet*, et on l'a fait suivre d'une *Appréciation littéraire*.

Des personnes qui se livrent à l'enseignement nous ont fait l'honneur, depuis quelques années, d'imiter nos éditions, et même quelquefois de les copier un peu trop fidèlement; ces *emprunts* (comme on dit par euphémisme) sont publiés par un éditeur qui complète l'œuvre en faisant décrier les originaux. Qu'il nous soit permis, afin de ne point passer nous-mêmes, aux yeux du corps enseignant, pour plagiaires ou imitateurs de travaux que nous sommes loin d'envier, qu'il nous soit permis de rappeler au bas de cet Avertissement l'année de la *première édition* de notre livre :

Publié à Paris, en septembre 1842.

Les Éditeurs.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR LES

AUTEURS DU THÉATRE CLASSIQUE

Corneille (Pierre), né à Rouen, le 6 juin 1606, était fils d'un avocat général au parlement de Normandie. Il commença par suivre la profession d'avocat, dans laquelle il obtint peu de succès. Une aventure de société tourna ses vues vers le théâtre, où, à peine âgé de 19 ans, il débuta par une comédie intitulée *Mélite,* qui, bien que supérieure aux ouvrages du même genre connus alors, n'annonçait pas ce qu'il serait un jour. Son génie créateur n'était pas encore éveillé. Entré dans la carrière, il suivit pendant six ans les routes battues, travailla pour le goût du public sans songer que c'était à lui à réformer ce goût; aussi ne produisit-il que des ouvrages qui n'ont point survécu, malgré des traits d'esprit et de verve comique, de l'invention, et quelques heureuses combinaisons. Cependant, le succès l'encouragea, et beaucoup de ces ouvrages, aujourd'hui oubliés, furent accueillis avec transport. A 29 ans, il donna *Médée,* tragédie, où quelques traits fiers et hardis commencèrent à révéler son génie, qui éclata l'année suivante dans la tragi-comédie du *Cid,* représentée en 1636, et qui fut un véritable événement, disons plus, une révolution littéraire. Corneille avait alors 30 ans; son génie était dans toute sa force, et trois ans après, il donna *Horace* et *Cinna;* l'année suivante, en 1640, *Polyeucte;* en 1641, *La Mort de Pompée;* en 1642, *Le Menteur,* comédie; en 1645, *Rodogune;* en 1647, *Héraclius;* en 1652, *Nicomède.* Ce sont là ses principaux ouvrages. Corneille est le véritable créateur de l'art dramatique en France : il a enseigné ce qu'il devait être dans la tragédie par *Le Cid,* et dans la comédie par *Le Menteur.* Ses ouvrages sont pleins de traits du plus étonnant sublime, qui lui ont valu le surnom de *grand.* Il mourut âgé de 78 ans, le 1er octobre 1684.

Molière (Jean-Baptiste Poquelin de) est né à Paris le 15 janvier 1622. Son père exerçait la profession de marchand tapissier, et de plus, était valet de chambre tapissier du roi. Les parents du jeune Poquelin, le destinant à les remplacer dans leur commerce, lui avaient fait apprendre seulement à lire, à écrire et à compter. Il avait 14 ans, et n'en savait pas davantage, lorsqu'un jour ayant été conduit au théâtre, une sorte de révolution secrète s'opéra dans son esprit; il rougit de son ignorance, désira s'instruire, et obtint de sa famille qu'on le mettrait au collége. Là, sa belle intelligence commença à se développer, et il fit de rapides progrès. Entré dans le monde, il succéda à son père dans la place de valet de chambre du roi; mais bientôt il quitta cette charge pour se livrer tout entier au théâtre, où il prit le nom de *Molière* qu'il devait tant illustrer. Louis XIV, si juste appréciateur des grands génies qui firent la gloire

de son règne, prodigua à Molière ses encouragements et ses bienfaits. Molière était fort laborieux; c'est dans un espace de vingt ans, bien qu'il fût à la fois acteur et auteur, qu'il composa tous ses ouvrages, formant plus de trente comédies, dont la moitié sont des chefs-d'œuvre. Les principales sont : *L'Étourdi*, jouée en 1653; *L'École des Maris, Les Fâcheux,* 1661; *L'École des Femmes,* 1662; *Le Misanthrope*, 1666; *Le Tartufe*, 1667; *Amphitryon, L'Avare,* 1668; *Pourceaugnac,* 1669; *Les Fourberies de Scapin,* 1671; *Les Femmes savantes*, 1672; et *Le Malade imaginaire,* 1673. Ce dernier ouvrage termina sa carrière dramatique. Molière est le plus grand poëte comique, non-seulement des temps modernes, mais de tous les temps et de tous les pays, et sa supériorité est reconnue par les étrangers eux-mêmes. Il mourut à Paris, à l'âge de 51 ans, le 17 février 1673.

RACINE (Jean), né à La Ferté-Milon, le 21 décembre 1669, était fils d'un contrôleur du grenier à sel de cette ville. Après avoir fait d'excellentes études, il cultiva la poésie, et fut, dès son début, encouragé par les bienfaits du roi. Il se lia avec Molière, qui avait 17 ans de plus que lui, et commença à travailler pour le théâtre. Ses premiers essais furent *La Thébaïde ou Les Frères ennemis,* et *Alexandre,* tragédies jouées en 1664 et 1665, et dans lesquelles le jeune poëte de 25 ans cherchait à imiter la manière de son illustre devancier, le vieux Corneille. La première de ces deux tragédies obtint quelque succès, et la seconde réussit complétement. Ce n'étaient cependant que deux faibles ouvrages, et le vrai génie de Racine ne se révéla pour la première fois que dans *Andromaque,* représentée en 1667, et qui fut accueillie avec enthousiasme. Sept autres grands ouvrages succédèrent presque annuellement à *Andromaque :* en 1668, Racine donna *Les Plaideurs,* comédie; *Britannicus,* tragédie, en 1668; *Bérénice,* ib., en 1670; *Bajazet,* ib., en 1672; *Mithridate*, ib., en 1673; *Iphigénie en Aulide,* ib., en 1674; *Phèdre,* ib., en 1677. Cette dernière tragédie lui ayant causé beaucoup de tourment, il renonça à travailler pour le théâtre, bien qu'il ne fût âgé que de 38 ans. Après un silence de douze années, il composa *Esther,* tragédie qui lui fut demandée par Mme de Maintenon pour la maison de Saint-Cyr. Elle y fut jouée en 1689. *Athalie,* autre tragédie composée en 1691, pour la même maison, n'y put être jouée. Jamais ces deux derniers ouvrages ne parurent sur un théâtre public du vivant de l'auteur; le premier fut représenté sur la scène française en 1721; le second en 1716. — Racine n'est pas supérieur à Corneille pour la vigueur de la conception, et s'il l'emporte sur lui par un style toujours pur et élégant, il ne faut pas oublier que son devancier lui a ouvert la route; en effet, Racine ne naquit que trois ans après la représentation du *Cid,* et quand il fit représenter *Andromaque,* Corneille avait déjà donné tous ses principaux chefs-d'œuvre. Racine a composé aussi, pour la maison de Saint-Cyr, des *Cantiques spirituels* remplis de grâce et d'onction. Ce grand poëte fut attaqué d'une maladie de langueur vers la fin de ses jours. Il y succomba à l'âge de 60 ans, le 22 avril 1699, et mourut dans les sentiments de la plus sincère piété.

NOTIONS SUR LA RÉCITATION

DES OUVRAGES DRAMATIQUES

Les meilleures choses perdent tant à être mal débitées, l'art de bien dire est si rare, si peu cultivé, que quelques principes de récitation, appliqués aux ouvrages dramatiques, ne paraîtront pas inutiles en tête d'un recueil destiné à être appris par cœur et récité dans les classes. Mal réciter un ouvrage, c'est le dénaturer; c'est le défigurer aussi misérablement que lorsqu'on en altère les expressions, l'orsqu'on en tronque les phrases; c'est commettre un crime de lèse-littérature, et on devient plus coupable encore quand il s'agit d'ouvrages tels que *Le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, Le Misanthrope, Britannicus, Esther,* et *Athalie,* chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique, et qui seraient encore des chefs-d'œuvre dans toutes les littératures.

La mauvaise récitation est d'autant plus facile, qu'aucun signe matériel, qu'aucune indication n'existe pour avertir le lecteur qu'il se trompe. Bien réciter est donc une affaire toute d'intelligence, et si l'intelligence fait défaut, souvent par légèreté ou par étourderie, le poëte est trahi, parce qu'il a compté qu'à l'aide de ses pensées écrites, ses intentions seraient comprises, rendues convenablement, et que celui qui se risquerait à être son interprète devinerait ces mille nuances pour l'expression desquelles l'art de la composition la plus savante, le talent du style le plus profondément étudié, ne peuvent fournir que des indications muettes. La première leçon de récitation doit donc commencer par un examen réfléchi, une étude sérieuse de l'ouvrage qu'on veut interpréter. Quand le lecteur se sera bien identifié avec la pensée de l'auteur, le reste deviendra facile, car le précepte de Boileau

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement

peut aussi s'appliquer à l'art de la récitation.

Mais demander à des écoliers une étude approfondie d'un ouvrage dont ils ne peuvent bien sentir les beautés que lorsqu'on les leur indique, n'est-ce pas exiger beaucoup? Nous en convenons, en maintenant toutefois le principe qu'une chose difficile n'est pas impossible. Aussi, pour diminuer la difficulté, nous voudrions que dans

une classe, lorsqu'on doit apprendre l'un des chefs-d'œuvre qui font partie du programme des études, le professeur commençât par raconter à ses élèves le sujet de l'ouvrage; leur détaillât le caractère, la position absolue et relative, l'âge, jusqu'au physique présumé, et même jusqu'au costume de chaque personnage. Il nous semble que cet enseignement inspirerait à l'élève plus d'intérêt pour l'étude qui lui est imposée, et qu'il arriverait à dire chaque scène, chaque tirade avec un ton convenable, dans un esprit conforme, ou à peu près, aux intentions du poëte.

Une question resterait ensuite à traiter; c'est de savoir dans quel ton il faut réciter la tragédie, dans quel ton la comédie. L'une et l'autre doivent être *parlées* et non *déclamées*. Une grande autorité en matière de goût, Fénelon, s'exprime ainsi : « Il ne faut point que « le cothurne altère l'imitation vraie de la nature; il peut seule- « ment la peindre en beau et en grand. Mais tout homme doit tou- « jours parler humainement : rien n'est plus ridicule pour un héros « dans les plus grandes actions de sa vie, que de ne joindre pas à « la noblesse et à la force une simplicité qui est très-opposée à « l'enflure... Le langage fastueux et outré dégrade tout : plus on « représente de grands caractères et de fortes passions, plus il faut « y mettre une noble et véhémente simplicité[1] »

Baron, qui s'est acquis, du temps de Louis XIV, une grande réputation comme acteur tragique, et qui joua d'original la plupart des tragédies de Racine, Baron *parlait en déclamant,* ou plutôt en *récitant,* car le seul mot de *déclamation* le choquait comme un contre-sens. En effet, la déclamation n'est qu'une récitation ampoulée, emphatique, opposée au naturel qu'il faut rechercher avant tout. Mais gardons-nous de confondre le naturel avec le trivial et le bas; le naturel a sa noblesse : on peut parler noblement, dignement et avec simplicité, sans trivialité comme sans enflure : c'est là le comble de l'art. Le meilleur moyen pour y parvenir, c'est de se pénétrer des intentions de l'auteur, de faire comme quand il a composé son poëme, de se mettre à la place des personnages.

On objectera peut-être que chacun a sa façon de voir, de dire et de sentir, et qu'il y a trente façons de peindre et d'exprimer une même chose. Ceci est plus spécieux que vrai : de ces trente façons plus ou moins bonnes, il y en a, sans contredit, une meilleure, une plus juste que les autres; c'est celle-là qu'il faut s'étudier à trouver; car il n'existe qu'une manière de bien dire, de bien réciter, qu'une vérité dans la façon de rendre le ton convenable à chaque personnage, à chaque situation, à chaque passion, suivant son degré.

Le discours n'étant jamais que l'expression des passions calmes ou violentes, furieuses ou sensées, doit s'empreindre de leur mobilité. La récitation devra donc marquer des tons divers, faire sentir des

1. *Lettre à l'Académie française*, etc., § VI, édit. classique annotée par M. E. Despois.

nuances, observer certains repos. Par là non-seulement elle deviendra plus vraie, mais elle évitera de tomber dans la monotonie, le plus insupportable et le plus commun des défauts. Les nuances du débit, nous le répétons, s'apprennent dans l'étude même de la composition. En voici un exemple que nous empruntons à Marmontel : « On sait, dit-il dans ses *Éléments de littérature,* au mot *déclamation,* on sait avec quelle finesse d'intelligence et de sentiment Baron, dans le début de Mithridate avec ses deux fils (acte II, sc. 2), marquait son amour pour Xiparès et sa haine pour Pharnace. On sait que dans ces vers :

> Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
> Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
> Ni vous faire quitter en de si grands besoins,
> Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos soins.

il disait à Pharnace, *vous le Pont,* avec la hauteur d'un maître et la froide sévérité d'un juge ; et à Xiparès, *vous Colchos,* avec l'expression d'un reproche sensible et d'une surprise mêlée d'estime, telle qu'un père la témoigne à un fils dont la vertu n'a point rempli son attente. »

Les tons divers, les nuances du discours ne sont pas uniquement indiqués par les sentiments du personnage, mais se modifient, suivant sa situation, d'après les principes de convenance qui doivent le guider, l'inspirer, le retenir souvent quand il se sentirait disposé à éclater. Prenons pour exemple la IIe scène du Ier acte de *Britannicus,* entre Agrippine et Burrhus. Agrippine veut voir Néron dont elle croit avoir à se plaindre. Burrhus vient lui annoncer que l'empereur, occupé avec les deux consuls, la prie de l'excuser s'il ne peut la recevoir. L'ambitieuse Agrippine, déjà irritée, s'en prend à Burrhus; elle l'accuse *de lui cacher l'empereur*, de lui ravir l'influence qu'elle exerçait auparavant sur son fils, d'abuser d'un crédit et d'un rang qu'il ne doit qu'à elle seule, pour le tenir en tutelle, en usurpant continuellement les fonctions de gouverneur du prince, qu'elle lui avait confiées pendant l'enfance de Néron. Burrhus, blessé des reproches injustes et hautains d'Agrippine, lui répond :

> Je ne m'étais chargé dans cette occasion
> Que d'excuser César d'une seule action;
> Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
> Vous me rendez garant du reste de sa vie,
> Je répondrai, Madame, avec la liberté
> D'un soldat qui sait mal farder la vérité !

Si l'on n'emploie pas le ton ferme qui convient au caractère de Burrhus, toute la force du discours, et par conséquent sa principale beauté, s'évanouit. Si en prenant ce ton, on ne fait pas sentir les égards que Burrhus doit à la mère de son empereur, ce discours deviendra trop dur, et Burrhus ne sera plus *un soldat qui sait mal farder la vérité,* mais un brutal, un homme sans usage et sans

savoir-vivre. Il faut qu'on reconnaisse, à travers sa franchise, la prudence d'un courtisan, qui, au moment même où il consent à déplaire, s'efforce de déplaire le moins possible. Enfin, il est bon qu'il fasse entrevoir à l'altière Agrippine qu'elle a cessé de régner; mais il convient aussi qu'en annonçant à cette princesse qu'il n'a plus la même soumission à ses volontés, il conserve le même respect pour sa personne. Les six premiers vers devront donc être récités avec la modeste retenue d'un homme que la nécessité seule détermine à dire la vérité, et non avec l'emportement d'un censeur atrabilaire, qui la dit par humeur. Quand il ajoute :

> Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
> D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?

on doit diminuer par l'adoucissement de la voix l'âpreté de ce discours.

Les vers suivants :

> Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde, etc.

peuvent être récités avec moins de circonspection; néanmoins Burrhus doit se rappeler le rang d'Agrippine, lorsqu'il lui dit :

> De quoi vous plaignez-vous, Madame? on vous révère :
> Ainsi que par César on jure par sa mère.

et lorsqu'après avoir ajouté :

> L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
> Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour;

il reprend :

> Mais le doit-il, Madame? et sa reconnaissance
> Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance? etc.

il faut qu'il paraisse avoir pour but de persuader Agrippine, et non de l'offenser; de lui prouver l'injustice, l'exagération de ses prétentions, non de les tourner en ridicule. Les derniers vers de ce magnifique discours sont les plus embarrassants, parce qu'ils contiennent une satire du gouvernement de la mère de Néron du vivant de Claude. On devra leur donner un air moins injurieux en empruntant le ton d'un sujet zélé qui ne les prononce qu'avec regret, et qui, après avoir commencé de parler, hésite s'il continuera. Cette nuance est indiquée par le poëte dans la première phrase de cette dernière période :

> Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie, etc.

Voici un autre exemple plus détaillé, que nous empruntons encore à cette admirable tragédie de *Britannicus;* c'est la grande scène

(la IIe) du IVe acte, entre Agrippine et son fils. Néron a fait arrêter Britannicus, il craint sa mère; des paroles de courroux lui sont échappées contre elle, et il a ordonné à Burrhus de la retenir prisonnière au palais. Agrippine, presque atterrée de cet ordre d'un fils auquel elle a donné l'empire, et sous le nom de qui elle a longtemps régné, veut le voir pour se justifier, lui demander les motifs de l'état de suspicion dans lequel on la place, et aussi de tâcher de ressaisir une influence qui lui échappe. Elle attend l'arrivée de Néron, et dès qu'il paraît elle prend la parole :

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

[D'un ton digne et sévère :]

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.

[Un semi-ton, moitié fier et moitié dédaigneux :]

On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.

[Le ton un peu relevé :]

J'ignore de quel crime on a pu me noircir :

[Un semi-ton, où perce une légère satisfaction :]

De tous ceux que j'ai faits, je vais vous éclaircir.

[Un ton plus élevé après une légère pause :]

Vous régnez : vous savez combien votre naissance

[Sur le même ton, et bien accentuer :]

Entre l'empire et vous avait mis de distance.

[Une nuance :]

Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.

[Reprendre un peu plus haut :]

Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,

Un semi-ton :]

Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée

[Changement de ton, bien accentuer, et dire le second hémistiche avec une sorte de honte et d'humiliation :]

Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.

[Un semi-ton, et rapidement :]

Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,

[Une nuance :]

Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse.

Reprendre d'un ton plus ferme et soutenu :]

Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux

Écartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.

[Relever le ton, et bien diviser les hémistiches des deux vers qui suivent :]

Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.

[Relever le ton sur le premier hémistiche, le baisser un peu sur le second, mais le dire dans le plein de la voix :]

C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.

[Après une légère pause :]

Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;

[Une nuance et diviser les deux hémistiches :]

Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille :

[Un semi-ton plus haut :]

Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.

[D'un ton ferme le premier hémistiche, changer d'intonation pour le second :]

Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre?

[Changer d'intonation, avec un léger ton de mépris :]

De ce même Pallas j'implorai le secours :

Un semi-ton, où perce la satisfaction :]

Claude vous adopta, vaincu par ses discours,

[Relever un peu le ton :]

Vous appela Néron; et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.

Un temps, et changement d'intonation plus relevé :

C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.

[Changement de ton et serrer davantage le débit :]

Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.

[Relever le ton ·]

Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite;

[Un semi-ton :]

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix;

Une nuance plus forte :]

Je fus sourde à la brigue et crus la renommée;

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.....

[Un temps et baisser de ton :]

Rome alors estimait leurs vertus.

[Reprendre d'un ton bien accentué :]

De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main sous votre nom répandait ses largesses.

[Une nuance, avec un peu d'emphase :]

Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats.

[Un semi-ton plus grave :]

Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.

[Changement de ton, avec un peu de lenteur :]

Cependant Claudius penchait vers son déclin.

[Une nuance plus forte :]

Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin :
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.

[D'un ton ferme et net, en divisant bien chaque chose :]

Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;

[D'un ton grave et un peu réfléchi :]

De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.

[Une pause légère :]

Il mourut.

[Changement total d'intonation, et le ton d'une triste réflexion :

Mille bruits en courent à ma honte.

[Changement de ton, soutenir le débit, et dire avec une sorte de hardiesse :]

J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
(Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices),

[Relever le ton :]

Dans Rome, les autels fumaient de sacrifices ;

[Sur un ton plus simple :]

Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité,
Du prince déjà mort demandait la santé.

[Changement d'intonation ; bien accentuer :]

Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,

On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.

[Une pause légère, et reprendre sur le ton d'une grande simplicité :]

C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits.

[Une pause légère :]

En voici le salaire :

[Une pause, et reprendre avec le ton du reproche en accentuant bien :]

Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect,

[Une pause légère :]

qui vous gênait peut-être,

[D'un ton sévère :]

Vous avez affecté de ne me plus connaître.

[Reprendre d'une manière ferme :]

J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.

[Le ton du mépris :]

J'ai vu favorisés de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,

[Avec reproche :]

Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;

[Reprendre d'un ton ferme :]

Et lorsque vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,

[Bien accentuer le ton du reproche .]

(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu)
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.

[Relever :]

Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;

[Une nuance :]

Ils se flattent tous deux du choix de votre mère.

[Reprendre dans le haut :]

Que faites-vous?

[Une pause légère :]

Junie enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour;

[Le ton du reproche, en s'animant par degrés :]

Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avois placée;
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;

[Relever le ton, avec l'accent du plus sanglant reproche :]

Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté:

Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies,

[Reprendre le ton plus bas, et graduer les trois vers suivants :]

Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON,

Qui n'a écouté Agrippine qu'avec une impatience contenue, mêlée de crainte et d'une sorte de respect pour une mère qu'il n'ose braver ouvertement, lui répond avec un ton digne et perfide, mêlé d'une légère nuance d'ironie :

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire;
Et sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, Madame, avec tranquillité
Pouvait se reposer sur ma fidélité.

[Relever le ton et bien accentuer :]

Aussi bien, ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis,

[Baisser le ton :]

j'ose ici vous le dire entre nous,

[Relever le ton :]

Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.

[Changement d'intonation, et une nuance marquée sur : *disaient-ils*]

« Tant d'honneur, disaient-ils, et tant de déférences
« Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses?

[Changement d'intonation dans le haut :]

« Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?

[Relever le ton :]

« Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
« N'est-il de son pouvoir que le dépositaire?

[En se reprenant avec réticence :]

Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire.

[Avec une modération feinte :]

Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander;

[D'un ton prononcé :]

Mais Rome veut un maître et non une maîtresse.

[Changement d'intonation :]

Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse :

[Relever le ton :]

Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encor laissé sa simple obéissance.

[Changer de ton :]

Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux

Porter en murmurant leurs aigles devant vous;

[Changement d'intonation dans le bas :]

Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.

[En élevant un peu le ton avec affectation :]

Toute autre se serait rendue à leurs discours;

[Une pause légère, changement d'intonation, et bien accentuer les vers suivants :]

Mais si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.

[Un semi-ton ·]

Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie;

[Avec un ton sévère et presque dur :]

Et la main de Pallas trame tous ces complots.

[Avec chaleur, et appuyant sur *malgré moi :*]

Et lorsque malgré moi j'assure mon repos,

[Une nuance :]

On vous voit de colère et de haine animée,
Vous voulez présenter mon rival à l'armée;

[D'un ton positif, avec l'accent du reproche :

Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE,

[Avec étonnement et vivacité :]

Moi, le faire empereur? ingrat! l'avez-vous cru?

[Une nuance, et graduer les deux vers suivants :]

Quel serait mon dessein? qu'aurais-je pu prétendre?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre?

[En changeant de ton, avec une diction plus vive, mais bien accentuée, et graduer tous les *si :*]

Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,

[Une nuance :]

Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère?
Ils me reprocheraient,

[Relever le ton :]

non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants

[D'un ton ferme, hardi, mêlé de reproches, et en appuyant un peu sur *pour vous :*]

Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.

[Du ton de l'indignation et du reproche sans ménagement.]

Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;

[Relevez l'expression du second hémistiche :]

Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours :

[Une nuance :]

Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses

[Sur le ton du reproche amer :]

N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre; et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.

[Le ton de la sensibilité, mais d'une sensibilité ferme, qui ne va pas jusqu'aux larmes :]

Que je suis malheureuse! et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune!

[Avec plus d'émotion :]

Je n'ai qu'un fils. O ciel! qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?

[Bien graduer chaque chose :]

Remords, craintes, périls, rien ne m'a retenue;

[Une nuance :]

J'ai vaincu ses mépris; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés;
J'ai fait ce que j'ai pu :

[D'un ton d'abnégation :]

vous régnez, c'est assez.

[Une nuance :]

Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,

[Accentuer fortement les deux vers suivants qui ont presque un ton de menace :]

Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON,

[Avec un sentiment d'affection feinte, et comme avouant tacitement ses torts :]

Eh bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse.

AGRIPPINE,

[D'un ton rassuré, presque triomphant, mais digne :]

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace;
Que de Britannicus on calme le courroux;
Que Junie à son choix puisse prendre un époux;
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure;

[Avec un ton affectueux :]

Que vous me permettiez de vous voir à toute heure;

[En voyant Burrhus, un ton digne, imposant :]

Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,

[D'un ton fier et presque impérieux :]

A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON,

[Avec une fausse douceur mêlée de satisfaction :]

Oui, Madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.

[Une nuance, changement de ton sur le dernier hémistiche :]

Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie;

[D'un ton d'abandon résigné :]

Avec Britannicus je me réconcilie;

[Une nuance :]

Et quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.

[Un ton affectueux :]

Allez donc, et portez cette joie à mon frère.

[D'un ton impératif :]

Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

La plupart des notes qu'on vient de lire sur cette scène de *Britannicus* sont empruntées au *Cours de déclamation* que le célèbre acteur tragique Larive fit à l'Athénée de Paris. Nous avons offert un type, c'est maintenant aux élèves intelligents, et surtout à MM. les professeurs à en faire l'application.

Nous compléterons ces *notions* par quelques détails sur la manière de dire la comédie.

La *récitation comique,* même dans le genre grave, exige un peu moins de tenue, et permet plus de familiarité que la récitation tragique. Le style en vers étant d'une vérité de convention qui pourrait paraître peu vraisemblable dans des ouvrages où l'on ne trouve que des personnages et des événements de la vie commune, il faut en quelque sorte le dissimuler, avoir égard au sens, à la coupe des phrases plus qu'à celle des vers. On rapporte qu'un poëte comique du dernier siècle, Lanoue qui avait une grande expérience dramatique, faisait copier et réciter comme de la prose les rôles qu'il enseignait à des jeunes gens qui se destinaient au théâtre. Mais comme il avait le sentiment réel de la poésie, il prenait garde que ses élèves ne fissent rien perdre à la versification de son harmonie naturelle; il voulait seulement les prémunir contre le défaut de trop cadencer les vers, de trop marquer les hémistiches, ce qui fait ressembler la récitation à un chant lourd et monotone. Voici un exemple de ce mode assez ingénieux, appliqué à la 1re scène du *Misanthrope,* sur le premier grand couplet d'Alceste. Les tirets — placés entre chaque phrase ou membre de phrase, indiquent la façon de lier les vers et de les enjamber l'un sur l'autre sans rompre le sens.

« Allez, vous devriez mourir de pure honte; — Une telle action
« ne saurait s'excuser, et tout homme d'honneur s'en doit scanda-

« liser. — Je vous vois accabler un homme de caresses, et témoigner « pour lui les dernières tendresses; de protestations,— d'offres, et de « serments, vous chargez la fureur de vos embrassements; — et « quand je vous demande après quel est cet homme, à peine pou- « vez-vous dire comme il se nomme;— votre chaleur pour lui tombe « en vous séparant, et vous me le traitez, — à moi, — d'indiffé- « rent. — Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme, de s'a- « baisser ainsi, jusqu'à trahir son âme; — et si, par un malheur, « j'en avais fait autant, — je m'irais, de regret, pendre tout à l'in- « stant. »

Les deux derniers vers auraient pu être liés; on ne les a séparés que pour indiquer, par une légère nuance, l'indécision d'Alceste sur ce qu'il aurait à faire s'il était, comme il le dit, capable de toutes les faiblesses qu'il reproche à son ami.

Dans le ton plus familier, il y a certains repos, plus ou moins prolongés, que la ponctuation ne peut pas toujours marquer d'une manière suffisante, mais que l'idée ou les idées qui ont inspiré une tirade, indiquent à tout lecteur un peu intelligent. Étudiés avec soin, ils ajoutent de la valeur au débit, y jettent de la variété, le rendent plus piquant et souvent même plus comique, pourvu qu'on n'en fasse pas abus. En voici un exemple où, comme dans le précédent, nous indiquerons les repos par un tiret, mais sans aligner les vers comme de la prose :

C'est dommage : — il avait le cœur trop au métier ; —
Tous les jours le premier aux plaids, — et le dernier ; —
Et bien souvent tout seul ; — si l'on l'eût voulu croire, —
Il s'y serait couché sans manger et sans boire. —
Je lui disais par fois : — « Monsieur Perrin-Dandin, —
« Tout franc, — vous vous levez tous les jours trop matin.
« Qui veut voyager loin ménage sa monture; —
« Buvez, mangez, dormez, — et faisons feu qui dure. » —
Il n'en a tenu compte. — Il a si bien veillé
Et si bien fait, — qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres.
Il marmotte toujours certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. — Il veut, bon gré, mal gré, —
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.

J. RACINE, *Les Plaideurs*, Acte I, sc. I.

Il faut prendre garde, en voulant être naturel, d'enlever à la poésie son charme et sa couleur. Jamais, dans aucune circonstance, les vers ne doivent être dits exactement comme de la prose :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes [1].

Ce vers ingénieux s'applique à la récitation de toute espèce de vers, sous peine de dépouiller le poëte de ses mérites, et souvent de celui

1. Lemière.

qui lui a le plus coûté; il faut qu'on reconnaisse toujours la noble origine de la poésie.

Où l'on doit surtout bien observer l'accentuation prosodique, c'est dans les vers qui *manquent de nombre,* comme il s'en trouve toujours quelques-uns, même chez les meilleurs poëtes, quelquefois par négligence, souvent parce que la propriété des termes les y contraint. On sait qu'on appelle ainsi les vers dans lesquels entrent des mots finissant par des syllabes sourdes, des *e* muets non élidés, ou composés de syllabes que la prononciation ordinaire tend à élider. En voici plusieurs exemples :

Et je ne hais rien tant que les *contorsions*
De tous ces grands faiseurs de *protestations*,
Ces affables donneurs d'*embrassades* frivoles,
Ces obligeants diseurs d'*inutiles* paroles.

MOLIÈRE, *Le Misanthrope.*

Si vous n'accentuez pas les mots *con-tor-si-ons*, *pro-tes-ta-ti-ons;* si vous n'en détaillez pas un peu les syllabes, si vous n'appuyez pas légèrement sur la finale *ion*, et que vous prononciez comme si *tation, orsion* ne formaient que deux syllabes, vous estropiez le vers, vous le faites paraître faux. La même observation s'applique aux mots *embrassades* et *inutiles,* qu'il faut se garder de prononcer comme s'il y avait *embrassad* et *inutil.*

Et lorsque convaincu de tant de perfidies
Vous deviez ne me voir que pour les *expier*,
C'est vous qui m'ordonnez de me *justifier.*

Il faut encore bien accentuer *ex-pi-er, jus-ti-fi-er.*

Quelquefois le défaut de nombre est presque insensible, et demande alors plus d'attention, comme dans les vers suivants :

Le *crime* fait la honte, et non pas l'échafaud.

TH. CORNEILLE.

La *grammaire*, qui sait régenter jusqu'aux rois.

MOLIÈRE.

L'*âge* d'or était l'âge où l'or ne régnait pas.

LEZAY-MARNESIA.

Et toujours bon Français quand il ne *parle* pas.

GRESSET.

L'esprit qu'on veut avoir *gâte* celui qu'on a.

ID.

Dans les mots *crime, grammaire, âge, parle, gâte,* la syllabe finale a besoin d'être bien prononcée.

Les vers nombreux sont plus faciles à dire, parce que toutes leurs syllabes sont pleines ; exemples :

Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
P. CORNEILLE.

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
MOLIÈRE.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
J. RACINE.

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.
BOILEAU.

Le moment où je parle est déjà loin de moi.
ID.

La critique est aisée et l'art est difficile.
DESTOUCHES.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
VOLTAIRE.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
LA FONTAINE.

Tels sont les principaux préceptes de l'art de bien dire les poëmes dramatiques. Nous pensons que les jeunes gens qui voudront étudier ces notions avec un peu de soin et de suite, arriveront promptement à réciter d'une manière satisfaisante; mais nous le répétons, c'est surtout de vive voix que cet art doit s'enseigner, et les préceptes que nous venons de donner n'auront d'efficacité réelle qu'autant que MM. les professeurs s'appliqueront à les faire mettre en pratique par leurs élèves, à les leur démontrer, et à les convaincre ainsi que cette étude est nécessaire, indispensable; car bien dire, c'est entrer dans l'esprit d'un auteur, saisir toutes les nuances de sa pensée, et qui dit mal, prouve qu'il comprend mal.

LE CID

TRAGÉDIE

PAR P. CORNEILLE

REPRÉSENTÉE EN 1636.

Age de Corneille, 30 ans.

Le *Cid* obtint un immense succès qui éveilla la jalousie des mauvais poëtes, à la tête desquels il faut mettre le cardinal de Richelieu. Un des protégés de ce grand ministre, Scudéri, poëte sans valeur, auteur de quelques ouvrages tombés depuis longtemps dans le plus juste oubli, publia une amère critique du *Cid.* L'Académie française, d'après les invitations presque impératives du cardinal, soumit à un examen sérieux la critique de Scudéri et l'ouvrage de Corneille ; ce sont cette critique et cet examen que nous avons cités dans nos notes. L'examen de l'Académie fut intitulé : *Sentiment de l'Académie sur les vers du Cid.* On verra dans les *variantes* que Corneille a profité de plusieurs de ces critiques, et quelquefois les a acceptées avec trop de docilité. Le *Cid* ne fut imprimé qu'au commencement de l'année 1637, parce qu'alors, dès qu'une pièce était imprimée, tous les théâtres pouvaient la jouer. Il fut représenté sur le théâtre du Marais.

A MADAME LA DUCHESSE

D'AIGUILLON[1]

MADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre représente un héros assez reconnaissable aux lauriers dont il est couvert. Sa vie a été une suite continuelle de victoires; son corps, porté dans son armée, a gagné des batailles après sa mort; et son nom, au bout de six cents ans, vient encore triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays, et d'avoir appris à parler une autre langue que la sienne. Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances, et m'a surpris d'abord; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vu la satisfaction que vous avez témoignée quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé, et j'ai cru qu'après les éloges dont vous l'avez honoré, cet applaudissement universel ne lui pouvait manquer. Et véritablement, MADAME, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire; le jugement que vous en faites est la marque assurée de son prix : et comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent, les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent; elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent, et ne dédaigne point d'employer en leur faveur ce grand crédit que votre qualité et vos vertus vous ont

1. Marie-Magdeleine de Vignerot, fille de la sœur du cardinal de Richelieu et de René de Vignerot, seigneur de Pont-Courlay. Elle épousa le marquis du Roure de Combalet, et devint dame d'atours de la reine; elle fut duchesse d'Aiguillon, de son chef, sur la fin de 1637. Cette épître dédicatoire lui fut adressée au commencement de cette année. C'était une femme de mérite et fort religieuse, qui possédait toute la confiance de son oncle le cardinal, et c'est à elle que Corneille dut de n'être pas entièrement disgracié de Richelieu.

acquis. J'en ai ressenti des effets qui me sont trop avantageux pour m'en taire, et je ne vous dois pas moins de remerciements pour moi que pour LE CID. C'est une reconnoissance qui m'est glorieuse, puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations, sans publier en même temps que vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi, MADAME, si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume, ce n'est point pour apprendre mon nom à la postérité, mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois, et faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siècles la protestation que je fais d'être toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-obligé serviteur,

P. CORNEILLE.

AVERTISSEMENT

DE CORNEILLE

Fragment de l'historien Mariana, *Historia de España*, livre IV, c. 50.

« Avia, pocos dias antes, hecho campo con D. Gomez conde de
« Gormaz. Venciόle, y diόle la muerte. Lo que resultό de este casό,
« con doña Ximena, hija y heredera del mismo conde. Ella misma
« requiriό al rey que se le diese por marido (y a estaba muy pren-
« denda de sus partes), ό le castigase conforme á las leyes, por
« la muerte que diό á su padre. Hizόse el casamiento, que á todos
« estaba á cuento, con el qual por el gran dote de su esposa, que
« se allegό al estado que él tenia de su padre, se au mentό en poder
« y riquezas[1]. »

Voilà ce qu'a prêté l'histoire à D. Guillem de Castro[2], qui a mis ce fameux événement sur le théâtre avant moi. Ceux qui entendent l'espagnol y remarqueront deux circonstances : l'une, que Chimène, ne pouvant s'empêcher de reconnaître et d'aimer les belles qualités qu'elle voyait en D. Rodrigue, quoiqu'il eût tué son père *(estaba prendada de sus partes)*, alla proposer elle-même au roi cette généreuse alternative, ou qu'il le lui donnât pour mari, ou qu'il le fît punir suivant les lois; l'autre, que ce mariage se fît au gré de tout le monde *(à todos estaba à cuento)*. Deux chroniques du Cid[3] ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Séville, en présence du roi et de toute sa cour; mais je me suis contenté du texte de l'historien, parce que toutes les deux ont quelque chose qui sent le roman, et peuvent ne persuader pas davantage que celles que nos François ont faites de Charlemagne et de Roland[4]. Ce que j'ai rapporté de

1. Quelques jours auparavant il (Rodrigue) s'était battu avec Don Gomez, comte de Gormas : il le vainquit et le tua. Le résultat de cette affaire fut son mariage avec Dona Ximena, fille et héritière du comte. Elle-même, très-éprise des belles qualités du Cid, demanda au roi qu'il le lui donnât pour époux, ou qu'il le fit punir selon les lois, comme meurtrier de son père. Ce mariage se fit au gré de tout le monde, et le Cid, joignant aux biens qu'il tenait de son père la dot considérable de son épouse, se vit aussi puissant que riche.

2. Guilhem de Castro (et non pas Guillem, comme écrit Corneille), né à Valence en 1569, mort en 1631, composa : *Traits de la Jeunesse du Cid*, tragédie en 2 parties : c'est la première partie que Corneille a imitée.

3. Le véritable nom du Cid était *Don Rodrigo Diaz de Bivar*. Né à Burgos, d'une noble et ancienne famille, vers l'an 1026, il fut élevé à la cour de Fernand Ier, roi de Castille, et s'acquit la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle. (Voy. le *Dictionnaire de biographie et d'histoire* de MM. Ch. Dezobry et Bachelet.)

4. On ne dit plus aujourd'hui *davantage que*. Il ne faut pas confondre *d'a-*

Mariana suffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimène et de son mariage dans son siècle même, où elle vécut en un tel éclat, que les rois d'Aragon et de Navarre tinrent à honneur d'être ses gendres, en épousant ses deux filles. Quelques-unes ne l'ont pas si bien traitée dans le nôtre : et, sans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théâtre, celui qui a composé l'histoire d'Espagne en français l'a notée, dans son livre, de s'être tôt et aisément consolée de la mort de son père, et a voulu taxer de légèreté une action qui fut imputée à grandeur de courage par ceux qui en furent les témoins. Deux romances espagnoles, que je vous donnerai en suite de cet avertissement, parlent encore plus en sa faveur. Ces sortes de petits poëmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires ; et je serais ingrat envers la mémoire de cette héroïne, si, après l'avoir fait connaître en France, et m'y être fait connaître par elle, je ne tâchais de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire, parce qu'elle a passé par mes mains. Je vous donne donc ces pièces justificatives de la réputation où elle a vécu, sans dessein de justifier la façon dont je l'ai fait parler français. Le temps l'a fait pour moi, et les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui servent aujourd'hui à la scène, et chez tous les peuples où l'on voit des théâtres, je veux dire en italien, flamand et anglais, sont d'assez glorieuses apologies contre tout ce qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute chose qu'environ une douzaine de vers espagnols qui semblent faits exprès pour la défendre. Ils sont du même auteur qui l'a traitée avant moi, D. Guillem de Castro, qui, dans une autre comédie, qu'il intitule *Engañarse engañando*[1], fait dire à une princesse de Béarn :

A mirar
Bien el mondo, que el tener
Apetitos que vencer,
Y ocaiones que dexar.

Examinan el valor
En la muger, yo dixera
Lo que siento, porque fuera
Luzimiento de mi honor.

Pero malicias fundadas
En honras mal entendidas
De tentaciones vencidas
Hazen culpas declaradas :

Y asi, la que el desear
Con el resistir apunta,
Vence dos vezes, si junta
Con el resistir el callar[2].

vantage avec *plus;* voici, d'après Bauzée, en quoi ces deux mots diffèrent : *Plus* s'emploie pour établir explicitement et directement une comparaison. *Davantage* en rappelle implicitement l'idée et la renverse. Après *plus,* on met ordinairement un *que,* qui amène le second terme ou le terme conséquent du rapport énoncé dans la phrase comparative; après *davantage,* jamais on ne doit mettre *que,* parce que le second terme est énoncé auparavant. Ainsi l'on dira par une comparaison directe et explicite, *les Romains ont plus de bonne foi que les Grecs;* mais dans la comparaison inverse et implicite, il faut dire, *les Grecs n'ont guère de bonne foi, les Romains en ont davantage.* — Malgré l'assertion de Bauzée et des grammairiens, beaucoup de bons auteurs ont dit *davantage que;* on trouve cette locution dans Bossuet, La Bruyère, Molière, Pascal, Bouhours, J.-J. Rousseau, etc.

1. Se tromper en voulant tromper.

2. « A bien voir le monde, il est plein de tentations à vaincre et d'occasions à éviter.

C'est, si je ne me trompe, comme agit Chimène dans mon ouvrage, en présence du roi et de l'infante. Je dis en présence du roi et de l'infante, parce que, quand elle est seule, ou avec sa confidente, ou avec son amant, c'est une autre chose. Ses mœurs sont inégalement égales, pour parler en termes de notre Aristote, et changent suivant les circonstances des lieux, des personnes, des temps et des occasions, en conservant toujours le même principe.

Au reste, je me sens obligé de désabuser le public de deux erreurs qui s'y sont glissées touchant cette tragédie, et qui semblent avoir été autorisées par mon silence. La première est que j'aie convenu de juges touchant son mérite, et m'en sois rapporté au sentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tairais encore, si ce faux bruit n'avait été jusque chez M. de Balzac dans sa province, ou, pour me servir de ses paroles mêmes, dans son désert, et si je n'en avais vu depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite sur ce sujet, et qui ne fait pas la moindre richesse des deux derniers trésors qu'il nous a donnés. Or, comme tout ce qui sort de sa plume regarde toute la postérité, maintenant que mon nom est assuré de passer jusqu'à elle dans cette lettre incomparable, il me serait honteux qu'il y passât avec cette tache, et qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation[1]. C'est une chose qui jusqu'à présent est sans exemple; et de tous ceux qui ont été attaqués comme moi, aucun que je sache n'a eu assez de faiblesse pour convenir d'arbitres avec ses censeurs; et s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainsi que j'ai fait, ç'a été sans s'obliger, non plus que moi, à en croire personne. Outre que, dans la conjoncture où étoient lors les affaires du *Cid*, il ne fallait pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vu arriver. A moins que d'être tout à fait stupide, on ne pouvait ignorer que, comme les questions de cette nature ne concernent ni la religion, ni l'État, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, aussi bien que par celles du théâtre, et tourner sans scrupule le sens du bon Aristote du côté de la politique. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du *Cid* en ont jugé suivant leur sentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en aient bien ou mal jugé, mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement qu'ils en ont jugé, et que peut-

« On cherche à pénétrer le cœur des femmes; pour moi, je dirais volontiers ma pensée, puisque ce serait un nouveau lustre pour mon honneur.

« Mais la malignité, s'autorisant de faux scrupules d'honneur, voit dans ses tentations vaincues l'aveu d'autant de fautes.

« Aussi celle dont le désir s'anime par la résistance, triomphe deux fois, si elle sait en même temps résister et se taire. »

(*Traduct. de* M. DAMAS-HINARD, *Romancero general,* t. II, p. 24).

1. « D'avoir compromis de... » d'avoir fait un compromis sur ma réputation. — Locution aujourd'hui inusitée.

être je l'aurais justifié sans beaucoup de peine, si la même raison qui les a fait parler ne m'avait obligé à me taire[1]. Aristote ne s'est pas expliqué si clairement dans sa *Poétique*, que nous n'en puis-puissions faire ainsi que les philosophes, qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires; et comme c'est un pays inconnu pour beaucoup de monde, les plus zélés partisans du *Cid* en ont cru ses censeurs sur leur parole, et se sont imaginé avoir pleinement satisfait à toutes leurs objections, quand ils ont soutenu qu'il importait peu qu'il fût selon les règles d'Aristote, et qu'Aristote en avait fait pour son siècle et pour des Grecs, et non pas pour le nôtre et pour des Français.

Cette seconde erreur, que mon silence a affermie, n'est pas moins injurieuse à Aristote qu'à moi. Ce grand homme a traité la Poétique avec tant d'adresse et de jugement, que les préceptes qu'il nous en a laissés sont de tous les temps et de tous les peuples; et bien loin de s'amuser au détail des bienséances et des agréments, qui peuvent être divers, selon que ces deux circonstances sont diverses, il a été droit aux mouvements de l'âme dont la nature ne change point. Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celle de ses auditeurs; il a cherché quelles conditions sont nécessaires, et aux personnes qu'on introduit, et aux événements qu'on représente, pour les y faire naître; il en a laissé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde, et qui seront capables de le produire encore partout, tant qu'il y aura des théâtres et des acteurs; et pour le reste, que les lieux et les temps peuvent changer, il l'a négligé, et n'a pas même prescrit le nombre des actes, qui n'a été réglé que par Horace beaucoup après lui[2].

Et certes, je serais le premier qui condamnerais le *Cid*, s'il péchait contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons de ce philosophe; mais, bien loin d'en demeurer d'accord, j'ose dire que cet heureux poëme n'a si extraordinairement réussi que parce qu'on y voit les deux maîtresses conditions (permettez-moi cette épithète) que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, et qui se trouvent si rarement assemblées dans un même ouvrage, qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a fait, soutient que toute l'antiquité ne les a vues se rencontrer que dans le seul *OEdipe*. La première est que celui qui souffre et est persécuté ne soit ni tout méchant ni tout vertueux, mais un homme plus vertueux que méchant, qui, par quelque trait de faiblesse humaine qui ne soit pas un crime, tombe dans un malheur qu'il ne

1. Cette phrase est hardie, si l'on se reporte au temps; Corneille laisse clairement entrevoir que l'Académie n'a critiqué le *Cid* que pour obéir à des ordres supérieurs.

2. Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula quæ posci vult, et spectata reponi.

De Art. poet., v. 189-190.

mérite pas : l'autre, que la persécution et le péril ne viennent point d'un ennemi, ni d'un indifférent, mais d'une personne qui doive aimer celui qui souffre et en être aimée. Et voilà, pour en parler pleinement, la véritable et seule cause de tout le succès du *Cid*, en qui l'on ne peut méconnaître ces deux conditions, sans s'aveugler soi-même pour lui faire injustice. J'achève donc en m'acquittant de ma parole; et après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le *Cid* du théâtre, je vous donne, en faveur de la Chimène de l'histoire, les deux romances que je vous ai promises.

ROMANCE PRIMERO.

Delante el rey de Leon
Dona Ximena una tarde
Se pone á perdir justicia
Por la muerte de su padre.

Para contra el Cid la pide,
Don Rodrigo de Bivare,
Que huerfana la dexó,
Nina, y de muy poca ed de.
a

Si tengo razon, ó non,
Bien, rey, lo alcanzas y sabes,
Que los negocios de honra
No pueden disimularse.

Cada dia que amanece
Veo al lobo de mi sangre
Caballero en un caballo
Por darme mayor pesare.

Mandale, buen rey, pues puedes,
Que no me ronde mi calle,
Que no se venga en mugeres
El hombre que mucho vale.

Si mi padre afrentó al suyo,
Bien ha vengadó á su padre,
Que si honras pagaron muertes,
Para su disculpa basten.

Encomendada me tienes,
No consientas que me agravien,
Que el que a mi se fiziere,
A tu corona se faze.

Calledes, dona Ximena,
Que me dades pena grande,
Que yo dare buen remedio
Para todos vuestros males.

Al Cid no le he de ofender,
Que es hombre que mucho vale,
Y me defiende mis reynos.
Y quiero que me los guarde.

Pero yo faré un partido
Con él, que no os este male,
De tomallo la palabra
Para que con vos se case.

Contenta quedó Ximena,
Con la merced que le faze,
Que quien huerfana la fizó
Aquesse mismo la ampare [1].

1. « Devant le roi de Léon, dona Chimène vient un soir demander justice, touchant la mort de son père.
« Elle demande justice contre le Cid don Rodrigue de Bivar, qui la rendit orpheline lorsqu'elle était encore tout enfant.
« Si j'ai ou non raison, vous le savez de reste, ô roi Ferdinand! car les « affaires d'honneur ne se peuvent cacher.
« Chaque jour qui luit, je vois le cruel qui a versé mon sang, chevauchant à « cheval sous mes yeux pour ajouter à mon chagrin.
« Ordonnez-lui, bon roi, car vous le pouvez, qu'il ne rôde pas sans cesse dans « ma rue; car un homme de grande valeur ne doit pas se venger sur des « femmes.
« Que si mon père outragea le sien, il a bien vengé son père, et il lui doit « suffire qu'une mort ait payé son honneur.
« Je suis placée sous votre protection, ne souffrez pas que l'on m'insulte, car « tout outrage que l'on me fait, on le fait à votre couronne.
« — Taisez-vous, dona Chimène, car vous m'affligez grandement, et je trou« verai un bon remède à tous vos maux.
« Je ne puis faire aucun tort au Cid, car il est un homme qui vaut beaucoup; « il me défend mes royaumes, et je veux qu'il mes les garde.

ROMANCE SEGUNDO.

A Ximena y á Rodrigo
Prendió el rey palabra, y mano,
De juntarlos para en uno
En presencia de Layn Clavo.

Las enemistades viejas
Con amor se conformaron,
Que donde preside amor
Se olvidan muchos agravios.

. . . .

Llegaron juntos los novios,
Y al dar la mano, y abraco,
El Cid mirando á la novia,
Le dixó todo turbado :

Maté a tu padre, Ximena,
Pero no á desaguisado,
Matéle de hombre á hombre,
Para vengar cierto agravio.

Maté hombre, y hombre doy,
Aqui estoy á tu mandado,
Y en lugar del muerto padre
Cobraste un marido honrado.

A todos pareció bien,
Su discrecion alabaron,
Y assi se hizieron las bodas
De Rodrigo el Castellano [1].

« Mais je ferai avec lui un arrangement qui ne vous sera pas mauvais ; je lui « demanderai sa parole pour qu'il se marie avec vous. »

« Chimène demeura contente de la grâce qui lui était accordée, et que celui qui l'avait rendue orpheline devînt son soutien. »

(*Traduct. de* M. Damas-Hinard).

1. « De Rodrigue et de Chimène le roi prit la parole et la main, afin de les unir tous deux en présence de Layn Calvo *.

« Les anciennes inimitiés s'apaisèrent dans l'amour ; car où préside l'amour, bien des injures s'oublient.

« Les fiancés arrivèrent ensemble, et au moment de donner à la mariée sa main, et la baiser, le Cid, la regardant, lui dit tout ému :

« J'ai tué ton père, Chimène, mais non en trahison ; je l'ai tué d'homme à « homme, pour venger une injure trop réelle.

« J'ai tué un homme et je te donne un homme ; me voici à tes ordres ; et, en « place d'un père mort, tu as acquis un époux honoré. »

« Cela parut bien à tous ; on loua son esprit, et ainsi se firent les noces de Rodrigue le Castillan. »

(*Traduct. de* M. Damas-Hinard, *Romancero general,* t. II, p. 25-28).

Les chants populaires parlent seuls du duel où le Cid, pour venger son père outragé, avait tué le comte de Gormas, dont il épousa ensuite la fille Chimène. Quant à l'amour mutuel de celle-ci et de Rodrigue avant la mort du comte, on le trouve pour la première fois dans Guilhem de Castro. Voyez, sur les sources de l'histoire du Cid, une excellente bibliographie à la fin de l'art. Cid, par M. Riquier, dans le *Dictionnaire de biographie, d'histoire et de géographie,* de MM. Dezobry et Bachelet.

* La famille de Rodrigue descendait d'un Laynus Clavus, juge de Castille.

EXPOSITION

DU SUJET DU CID

D. Rodrigue et D. Sanche, jeunes seigneurs de la cour de Fernand ou Ferdinand Ier, roi de Castille en 1033, sont épris tous deux de Dona Chimène, fille de D. Gomès, seigneur de la même cour. Rodrigue est préféré par Chimène; D. Diègue, homme âgé et père de Rodrigue, doit demander à D. Gomès la main de sa fille pour son fils. Mais le jour même le roi vient de choisir D. Diègue pour gouverneur de l'infant de Castille. D. Gomès prétendait à ce poste. Il est jeune, dans la force de l'âge, plein d'ardeur; tandis que son rival, accablé d'années, ne pouvait invoquer que des services passés. Il se laisse aller contre D. Diègue à quelques paroles de jalousie. Ce dernier cherche à le calmer, lui manifeste le désir d'unir leurs deux maisons, et lui demande pour Rodrigue la main de Chimène. D. Gomès refuse avec une modestie ironique, et revient sur la préférence que le roi a donnée à D. Diègue. Des paroles d'aigreur sont échangées, et D. Diègue en vient à dire à D. Gomès que s'il n'a pas été nommé gouverneur du prince, c'est qu'il n'était pas digne de ce haut emploi. A ce mot, D. Gomès ne peut contenir sa colère, et donne un soufflet à D. Diègue. Le vieillard outragé met les armes à la main pour venger son affront; mais, accablé par l'âge, sa force le trahit, et il est désarmé. Alors il a recours à son fils, et lui demande de le venger. D. Rodrigue, bien qu'adorant Chimène, comprend que son amour doit être sacrifié à l'honneur de son père; il n'hésite pas : il va provoquer D. Gomès, et le tue dans un combat singulier.

Dès que Chimène apprend cette funeste nouvelle, elle renonce à son mariage pour ne plus songer qu'à obtenir justice contre Rodrigue. Elle vient la demander au roi, qui lui répond que sa demande sera délibérée en plein conseil.

Sur ces entrefaites, les Mores tentent de s'emparer de Séville, lieu où se passe la scène. Rodrigue marche à leur rencontre, les défait complétement, et sauve la ville. Le roi veut récompenser sa valeur, lorsque Chimène vient lui rappeler sa promesse, et réclamer vengeance de nouveau. Fernand hésite entre son devoir, qui est de punir le meurtrier de D. Gomès, et son penchant qui le porte à sauver Rodrigue. Alors Chimène exaltée promet d'épouser quiconque lui apportera la tête de Rodrigue tué en duel. Le roi saisit cette idée de Chimène, mais il autorise un seul combat, et y met la condition que, quelle qu'en soit l'issue, Chimène se tiendra pour satisfaite, et épousera le vainqueur.

D. Sanche, qui avait déjà offert à Chimène de venger la mort de son père, se présente : Chimène l'accepte pour son champion, et le combat a lieu hors de la présence du roi et de sa cour. Peu d'heures après,

D. Sanche vient déposer son épée aux pieds de Chimène. Vaincu et désarmé par Rodrigue, son vainqueur lui a commandé cette démarche. A la vue de D. Sanche, Chimène le croit vainqueur; doublement malheureuse par la perte de son père et de l'amant qu'elle préférait, elle éclate en sanglots, et sans laisser à D. Sanche le temps de parler, elle l'accable de reproches.

Alors le roi entre, suivi de toute sa cour, et bien certain, par les aveux mêmes de Chimène, qu'elle aime toujours Rodrigue, il lui apprend que son amant est vainqueur, la loue de sa piété filiale, lui représente qu'elle a fait tout ce que le devoir lui commandait, et l'engage à pardonner à Rodrigue et à l'accepter pour époux. Chimène représente qu'elle ne saurait le faire; mais sa résistance est assez faible pour laisser voir qu'un jour, peu éloigné peut-être, elle en viendra à suivre le conseil du roi.

PERSONNAGES

D. FERNAND Ier, roi de Castille.
D. URRAQUE, infante de Castille.
D. DIÈGUE, père de don Rodrigue.
D. GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène.
D. RODRIGUE, amant de Chimène.
D. SANCHE, amoureux de Chimène.
D. ARIAS, } gentilshommes castillans.
D. ALONSE, } gentilshommes castillans.
CHIMÈNE, fille de don Gomès.
LÉONOR, gouvernante de l'infante.
ELVIRE, gouvernante de Chimène.
UN PAGE DE L'INFANTE.

La scène est à Séville[1].

1. La scène se passe tantôt au palais du roi, tantôt dans la maison du comte de Gormas, tantôt dans la ville.— L'action a lieu vers la fin du XIe siècle.

LE CID*

ACTE PREMIER

—

SCÈNE I.[1]

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés :
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez;
Et si je ne m'abuse à lire dans son âme,
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMÈNE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix;
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre;
Un si charmant discours ne se peut trop entendre;
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amants me penche d'un côté?

ELVIRE.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance[2],
Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.
Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage;
Et puisqu'il vous en faut encor faire un récit,

*. *Cid* est un surnom de Rodrigue. Il ne le reçoit qu'au quatrième acte; voilà pourquoi, dans toute la pièce, on ne le lui voit point porter. Le nom de *Cid* vient de l'arabe *Seid*, Seigneur.

1. Dans l'origine, *le Cid* portait le titre de tragi-comédie, et s'ouvrait par une scène entre le comte de Gormas et Elvire, dans laquelle Corneille mettait en dialogue ce que Chimène apprend par le récit de sa suivante; en changeant la forme de son exposition, l'auteur donna plus de rapidité à son action. Quoi qu'il en soit, voici les vers que Corneille n'a point conservés. VOLT. (*Voyez cette scène à la fin du cinquième acte.*)

2. Il faudrait *ni ne détruit*.

Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :
« Elle est dans le devoir; tous deux sont dignes d'elle,
« Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,
« Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
« L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
« Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage
« Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
« Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
« Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
« La valeur de son père, en son temps sans pareille,
« Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille,
« Ses rides sur son front ont gravé ses exploits[1],
« Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
« Je me promets du fils ce que j'ai vu du père;
« Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »
Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait
A tranché ce discours qu'à peine il commençait;
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.
Le Roi doit à son fils élire un gouverneur,
Et c'est lui que regarde une tel degré d'honneur;
Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste, il sera sans rival :
Et puisque don Rodrigue a résolu son père
Au sortir du conseil à proposer l'affaire,
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon âme troublée
Refuse cette joie, et s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue[2].

CHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

1. Lorsque dans la parodie, Boileau et Racine se moquèrent de ce vers (dans *les Plaideurs,* acte I, sc. I, en parlant d'un huissier),

Ses rides sur son front gravaient tous ses exploits,

Corneille se plaignit hautement de l'irrévérence de deux jeunes étourdis qui se moquaient des plus beaux vers de sa pièce : et cependant la vérité est que ce vers présente une idée fausse; car les rides ne gravent rien sur le visage, et pas plus les exploits qu'autre chose : un poltron peut être aussi ridé qu'un héros, et les rides d'un laboureur ne sont pas différentes de celles d'un général. GEOFFROY.

2. VARIANTE. Vous verrez votre crainte heureusement déçue.

SCÈNE II.

L'INFANTE, LÉONOR, PAGE.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimène de ma part[1]
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

(Le page rentre.)

LÉONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse;
Et dans son entretien je vous vois chaque jour
Demander en quel point se trouve son amour[2].

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet; je l'ai presque forcée
A recevoir les traits dont son âme est blessée[3] :
Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main,
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain;
Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines[4].

LÉONOR.

Madame, toutefois, parmi leurs bons succès
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès[5].
Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse,
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux?
Mais je vais trop avant et deviens indiscrète.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.
Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Écoute quels assauts brave encor ma vertu[6].
L'amour est un tyran qui n'épargne personne.
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne[7],
Je l'aime.

LÉONOR.

Vous l'aimez!

1. Var. Va-t'en trouver Chimène, et lui dis de ma part.
2. Var. Et je vous vois, pensive et triste chaque jour,
L'informer avec soin comme va son amour.
Cela n'est pas bien dit : il devrait y avoir, *et je vous vois, pensive et triste chaque jour, vous informer*, et non pas *l'informer; — comme quoi va son amour*, et non pas *comme va son amour*. Scudéri.
3. Var. J'en dois bien avoir soin; je l'ai presque forcée
A recevoir les coups dont son âme est blessée.
4. Var. Je dois prendre intérêt à la fin de leurs peines.
5. Var. On vous voit un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
6. Var. Et plaignant ma faiblesse, admire ma vertu.
7. Var. Ce jeune chevalier, cet amant que je donne.

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnaît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, Madame,
Si je sors du respect pour blâmer cette flamme.
Une grande princesse à ce point s'oublier
Que d'admettre en son cœur un simple cavalier!
Et que dirait le Roi? que dirait la Castille?
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien, que j'épandrai mon sang
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang[1].
Je te répondrais bien que dans les belles âmes
Le seul mérite a droit de produire des flammes;
Et, si ma passion cherchait à s'excuser,
Mille exemples fameux pourraient l'autoriser :
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage[2];
La surprise des sens n'abat point mon courage,
Et je me dis toujours qu'étant fille de roi[3],
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvait défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée
Avec impatience attend leur hyménée :
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui[4],
C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture;
Et, malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.
Je souffre cependant un tourment incroyable.
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable :
Je travaille à le perdre, et le perds à regret;

1. VAR. Choisir pour votre amant un simple chevalier!
Une grande princesse à ce point s'oublier!
Et que dira le roi? que dira la Castille?
Vous souvenez-vous bien de qui vous êtes fille?

L'INFANTE.

Oui, oui, je m'en souviens, et j'épandrai mon sang
Plutôt que de rien faire indigne de mon rang.

2. « S'engage, » s'aventure, se met en péril.

3. VAR. Si j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de courage;
Un noble orgueil m'apprend qu'étant fille de roi.

4. VAR. Si l'amour vit d'espoir il meurt avecque lui.

Et de là prend son cours mon déplaisir secret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne [1]
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne;
Je sens en deux partis mon esprit divisé.
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé.
Cet hymen m'est fatal, je le crains, et souhaite :
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite.
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achève, ou ne s'achève pas [2].

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire :
Je vous blâmais tantôt, je vous plains à présent;
Mais, puisque dans un mal si doux et si cuisant
Votre vertu combat et son charme et sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits flottants.
Espérez donc tout d'elle, et du secours du temps :
Espérez tout du ciel; il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice [3].

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE.

Par vos commandements Chimène vient vous voir.

L'INFANTE, à Léonor.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie [4]?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suis.

(Seule.)

Juste ciel, d'où j'attends mon remède

1. Var. Je suis au désespoir que l'amour me contraigne.

2. Var. Je ne m'en promets rien qu'une joie imparfaite.
Ma gloire et mon amour ont tous deux tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achève, et ne s'achève pas.

Pour la construction, il fallait dire, *que je meurs s'il s'achève et s'il ne s'achève pas*. Scudéri.

3. Var. Pour souffrir la vertu si longtemps au supplice.

Cette expression n'est pas achevée : on ne dit point *souffrir quelqu'un au supplice*, mais bien *souffrir que quelqu'un soit au supplice*. Acad.

4. *Dedans* n'est ni censuré par Scudéri, ni remarqué par l'Académie; la langue n'était pas alors entièrement épurée. On n'avait pas songé que *dedans* est un adverbe : *il est dans la chambre, il est hors de la chambre. Etes-vous dedans? êtes-vous dehors?* Volt. — Cette locution était usitée du temps de Corneille; on trouve des exemples fréquentes dans Pascal, dans Bossuet, dans Molière, et dans La Fontaine.

Mets enfin quelque borne au mal qui me possède;
Assure mon repos, assure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.
Cet hyménée à trois également importe;
Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amants,
C'est briser tous mes fers, et finir mes tourments.
Mais je tarde un peu trop; allons trouver Chimène,
Et, par son entretien, soulager notre peine.

SCÈNE III.

LE COMTE, D. DIÈGUE.

LE COMTE.

Enfin, vous l'emportez, et la faveur du Roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite;
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu[1].
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre;
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils;
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre[2];
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

1. VAR. Vous choisissant, peut-être on eût pu mieux choisir;
Mais le Roi m'a trouvé plus propre à son désir.

2. VAR. Rodrigue aime Chimène, et ce digne sujet
De ses affections est le plus cher objet :
Consentez-y, Monsieur, et l'acceptez pour gendre.
LE COMTE.
A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.

Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince[1];
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi;
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille :
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet[2].

D. DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir[3];
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et, qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui;
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :
Le prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire;
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait...

1. On *n'exerce* pas une dignité; mais le mot est pris ici dans le sens de *pouvoir*.

2. VAR. Instruisez-le d'exemple, et vous ressouvenez
Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez.

Cela n'est pas français : il fallait dire, *instruisez-le par l'exemple de*, etc. *Ressouvenez* et *enseignez* ne sont pas de bonnes rimes. ACAD. — *Instruire d'exemple* me paraît faire un très-bel effet en poésie : cette expression même semble y être devenue d'usage :

Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros. VOLT.

3. VAR. Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir.

D. DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le Roi [1].
Je vous ai vu combattre et commander sous moi
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place :
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence [2].

LE COMTE.

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE.

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

D. DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE.

Ne le méritait pas! Moi?

D. DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,

1. VAR. Et, si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.
Chaque jour, chaque instant, entassent, pour ma gloire,
Laurier dessus laurier, victoire sur victoire.
Le prince, pour essai de générosité,
Gagnerait des combats, marchant à mon côté.
Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire.

D. DIÈGUE.

Vous me parlez en vain de ce que je connoi.

Il y a contradiction en ces deux vers; car, par la même raison qu'ils passeraient sous d'autres lois, ils pourraient avoir d'autres rois... On ne saurait dire qu'improprement gagner des combats. ACAD. — Si on gagne des batailles, pourquoi ne gagnerait-on pas des combats? VOLT.

2. VAR. Un monarque entre nous met de la différence.

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(Il lui donne un soufflet.)

D. DIÈGUE, mettant l'épée à la main.

Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front[1].

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

D. DIÈGUE.

O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse[2]!

LE COMTE.

Ton épée est à moi; mais tu serais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie
Pour son instruction l'histoire de ta vie;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement[3].

SCÈNE IV.

D. DIÈGUE.

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi?
O cruel souvenir de ma gloire passée!
Œuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!

1. Je trouve que *le front d'une race* est une assez étrange chose; il ne fallait plus que dire, *les bras de ma lignée* et *les cuisses de ma postérité*. Scudéri.—L'observateur a eu raison de remarquer qu'on ne peut dire *le front d'une race*. Acad. — Pourquoi, si on anime tout en poésie, une race ne pourra-t-elle pas rougir? pourquoi ne pas lui donner un front comme des sentiments? Volt.

2. Var. O Dieu! ma force usée à ce besoin me laisse!

3. La scène continuait ainsi:

D. DIÈGUE.

Épargnes-tu mon sang?

LE COMTE.

Mon âme est satisfaite,
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

D. DIÈGUE.

Tu dédaignes ma vie!

LE COMTE.

En arrêter le cours
Ne ferait que hâter la Parque de trois jours.

Faut-il de votre éclat voir triompher le comte[1] !
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur;
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
M'as servi de parade, et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe, pour me venger, en de meilleures mains[2].

SCÈNE V.

D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

D. DIÈGUE.

Agréable colère !
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte,
Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIÈGUE.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,

1. *Triompher de l'éclat d'une dignité,* ce sont de belles paroles qui ne signifient rien. ACAD. — N'est-il pas permis en poésie de triompher de l'éclat des grandeurs? VOLT. — On dit bien *l'éclat d'une dignité,* mais on ne peut pas dire *l'éclat d'un précipice.* M. WALRAS, *Comment. sur le Cid.*

2. Les quatre vers suivants ont été supprimés ici :

Si Rodrigue est mon fils, il faut que l'amour cède,
Et qu'une ardeur plus haute à ses flammes succède;
Mon honneur est le sien, et le mortel affront
Qui tombe sur mon chef rejaillit sur son front.

Je le remets au tien pour venger et punir[1].
Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu, par sa valeur, cent escadrons rompus;
Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus[2],
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est...

D. RODRIGUE.

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le... ?

D. DIÈGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour :
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense[3].
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi.
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge[4].

1. *Venger et punir* est trop vague, car on ne sait qui doit être vengé, ni qui doit être puni. Acad.

J'ose croire cette critique mal fondée, et je louerai ces deux vers précisément par ce qu'on y censure. D'abord le sens est clair : qui peut se méprendre sur ce qu'on doit *venger* et sur ce qu'on doit *punir?* Mais ce qui me paraît digne de louange, c'est cette précision rapide qui est avare des mots, parce que la vengeance est avare du temps. *Venger et punir : meurs ou tue;* voilà les mots qui se précipitent dans la bouche d'un homme furieux : il voudrait n'en pas dire d'autres. Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles, dit don Diègue en ce moment, et c'est pour cela qu'il les ménage. La Harpe.

2. Var. Je l'ai vu, tout sanglant au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

D. RODRIGUE.

Son nom ? C'est perdre temps en propos superflus.

D. DIÈGUE.

Donc, pour te dire encor quelque chose de plus.

J'aurais bâti ce rempart de corps morts et d'armes brisées et non pas de funérailles. Scudéri.

3. Ce mot *d'offenseur* n'est pas français. Scudéri. — L'observateur a quelque fondement en sa répréhension de dire que ce mot *offenseur* n'est pas en usage; toutefois, étant à souhaiter qu'il y fût pour opposer à *offensé,* cette hardiesse n'est pas condamnable. Acad. — Il résulte de ceci que c'est à Corneille que nous devons ce mot énergique, aujourd'hui très-français.

4. Var. Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, et nous venge

SCÈNE VI.

D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur[1]
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur[2],
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine!
En cet affront, mon père est l'offensé,
Et l'offenseur, le père de Chimène!

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse.
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras[3].
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O dieu! l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie!
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour[4].
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui causes ma peine[5],
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

1. On a banni les stances du théâtre... ; elles donnent trop l'idée que c'est le poëte qui parle. Cela n'empêche pas que ces stances du *Cid* ne soient fort belles. VOLT.

2. *Rigueur du sort.* L'expression est incomplète : on ne voit pas assez clairement d'où part cette rigueur. M. WALRAS.

3. VAR. L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras.

4. VAR. Illustre tyrannie, adorable contrainte,
Par qui de ma raison la lumière est éteinte,
A mon aveuglement rendez un peu de jour.
(*Autre.*) Impitoyable loi, cruelle tyrannie.

5. VAR. Noble ennemi de mon plus grand bonheur,
Qui fais toute ma peine.

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père;
J'attire, en me vengeant, sa haine et sa colère;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir;
Tout redouble ma peine[1].
Allons, mon âme; et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisque après tout il faut perdre Chimène[2].

Oui, mon esprit s'était déçu.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse[3].
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence;
Courons à la vengeance;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine
(Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé),
Si l'offenseur est père de Chimène.

1. VAR. Qui venge cet affront irrite sa colère,
Et qui peut le souffrir ne la mérite pas.
Prévenons la douleur d'avoir failli contre elle,
Qui nous serait mortelle :
Tout m'est fatal; rien ne me peut guérir,
Ni soulager ma peine.

2. VAR. Allons, mon bras, du moins sauvons l'honneur,
Puisque aussi bien il faut perdre Chimène.

3. VAR. Dois-je pas à mon père avant qu'à ma maîtresse?

ACTE II.

SCÈNE I.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut[1].
Mais, puisque c'en est fait, le mal est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du Roi ce grand courage cède :
Il y prend grande part; et son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense.
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs et des submissions[2]
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le Roi peut, à son gré, disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.
Le Roi vous aime encore; apaisez son courroux[3] :
Il a dit : JE LE VEUX; désobéirez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime;
Et, quelque grand qu'il soit, mes services présents[4]
Pour le faire abolir sont plus que suffisants[5].

1. VAR. Je l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront,
J'eus le sang un peu chaud, et le bras un peu prompt.

Il n'a pu dire *je lui fis*, car l'action vient d'être faite : il fallait dire *quand je lui ai fait*, puisqu'il ne s'était point passé de nuit entre deux. ACAD. — Corneille aurait dû corriger *je lui fis l'affront*, que l'Académie condamna comme une faute contre la langue. De plus, il fallait dire *cet affront*. Ce qu'il mit à la place, *un sang trop chaud qui le porte trop haut* est bien pis qu'une faute contre la grammaire. VOLT.

2. *Submissions* pour *soumissions* ne se dit plus,

3. VAR. Qu'il prenne donc ma vie; elle est en sa puissance.

D. ARIAS.

Un peu moins de transport et plus d'obéissance.
D'un prince qui vous aime apaisez le courroux.

4. VAR. Et quelque grand qu'il fût, mes services présents.

5. C'est ici qu'il y avait :

Les satisfactions n'apaisent point une âme :
Qui les reçoit a tort, qui les fait se diffame;
Et de pareils accords l'effet le plus commun
Est de déshonorer deux hommes au lieu d'un.

Ces vers parurent trop dangereux dans un temps où l'on punissait les duels qu'on ne pouvait arrêter, et Corneille les supprima. VOLT.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,
Jamais à son sujet un roi n'est redevable.
Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'État périra, s'il faut que je périsse [1].

D. ARIAS.

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je, enfin? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus

LE COMTE.

Le sort en est jeté, Monsieur; n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.
Avec tous vos lauriers, craignez encor la foudre [2].

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

(Il est seul.)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.

1. VAR. Tout l'État périra plutôt que je périsse.
2. VAR. Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.

J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces;
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur [1].

SCÈNE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu [2],
La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte [3],
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années [4].

1. VAR. Je m'étonne fort peu de menaces pareilles.
Dans les plus grands périls je fais plus de merveilles;
Et, quand l'honneur y va, les plus cruels trépas,
Présentés à mes yeux, ne m'ébranleraient pas.

2. *La même vertu* pour *la vertu même* se disait encore du temps de Corneille, mais ne se dit plus depuis longtemps.

3. Une ardeur ne peut être appelée sang, par métaphore ni autrement. ACAD. — Si un homme pouvait dire de lui qu'il a de l'ardeur dans les yeux, y aurait-il une faute à dire que cette ardeur vient de son père, que c'est le sang de son père? N'est-ce pas le sang qui, plus ou moins animé, rend les yeux vifs ou éteints? VOLT.

4. Ces deux beaux vers paraissent inspirés par ceux-ci d'Ovide (*Art. Am. I*, v. 180) :

Ingenium celeste suis velocibus annis
Surgit, et ignavæ fert mala damna moræ.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! qui t'a rendu si vain[1],
Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE.

Oui; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte[2]
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible[3].
Ton bras est invaincu, mais n'est pas invincible[4].

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ces mouvements cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait[5],
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire[6].

1. VAR. Mais t'attaquer à moi ! qui t'a rendu si vain.
2. VAR. Mille et mille lauriers dont ta tête est couverte.
3. VAR. A qui venge son père il n'est rien impossible.
4. Ce mot *invaincu* n'a point été employé par les autres écrivains; je n'en vois aucune raison : il signifie autre chose qu'*indompté*. Un pays est *indompté*; un guerrier est *invaincu*. C'est un terme hasardé et nécessaire. VOLT. — Ronsard, qui voulait toujours latiniser la langue française, a, le premier, tiré *invaincu* du latin *invictus*, c'est dans la prosopopée du duc de Guise :

Assemblez sur mon corps la France et l'Italie,
Et toutes les cités qui sentirent les coups
De ma dextre *invaincue*, et m'enterrez dessous.

— *Invaincu* ne s'emploie guère qu'en poésie et dans le style soutenu. DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE, sixième édition.
5. VAR. Et que voulant pour gendre un chevalier parfait.
6. Scit eum sine gloria vinci, qui sine periculo vincitur. (SENEC., *de Providentia*, 3.)

On te croirait toujours abattu sans effort;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCÈNE III.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur;
Fais agir ta constance en ce coup de malheur :
Tu reverras le calme après ce faible orage;
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage[1],
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.
Un orage si prompt qui trouble une bonace
D'un naufrage certain nous porte la menace;
Je n'en saurais douter, je péris dans le port.
J'aimais, j'étais aimée, et nos pères d'accord;
Et je vous en contais la charmante nouvelle[2],
Au malheureux moment que naissait leur querelle,
Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, détestable manie,
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie!
Honneur impitoyable à mes plus chers désirs[3],
Que tu me vas coûter de pleurs et de soupirs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre;
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre :

1. VAR. Ton bonheur n'est couvert que d'un petit nuage.
2. VAR. Et je vous en contais la première nouvelle.
3. VAR. Impitoyable honneur, mortel à mes plaisirs.

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puisque déjà le Roi les veut accommoder;
Et tu sais que mon âme, à tes ennuis sensible[1],
Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNE.

Les accommodements ne font rien en ce point :
De si mortels affronts ne se réparent point[2].
En vain l'on fait agir la force et la prudence;
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence :
La haine que les cœurs conservent au dedans
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène
Des pères ennemis dissipera la haine;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMÈNE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espere :
Don Diègue est trop altier, et je connais mon père.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir;
Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu? d'un vieillard l'impuissante faiblesse?

CHIMÈNE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup;
Il est trcp amoureux pour te vouloir déplaire;
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui!
Et, s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui?
Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage[3],
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux, ou confus,
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

1. VAR. Et de ma part, mon âme à tes ennuis sensible.

2. VAR. Les affronts à l'honneur ne se réparent point.

On dit *faire affront à quelqu'un*, mais non pas *faire affront à l'honneur de quelqu'un*. ACAD. — Cette censure détruirait toute poésie : on dit très-bien, *il outrage mon amour, ma gloire*. VOLT.

3. VAR. Souffrir un tel affront, étant né gentilhomme!
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui le consomme.

L'INFANTE.

Chimène a l'âme haute, et, quoique intéressée,
Elle ne peut souffrir une basse pensée[1] :
Mais, si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMÈNE.

Ah! Madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

SCÈNE IV.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, LE PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas et lui...

CHIMÈNE.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller.

CHIMÈNE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCÈNE V.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Hélas! que dans l'esprit je sens d'inquiétude!
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit;
Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène
Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine[2];
Et leur division, que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

1. Var. Chimène est généreuse, et quoique intéressée,
Elle ne peut souffrir une lâche pensée.
2. Var. Avecque mon espoir fait renaître ma peine.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui règne dans votre âme
Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi,
Pompeuse et triomphante elle me fait la loi;
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère.
Ma vertu la combat, mais, malgré moi, j'espère;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,
Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

L'INFANTE.

Ah! qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison.
Et lorsque le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie [1]!

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux;
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous [2].

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop; mais, si ma vertu cède,
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Comte!
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois;
Et mon amour flatteur déjà me persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade,
Les Maures subjugués trembler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées [3]
Porter delà les mers ses hautes destinées,
Du sang des Africains arroser ses lauriers [4];

1. VAR. Alors que le malade aime sa maladie,
Il ne peut plus souffrir que l'on y remédie.

2. VAR. Mais toujours ce Rodrigue est indigne de vous.

3. On ne dit point *les journées d'un homme* pour exprimer les combats qu'il a faits, mais on dit bien *la journée d'un tel lieu*, pour dire la bataille qui s'y est donnée. ACAD. — On disait alors *les journées d'un homme;* et il en est resté cette façon de parler triviale : *Il a tant fait par ses journées*. VOLT.

4. VAR. Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers.

On ne peut pas dire *arborer un arbre:* le mot d'*arborer* ne se prend que pour des choses que l'on plante figurément en façon d'arbre, comme des étendards. ACAD. — *Arborer ses lauriers* ne veut pas dire *mettre des lauriers en terre pour les faire croître, planter des lauriers;* mais, comme on coupait des

Enfin, tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras,
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le comte a fait l'outrage;
Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage?

LÉONOR.

Eh bien! ils se battront puisque vous le voulez;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez [1]?

L'INFANTE.

Que veux-tu? je suis folle, et mon esprit s'égare,
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare [2].
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis;
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCÈNE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Le Comte est donc si vain et si peu raisonnable!
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable!

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part longtemps entretenu.
J'ai fait mon pouvoir, Sire, et n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes cieux! ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire!
Il offense don Diègue, et méprise son roi!
Au milieu de ma cour il me donne la loi!
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine [3];
Fût-il la valeur même, et le dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.

branches de laurier en l'honneur des vainqueurs, c'était les arborer que de les porter en triomphe, les montrer de loin comme s'ils étaient des arbres véritables. Ces figures ne sont-elles pas permises dans la poésie? VOLT.

1. Il faudrait *aussi loin*, et non *si loin*.

VAR. Je veux que ce combat demeure pour certain,
Votre esprit va-t-il point bien vite pour sa main?

Outre que cette phrase est basse, elle est mauvaise, et l'auteur n'exprime pas bien par-là *je veux que ce combat se soit fait*. ACAD.

2. VAR. Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare.

Il y a de la contradiction dans le sens de ce vers; car comment l'amour lui peut-il préparer un mal qu'elle sent déjà? Elle pouvait bien dire : *c'est un petit mal en comparaison de ceux que l'amour me prépare*. ACAD.

3. VAR. Je lui rabattrai bien cette humeur si hautaine.

Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence[1],
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence;
Mais, puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste, ou non, vous assurer de lui,

D. SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle;
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle[2];
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur si généreux se rend malaisément.
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute
N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, et me tais; mais, de grâce encor, Sire,
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire?

D. SANCHE.

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des submissions[3] :
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte;
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte[4].
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait, s'il avait moins de cœur.
Commandez que son bras, nourri dans les alarmes[5],
Répare cette injure à la pointe des armes;
Il satisfera, Sire; et vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect : mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage[6].
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets :
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,

1. VAR. Je sais trop comme il faut dompter cette insolence.

2. On ne peut dire *bouillant d'une querelle,* comme on dit *bouillant de colère.* ACAD. — *Tout bouillant encore de sa querelle* me semble très-poétique, très-énergique et très-bon. VOLT.

3. Voy. page 50, note 2.

4. VAR. Et c'est contre ce mot qu'a résisté le comte.
Résister contre un mot n'est pas parler bien français : il eût pu dire s'obstiner sur un mot. ACAD.

5. On ne peut dire *un bras nourri dans les alarmes;* et il a mal pris en ce lieu la partie pour le tout. IBID.

6. VAR. Et j'estime l'ardeur en un jeune courage.
Le roi estime sans raison cette ardeur qui fait perdre le respect à don Sanche; c'était beaucoup de lui pardonner. IBID.

Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi;
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi;
Et quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire [1],
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs, l'affront me touche; il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur;
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux [2]
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux;
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paraître.

D. ARIAS.

Les Maures ont appris par force à vous connaître,
Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie;
Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé [3].
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer, depuis dix ans, le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront [4].

1. VAR. Et quoi qu'il faille dire, et quoi qu'il veuille croire.

2. *Au reste* signifie *quant à ce qui reste :* il ne s'emploie que pour les choses dont on a déjà parlé, et dont on a omis quelque point dont on veut traiter : *Je veux que le comte fasse satisfaction; au reste, je souhaite que cette querelle puisse ne pas rendre les deux maisons éternellement ennemies.* Mais quand on passe d'un sujet à un autre, il faut *cependant,* ou quelque autre transition. VOLT.

3. VAR. Et, par ce trait hardi d'une insolence extrême,
Il s'est pris à mon choix, il s'est pris à moi-même :
C'est moi qu'il satisfait en réparant ce tort.
N'en parlons plus. Au reste, on nous menace fort;
Sur un avis reçu, je crains une surprise.

D. ARIAS.

Les Maures contre vous font-ils quelque entreprise?
S'osent-ils préparer à des efforts nouveaux?

LE ROI.

Vers la bouche du fleuve on a vu leurs vaisseaux;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine,
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.

D. ARIAS.

Tant de combats perdus leur ont ôté le cœur
D'attaquer désormais un si puissant vainqueur

LE ROI.

N'importe, ils ne sauraient qu'avecque jalousie
Voir mon sceptre aujourd'hui régir l'Andalousie;
Et ce pays si beau, que j'ai conquis sur eux,
Réveille à tous moments leurs desseins généreux.

4. Corneille a commis ici un anachronisme volontaire, qu'il justifie dans

D. ARIAS.

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes[1]
Combien votre présence assure vos conquêtes;
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger.
Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène[2].
Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produirait cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville :
Faites doubler la garde aux murs et sur le port,
C'est assez pour ce soir[3].

SCÈNE VII.

D. FERNAND, D. ALONSE, D. SANCHE, D. ARIAS.

D. ALONSE.

Sire, le comte est mort.
Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance,
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur,
Elle vient tout en pleurs vous demander justice.

D. FERNARD.

Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,
Ce que le comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtiment de sa témérité[4].
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon État rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affaiblit, et son trépas m'afflige.

l'examen du Cid (V. à la fin de la pièce) : Séville ne fut conquise sur les Maures qu'un siècle plus tard, par Ferdinand III, le Saint, roi de Castille et de Léon, qui la leur enleva en 1248. Ferdinand Ier mourut en 1065.

1. VAR. Sire, ils ont trop appris aux dépens de leurs têtes.
2. VAR. Et le même ennemi que l'on vient de détruire,
S'il sait prendre son temps est capable de nuire.
3. VAR. Puisqu'on fait bonne garde aux murs et sur le port,
Il suffit pour ce soir.
4. VAR. Ce juste châtiment de sa témérité.

SCÈNE VIII.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, CHIMÈNE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMÈNE.

Sire, Sire, justice [1].

D. DIÈGUE.

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

D. DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence;
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon père [2].

D. DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice [3].

D. DIÈGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice [4].

D. FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre et parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir;
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.
(A D. Diègue.)
Vous parlerez après; ne troublez pas sa plainte.

1. Voyez comme dès ce moment les défauts précédents disparaissent. Quelle beauté dans le poëte espagnol et dans son imitateur! Le premier mot de Chimène est de demander justice contre un homme qu'elle adore : c'est peut-être la plus belle des situations. VOLT.

2. VAR.

CHIMÈNE.

Vengez-moi d'une mort...

D. DIÈGUE.

Qui punit l'insolence.

CHIMÈNE.

Rodrigue, Sire...

D. DIÈGUE.

A fait un coup d'homme de bien.

CHIMÈNE.

Il a tué mon père.

3. *La* est de trop ici; il faudrait : *doit justice.*

4. VAR. Une vengeance juste est sans peur du supplice.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux [1]
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,
Rodrigue, en votre cour, vient d'en couvrir la terre [2].
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur;
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur [3],
Sire; la voix me manque à ce récit funeste;
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma fille, et, sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie;
Son flanc était ouvert; et pour mieux m'émouvoir [4],
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir;
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite;
Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix [5].
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.

1. C'est le poëte qui dit que ce *sang fume de courroux;* ce n'est pas assurément Chimène : on ne parle pas ainsi d'un père mourant. VOLT.

2. Les quatre vers suivants ont été supprimés par Corneille :

Et, pour son coup d'essai, son indigne attentat
D'un si ferme soutien a privé votre État,
De vos meilleurs soldats abattu l'assurance,
Et de vos ennemis relevé l'espérance.

3. VAR. J'arrivai sur le lieu, sans force et sans couleur;
Je le trouvai sans vie.

4. VAR. J'arrivai donc sans force, et le trouvai sans vie;
Il ne me parla point, mais pour mieux m'émouvoir.

Les connaisseurs sentent qu'il ne fallait pas même que Chimène dît *pour mieux m'émouvoir*. Elle doit être si émue, qu'il ne faut pas qu'elle prête aux choses inanimées le dessein de la toucher. VOLT.

5. « Parler par sa plaie, la bouche de sa plaie qui empruntait sa voix, » tout cela est du mauvais goût, que Corneille puisa dans Guilhem de Castro.

Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang;
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne;
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'État
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat[1].

D. FERNAND.

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie!
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux[2];
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire[3];
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siége, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge[4].
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, et digne de son roi :

1. Corneille avait d'abord mis :

Sacrifiez don Diègue et toute sa famille,
A vous, à votre peuple, à toute la Castille.
Le soleil qui voit tout, ne voit rien sous les cieux
Qui vous puisse payer un sang si précieux.

Sa correction est heureuse. Il n'était pas naturel que Chimène demandât la mort de D. Diègue, offensé si cruellement par son père. De plus, cette faveur atroce de demander le sang de toute la famille n'était point convenable à une fille qui accusait son amant malgré elle. Volt.

2. Var. Quand avecque la force on perd aussi la vie,
Sire, et que l'âge apporte aux hommes généreux
Avecque sa faiblesse un destin malheureux.

3. Des travaux ne peuvent pas, comme une personne, acquérir de la gloire. Corneille a voulu dire : *Moi, dont les longs travaux ont été si glorieux, si remplis de gloire;* mais il ne le dit pas.

4. Var. L'orgueil, dans votre cour, l'a fait, presqu'à vos yeux,
Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse,
Avantagé de l'âge, et fort de ma faiblesse.

Il fallait dire *et a souillé,* car *l'a fait* ne peut pas régir *souillé.* Acad.

Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras [1].
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang, satisfaites Chimène :
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret [2],
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret [3].

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs [4].

1. VAR. Du crime glorieux qui cause nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
On peut bien donner une tête et des bras à des corps figurés, comme, par exemple, à une armée; mais non pas à des actions, comme des crimes, qui ne peuvent avoir ni tête ni bras. ACAD.

2. VAR. Et, loin de murmurer d'un injuste décret.
Il offense le Roi, en le croyant capable de faire un décret injuste. IBID.

3. Excepté le mot *chef* (immolez donc ce chef, etc.), qui a vieilli dans le sens de *tête*, probablement parce qu'il est sujet à l'équivoque, y a-t-il dans tout ce morceau si vigoureux, si animé, si pathétique, un seul mot au-dessous du style noble? et en même temps y en a-t-il un seul qui ne soit dans la nature et dans la vérité? LA HARPE.

4. *Croître*, aujourd'hui n'est plus actif : on dit *accroître;* mais il me semble qu'il est permis en vers de dire *croître mes tourments, mes ennuis, mes douleurs, mes peines*. VOLT. — *Croître*, est quelquefois actif en poésie, et signifie augmenter. DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE, 6e édition.

ACTE III.

SCÈNE I.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte?
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie était ma honte;
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asile en la maison du mort!
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge[1].
Ne me regarde plus d'un visage étonné;
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène.
Je mérite la mort de mériter sa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence;
A ses premiers transports dérobe ta présence.
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère[2];
Et j'évite cent morts qui me vont accabler[3],

1. Var. Jamais un meurtrier s'offrit-il à son juge?
Il y a grande obscurité en ce vers, et il semble qu'il conviendrait mieux au discours d'Elvire qu'à celui de Rodrigue. Acad.

2. On n'a point de *colère pour un supplice :* c'est un barbarisme. Volt. — Corneille n'a-t-il pas employé ici une façon de parler elliptique? N'a-t-il pas voulu dire : *Ne peut avoir trop de colère pour demander, pour poursuivre mon supplice?*

3. Var. Et d'un heur sans pareil je me verrai combler.

Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grâce, ôte-moi de souci!
Que ne dira-t-on point, si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père[1]?
Elle va revenir; elle vient, je la voi[2]:
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCÈNE II.

D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Oui, Madame, il vous faut de sanglantes victimes;
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes,
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable;
Employez mon amour à venger cette mort[3]:
Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE.

Malheureuse!

D. SANCHE.

De grâce, acceptez mon service[4].

CHIMÈNE.

J'offenserais le Roi, qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur[5],

1. VAR. Veux-tu qu'un médisant l'accuse, en sa misère,
D'avoir reçu chez soi l'assassin de son père?

2. Autrefois, les premières personnes des verbes, au singulier, ne prenaient point d'*s* à la fin. On réservait cette lettre pour les secondes personnes, et on mettait un *t* aux troisièmes. Par là, chaque personne ayant sa lettre caractéristique, nos conjugaisons étaient plus régulières. Les poëtes commencèrent par ajouter un *s* aux premières personnes du singulier des verbes terminés par une consonne, afin d'éviter des *hiatus*. N'ayant rien à craindre pour les verbes qui finissent par un *e* muet, parce que ceux-là s'élident, ils les laissèrent sans *s*. Insensiblement l'usage des poëtes est devenu si général, qu'enfin l'omission de l'*s* aux premières personnes des verbes qui finissent par une consonne, ou par toute autre voyelle que l'*e* muet, a été regardée comme une négligence dans la prose et comme une licence dans le vers. D'OLIVET.

3. La bienséance eût été mieux observée s'il se fût mis en devoir de venger Chimène sans lui en demander la permission. ACAD. — Point du tout: ce n'était point l'usage de la chevalerie; il fallait qu'un champion fût avoué par sa dame; et de plus, don Sanche ne devait pas s'exposer à déplaire à sa maîtresse, s'il était vainqueur d'un homme que Chimène eût encore aimé. VOLT.

4. VAR. . . . . . Madame, acceptez mon service.

5. *Lenteur* eût été ici le mot propre.

Que bien souvent le crime échappe à sa longueur;
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes [1] :
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE.

C'est le dernier remède: et s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend;
Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCÈNE III.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Enfin je me vois libre, et je puis, sans contrainte,
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;
Je puis donner passage à mes tristes soupirs;
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.
Mon père est mort, Elvire; et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau :
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, Madame.

CHIMÈNE.

Ah! que mal à propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos!
Par où sera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée?
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis le crime aimant le criminel [2] ?

ELVIRE.

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore!

CHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore

1. VAR. Souffrez qu'un chevalier vous venge par les armes.
2. VAR. Ton avis importun m'ordonne le repos!
Par où sera jamais mon âme satisfaite,
Si je pleure ma perte, ou la main qui l'a faite?
Et que puis-je espérer qu'un tourment éternel?

On ne peut dire *la main qui a fait la perte,* pour dire *la main qui l'a causée;* car c'est Chimène qui a fait la perte, et non pas la main de Rodrigue. Ce n'est pas bien dit aussi *je pleure la main,* pour dire *je pleure de ce que c'est cette main qui a fait le mal.* ACAD.

Ma passion s'oppose à mon ressentiment;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant[1],
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père :
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible et tantôt triomphant :
Mais, en ce dur combat de colère et de flamme[2],
Il déchire mon cœur sans partager mon âme;
Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir[3],
Je ne consulte point pour suivre mon devoir;
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige[4];
Mon cœur prend son parti; mais, malgré son effort,
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort[5].

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMÈNE.

Ah! cruelle pensée!
Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir :
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir!

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un dessein si tragique;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE.

Quoi! mon père étant mort, et presque entre mes bras[6],
Son sang crîra vengeance, et je ne l'orrai pas[7]!
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes!
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur[8]!

1. Voyez page 41, note 4.
2. *Flamme* en ce lieu est trop vague pour désigner *l'amour*, l'opposant à *colère*, où il y a du feu aussi bien qu'en l'amour. ACAD.
3. Cette façon de parler n'est pas française; il fallait dire *quelque pouvoir que mon amour ait sur moi*. IBID.
4. Ce mot d'*intérêt* étant commun au bien et au mal, ne s'accorde pas justement avec *affligé*, qui n'est que pour le mal; il fallait dire *son intérêt me touche*, ou *sa peine m'afflige*. IBID.
5. VAR. Mon cœur prend son parti; mais, contre leur effort,
Je sais que je suis fille et que mon père est mort.
C'est mal parler de dire *contre leur effort je sais que je suis fille*, pour dire : *j'oppose à leur effort la considération que je suis fille, et que mon père est mort*. IBID.
6. VAR. Quoi! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras?
Elle avait dit auparavant qu'il était mort quand elle arriva sur le lieu. IBID.
7. *Orrai*, futur du verbe *ouïr*, n'est pas usité.
8. Un honneur n'est point *étouffé sous un lâche silence*. VOLT.
VAR. Dans un lâche silence étouffe mon honneur.

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant si cher : vous avez assez fait [1] ;
Vous avez vu le Roi, n'en pressez point d'effet [2] :
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge;
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui [3].

SCÈNE IV.

D. RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

Eh bien! sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre [4].

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous? et qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang; goûtez, sans résistance,
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas!

D. RODRIGUE

Écoute-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

1. VAR. De conserver pour vous un homme incomparable,
Un amant si chéri : vous avez assez fait.

2. *N'en pressez point d'effet.* Il fallait dire *l'effet.* ACAD.

3. Ce vers excellent renferme toute la pièce, et répond à toutes les critiques qu'on a faites sur le caractère de Chimène. VOLT.

4. Il fallait dire, *de me poursuivre. M'empêcher de vivre* est languissant, et n'exprime pas *donnez-moi la mort.* VOLT.

VAR. Soûlez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement;
Après, ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chimène...

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien;
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien[1].

CHIMÈNE.

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Déshonorait mon père, et me couvrait de honte[2].
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur.
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur :
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire :
Ce n'est pas qu'en effet, contre mon père et moi,
Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi;

1. Cela n'a pas été repris par l'Académie; mais je doute que cette teinture réussît aujourd'hui. Le désespoir n'a pas de réflexions si fines, et j'oserais ajouter si fausses : une épée est également rougie de quelque sang que ce soit; ce n'est point du tout une teinture différente. Tout ce qui n'est pas exactement vrai révolte les bons esprits. Il faut qu'une métaphore soit naturelle, vraie, lumineuse, qu'elle échappe à la passion. VOLT.

2. VAR. De la main de ton père un coup irréparable
Déshonorait du mien la vieillesse honorable.

Juge de son pouvoir : dans une telle offense
J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance [1].
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront [2],
J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt [3]
Je me suis accusé de trop de violence;
Et ta beauté, sans doute, emportait la balance,
A moins que d'opposer à tes plus forts appas [4],
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas;
Que malgré cette part que j'avais en ton âme [5],
Qui m'aima généreux me haïrait infâme;
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix.
Je te le dis encore, et quoique j'en soupire,
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire [6],
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte et pour te mériter;
Mais, quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire :
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime;
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah, Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs,
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage,
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien [7],
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire;
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
Hélas! ton intérêt ici me désespère.

1. VAR. J'ai pu douter encor si j'en prendrais vengeance.
2. Il faudrait *ou à souffrir*, au moins en prose.
3. VAR. J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt.
4. VAR. Si je n'eusse opposé contre tous tes appas.
5. VAR. Qu'après m'avoir chéri quand je vivais sans blâme.
6. VAR. Je te le dis encore, et veux, tant que j'expire,
Sans cesse le penser, et sans cesse le dire.
Tant que j'expire, cela n'est pas français pour dire *jusqu'à tant que j'expire.* ACAD.
7. Il fallait, *tu n'as fait que le devoir d'un homme de bien.* LA HARPE.

Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir[1];
Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû;
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine[2].
Car enfin, n'attends pas de mon affection
De lâches sentiments pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne:
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
Il demande ma tête, et je te l'abandonne;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt;
Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne;
Et pour venger un père, emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas:
Ma main seule du mien a su venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel! à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner?
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.

1. Il était impossible à Chimène d'exprimer sa passion pour Rodrigue avec plus d'adresse et plus de convenance. Cette pensée est vraiment admirable de sensibilité, de profondeur et de délicatesse. M. Walras.

2. Var. Et, pour mieux tourmenter mon esprit éperdu,
Avec tant de rigueur mon astre me domine,
Qu'il me faut travailler moi-même à ta ruine.

Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?
Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,
Que ne publîront point l'envie et l'imposture!
Force-les au silence, et, sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie [1];
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ;
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard,
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence :
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMÈNE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère [2],
Je ferai mon possible à bien venger mon père;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,

1. VAR. Elle éclate bien mieux en te laissant en vie.
2. VAR. Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.
L'auteur passe mal d'une métaphore à une autre, et ce verbe *rompre* ne s'accommode pas avec *feux*. ACAD.

Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour!

CHIMÈNE.

O comble de misères [1]!

D. RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru...

D. RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit...

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdît?

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance?

CHIMÈNE.

Ah! mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah! regrets superflus!

CHIMÈNE.

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu; je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie [2].

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi [3]
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu! sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer.
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCÈNE V.

D. DIÈGUE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse:
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse;
Toujours quelques soucis en ces événements
Troublent la pureté de nos contentements.
Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte;

1. VAR. . . . . . Mais, comble de misères!
2. « Tant que, » c'est-à-dire : jusqu'à ce que.
3. VAR. Si j'en obtiens l'effet, je te donne ma foi.

Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé;
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur [1].
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre;
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite;
Je crains du Comte mort les amis et la suite;
Leur nombre m'épouvante et confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux! me trompé-je encore à l'apparence,
Ou si je vois enfin mon unique espérance?
C'est lui, n'en doutons plus; mes vœux sont exaucés;
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

SCÈNE VI.

D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie!

D. RODRIGUE.

Hélas!

D. DIÈGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie;
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer,
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race :
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens :
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieillesse et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, je ne pouvais pas moins,
Étant sorti de vous et nourri par vos soins.

1. VAR. Si peu que les vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consomme sans fruit à chercher ce vainqueur.

Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie [1]
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;
Assez et trop longtemps votre discours le flatte.
Je ne me repens point de vous avoir servi ;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme :
Ne me dites plus rien ; pour vous j'ai tout perdu :
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

D. DIÈGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire [2].
Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire ;
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses [3] ;
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses !
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir [4].

D. RODRIGUE.

Ah ! que me dites-vous ?

D. DIÈGUE.

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge ;
Et vous m'osez pousser à la honte du change [5] !
L'infamie est pareille, et suit également
Le guerrier sans courage, et le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure ;
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure ;
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus ;
Ma foi m'engage encor si je n'espère plus ;

1. VAR. Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû ; les cieux vous sont témoins,
Qu'étant sorti de vous, je ne pouvais pas moins.
Je me tiens trop heureux.

Jadis marque un temps trop éloigné. L'auteur prend mal à propos *les cieux à témoin* en ce lieu. ACAD.

2. VAR. Porte encore plus haut le prix de ta victoire.

3. VAR. Mais d'un si brave cœur éloigne ces faiblesses.

4. VAR. L'amour est un plaisir, et l'honneur un devoir.

Il fallait dire, *l'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir;* car *n'est que* ici ne régit pas *un devoir*, autrement il semblerait que, contre son intention, il les voulût mépriser l'un et l'autre. ACAD.

5. Ce n'est point bien parler, pour dire, *vous me conseillez de changer;* on ne dit point *pousser à la honte.* ACAD. — Le mot *pousser* n'est pas noble ; mais il serait beau de dire : *Vous me forcez à la honte, vous m'entraînez dans la honte.* VOLT.

Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIÈGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas;
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée,
Croit surprendre la ville et piller la contrée [1].
Les Maures vont descendre; et le flux et la nuit
Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.
La cour est en désordre, et le peuple en alarmes [2];
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis [3],
Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
Se venaient tous offrir à venger ma querelle [4].
Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande;
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord :
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte;
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte;
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front.
Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
Porte-la plus avant; force par ta vaillance
Ce monarque au pardon, et Chimène au silence,
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur [5]
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles;
Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.
Viens, suis-moi, va combattre et montrer à ton roi
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi [6].

1. VAR. Vient surprendre la ville et piller la contrée.
Il fallait dire, *vient pour surprendre,* parce que celui qui parle est dans la ville, et est assuré qu'il ne sera jamais surpris, puisqu'il sait l'entreprise, sans être d'intelligence avec les ennemis. ACAD.

2. Il fallait *en alarme* au singulier. ACAD. — On dit mieux *en alarmes* au pluriel qu'au singulier en poésie. VOLT.

3. Il faudrait *que j'aie trouvé.*

4. VAR. Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle.
Il eût été bon de dire, *venaient s'offrir à venger ma querelle;* mais disant *venaient m'offrir leur vie,* il fallait dire *pour venger ma querelle.* ACAD.

5. VAR. Pousse-la plus avant; force par ta vaillance,
La justice au pardon, et Chimène au silence;
Si tu l'aimes, apprends que retourner vainqueur.

6. Ce qu'il *perd au comte* pour *dans le comte,* n'est pas heureux.

ACTE IV.

SCÈNE I.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte,
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte.
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entière et deux rois prisonniers [1].
La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

ELVIRE.

De ces nobles efforts ces deux rois sont le prix;
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,
Son ange tutélaire, et son libérateur.

CHIMÈNE.

Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence;
Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
Et demande pour grâce à ce généreux prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMÈNE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

1. Ce combat n'est point étranger à la pièce; il fait, au contraire, une partie du nœud, et prépare le dénoûment en affaiblissant nécessairement la poursuite de Chimène, et rendant Rodrigue digne d'elle. Il fait, si je ne me trompe, souhaiter au spectateur que Chimène oublie la mort de son père en faveur de sa patrie, et qu'elle puisse enfin se donner un jour à Rodrigue. Volt.

CHIMÈNE.

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie :
Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent!
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant!
Silence, mon amour, laisse agir ma colère;
S'il a vaincu deux rois : il a tué mon père;
Ces tristes vêtements, où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur;
Et quoi qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime[1],
Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentiments,
Voile, crêpes, habits, lugubres ornements,
Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici venir l'infante.

SCÈNE II.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie,
Madame : autre que moi n'a droit de soupirer.
Le péril dont Rodrigue a su nous retirer[2],
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes[3] :
Il a sauvé la ville, il a servi son roi;
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi[4].

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMÈNE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles;
Et je l'entends partout publier hautement

1. VAR. Et combien que pour lui tout un peuple s'anime.
2. VAR. Le péril dont Rodrigue a su vous retirer.
3. VAR. A moi seule aujourd'hui permet encor les larmes.
4. C'est la même idée qui revient pour la troisième fois. On voit que Chimène est très-heureuse et très-fière de la victoire de Rodrigue, puisqu'elle attache tant d'importance à en entretenir l'infante. M. WALRAS.

Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire?
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire;
Il possédait ton âme, il vivait sous tes lois,
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice[1],
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut :
Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.
Ah! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante!
Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente :
Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
Et malgré mon amour va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime[2];
L'effort que tu te fis parut si magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admirait ton courage et plaignait ton amour.
Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidèle?

CHIMÈNE.

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui[3].
Rodrigue maintenant est notre unique appui,
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille, et la terreur du Maure.
Le roi même est d'accord de cette vérité,
Que ton père en lui seul se voit ressuscité[4] ;
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi! pour venger un père est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime?
Et pour être punis avons-nous part au crime?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuser;
Je te voudrais moi-même en arracher l'envie :
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

1. VAR. J'accorde que chacun le vante avec justice.

2. *Hier*, du temps de Corneille et de Molière, n'était que d'une syllabe :
Hier, j'étais chez des gens de vertu singulière.
(*Le Misanthrope*, III, 5).

3. VAR. Ce qui fut bon alors ne l'est plus aujourd'hui.

4. VAR. Ses faits nous ont rendu ce qu'ils nous ont ôté,
Et ton père en lui seul se voit ressuscité.

CHIMÈNE.

Ah! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté;
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse[1],
Quoiqu'un peuple l'adore, et qu'un roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité quand, pour venger un père,
Notre devoir attaque une tête si chère;
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public les intérêts du sang.
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme;
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme.
Que le bien du pays t'impose cette loi;
Aussi bien, que crois-tu que t'accorde le Roi?

CHIMÈNE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire[2].

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu : tu pourras seule y penser à loisir[3].

CHIMÈNE.

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

SCÈNE III.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille[4],
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite,
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi[5].

1. VAR. Ah! Madame, souffrez qu'avecque liberté
Je pousse jusqu'au bout ma générosité.
Quoique mon cœur pour lui contre moi s'intéresse.
2. VAR. Il peut me refuser, mais je ne me puis taire.
3. VAR. Adieu; tu pourras seule y songer à loisir.
4. Il faudrait : *de la Castille.*
5. *Vers toi* pour *envers toi* ne se dit plus, mais était alors usité.

Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence.
Puisque Cid en leur langue est autant que Seigneur,
Je ne t'envîrai pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid; qu'à ce grand nom tout cède;
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède[1],
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que Votre Majesté, Sire, épargne ma honte[2].
D'un si faible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un si grand roi
De mériter si peu l'honneur que j'en reçoi[3].
Je sais trop que je dois au bien de votre empire
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire;
Et, quand je les perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage;
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon père assemblée
Sollicita mon âme encor toute troublée[4].....
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité;
Le péril approchait; leur brigade était prête;
Me montrant à la cour, je hasardais ma tête :
Et, s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous[5].

1. Var. Qu'il devienne l'effroi de Grenade et Tolède.
Il fallait répéter le *de*, et dire *de Grenade et de Tolède*. Acad.

2. Cela ne signifie rien, car *honte* n'est pas bien pour *pudeur*, ou *modestie*. Acad.—Le mot *honte* n'est pas le mot propre. Une valeur qui *ne va point dans l'excès* (dix vers plus bas) est plus impropre encore. Volt. — La Fontaine a pu dire, sans blâme, d'un véritable ami, s'enquérant de vos besoins :

Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même. (VIII, 11).

Si *pudeur* peut être pris pour honte, *honte* ne peut-il être pris pour *pudeur?*

3. Voy. 67, note 2.

4. *Sollicita mon âme* seulement n'est pas assez dire; il fallait ajouter de quoi elle avait été sollitée. Acad.

5. Var. Et paraître à la cour eût hasardé ma tête,
Qu'à défendre l'État j'aimais bien mieux donner,

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense;
Et l'État défendu me parle en ta défense :
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage [1],
Les plus épouvantés reprenaient de courage!
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés [2],
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés :
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port [3].
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants;

Qu'aux plaintes de Chimène ainsi l'abandonner.

Il fallait dire *c'eût été hasarder ma tête;* car on ne peut faire un substantif de *paraître* pour régir *eût hasardé*. Acad.

1. Var. Tant, à nous voir marcher en si bon équipage.

Il eût été mieux de dire *en bon ordre* qu'*en bon équipage;* car ils allaient au combat et non pas en voyage. Acad.

2. Cette façon de parler n'est pas française; il fallait dire *aussitôt qu'ils furent arrivés,* ou *ils furent cachés* aussitôt qu'arrivés. Acad. — *Aussitôt qu'arrivés* est bien plus fort, plus énergique, plus beau en poésie que cette expression, aussi languissante que régulière, *aussitôt qu'ils furent arrivés.* Volt.

3. Var. L'onde s'enflait dessous, et, d'un commun effort,
Les Maures et la mer entrèrent dans le port.

Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent[1];
Ils paraissent armés, les Maures se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang :
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre et leur rend leur vertu[2].
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges,
De notre sang au leur font d'horribles mélanges[3];
Et la terre et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
  Oh! combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres[4],
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour[5].
Mais enfin sa clarté montre notre avantage;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage,
Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir[6].
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables[7],

1. Var. Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent.
Ce vers est si mal rangé, qu'on ne sait si c'est le *signal* des vaisseaux, ou si *des vaisseaux on répond au signal*. Acad.

2. Var. Rétablit leur désordre, et leur rend leur vertu.
On ne dit point *rétablir le désordre,* mais bien *rétablir l'ordre.* Acad.

3. Var. Contre nous, de pied ferme, ils tirent les épées,
Des plus braves soldats les trames sont coupées.
Alfange est un mot espagnol qui signifie *sabre, cimeterre, coutelas.* L'épée était alors une arme inconnue aux Maures; et ce fut là sans doute le motif qui détermina Corneille à changer les deux vers qu'on trouve ci-dessus en variantes. En substituant *alfange* à *épée,* l'auteur du *Cid* a donné à son expression plus de vérité. Volt.

4. Var. Furent ensevelis dans l'horreur des ténèbres.

5. Var. Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.

6. Var. Le Maure vit sa perte, et perdit le courage,
Et, voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre à la peur de mourir.

7. On ne dit point *laisser un adieu,* ni *laisser des cris,* mais bien *dire adieu,* et *jeter des cris;* outre que les vaincus ne disent jamais adieu aux vainqueurs. Acad. — Ce vers est très-bon et très-beau. Les Maures vaincus par suite d'un stratagème, les Maures qui ont été surpris alors qu'ils croyaient surprendre,

Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer[1].
Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte;
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie,
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas :
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef; je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps;
Et le combat cessa faute de combattants.
C'est de cette façon que pour votre service...

SCÈNE IV.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle et l'importun devoir[2] !
Va, je ne la veux pas obliger à te voir.
Pour tous remercîments, il faut que je te chasse :
Mais avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse[3].

(D. Rodrigue rentre.)

D. DIÈGUE.

Chimène le poursuit et voudrait le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triste[4].

ont dû éprouver une grande colère. Ils ne se sont point retirés sans lancer contre les chrétiens d'horribles menaces et d'injurieuses imprécations. Voilà ce que Corneille a voulu dire, et voilà ce qui est très-juste et d'un fort bel effet. M. Walras. — Corneille avait trop docilement corrigé :

Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables.

1. Var. Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.

2. Dès ce moment Rodrigue ne peut plus être puni; toutes les poursuites de Chimène paraissent surabondantes. Elle est donc si loin de manquer aux bienséances, comme on le lui a reproché, qu'au contraire elle va au delà de son devoir en demandant la mort d'un homme devenu si nécessaire à l'État. Volt.

3. On dirait aujourd'hui *avant de*, ou *avant que de;* mais au xviie siècle *avant que*, devant un infinitif, était usité.

4. Var. Contrefaites le triste.

Ce mot *contrefaites* est trop bas pour la poésie; on doit dire *feignez d'être triste.* Scudéri.

SCÈNE V.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE;
D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. FERNAND.

Enfin soyez contente,
Chimène, le succès répond à votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus [1],
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;
Rendez grâces au Ciel qui vous en a vengée.
(A D. Diègue.)
Voyez comme déjà sa couleur est changée!

D. DIÈGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,
Dans cette pâmoison, Sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les secrets de son âme,
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encore un immuable amour :
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse [2].

CHIMÈNE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse [3] :
Un excès de plaisir nous rend tout languissants,
Et, quand il surprend l'âme, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible?
Chimène, ta douleur a paru trop visible [4].

CHIMÈNE.

Eh bien! Sire, ajoutez ce comble à mon malheur :
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur [5] :
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;
Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis :

1. Quand un homme *est mort*, on ne peut pas dire qu'*il a le dessus* des ennemis, mais bien qu'*il a eu*. Acad. — On peut encore ajouter qu'*avoir le dessus des ennemis* est une expression trop populaire. Volt.
2. Var. Tu le posséderas, reprends ton allégresse.
3. On ne dit pas *pâmer, évanouir;* on dit *se pâmer, s'évanouir*. Volt.—*Pâmer*, v. n., ou *se pâmer*, v. pron. Il se pâme, il pâme. Pâmer de douleur, pâmer de plaisir. Dictionnaire de l'Académie, sixième édition.
4. Var. Ta tristesse, Chimène, a paru trop visible.
5. Var. Eh bien! Sire, ajoutez ce comble à mes malheurs :
Nommez ma pâmoison l'effet de mes douleurs.

Une si belle fin m'est trop injurieuse
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud;
Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie,
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort,
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime;
Elle assure l'État, et me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers;
Et, pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux mânes de mon père...
Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter :
Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise?
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise;
Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis;
Il triomphe de moi comme des ennemis;
Dans leur sang répandu la justice étouffée [1]
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée,
Nous en croissons la pompe, et le mépris des lois
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice on met tout en balance.
On a tué ton père, il était l'agresseur,
Et la même équité m'ordonne la douceur [2].
Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître,
Consulte bien ton cœur; Rodrigue en est le maître;
Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi,
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMÈNE.

Pour moi! mon ennemi! l'objet de ma colère!
L'auteur de mes malheurs! l'assassin de mon père!
De ma juste poursuite on fait si peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes;
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête [3];

1. VAR. Dans le sang épandu la justice étouffée.
2. *La même équité*, pour *l'équité même*.
3. VAR. A tous vos chevaliers je demande sa tête.

Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête;
Qu'ils le combattent, Sire; et le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni;
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combattants affaiblit un État;
Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent, et soutient le coupable.
J'en dispense Rodrigue; il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;
Et quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

D. DIÈGUE.

Quoi! Sire, pour lui seul vous renversez des lois
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois!
Que croira votre peuple, et que dira l'envie,
Si sous votre défense il ménage sa vie,
Et s'en fait un prétexte à ne paraître pas [1]
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?
De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire [2];
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.
Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir:
Il l'a fait en brave homme et le doit maintenir [3].

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse:
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place;
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis
De tous mes cavaliers ferait ses ennemis [4]:
L'opposer seul à tous serait trop d'injustice;
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIÈGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne;
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne [5].
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui?
Qui se hasarderait contre un tel adversaire?

1. VAR. Et s'en sert d'un prétexte à ne paraître pas.
2. VAR. Sire, ôtez ces faveurs qui terniraient sa gloire.
Cela n'est pas bien dit pour signifier *ne lui faites point de ces faveurs qui terniraient sa gloire*. ACAD.
3. VAR. Il l'a fait en brave homme, et le doit soutenir.
4. VAR. De tous mes chevaliers ferait ses ennemis.
5. VAR. Laissez un camp ouvert où n'entrera personne.

Qui serait ce vaillant, ou bien ce téméraire ?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant[1] ;
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.
Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse.
Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main?

CHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIÈGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage :
On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant!

D. DIÈGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse,
Mais, de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma cour il n'aura la présence[2].

(A D. Arias.)

Vous seul des combattants jugerez la vaillance.
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,
Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine[3] ;
Je le veux de ma main présenter à Chimène,
Et que, pour récompense, il reçoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi, Sire, m'imposer une si dure loi[4] !

D. FERNAND.

Tu t'en plains! mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux ;
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux[5].

1. VAR. Faites ouvrir le camp : vous voyez l'assaillant.

2. Ce tour est très-adroit; il donne lieu à la scène dans laquelle don Sanche apporte son épée à Chimène. VOLT.

3. VAR. Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine.

4. VAR. Sire, c'est me donner une trop dure loi.

5. Toute cette scène est admirable et parfaitement conduite. Tous les détails en sont précieux; l'ensemble en est très-adroitement et très-heureusement combiné. Elle excite continuellement l'intérêt du spectateur, et prépare très-bien le cinquième acte. M. WALRAS.

ACTE V.

SCÈNE I.

D. RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue en plein jour! d'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grâce.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, et vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel dire un dernier adieu;
Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage [1].

CHIMÈNE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux moments
Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments [2].

CHIMÈNE.

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu si faible, ou qui le rend si fort?
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort!
Celui qui n'a pas craint les Maures ni mon père
Va combattre don Sanche, et déjà désespère [3]!
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat!

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et non pas au combat;
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur; mais je n'ai point de bras
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas;
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle,
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle;
Mais défendant mon roi, son peuple et mon pays [4],

1. VAR. Mon amour vous le doit, et mon cœur, qui soupire,
N'ose sans votre aveu sortir de votre empire.
Cette expression *qui soupire* est imparfaite; il fallait dire *qui soupire pour vous;* et par le second vers il semble qu'il demande plutôt permission de changer d'amour que de mourir. ACAD.

2. VAR. . . . . . J'y cours, et le comte est vengé
Aussitôt que de vous j'en aurai le congé.

3. Il eût été plus à propos d'ajouter à *désespère,* ou *de la victoire,* ou *de vaincre,* car le mot *désespère* semble ne dire pas assez tout seul. ACAD.

4. VAR. Mais défendant mon roi, son peuple et le pays.

A me défendre mal je les aurais trahis.
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,
Qu'il en veuille sortir par une perfidie :
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.
Votre ressentiment choisit la main d'une autre;
Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repousser les coups;
Je dois plus de respect à qui combat pour vous;
Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
Je lui vais présenter mon estomac ouvert,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir la juste violence,
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une si forte loi
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
Et te fait renoncer, malgré ta passion [1],
A l'espoir le plus doux de ma possession :
Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avais-tu?
Quoi! n'es-tu généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenser n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?
Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre [2],
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre [3].

D. RODRIGUE.

Après la mort du comte, et les Maures défaits,
Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre [4];

1. VAR. L'honneur te fut plus cher que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempa tes mains dans le sang de mon père,
Et te fit renoncer, malgré ta passion.

2. VAR. Non; sans vouloir mourir laisse-moi te poursuivre.

3. Ce vers est également adroit et passionné; il est plein d'art, mais de cet art que la nature inspire. Il me paraît admirable. VOLT.

4. VAR. Mon honneur appuyé sur de si grands effets,
Contre un autre ennemi n'a plus à se défendre.

On sait que mon courage ose tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,
Auprès de mon honneur, rien ne m'est précieux [1].
Non, non, en ce combat, quoique vous veuilliez croire,
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement : « Il adorait Chimène ;
« Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine,
« Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
« Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort :
« Elle voulait sa tête, et son cœur magnanime,
« S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime [2].
« Pour venger son honneur il perdit son amour,
« Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,
« Préférant (quelque espoir qu'eût son âme asservie)
« Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie. »
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat ;
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire
Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire [3].

CHIMÈNE.

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche ;
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion [4].
Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;
Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris [5],
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix [6].
Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

RODRIGUE, seul.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?
Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans,

1. VAR. Quand mon honneur y va, rien ne m'est précieux.
Cette phrase a déjà été reprise ; il fallait dire *quand* il y va de mon honneur. ACAD.

2. On ne dit point *refuser d'une chose* dans le sens de *refuser une chose à quelqu'un*.

3. Cette réponse de Rodrigue paraît alambiquée et allongée. VOLT.

4. VAR. Qui me livre à l'objet de mon aversion.

5. VAR. Et si jamais l'amour échauffa tes esprits.

6. Elle a bien raison de rougir et de se cacher, après une action qui la couvre d'infamie, et qui la rend indigne de voir la lumière. SCUDÉRI. — Ce vers, blâmé par Scudéri, est peut-être le plus beau de la pièce, et il obtient grâce pour tous les sentiments un peu hors de nature qu'on trouve dans cette scène, traitée d'ailleurs avec une grande supériorité de génie. VOLT.

Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants ;
Unissez-vous ensemble, et faites une armée,
Pour combattre une main de la sorte animée :
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ;
Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

SCÈNE II.

L'INFANTE.

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,
Qui fais un crime de mes feux ?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux [1] ?
Pauvre princesse ! auquel des deux
Dois-tu prêter obéissance ?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi ;
Mais, pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.
Impitoyable sort, dont la rigueur sépare
Ma gloire d'avec mes désirs,
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?
O Cieux ! à combien de soupirs
Faut-il que mon cœur se prépare,
Si jamais il n'obtient sur un si long tourment [2]
Ni d'éteindre l'amour ni d'accepter l'amant !
Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne [3]
Du mépris d'un si digne choix :
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois.
Après avoir vaincu deux rois,
Pourrais-tu manquer de couronne ?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner [4] ?
Il est digne de moi, mais il est à Chimène ;
Le don que j'en ai fait me nuit.
Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine [5],
Que le devoir du sang à regret le poursuit :
Ainsi n'espérons aucun fruit
De son crime, ni de ma peine,

1. VAR. Contre ce fier tyran fait rebeller mes vœux.
2. VAR. S'il ne peut obtenir dessus mon sentiment.
Cela est mal dit pour exprimer *mon cœur ne peut obtenir de lui-même ;* car il distingue le cœur du sentiment, qui, en ce lieu, ne sont que la même chose. ACAD.
3. VAR. Mais ma honte m'abuse, et ma raison s'étonne.
4. VAR. Marque-t-il pas déjà sur qui tu dois régner ?
5. VAR. Entre eux un père mort sème si peu de haine.

Puisque pour me punir le destin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCÈNE III.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Où viens-tu, Léonor ?

LÉONOR.

Vous applaudir, Madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre âme [1].

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui ?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage [2].
Vous savez le combat où Chimène l'engage ;
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte, et votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah ! qu'il s'en faut encor [3] !

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre ?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amants apprend trop d'artifices.

LÉONOR.

Pourrez-vous quelque chose, après qu'un père mort
N'a pu dans leurs esprits allumer de discord ?
Car Chimène aisément montre, par sa conduite,
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, et pour son combattant

1. VAR. . . . . . Vous témoigner, Madame,
L'aise que je ressens du repos de votre âme.

2. Ici « courage » a le sens de « cœur, » que les poëtes du XVIIe siècle lui donnaient souvent; Corneille a dit dans *Cinna* (I, 3) :

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les *courages*.

et La Fontaine (IX, 2) fait ainsi parler le frère du pigeon voyageur :

Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre *courage*.

3. VAR. Oh ! qu'il s'en faut encor !

C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant :
Elle n'a point recours à ces mains généreuses [1]
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses :
Don Sanche lui suffit, et mérite son choix,
Parce qu'il va s'armer pour la première fois [2];
Elle aime en ce duel son peu d'expérience ;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance ;
Et sa facilité vous doit bien faire voir [3]
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paraître apaisée [4].

L'INFANTE.

Je le remarque assez, et toutefois mon cœur
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, amante infortunée ?

LÉONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née [5] :
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet !

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue un simple gentilhomme ;
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme [6] :
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ;
Et, quand pour m'obliger on l'aurait couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encore un coup le donner à Chimène.
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

1. VAR. Elle ne choisit point de ces mains généreuses.

2. VAR. Don Sanche lui suffit; c'est la première fois
Que ce jeune seigneur endosse le harnois.

Ce jeune seigneur qui endosse le harnois est du temps de *moult*, de *pieça*, et d'*ainçois*. SCUDÉRI. — L'observateur ne devait pas reprendre cette phrase, qui n'est point hors d'usage. ACAD.— On endossait effectivement alors le harnais des chevaliers portaient cinquante livres de fer au moins. VOLT. — Corneille a donc eu tort ici de céder à la critique de son Zoïle ; *harnois* était dans la couleur du sujet, et se trouvait aussi bien placé ici que le mot *alfange* dans la scène III du IVe acte. (Voy. page 85, note 2.)

3. VAR. Un tel choix, et si prompt, vous doit bien faire voir.

4. VAR. Et livrant à Rodrigue une victoire aisée,
Puisse l'autoriser à paraître apaisée.

Ce vers ne signifie pas bien *puisse lui donner lieu de s'apaiser, sans qu'il y aille de son honneur*. ACAD. — Cette critique paraît trop sévère ; il me semble que l'auteur dit ce qu'on lui reproche de n'avoir pas dit. VOLT.

5. VAR. A vous ressouvenir de qui vous êtes née.

6. VAR. Une ardeur bien plus digne à présent me consomme.

SCÈNE IV.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, que je souffre! et que je suis à plaindre!
Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre;
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir [1];
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir [2].
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes :
Le plus heureux succès me coûtera des larmes;
Et, quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée :
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée;
Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,
Il soutient votre gloire, et vous donne un époux.

CHIMÈNE.

Quoi! l'objet de ma haine, ou de tant de colère [3]!
L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père!
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon âme se rebelle.

1. « Où j'ose consentir, » pour « *auquel* j'ose consentir, » est une locution auj. perdue, et qui était fort usitée au XVIIe siècle; Racine a dit (*Esther*, III, 7) :

Je romps le joug funeste *où* les juifs sont soumis.

Molière en offre de fréquents exemples :

Enfin, toute la grâce et l'accommodement
Où s'est avec effort plié son sentiment...
(*Le Misanthrope*, IV, 1.)

Et l'hymen d'Henriette est le bien *où* j'aspire.
(*Les Femmes savantes*, I, 4.)

« Rongez cette corde qui me blesse, et *où* je ne puis atteindre. »
(Pascal, *Pensées*.)

Cet emploi de *où* est si commode et si vif en poésie, que Voltaire l'a employé aussi, bien qu'il l'ait blâmé dans Corneille :

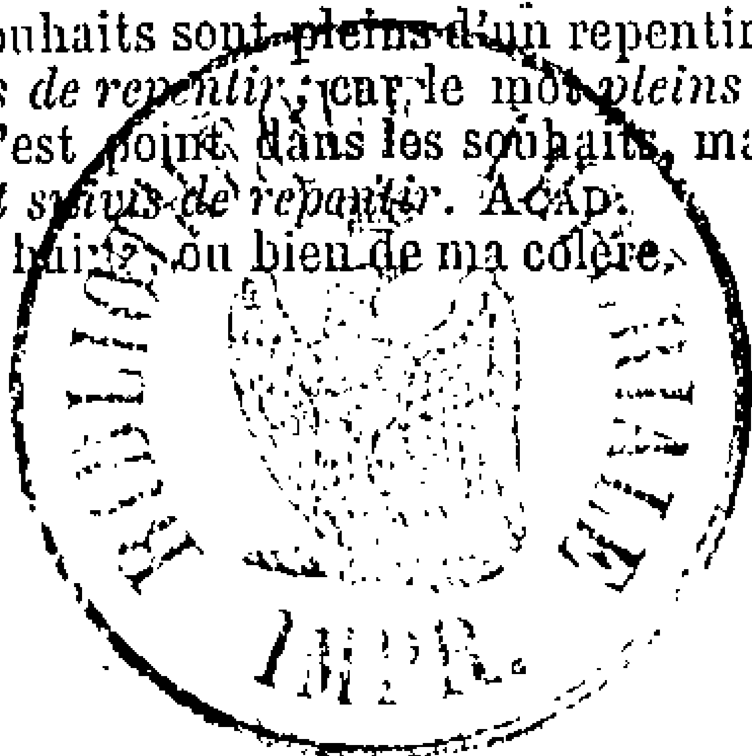
Pardonne à cet hymen *où* j'ai pu consentir.
(*Alzire*, III, 1.)

Sais-tu l'excès d'horreur *où* je me vois livrée?
(*Mérope*, IV, 4.)

Reine, l'excès des maux *où* la France est livrée
Est d'autant plus affreux que leur source est sacrée.
(*La Henriade*.)

2. Var. Et mes plus doux souhaits sont pleins d'un repentir.
Il fallait mettre plutôt *pleins de repentir*; car le mot *pleins* ne s'accorde pas avec *un;* et puis le repentir n'est point dans les souhaits, mais il peut suivre les souhaits : il fallait dire *sont suivis de repentir*. Acad.

3. Var. Quoi! l'objet de ma haine, ou bien de ma colère.



Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,
A témoigner toujours ce haut ressentiment,
Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Lui couronnant le front, vous impose silence[1];
Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
Et que le Roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMÈNE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande;
Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi[2],
Que celle du combat et le vouloir du Roi.
Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chimène[3];
Et, quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur?
Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère?
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine;
Et nous verrons du Ciel l'équitable courroux
Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux[4].

1. Var. Non, non, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Lui gagnant un laurier, vous impose silence.

2. On peut bien dire *faire la loi à un devoir,* pour dire le *surmonter,* et non pas *à une perte.* Acad.

3. « La gloire de Chimène, » c'est-à-dire « la *fierté* de Chimène. » Gloire se prend rarement dans ce sens; cependant on en a tiré l'adjectif *glorieux,* qui marque tout à la fois la fierté et la vanité.

4. Var. Et le Ciel, ennuyé d'un supplice si doux,
Vous lairra par sa mort don Sanche pour époux.

Le ciel ennuyé d'un supplice si doux dit trop pour une personne dont on a tué le père le jour précédent. Acad.

CHIMÈNE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
Ne les redouble point par ce funeste augure.
Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux :
Non qu'une folle ardeur de son côté me penche[1];
Mais, s'il était vaincu, je serais à don Sanche :
Cette appréhension fait naître mon souhait...
Que vois-je! malheureuse! Elvire, c'en est fait.

SCÈNE V.

D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée[2]...

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée!
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux?
Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre;
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre;
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis...

CHIMÈNE.

Tu me parles encore,
Exécrable assassin d'un héros que j'adore!
Va, tu l'as pris en traître; un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant[3].

1. Il fallait *me fasse pencher :* ce verbe n'est point actif, mais neutre. Acad.

2. Var. Madame, à vos genoux j'apporte cette épée.

On peut bien *apporter une épée aux pieds de quelqu'un,* mais non pas *aux genoux*. Acad. — On apporte aux genoux comme aux pieds. Volt.

3. Après ces vers se trouvaient, dans la première édition, les suivants que Corneille a supprimés :

ELVIRE.

Mais, Madame, écoutez.

CHIMÈNE.

Que veux-tu que j'écoute?
Après ce que je vois, puis-je être encore en doute?
J'obtiens, pour mon malheur, ce que j'ai demandé,
Et ma juste poursuite a trop bien succédé.
Pardonne, cher amant, à sa rigueur sanglante;
Songe que je suis fille aussi bien comme amante :
Si j'ai vengé mon père aux dépens de ton sang,
Du mien, pour te venger, j'épuiserai mon flanc.
Mon âme désormais n'a rien qui la retienne;
Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
Et toi, qui me prétends acquérir par sa mort,
Ministre déloyal de mon rigoureux sort,
N'espère rien de moi.

N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie;
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Étrange impression qui, loin de m'écouter...

CHIMÈNE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance[1]?

SCÈNE VI.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu céler.
J'aimais, vous l'avez su; mais, pour venger mon père,
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère :
Votre Majesté, Sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense,
Et du bras qui me perd je suis la récompense!
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grâce, révoquez une si dure loi;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien; qu'il me laisse à moi-même;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment,
Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant.

D. DIÈGUE.

Enfin, elle aime, Sire, et ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort;
Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue :
Je venais du combat lui raconter l'issue.

1. La scène se terminait d'abord par les quatre vers suivants, qui ne se trouvent que dans les premières éditions :

Qu'à tes yeux ce récit tranche mes tristes jours.
Va, va, je mourrai bien sans ce cruel secours;
Abandonne mon âme au mal qui la possède :
Pour venger mon amant je ne veux point qu'on m'aide.

Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,
« Ne crains rien (m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé) :
« Je laisserais plutôt la victoire incertaine,
« Que de répandre un sang hasardé pour Chimène;
« Mais, puisque mon devoir m'appelle auprès du Roi,
« Va de notre combat l'entretenir pour moi,
« De la part du vainqueur lui porter ton épée[1]. »
Sire, je suis venu : cet objet l'a trompée;
Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour,
Et soudain sa colère a trahi son amour
Avec tant de transport et tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux,
Et, malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu :
Une louable honte en vain t'en sollicite;
Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte;
Ton père est satisfait, et c'était le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le Ciel autrement en dispose.
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose,
Et ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCÈNE VII.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS,
D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE,
CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête;
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame; mon amour n'emploiera point pour moi,
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.

1. VAR. Offrir à ses genoux ta vie et ton épée.

Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée?
Si mon crime par là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever :
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains;
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains;
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible;
Prenez une vengeance à tout autre impossible;
Mais du moins que ma mort suffise à me punir.
Ne me bannissez point de votre souvenir;
Et, puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revancher conservez ma mémoire[1],
Et dites quelquefois, en déplorant mon sort[2] :
« S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

CHIMÈNE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire.
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr;
Et quand un roi commande, on lui doit obéir.
Mais, à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord?
Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel[3]?

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime

1. Le mot *revancher* est devenu trop bas : on dirait aujourd'hui *pour m'en récompenser*. VOLT.
2. VAR. Et dites quelquefois, en songeant à mon sort.
3. VAR. Mon amour a paru, je ne puis m'en dédire.

. . . .
Et vous êtes mon roi, je vous dois obéir.
. . . .
Sire, quelle apparence à ce triste hyménée,
Qu'un même jour commence et finisse mon deuil,
Mette en mon lit Rodrigue, et mon père au cercueil?
C'est trop d'intelligence avec son homicide;
Vers ses mânes sacrés c'est me rendre perfide,
Et souiller mon honneur d'un reproche éternel...

C'était là de la trop bonne logique et qui rendait impossible le dénouement futur que Corneille voulait laisser espérer au spectateur, le mariage de Chimène et de Rodrigue.

Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui.
Mais, quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire
Pour lui donner si tôt le prix de sa victoire :
Cet hymen différé ne rompt point une loi
Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi.
Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant, il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, et ravager leur terre.
A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi;
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.
Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle :
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle;
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, et pour votre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND.

Espère en ton courage, espère en ma promesse;
Et, possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

FIN DU CID.

VARIANTE

du premier acte, page 37, note 1.

SCÈNE I.

LE COMTE, ELVIRE.

ELVIRE.

Entre tous ces amants dont la jeune ferveur
Adore votre fille et brigue ma faveur,
Don Rodrigue et don Sanche, à l'envi, font paraître
Le beau feu qu'en leurs cœurs ses beautés ont fait naître.
Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs désirs :
Au contraire, pour tous dedans l'indifférence,
Elle n'ôte à pas un ni donne d'espérance;
Et, sans le voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
C'est de votre seul choix qu'elle attend un époux.

LE COMTE.

Elle est dans le devoir . . . .
. . . .
Et ma fille en un mot peut l'aimer et me plaire.
Va l'en entretenir; mais, dans cet entretien,
Cache mon sentiment, et découvre le sien.
Je veux qu'à mon retour nous en parlions ensemble;
L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble.
Le roi doit à son fils choisir un gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur :
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute
Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

SCÈNE II.

CHIMÈNE, ELVIRE.

ELVIRE, seule.

Quelle douce nouvelle à ces jeunes amants!
Et que tout se dispose à leurs contentements!

CHIMÈNE.

Eh bien! Elvire, enfin que faut-il que j'espère!
Que dois-je devenir, et que t'a dit mon père?

ELVIRE.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés :
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez.

CHIMÈNE.

L'excès de ce bonheur me met en défiance.
Puis-je à de tels discours donner quelque croyance?

ELVIRE.

Il passe bien plus outre : il approuve vos feux,
Et vous doit commander de répondre à ses vœux.
Jugez après cela, puisque tantôt son père,
Au sortir du conseil, doit proposer l'affaire,
S'il pouvait avoir lieu de mieux prendre son temps.

EXAMEN DU CID

PAR CORNEILLE

Ce poëme a tant d'avantages du côté du sujet et des pensées brillantes dont il est semé, que la plupart de ses auditeurs n'ont pas voulu voir les défauts de sa conduite, et ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation. Bien que ce soit celui de tous mes ouvrages réguliers où je me suis permis le plus de licence, il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sévérité des règles; et depuis cinquante ans qu'il tient sa place sur nos théâtres, l'histoire ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en ait effacé l'éclat. Aussi a-t-il les deux grandes conditions que demande Aristote aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens ni chez les modernes; il les assemble même plus fortement et plus noblement que les espèces que pose ce philosophe. Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la mort de son amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les passions plus vives et plus allumées que tout ce qui peut se passer entre un mari et sa femme, une mère et son fils, un frère et sa sœur; et la haute vertu dans un naturel sensible à ces passions, qu'elle dompte sans les affaiblir, et à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement, a quelque chose de plus touchant, de plus élevé et de plus aimable que cette médiocre bonté, capable d'une faiblesse, et même d'un crime, où nos anciens étaient contraints d'arrêter le caractère le plus parfait des rois et des princes dont ils faisaient leurs héros, afin que ces taches et ces forfaits, défigurant ce qu'ils leur laissaient de vertu, s'accommodât[1] au goût et aux souhaits de leurs specta-

1. Du temps de Corneille, et même encore au dix-huitième siècle, l'accord du verbe avec son sujet en nombre et en personne n'était pas une règle absolue: *Le bien et le mal* EST *en ses mains.* (La Bruyère.) — *La sagesse et la piété du souverain* PEUT *faire toute seule le bonheur de ses sujets.* (Massillon, IIe dim. de Carême.) — Aujourd'hui on ne fait plus accorder le verbe avec le dernier substantif que lorsqu'il existe une sorte de synonymie entre les substantifs employés, parce qu'alors il y a dans la pensée une unité que les mots doivent reproduire : *Son courage, son intrépidité* ÉTONNE *les plus braves;* ou lorsque l'esprit s'arrête sur le dernier substantif, soit parce qu'il a plus de force que ceux qui précèdent, soit parce qu'il est d'un tel intérêt qu'il fait oublier tous les autres : *L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; il ne faut pas que l'univers s'arme pour l'écraser;* UNE VAPEUR, UN GRAIN DE SABLE *suffit pour le tuer.* (Pascal.) — *N'en doutez pas, Chrétiens :* LES FAUSSES RELIGIONS, LE LIBERTINAGE *d'esprit,* LA FUREUR *de disputer sur les choses divines a emporté les courages.* (Bossuet.) — *Le fer, le bandeau,* LA FLAMME EST *toute prête.* (Racine, *Iphig.*) — L'attention se porte un instant sur le *fer,* sur le *bandeau;* mais bientôt l'esprit ne considère plus que la *flamme* qui va dévorer une victime innocente et chère. (Extrait de Girault Duvivier.)

teurs, et fortifiât l'horreur qu'ils avaient conçue de leur domination et de la monarchie.

Rodrigue suit ici son devoir sans rien relâcher de sa passion : Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée par là; et si la présence de son amant lui fait faire quelques faux pas, c'est une glissade dont elle se relève à l'heure même; et non-seulement elle connaît si bien sa faute, qu'elle nous en avertit; mais elle fait un prompt désaveu de tout ce qu'une vue si chère lui a pu arracher. Il n'est point besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son amant après qu'il a tué son père; elle avoue que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore et le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme, qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son possible lorsqu'elle est en la présence du roi. S'il lui échappe de l'encourager au combat contre don Sanche par ces paroles :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix,

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment, mais sitôt qu'elle est avec Elvire, à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son âme, et que la vue de ce cher objet ne lui fait plus de violence, elle forme un souhait plus raisonnable, qui satisfait sa vertu et son amour tout ensemble, et demande au ciel que le combat se termine

Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle penche du côté de Rodrigue, de peur d'être à don Sanche, pour qui elle a de l'aversion, cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu auparavant que, malgré la loi de ce combat, et les promesses que le roi a faites à Rodrigue, elle lui fera mille autres ennemis, s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour après qu'elle le croit mort est suivi d'une opposition vigoureuse à l'exécution de cette loi qui la donne à son amant, et elle ne se tait qu'après que le roi l'a différée, et lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle. Je sais bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement; mais quand les rois parlent, c'en est une de contradiction : on ne manque jamais à leur applaudir quand on entre dans leurs sentiments; et le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû, c'est de se taire, quand leurs ordres ne sont pas si pressants qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéir lorsque le temps en sera venu, et conserver cependant une espérance légitime d'un empêchement qu'on ne peut encore déterminément prévoir.

Il est vrai que, dans ce sujet, il faut se contenter de tirer Ro-

drigue de péril, sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimène. Il est historique, et a plu en son temps: mais bien sûrement il déplairait au nôtre; et j'ai peine à voir que Chimène y consente chez l'auteur espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'histoire, j'ai cru ne me pouvoir dispenser d'en jeter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet; et ce n'était que par là que je pouvais accorder la bienséance du théâtre avec la vérité de l'événement.

Les deux visites que Rodrigue fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque cette bienséance de la part de celle qui les souffre : la rigueur du devoir voulait qu'elle refusât de lui parler, et s'enfermât dans son cabinet au lieu de l'écouter : mais permettez-moi de dire avec un des premiers esprits de notre siècle, « que leur con« versation est remplie de si beaux sentiments, que plusieurs n'ont « pas connu ce défaut, et que ceux qui l'ont connu l'ont toléré. » J'irai plus outre, et dirai que presque tous ont souhaité que ces entretiens se fissent; et j'ai remarqué aux premières représentations qu'alors que ce malheureux amant se présentait devant elle, il s'élevait un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquait une curiosité merveilleuse, et un redoublement d'attention pour ce qu'ils avaient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit « qu'il « y a des absurdités qu'il faut laisser dans un poëme, quand on peut « espérer qu'elles seront bien reçues; et il est du devoir du poëte, « en ce cas, de les couvrir de tant de brillants, qu'elles puissent « éblouir. » Je laisse au jugement de mes auditeurs si je me suis assez bien acquitté de ce devoir pour justifier par là ces deux scènes. Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées; mais, outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'espagnol, si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos poëmes ramperaient souvent, et les grandes douleurs ne mettraient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des hélas. Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimène, et cette protestation de se laisser tuer par don Sanche, ne me plairaient pas maintenant. Ces beautés étaient de mise en ce temps-là, et ne le seraient plus en celui-ci. La première est dans l'original espagnol, et l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur; mais je ferais scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur notre théâtre.

J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'infante et le roi; il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la manière dont ce dernier agit, qui ne paraît pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arrêter le comte après le soufflet donné, et n'envoie pas des gardes à don Diègue et à son fils. Sur quoi on peut considérer que don Fernand étant le premier roi de Castille, et ceux qui en avaient été maîtres auparavant lui n'ayant eu titre que de comtes, il n'était peut-être pas assez absolu sur les grands seigneurs de son royaume

pour le pouvoir faire. Chez don Guillem de Castro, qui a traité ce sujet avant moi, et qui devait mieux connaître que moi quelle était l'autorité de ce premier monarque de son pays, le soufflet se donne en sa présence, et en celle de deux ministres d'État, qui lui conseillent, après que le comte s'est retiré fièrement et avec bravade, et que don Diègue a fait la même chose en soupirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'amis dans les Asturies, qui se pourraient révolter, et prendre parti avec les Maures dont son État est environné : ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit, et recommande le secret à ses deux ministres, qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne ferait en ce temps-ci, où l'autorité royale est plus absolue. Je ne pense pas non plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jeter point l'alarme de nuit dans sa ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Maures, puisqu'on faisait bonne garde sur les murs et sur le port; mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée, et de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat qu'il propose à Chimène avant que de le permettre à don Sanche contre Rodrigue n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plutôt une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat, qu'un arrêt qu'il lui veuille faire exécuter. Cela paraît en ce qu'après la victoire de Rodrigue il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole, et la laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la règle des vingt et quatre heures presse trop les incidents de cette pièce. La mort du comte et l'arrivée des Maures s'y pouvaient entresuivre d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise qui n'a point de communication ni de mesures à prendre avec le reste; mais il n'en va pas ainsi du combat de don Sanche, dont le roi était le maître, et pouvait lui choisir un autre temps que deux heures après la fuite des Maures. Leur défaite avait assez fatigué Rodrigue toute la nuit pour mériter deux ou trois jours de repos; et même il y avait quelque apparence qu'il n'en était pas échappé sans blessures, quoique je n'en aie rien dit, parce qu'elles n'auraient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette même règle presse aussi trop Chimène de demander justice au roi la seconde fois. Elle l'avait fait le soir d'auparavant, et n'avait aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour en importuner le roi, dont elle n'avait encore aucun lieu de se plaindre, puisqu'elle ne pouvait encore dire qu'il lui eût manqué de promesse. Le roman lui aurait donné sept ou huit jours de patience avant que de l'en presser de nouveau; mais les vingt et quatre heures ne l'ont pas permis; c'est l'incommodité de la règle. Passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas donné moins de gêne en cette pièce.

Je l'ai placé dans Séville, bien que don Fernand n'en ait jamais

été le maître; et j'ai été obligé à cette falsification pour former quelque vraisemblance à la descente des Maures, dont l'armée ne pouvait venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrais pas assurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusque-là; mais, comme dans notre Seine il fait encore plus de chemin qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même.

Cette arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir ce défaut que j'ai marqué ailleurs, qu'ils se présentent d'eux-mêmes, sans être appelés dans la pièce directement ni indirectement par aucun acteur du premier acte. Ils ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'auteur espagnol. Rodrigue, n'osant plus se montrer à la cour, les va combattre sur la frontière, et ainsi le premier acteur les va chercher et leur donne place dans le poëme; au contraire de ce qui arrive ici, où ils semblent se venir faire de fête exprès pour en être battus, et lui donner moyen de rendre à son roi un service d'importance qui lui fasse obtenir sa grâce, c'est une seconde incommodité de la règle dans cette tragédie.

Tout s'y passe donc dans Séville, et garde ainsi quelque espèce d'unité de lieu en général; mais le lieu particulier change de scène en scène, et tantôt c'est le palais du roi, tantôt l'appartement de l'infante, tantôt la maison de Chimène, et tantôt une rue ou place publique. On le détermine aisément pour les scènes détachées; mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernières du premier acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le comte et don Diègue se querellent au sortir du palais; cela se peut passer dans une rue; mais après le soufflet reçu, don Diègue ne peut pas demeurer en cette rue à faire ses plaintes, attendant que son fils survienne, qu'il ne soit tout aussitôt environné de peuple, et ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi il serait plus à propos qu'il se plaignît dans sa maison, où le met l'espagnol, pour laisser aller ses sentiments en liberté; mais en ce cas, il faudrait délier les scènes comme il a fait. En l'état où elles sont ici, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au théâtre, et suppléer favorablement ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnes s'y arrêtent pour parler, et quelquefois il faut présumer qu'elles marchent, ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vue, parce qu'ils échapperaient aux yeux avant que d'avoir pu dire ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent savoir à l'auditeur. Ainsi, par une fiction de théâtre, on peut s'imaginer que don Diègue et le Comte, sortant du palais du roi, avancent toujours en se querellant, et sont arrivés devant la maison de ce premier lorsqu'il reçoit le soufflet qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poétique ne vous satisfait point, laissons-le dans la place publique, et disons que le concours du peuple autour de lui après cette offense, et les offres de service que lui font les premiers amis qui s'y rencontrent, sont des

circonstances que le roman ne doit pas oublier, mais que ces menues actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le poëte s'en embarrasse sur la scène. Horace l'en dispense par ces vers :

Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor;
Pleraque negligat [1].

Et ailleurs,

Semper ad eventum festinet [2].

C'est ce qui m'a fait négliger, au troisième acte, de donner à don Diègue, pour aide à chercher son fils, aucun des cinq cents amis qu'il avait chez lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnaient, et même que quelques autres le cherchaient pour lui d'un autre côté; mais ces accompagnements inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action, ces sortes d'accompagnements, dis-je, ont toujours mauvaise grâce au théâtre, et d'autant plus que les comédiens n'emploient à ces sortes de personnages muets que leurs moucheurs de chandelles [3] et leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du comte étaient encore une chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la pièce, soit que le corps ait demeuré en présence dans son hôtel, attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eût rompu toute la chaleur de l'attention, et rempli l'auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai cru plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre scènes du premier acte dont je viens de parler; et je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes ont pris garde à l'un ni à l'autre, et que la plupart des spectateurs, laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu et entendu de pathétique en ce poëme, ne se sont point avisés de réfléchir sur ces deux considérations.

J'achève par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit [4].

1. *De Arte poet.*, v. 45. Corneille citait probablement de mémoire, car le texte d'Horace porte : *pleraque differat,* au lieu de *negligat,* et ces mots appartiennent au vers 44 au lieu de venir après le vers 45. — « Que l'auteur d'un ouvrage attendu du public choisisse ceci, laisse cela, et diffère tout le reste. »

2. *Ibid.*, v. 148. Même observation qu'à la note précédente; le texte porte *festinat* et non *festinet*. — « Que toujours il se hâte d'aller à l'événement. »

3. Avant qu'on eût des lampes à double courant d'air, vulgairement appelées *quinquets,* inventées en 1785, les théâtres étaient éclairés avec des chandelles de suif, que des valets spéciaux, qu'on appelait *moucheurs de chandelles,* venaient moucher de temps en temps.

4. Ici Corneille traduit les deux vers suivants du poëte latin :

Segniùs irritant animos demissa per aurem
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.
De Arte poet., v. 180.

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit don Diègue, et cacher aux yeux la mort du Comte, afin d'acquérir et conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard chargé d'années et de victoires les jette aisément dans le parti de l'offensé; et cette mort, qu'on vient dire au roi tout simplement sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commisération qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, et ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux amant, qu'ils ont vu forcé, par ce qu'il devait à son honneur, d'en venir à cette extrémité, malgré l'intérêt et la tendresse de son amour.

APPRÉCIATION
LITTÉRAIRE ET ANALYTIQUE
DU CID

Le sujet de la pièce de Corneille est l'amour que Rodrigue et Chimène ont l'un pour l'autre, traversé par la querelle de don Diègue et du Comte, et par la mort de ce dernier, tué par le Cid. La situation violente de Chimène entre son amour et son devoir forme le nœud qui doit se trouver dans toute action dramatique; et ce nœud est en lui-même un des plus beaux qu'on ait imaginés, indépendamment de la péripétie qui peut terminer la pièce. Cette péripétie, ou changement d'état, est la double victoire de Rodrigue, l'une sur les Maures, qui sauve l'État, et met son libérateur à l'abri de la punition; l'autre sur don Sanche, laquelle, dans les règles de la chevalerie, doit satisfaire la vengeance de Chimène. Le sujet est irréprochable dans tous les principes de l'art, puisqu'il est conforme à la nature et aux mœurs. Il est de plus très-intéressant, puisqu'il excite à la fois l'admiration et la pitié : l'admiration pour Rodrigue, qui ne balance pas à combattre le Comte dont il adore la fille; l'admiration pour Chimène, qui poursuit la vengeance de son père en adorant celui qui l'a tué, et la pitié pour les deux amants, qui sacrifient l'intérêt de leur passion aux lois de l'honneur. Je dis l'intérêt de leur passion, et non pas leur passion même: car si Chimène cessait d'aimer Rodrigue parce qu'il a fait le devoir d'un fils en vengeant son père, la pièce ne ferait pas le moindre effet.....

« Les reproches incontestables que l'on peut faire au *Cid* sont :

1° Le rôle de l'infante, qui a le double inconvénient d'être absolument inutile, et de venir se mêler mal à propos aux situations les plus intéressantes;

2° L'imprudence du roi de Castille, qui ne prend aucune mesure pour prévenir la descente des Maures, quoiqu'il en soit instruit à temps, et qui par conséquent joue un rôle peu digne de la royauté;

3° L'invraisemblance de la scène où don Sanche apporte son épée à Chimène, qui se persuade que Rodrigue est mort, et persiste dans une méprise beaucoup trop prolongée, et dont un seul mot pouvait la tirer. On voit que l'auteur s'est servi de ce moyen forcé pour amener le désespoir de Chimène jusqu'à l'aveu public de son amour pour Rodrigue, et affaiblir ainsi la résistance qu'elle oppose au Roi qui veut l'unir à son amant. Mais il ne paraît pas que ce ressort fût nécessaire, et la passion de Chimène était suffisamment connue;

4° La violation fréquente de cette règle essentielle qui défend de laisser jamais la scène vide, et que les acteurs entrent et sortent sans se parler ou sans se voir;

5° La monotonie qui se fait sentir dans toutes les scènes entre Chimène et Rodrigue, où ce dernier offre continuellement de mourir. J'ignore si, dans le plan de l'ouvrage, il était possible de faire autrement : j'avouerai aussi que Corneille a mis beaucoup d'esprit et d'adresse à varier, autant qu'il le pouvait, par les détails, cette conformité de fond ; mais enfin elle se fait sentir...

« Voilà, ce me semble, les vrais défauts qu'on peut blâmer dans la conduite du *Cid :* ils sont assez graves. Remarquons pourtant qu'il n'y en a pas un qui soit capital, c'est-à-dire qui fasse crouler l'ouvrage par les fondements, ou qui détruise l'intérêt; car un rôle inutile peut être retranché, et nous en avons plus d'un exemple. Il est possible à toute force que le roi de Castille manque de prudence et de précaution, et que don Sanche, étourdi de l'emportement de Chimène, n'ose point l'interrompre pour la détromper : ce sont des invraisemblances, mais non pas des absurdités.

« Concluons que dans le *Cid* le choix du sujet, que l'on a blâmé, est un des plus grands mérites du poëte. C'est, à mon gré, le plus beau, le plus intéressant que Corneille ait traité. Qu'il l'ait pris à Guilain de Castro, peu importe : on ne saurait trop répéter que prendre ainsi aux étrangers ou aux anciens pour enrichir sa nation sera toujours un sujet de gloire, et non pas de reproche. Mais ce mérite du sujet est-il le seul? J'ai parlé de la beauté des situations : il faut y joindre celle des caractères. Le sentiment de l'honneur et de l'héroïsme de la chevalerie respirent dans le vieux don Diègue et dans son fils, et ont dans chacun d'eux le caractère déterminé par la différence d'âge. Le rôle de Chimène, en général noble et pathétique, tombe de temps en temps dans la déclamation et le faux esprit, dont la contagion s'étendait encore jusqu'à Corneille, qui commençait le premier à en purger le théâtre; mais il offre les plus beaux traits de passion qu'ait fournis à l'auteur la peinture de l'amour, à laquelle il semble que son génie se pliait difficilement. » LA HARPE.

— Vers le milieu du XVIIIe siècle, les comédiens imaginèrent de supprimer le rôle de l'infante, et J.-B. Rousseau se fit l'exécuteur de cette sentence, que La Harpe confirme un peu légèrement; voici, sur ce rôle, une opinion qui vaut bien la sienne et celle de J.-B. Rousseau : — « Aujourd'hui, quand les comédiens représentent le *Cid*, ils commencent par la 3e scène. Il paraît qu'ils ont très-grand tort; car peut-on s'intéresser à la querelle du Comte et de don Diègue si on n'est pas instruit des amours de leurs enfants? L'affront que Gormas fait à don Diègue est un coup de théâtre, quand on espère qu'ils vont conclure le mariage de Chimène avec Rodrigue. Ce n'est pas jouer le *Cid*, c'est insulter son auteur que de le tronquer ainsi. » VOLT.

SUR LES IMITATIONS

PAR CORNEILLE

De la Tragédie espagnole du Cid.

Les principales idées dramatiques appartiennent à Guilhem de Castro, surtout celle de rendre Rodrigue et Chimène amoureux l'un de l'autre avant la querelle de leurs pères. Les points de comparaison, dans plusieurs des scènes principales, entre autres celle de la dispute, puis celle de don Diègue et de Rodrigue, seraient assez nombreux, et beaucoup de pensées de l'auteur espagnol se retrouvent dans Corneille; cependant le nombre des vers imités ou traduits ne s'élève guère qu'à 250 environ, et de la forme étroite du mètre espagnol.

Plusieurs critiques, même assez renommés, ont écrit que le *Cid* de Corneille n'était qu'une traduction d'une tragédie espagnole du poëte Diamante : Voltaire, le premier, signala cette imitation servile, dans un article de journal publié en 1764; il eut soin d'ajouter que la pièce de Diamante était si rare, qu'il n'en existait que trois exemplaires dans toute l'Espagne.

Voltaire avait le malheur d'être un peu jaloux de Corneille, et cette découverte du *Cid* de Diamante en est une preuve; car, au lieu d'avoir servi d'original et de modèle au *Cid* français, elle n'en est qu'une traduction. Voltaire ne pouvait pas l'ignorer. Son erreur très-peu involontaire, a fait son chemin, comme nous l'avons dit. Elle a été signalée au public, pour la première fois, par M. Viguier, ancien inspecteur général de l'Université : prenant fait et cause pour le génie et l'honnêteté de Corneille, il s'est élevé contre ce crime de lèse-gloire littéraire nationale, et l'a dévoilé dans une brochure fort intéressante intitulée : *Anecdotes littéraires sur Pierre Corneille,* grand in-8°, Rouen, 1846.

Nous avons cru devoir signaler ce fait, parce que Voltaire l'a encore reproduit, dix ans après, dans une nouvelle édition revue et *augmentée*, de son Commentaire sur Corneille; parce que les éditeurs de ses œuvres ont recueilli, dans les volumes de *Mélanges*, cette espèce de dissertation d'une loyauté si suspecte; enfin parce que dans un *Trésor du théâtre espagnol*, publié à Paris, on a imprimé la pièce de Diamante, en paraissant la donner comme l'original du *Cid* de Corneille.

HORACE

TRAGÉDIE

PAR P. CORNEILLE

REPRÉSENTÉE EN 1640.

Age de Corneille, 34 ans.

Cette tragédie fut composée presque en même temps que le *Cid*, et représentée au mois de mars 1640, à Paris, sur le théâtre du Marais. Corneille, craignant pour son nouveau poeme les persécutions qui furent suscitées au *Cid*, ne le fit imprimer qu'en 1643. Le bruit courut alors qu'il allait en paraître une critique, comme celle intitulée *Sentiment de l'Académie sur le Cid*. Le grand poëte, qui avait la conscience de sa force, écrivit à cette occasion à l'un de ses amis : « Horace fut condamné par les duumvirs, mais il fut absous par le peuple. »

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU

MONSEIGNEUR,

Je n'aurais jamais eu la témérité de présenter à votre Éminence ce mauvais portrait d'Horace, si je n'eusse considéré qu'après tant de bienfaits que j'ai reçus d'elle, le silence où mon respect m'a retenu jusqu'à présent passerait pour ingratitude, et que, quelque juste défiance que j'aie de mon travail, je dois avoir encore plus de confiance en votre bonté[1]. C'est d'elle que je tiens tout ce que je suis; et ce n'est pas sans rougir que, pour toute reconnaissance, je vous fais un présent si peu digne de vous, et si peu proportionné à ce que je vous dois. Mais, dans cette confusion, qui m'est commune avec tous ceux qui écrivent, j'ai cet avantage qu'on ne peut, sans quelque injustice, condamner mon choix, et que ce généreux Romain, que je mets aux pieds de votre Éminence, eût pu paraître devant elle avec moins de honte, si les forces de l'artisan[2] eussent répondu à la dignité de la matière : j'en ai pour garant l'auteur dont je l'ai tirée[3], qui commence à décrire cette fameuse histoire par ce glorieux éloge, «qu'il n'y a presque aucune chose plus noble dans l'antiquité.» Je voudrais que ce qu'il a dit de l'action se pût dire de la peinture que j'en ai faite, non pour en tirer plus de vanité, mais seulement pour vous offrir quelque chose un peu moins indigne de vous être offert. Le sujet était capable de plus de grâces, s'il eût été

1. Richelieu venait de persécuter le *Cid;* Corneille s'en vengea en faisant hommage au persécuteur de celui de ses ouvrages qui parut après le *Cid*. Le cardinal, ennemi du premier chef-d'œuvre de Corneille, n'en était pas moins son bienfaiteur; il lui faisait une pension de cinq cents écus, qui en valaient quinze cents d'aujourd'hui. Richelieu encourageait et récompensait en grand ministre les talents dont il était jaloux en petit auteur : c'est à Richelieu, c'est au grand ministre, et non pas au petit auteur jaloux, que Corneille dédia sa belle tragédie d'*Horace*. GEOFFROY.

2. « Artisan, » mot qui ne s'applique plus aujourd'hui qu'à celui qui exerce un art mécanique, un métier, se disait, du temps de Corneille, et longtemps encore après, de tout auteur d'un ouvrage quelconque soit des beaux-arts, soit des arts mécaniques; 34 ans après la tragédie d'*Horace*, La Fontaine dans sa fable *les Frêlons et les mouches à miel* (I, 21) disait :

A l'œuvre on connaît l'artisan;

et dans *le Lion abattu par l'Homme* (III, 11) :

On exposait une peinture
Où l'artisan avait tracé
Un lion d'une immense stature.

Le mot *artiste*, qui serait aujourd'hui le terme propre, ne s'employait que pour désigner les gens habiles dans la chimie et l'art d'essayer en petit les métaux.

3. Tite-Live.

traité d'une main plus savante; mais du moins il a reçu de la mienne toutes celles qu'elle était capable de lui donner, et qu'on pouvait raisonnablement attendre d'une muse de province[1] qui, n'étant pas assez heureuse pour jouir souvent des regards de votre Éminence, n'a pas les mêmes lumières à se conduire qu'ont celles qui en sont continuellement éclairées. Et certes, MONSEIGNEUR, ce changement visible qu'on remarque en mes ouvrages depuis que j'ai l'honneur d'être à votre Éminence, qu'est-ce autre chose qu'un effet des grandes idées qu'elle m'inspire quand elle daigne souffrir que je lui rende mes devoirs; et à quoi peut-on attribuer ce qui s'y mêle de mauvais, qu'aux teintures grossières que je reprends quand je demeure abandonné à ma propre faiblesse? Il faut, MONSEIGNEUR, que tous ceux qui donnent leurs veilles au théâtre publient hautement avec moi que nous vous avons deux obligations très-signalées: l'une, d'avoir ennobli le but de l'art; l'autre, de nous en avoir facilité les connaissances. Vous avez ennobli le but de l'art, puisque, au lieu de plaire au peuple que nous prescrivent nos maîtres, et dont les deux plus honnêtes gens de leur siècle, Scipion et Lælie, ont autrefois protesté de se contenter[2], vous nous avez donné celui de vous plaire et de vous divertir, et qu'ainsi nous ne rendons pas un petit service à l'État, puisque, contribuant à vos divertissements, nous contribuons à l'entretien d'une santé qui lui est si précieuse et si nécessaire[3]. Vous nous en avez facilité les connaissances, puisque nous n'avons plus besoin d'autre étude pour les acquérir que d'attacher nos yeux sur votre Éminence quand elle honore de sa présence et de son attention le récit de nos poëmes. C'est là que, lisant sur son visage ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas, nous nous instruisons avec certitude de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, et tirons des règles infaillibles de ce qu'il faut suivre et de ce qu'il faut éviter; c'est là que j'ai souvent appris en deux heures ce que mes livres n'eussent pu m'apprendre en dix ans; c'est là que j'ai puisé ce qui m'a valu l'applaudissement du public, et c'est là qu'avec votre faveur j'espère puiser assez pour être un jour une œuvre digne de vos mains. Ne trouvez donc pas mauvais, MONSEIGNEUR, que, pour vous remercier de ce que j'ai de réputation, dont je vous suis entièrement redevable, j'emprunte quatre vers d'un autre Horace que

1. Corneille habitait ordinairement la ville de Rouen, sa patrie.

2. Les premiers vers de l'*Andrienne* de Térence, comédie faussement attribuée à Scipion et à Lélius, servent de fondement à ce que dit ici Corneille :

> Poeta, quum primum animum ad scribendum adpulit,
> Id sibi negoti credidit solum dari,
> Populo ut placerent quas fecisset fabulas. (*Prolog.*, v. 1-3.)

« Lorsque le poëte commença à écrire, il crut que son premier soin était de composer des pièces qui pussent plaire au peuple. »

3. Au moment où Corneille adressait à Richelieu des flatteries aussi outrées, le cardinal était attaqué d'une maladie de langueur, dont il mourut deux ans après la représentation d'*Horace*.

celui que je vous présente, et que je vous exprime par eux les plus véritables sentiments de mon âme :

Totum muneris hoc tui est,
Quod monstror digito prætereuntium
Scenæ non levis artifex :
Quod spiro et placeo (si placeo) tuum est[1].

Je n'ajouterai qu'une vérité à celle-ci en vous suppliant de croire que je suis et serai toute ma vie très-passionnément[2],

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur,

CORNEILLE.

1. Horace, *Odes*, IV, 3, v. 22-25 : — « C'est à toi seul que je suis redevable d'être montré par mes concitoyens comme un habile poëte dramatique; si je respire, si je plais (pourtant si je plais), c'est à toi que je le dois. » — Horace a changé le troisième vers, pour l'approprier au genre de son talent; il dit, en parlant ici de lui-même :

Romanæ fidicen lyræ.

2. Ce terme *très-passionnément* était une simple formule d'usage, et la rédaction de cette épître dédicatoire peut être rangée dans la même catégorie. Corneille, obligé d'être poli avec le cardinal, dut employer des formules qui étaient à peu près dictées par le ton général de la cour; mais en 1643, à la mort de Louis XIII, qui ne survécut que six mois à son ministre, le poëte fit connaître ses sentiments véritables en composant le sonnet suivant :

Sous ce marbre repose un monarque sans vice,
Dont la seule bonté déplut aux bons Français;
Ses erreurs, ses écarts, vinrent d'un mauvais choix,
Dont il fut trop longtemps innocemment complice.

L'ambition, l'orgueil, la haine, l'avarice,
Armés de son pouvoir, nous donnèrent des lois;
Et, bien qu'il fût en soi le plus juste des rois,
Son règne fut toujours celui de l'injustice.

Fier vainqueur au dehors, vil esclave en sa cour,
Son tyran et le nôtre à peine perd le jour,
Que jusque dans sa tombe il le force à le suivre.

Et, par cet ascendant, ses projets confondus,
Après trente-trois ans sur le trône perdus
Commençant à régner, il a cessé de vivre.

EXCERPTA E TITO LIVIO[1]

Titus Livius, *libro primo.*

Cap. xxiii. Bellum utrinque summa ope parabatur, civili simillimum bello, prope inter parentes natosque, Trojanam utramque prolem, quum Lavinium ab Troja, ab Lavinio Alba, ab Albanorum stirpe regum oriundi Romani essent. Eventus tamen belli minus miserabilem dimicationem fecit, quod nec acie certatum est, et tectis modo dirutis alterius urbis, duo populi in unum confusi sunt. Albani priores ingenti exercitu in agrum romanum impetum fecere: castra ab Urbe haud plus quinque millia passuum locant, fossa circumdant. Fossa Cluilia ab nomine ducis per aliquot secula appellata est, donec cum re nomen quoque vetustate abolevit. In his castris Cluilius Albanus rex moritur; dictatorem Albani Metium Fuffetium creant. Interim Tullus, ferox præcipue morte regis, magnumque deorum numen, ab ipso capite orsum, in omne nomen Albanum expetiturum pœnas ob bellum impium dictitans, nocte præteritis hostium castris, infesto exercitu in agrum Albanum pergit. Ea res ab stativis excivit Metium : is ducit exercitum quam proxime ad hostem potest, inde legatum præmissum nunciare Tullo jubet, priusquam dimicent, opus esse colloquio : si secum congressus sit, satis scire ea se allaturum, quæ nihilominus ad rem Romanam quam ad Albanam pertineant. Haud aspernatus Tullus, tametsi vana afferebantur, suos in aciem ducit. Exeunt contra et Albani. Postquam instructi utrinque stabant, cum paucis procerum in medium duces procedunt. Ibi infit Albanus : «Injurias, et non redditas res ex fœdere « quæ repetitæ sint; et ego regem nostrum Cluilium, causam hujusce « esse belli audisse videor, nec te dubito, Tulle, eadem præ te ferre. « Sed si vera potius quam dictu speciosa dicenda sunt, cupido im- « perii duos cognatos vicinosque populos ad arma stimulat; neque « rectè an perperam interpretor, fuerit ista ejus deliberatio qui « bellum suscepit; me Albani gerendo bello ducem creavere. Illud « te, Tulle, monitum velim : Etrusca res quanta circa nos teque « maxime sit, quo propior es Etruscis, hoc magis scis : multum illi « terra, plurimum mari pollent. Memor esto, jam quum signum « pugnæ dabis, has duas acies spectaculo fore, ut fessos confectos- « que, simul victorem ac victum aggrediantur. Itaque, si nos dii « amant, quoniam non contenti libertate certa, in dubiam imperii,

1. Cet extrait a été placé par Corneille en tête de sa tragédie.

« servitiique aleam imus, ineamus aliquam viam, qua utri utris « imperent, sine magna clade, sine multo sanguine utriusque po- « puli decerni possit. » Haud displicet res Tullo, quanquam tum indole animi, tum spe victoriæ ferocior erat. Quærentibus utrinque ratio initur, cui et fortuna ipsa præbuit materiam.

XXIV. Forte in duobus tum exercitibus erant tergemini fratres, nec ætate nec viribus dispares. Horatios Curiatosque fuisse satis constat, nec ferme res antiqua alia est nobilior. Tamen in re tam clara nominum error manet, utrius populi Horatii, utrius Curiatii fuerint. Auctores utroque trahunt: plures tamen invenio, qui Romanos Horatios vocent: hos ut sequar inclinat animus. Cum tergeminis agunt reges, ut pro sua quisque patria dimicent ferro, ibi imperium fore, unde victoria fuerit. Nihil recusatur, tempus et locus conveniunt. Priusquam dimicarent, fœdus ictum inter Romanos et Albanos est his legibus : Ut cujus populi cives eo certamine vicissent, is alteri populo cum bona pace imperitaret......

XXV. Fœdere icto, tergemini, sicut convenerat, arma capiunt. Quum sui utrosque adhortarentur, deos patrios, patriam ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus : feroces et suopte ingenio, et pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt. Consederant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis præsentis, quam curæ, expertes : quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque erecti suspensique in minime gratum spectaculum animo intenduntur. Datur signum : infestisque armis, velut acies, terni juvenes magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Neque his neque illis periculum suum, sed publicum imperium, servitiumque obversatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna, quam ipsi fecissent. Ut primo statim concursu increpuere arma, micantesque fulsere gladii, horror ingens spectantes perstringit, et neutro inclinata spe, torpebat vox spiritusque. Consertis deinde manibus, quum jam non motus tantum corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque et sanguis spectaculo essent; duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expsirantes corruerunt. Ad quorum casum quum clamasset gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimes vice unius, quem tres Curiatii circumsteterant. Forte is integer fuit, ut universis solus nequaquam par, sic adversus singulos ferox. Ergo ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret. Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, quum respiciens videt magnis intervallis sequentes, unum haud procul ab sese abesse. In eum magno impetu rediit. Et dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis, uti opem ferant fratri, jam Horatius cæso hoste victor secundam pugnam petebat. Tunc clamore (qualis ex insperato faventium solet) Romani adjuvant militem suum : et ille defungi prælio festinat. Prius itaque quam alter, qui

nec procul aberat, consequi posset, et alterum Curatium conficit. Jamque æquato Marte singuli supererant, sed nec spe, nec viribus pares : alterum intactum ferro corpus, et geminata victoria ferocem in certamen tertium dabat, alter fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit. Romanus exultans : « Duos, « inquit, fratrum Manibus dedi, tertium causæ belli hujusce, ut « Romanus Albano imperet, dabo. » Male sustinenti arma gladium superne jugulo defigit, jacentem spoliat. Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt : eo majore cum gaudio, quo prope metum res fuerat. Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur : quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti. Sepulcra exstant, quo quisque loco cecidit : duo Romana uno loco propius Albam, tria Albana Romam versus : sed distantia locis, ut pugnatum est.

XXVI. Priusquam inde digrederentur, roganti Metio ex fœdere icto, quid imperaret, imperat Tullus uti juventutem in armis habeat, usurum se ipsorum opera, si bellum cum Veientibus foret. Ita exercitus inde domos abducti. Princeps Horatius ibat tergemina spolia præ se gerens. Cui soror virgo, quæ desponsata uni ex Curiatiis fuerat, obviam ante portam Capenam fuit; cognitoque super humeros fratris paludamento sponsi, quod ipsa confecerat, solvit crines et flebiliter nomine sponsum mortuum appellat. Movet feroci juveni animum comploratio sororis in victoria sua, tantoque gaudio publico. Stricto itaque gladio, simul verbis increpans, transfigit puellam. «Abi hinc cum immaturo amore ad sponsum, inquit, oblita « fratrum mortuorum, vivique, oblita patriæ. Sic eat quæcumque « Romanum lugebit hostem. » Atrox visum id facinus Patribus, plebique; sed recens meritum facto obstabat : tamen raptus in jus ad regem. Rex, ne ipse tam tristis ingratique ad vulgus judicii, aut secundum judicium supplicii auctor esset, concilio populi advocato, « Duumviros, inquit, qui Horatio perduellionem judicent secundum « legem, facio. » Lex horrendi carminis erat : « Duumviri perduel« lionem judicent. Si a duumviris provocarit, provocatione certato : « si vincent, caput obnubito, infelici arbori reste suspendito, verbe« rato, vel intra Pomœrium, vel extra Pomœrium. » Hac lege duumviri creati, qui se absolvere non rebantur ea lege ne innoxium quidem posse. Quum condemnassent, tum alter ex his, « P. Horati, tibi perduellionem judico, inquit : « I, lictor, colliga ma« nus. » Accesserat lictor, injiciebatque laqueum : tum Horatius, auctore Tullo, clemente legis interprete : « Provoco, » inquit. Ita de provocatione certatum ad populum est. Moti homines sunt in eo judicio, maxime P. Horatio patre, proclamante se filiam jure cæsam judicare : ni ita esset, patrio jure in filium animadversurum fuisse. Orabat deinde, ne se, quem paulo ante cum egregia stirpe conspexissent, orbum liberis facerent. Inter hæc senex juvenem amplexus, spolia Curiatiorum fixa eo loco, qui nunc Pila Horatia appel-

latur, ostentans : « Hunccine, aiebat, quem modo decoratum, « ovantemque victoria, incedentem vidistis, Quirites, eum sub « furca vinctum inter verbera et cruciatus videre potestis? quod vix « Albanorum oculi tam deforme spectaculum ferre possent. I, lictor « colliga manus, quæ paulo ante armatæ, imperium populo Ro- « mano pepererunt. I, caput obnube liberatoris urbis hujus : arbori « infelici suspende; verbera, vel intra Pomœrium, modo inter illa « pila et spolia hostium; vel extra Pomœrium, modo inter sepul- « cra Curiatiorum. Quo enim ducere hunc juvenem potestis, ubi « non sua decora eum a tanta fœditate supplicii vindicent?» Non tulit populus nec patris lacrymas, nec ipsius parem in omni periculo animum : absolveruntque admiratione magis virtutis quam jure causæ. Itaque, ut cædes manifesta aliquo tamen piaculo lueretur, imperatum patri ut filium expiaret pecunia publica. Is, quibusdam piacularibus sacrificiis factis, quæ deinde genti Horatiæ tradita sunt, transmisso per viam tigillo, capite adoperto, velut sub jugum misit juvenem. Id hodie publice quoque semper refectum manet : Sororium tigillum vocant. Horatiæ sepulcrum, quo loco corruerat icta, constructum est saxo quadrato.

EXPOSITION

DU SUJET D'HORACE

Au moment où commence la tragédie, nous sommes introduits dans la famille d'Horace, vieux chevalier romain, père de trois fils, dont l'un a épousé Sabine, sœur de Curiace, patricien d'Albe. Un nouveau mariage doit rapprocher encore les familles romaine et albaine : Curiace est fiancé à Camille, fille du vieil Horace. Mais Albe et Rome sont en guerre, et cet événement retarde l'union projetée. Cependant Curiace vient annoncer à sa fiancée que les chefs d'Albe et de Rome, sur le point de livrer une bataille qui devait être décisive, ayant horreur du sang qui allait être versé, ont résolu de finir cette guerre par un combat de trois contre trois. Camille reçoit avec transport une si heureuse nouvelle. Les trois Horaces sont choisis par Rome pour défendre ses destins. Curiace félicite l'aîné des trois de cet honneur, en se plaignant néanmoins de ce qu'il faut que ses beaux-frères périssent, ou qu'Albe, sa patrie, devienne sujette de Rome. Presque au même instant on lui vient annoncer qu'Albe l'a choisi, lui Curiace, avec deux de ses frères, pour être ses combattants. Sa douleur est au comble. Sabine et Camille se montrent aussi plus alarmées que jamais. Horace et Curiace s'arrachent d'auprès d'elles et partent pour le combat.

Les deux armées, en les voyant paraître, s'émeuvent à l'idée que des personnes si proches vont combattre ensemble, et un sacrifice est fait pour consulter la volonté des dieux. L'espérance renaît dans le cœur de Sabine, tandis que Camille n'augure rien de bon. En effet, le vieil Horace vient leur apprendre que les combattants sont aux mains. Peu d'instants après, la nouvelle se répand que deux Horaces sont tués, que le troisième est en fuite, et que les trois Curiaces sont demeurés maîtres du champ de bataille. Camille pleure ses deux frères, mais ressent une secrète joie de la victoire de son amant. Sabine, qui ne perd ni ses frères ni son mari, apprend cette nouvelle avec un esprit plus calme. Mais l'épouvante la saisit aussi quand elle entend les menaces que le père des Horaces profère contre son fils : ce vieillard, uniquement touché des inté-

rêts de Rome qui va devenir sujette d'Albe, jure qu'avant la fin du jour il aura lavé dans le sang de son fils la honte des Romains.

Sur ces entrefaites, un envoyé de Tulle, roi de Rome, vient annoncer au vieil Horace la victoire de son fils, dont la fuite n'était qu'un stratagème pour vaincre les trois Curiaces, qu'il a exterminés l'un après l'autre. A peine cette dernière victoire est-elle connue, que le vainqueur arrive avec les trophées de sa triple victoire. Camille, qui ne voit dans le triomphe de son frère que la perte de son fiancé, tombe dans une affreuse douleur, éclate en cris d'indignation contre Rome et maudit la victoire d'Horace. Ce dernier entre en fureur contre celle qui ose pleurer le triomphe de sa patrie, et, oubliant que Camille est sa sœur, il tire son épée et la lui plonge dans le sein. Horace ne tarde pas à se repentir de ce meurtre : il en a honte et prie son père de l'en punir.

Cependant Valère, chevalier romain, amant de Camille, vient demander au roi Tulle justice du crime dont Horace s'est rendu coupable. Le roi, après avoir entendu l'accusation, ordonne au coupable de se défendre. Horace répond que toute défense est inutile, que son crime est avéré, et qu'il est prêt à mourir. Alors le vieil Horace plaide la cause de son fils d'une manière si éloquente que le roi Tulle pardonne au vainqueur des Curiaces, en déclarant que les lois doivent se taire devant l'immense service que ce généreux Romain vient de rendre à la patrie.

PERSONNAGES

TULLE, roi de Rome.
LE VIEIL HORACE, chevalier romain.
HORACE, son fils.
CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.
VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille.
SABINE, femme d'Horace et sœur de Curiace.
CAMILLE, amante de Curiace et sœur d'Horace.
JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.
FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.
PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

La scène est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace[1].

1. L'action se passe l'an 83 de Rome, 670 ans avant J.-C.

HORACE*

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

SABINE, JULIE.

SABINE.

Approuvez ma faiblesse et souffrez ma douleur;
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur
Si près de voir sur soi fondre de tels orages,
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages;
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu
Ne saurait sans désordre exercer sa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes [1],
Et, parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux,
Ma constance du moins règne encor sur mes yeux :
Quand on arrête là les déplaisirs d'une âme,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme;
Commander à ses pleurs en cette extrémité,
C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour un âme commune
Qui du moindre péril se fait une infortune;
Mais de cette faiblesse un grand cœur est honteux [2];
Il ose espérer tout dans un succès douteux.
Les deux camps sont rangés aux pieds de nos murailles;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir ·
Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas! puisque Horace est Romain;

* Nous nous conformons à la pensée et au texte de Corneille en intitulant cette tragédie *Horace.* Le titre *les Horaces* a prévalu dans le monde, mais à tort : car, si les frères d'Horace sont nommés dans la pièce, ils n'y paraissent pas, et Horace seul en est le héros.

1. *Un trouble qui a du pouvoir sur les larmes :* cela est louche et mal exprimé. VOLT.

2. VAR. C'en est assez et trop pour une âme commune
Qui du moindre péril n'attend qu'une infortune;
D'un tel abaissement un grand cœur est honteux.

J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née[1].
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays et mon premier amour[2],
Lorsque entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr[3].
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et, sans impiété,
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton État, encore en sa naissance,
Ne saurait sans la guerre affermir sa puissance;
Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins[4]
Ne le borneront pas chez les peuples latins;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre:
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons;
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons;
Fais trembler sous tes pas les Colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
Albe est ton origine; arrête et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;

1. VAR. Je suis Romaine, hélas! puisque mon époux l'est.
L'hymen me fait de Rome embrasser l'intérêt;
Mais il tiendrait mon âme en esclave enchaînée,
S'il m'ôtait le penser des lieux où je suis née.

Pourquoi peut-on finir un vers par *je le suis*, et que *mon époux l'est* est prosaïque, faible et dur? C'est que ces trois syllabes *je le suis* semblent ne composer qu'un mot; c'est que l'oreille n'est point blessée; mais ce mot *l'est*, détaché et finissant la phrase, détruit toute harmonie. VOLT.

2. *Albe, mon cher pays,* etc. Voyez comme ces vers sont supérieurs à ceux du commencement: c'est ici un sentiment vrai; il n'y a point là de lieux communs, point de vaines sentences, rien de recherché ni dans les idées ni dans les expressions. *Albe, mon cher pays*, c'est la nature seule qui parle; cette comparaison de Corneille avec lui-même formera mieux le goût que toutes les dissertations et les poétiques. VOLT. — Ce morceau, d'un pathétique doux, se fait remarquer d'autant plus qu'il contraste avec le ton de grandeur qui domine dans le reste de la pièce. LA HARPE.

3. Ce vers admirable est resté en proverbe. VOLT.

4. VAR. Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes bons destins.

Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants[1];
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle[2],
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

JULIE.

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps
Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance.
J'admirais la vertu qui réduisait en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux,
Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,
Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes[3].

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
Trop faibles pour jeter un des partis à bas,
Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement secret;
Et si j'ai ressenti dans ses destins contraires,
Quelque maligne joie en faveur de mes frères[4],
Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,
J'ai pleuré quand la gloire entrait dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
J'aurais pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvais encore être toute Romaine,
Et si je demandais votre triomphe aux dieux,

1. Ce mot *heur*, qui favorisait la versification, et qui ne choque point l'oreille, est aujourd'hui banni de notre langue. Il serait à souhaiter que la plupart des termes dont Corneille s'est servi fussent en usage : son nom devrait consacrer ceux qui ne sont pas rebutants. Remarquez que dans ces premières pages vous trouverez rarement un mauvais vers, une expression louche, un mot hors de sa place, pas une rime en épithète, et que, malgré la prodigieuse contrainte de la rime, chaque vers dit quelque chose. VOLT.— *Heur*, employé dans le sens de *bonheur*, est la seule expression vieillie dans cette longue suite de beaux vers. Corneille se sert du calme de l'exposition théâtrale pour représenter pompeusement la destinée entière de la république. LEMERCIER.

2. Cette phrase est équivoque, et n'est pas française. Le mot de *ravir*, quand il signifie *joie*, ne prend point un datif : on n'est point ravi à quelque chose; c'est un solécisme de phrase. VOLT.

3. On ne fait pas une *crainte*, on la cause, on l'inspire, on l'excite, on la fait naître. VOLT.

4. La joie des succès de sa patrie et d'un frère peut-elle être appelée *maligne?* elle est naturelle. On pouvait dire : *une secrète joie en faveur de mes frères*. Ce mot de *maligne joie* est bien plus à sa place dans ces deux admirables vers de *la Mort de Pompée* :

Une maligne joie en son cœur s'élevait,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait. ID.

Au prix de tant de sang qui m'est si précieux [1].
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme;
Je ne suis point pour Albe et ne suis plus pour Rome :
Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,
Et serai du parti qu'affligera le sort.
Égale à tous les deux jusques à la victoire [2],
Je prendrai part aux maux, sans en prendre à la gloire,
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs [3],
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs [4].

JULIE.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses,
En des esprits divers, des passions diverses!
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement [5]!
Son frère est votre époux, le vôtre est son amant :
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre
Son sang dans une armée, et son amour dans l'autre.
Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,
Le sien irrésolu, le sien tout incertain [6],
De la moindre mêlée appréhendait l'orage,
De tous les deux partis détestait l'avantage,
Au malheur des vaincus donnait toujours ses pleurs,
Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs.
Mais hier, quand elle sut qu'on avait pris journée [7],
Et qu'enfin la bataille allait être donnée,
Une soudaine joie, éclatant sur son front [8]...

SABINE.

Ah! que je crains, Julie, un changement si prompt!
Hier dans sa belle humeur elle entretint Valère :
Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère;
Son esprit, ébranlé par des objets présents,
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle;
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle :
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet.

1. Ce n'est pas ce *tant* qui est précieux, c'est le *sang;* c'est *au prix d'un sang qui m'est si précieux.* Le *tant* est inutile et corrompt un peu la pureté de la phrase et la beauté du vers : c'est une très-petite faute. Volt.
2. *Égale à* n'est pas français en ce sens. L'auteur veut dire *juste envers tous les deux;* car Sabine doit être juste, et non pas indifférente. Ibid.
3. Var. Et garde, en attendant, ses funestes rigueurs.
4. Elle ne doit pas haïr son mari, ses enfants, s'ils sont victorieux; ce sentiment n'est pas permis : elle devrait plutôt dire : *sans haïr les vainqueurs.* Volt.
5. Var. Et qu'en ceci Camille agit bien autrement.
6. Var. Le sien irrésolu, tremblotant, incertain.
7. On prend *jour,* et on ne prend pas *journée,* parce que *jour* signifie *temps,* et que *journée* signifie *bataille :* la journée d'Ivry, la journée de Fontenoi. Volt. — Du temps de Corneille, *hier* était d'une syllabe.
8. Var. Une soudaine joie éclata sur son front.

Près d'un jour si funeste on change peu d'objet.
Les âmes rarement sont de nouveau blessées,
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées :
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens[1],
Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures,
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.
C'est assez de constance en un si grand danger
Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger;
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie[2].
Essayez sur ce point à la faire parler[3];
Elle vous aime assez pour ne vous rien céler.
Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie :
J'ai honte de montrer tant de mélancolie,
Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à cacher ses soupirs[4].

SCÈNE II.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne[5]!
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,
Et que, plus insensible à de si grands malheurs,
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs?
De pareilles frayeurs mon âme est alarmée;
Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée.
Je verrai mon amant, mon plus unique bien[6],
Mourir pour son pays, ou détruire le mién;

1. VAR. Je forme des soupçons d'un sujet trop léger;
Le jour d'une bataille est mal propre à changer :
D'un nouveau trait alors peu d'âmes sont blessées.
. . . .
Mais on n'a pas aussi de si gais entretiens.

2. Ce tour a vieilli : c'est un malheur pour la langue; il est vif et naturel, et mérite, je crois, d'être imité. VOLT.

3. On essaie *de*, on s'essaie *à*. ID. — *Essayer à* se dit quand il s'agit de faire une action qui n'est pas habituelle, ou qui présente des difficultés : *un jeune enfant essaye à marcher. Un musicien essaye à jouer un air difficile.* — Cette locution était usitée du temps de Corneille :

De ne point essayer à rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.
(MOLIÈRE, *Femmes sav.*, I, 2.)

4. Cela n'est pas français : on cherche la solitude pour cacher ses soupirs, et une solitude propre à les cacher. On ne dit point *une solitude, une chambre à pleurer, à gémir, à réfléchir,* comme on dit *une chambre à coucher, une salle à manger*. VOLT.

5. VAR. Pourquoi fuir et vouloir que je vous entretienne?

6. *Unique* n'admet ni de plus, ni de moins. VOLT.

Et cet objet d'amour devenir pour ma peine,
Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine [1].
Hélas!

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous.
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, et recevez Valère,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
Vous serez toute nôtre, et votre esprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,
Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes
Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi! vous appelez crime un change raisonnable?

CAMILLE.

Quoi! le manque de foi vous semble pardonnable?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager [2]?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire :
Je vous vis encor hier entretenir Valère;
Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage,
N'en imaginez rien qu'à son désavantage;
De mon contentement un autre était l'objet :
Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet :
Je garde à Curiace une amitié trop pure
Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure.
Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa sœur
Par un heureux hymen mon frère possesseur,
Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père [3]

1. VAR. Ou digne de mes pleurs, ou digne de ma haine.

2. VAR. Envers un ennemi qui nous peut obliger?

CAMILLE.

Envers un ennemi qui nous peut dégager?

3. Il y avait dans les premières éditions :

Quelque cinq ou six mois après que de sa sœur
L'hyménée eut rendu mon frère possesseur
(Vous le savez, Julie), il obtint de mon père...

Corneille changea heureusement ces trois vers de cette façon; il a corrigé beaucoup de ses vers au bout de vingt années dans ses pièces immortelles; et

Que de ses chastes feux je serais le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois;
Unissant nos maisons, il désunit nos rois;
Un même instant conclut notre hymen et la guerre,
Fit naître notre espoir et le jeta par terre [1],
Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis,
Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes!
Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes!
Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux!
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux;
Vous avez vu depuis les troubles de mon âme:
Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,
Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Écoutez si celui qui me fut hier rendu
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
Ce Grec si renommé, qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux:
« Albe et Rome demain prendront une autre face,
« Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,
« Et tu seras unie avec ton Curiace,
« Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »
Je pris sur cet oracle une entière assurance;
Et, comme le succès passait mon espérance,
J'abandonnai mon âme à des ravissements
Qui passaient les transports des plus heureux amants.
Jugez de leur excès: je rencontrai Valère,
Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire [2];
Il me parla d'amour sans me donner d'ennui:
Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui;
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace:
Tout ce que je voyais me semblait Curiace;
Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux;
Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui se hasarde;
J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde;

d'autres auteurs laissent subsister une foule de barbarismes dans des pièces qui ont eu quelques succès passagers. VOLT.

1. Non-seulement un *espoir jeté par terre* est une expression vicieuse, mais la même idée est exprimée ici en quatre façons différentes, ce qui est un vice plus grand. ID.

2. VAR. Et, contre sa coutume, il ne me put déplaire.

Mon esprit rejetait ces funestes objets,
Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes;
Mille songes affreux, mille images sanglantes,
Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur,
M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite [1].
Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite;
Ils s'effaçaient l'un l'autre; et chaque illusion
Redoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal, s'il y faut ce remède!
Soit que Rome y succombe, ou qu'Albe ait le dessous,
Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux;
Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome [2].
Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux?
Est-ce toi, Curiace? en croirai-je mes yeux?

SCÈNE III.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme
Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome;
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers ou du sang des Romains.
J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire
Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire;
Et comme également en cette extrémité
Je craignais la victoire et la captivité...

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste :

1. Ce songe est beau, en ce qu'il alarme un esprit rassuré par un oracle. Je remarquerai ici qu'en général un songe, ainsi qu'un oracle, doit servir au nœud de la pièce; tel est le songe admirable d'Athalie : elle voit un enfant en songe, elle trouve ce même enfant dans le temple : c'est là que l'art est poussé à sa perfection. VOLT.

2. VAR. Mon cœur (quelque grand feu qui pour toi le consomme)
Ne veut ni le vainqueur ni l'esclave de Rome.

Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,
Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considère ici ta renommée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer;
Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer;
Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.
Mais as-tu vu mon père? et peut-il endurer
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?
Ne préfère-t-il point l'État à sa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille?
Enfin notre bonheur est-il bien affermi?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse
Qui témoignait assez une entière allégresse;
Mais il ne m'a point vu, par une trahison,
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant [1].
D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle;
Je soupirais pour vous en combattant pour elle,
Et, s'il fallait encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.
Oui, malgré les désirs de mon âme charmée,
Si la guerre durait, je serais dans l'armée :
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix! et le moyen de croire un tel miracle?

JULIE.

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle,
Et sachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'aurait-on jamais cru! Déjà les deux armées [2],
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçaient des yeux, et, marchant fièrement,
N'attendaient, pour donner, que le commandement,
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,

1. VAR. Aussi bon citoyen comme fidèle amant.
2. VAR. Dieux! qui l'eût jamais cru? Déjà les deux armées.

Demande à votre prince un moment de silence,
Et, l'ayant obtenu : « Que faisons nous, Romains?
« Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains[1]?
« Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes :
« Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
« Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds,
« Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux;
« Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes :
« Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
« Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,
« Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs?
« Nos ennemis communs attendent avec joie
« Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
« Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,
« Dénué d'un secours par lui-même détruit.
« Ils ont assez longtemps joui de nos divorces[2];
« Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,
« Et noyons dans l'oubli ces petits différents[3]
« Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.
« Que si l'ambition de commander aux autres
« Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,
« Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
« Elle nous unira, loin de nous diviser.
« Nommons des combattants pour la cause commune;
« Que chaque peuple aux siens attache sa fortune;
« Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
« Que le faible parti prenne loi du plus fort[4] :
« Mais, sans indignité pour des guerriers si braves,
« Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
« Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur

1. J'ose dire que dans ce discours imité de Tite-Live, l'auteur français est au-dessus du romain, plus nerveux, plus touchant; et, quand on songe qu'il était gêné par la rime et par une langue embarrassée d'articles, et qui souffre peu d'inversions, qu'il a surmonté toutes ces difficultés, qu'il n'a employé le secours d'aucune épithète, que rien n'arrête l'éloquente rapidité de son discours, c'est là qu'on reconnaît le grand Corneille. Il n'y a que *tant et tant de nœuds à reprendre.* Volt. — Voy. en tête de la tragédie l'extrait de Tite-Live, c. xxiii.

2. Le mot de *divorces,* s'il ne signifiait que des querelles, serait impropre : mais ici il dénote les querelles de deux peuples amis; et par là il est juste, nouveau et excellent. Volt.

3. Autrefois *différend,* débat, contestation, querelle, s'écrivait avec un *t* final, comme l'adjectif *différent.* Plus tard, on l'écrivit soit par un *t,* soit par un *d;* il est indiqué avec ces deux orthographes dans la cinquième édition du *Dictionnaire de l'Académie*, publiée en 1825; mais la sixième édition, donnée en 1835, n'admet pas d'autre orthographe que celle avec un *d* final, *différend.*

4. Var. Que le parti plus faible obéisse au plus fort.

Il est à croire qu'on reprocha à Corneille une petite faute de grammaire. On doit, dans l'exactitude scrupuleuse de la prose, dire : *Que le parti* le *plus faible obéisse au plus fort.* Volt.

« Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
« Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire [1] :
Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnaît un beau-frère, un cousin, un ami ;
Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,
Volaient, sans y penser, à tant de parricides,
Et font paraître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille et d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée
Sous ces conditions est aussitôt jurée :
Trois combattront pour tous ; mais pour les mieux choisir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :
Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O dieux ! que ce discours rend mon âme contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme :
Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome ;
D'un et d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.
Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères,
Et mes désirs ont eu des succès si prospères,
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance [2].

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
Et savoir d'eux encor la fin de nos misères [3].

JULIE.

Allez, et cependant aux pieds de nos autels
J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

1. Var. A ces mots il se tait ; d'aise chacun soupire.

2. Var. Le devoir d'une fille est en l'obéissance.

3. Il n'est pas inutile de dire aux étrangers que *misère* est, en poésie, un terme noble, qui signifie *calamité*, et non pas *indigence*.

Hécube près d'Ulysse acheva sa *misère*...
Peut-être je devrais, plus humble en ma *misère*... [*Racine*.]

Volt.

ACTE II.

SCÈNE I.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime;
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime [1] :
Cette superbe ville en vos frères et vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous;
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres [2]
D'une seule maison brave toutes les nôtres :
Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains [3],
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire [4] :
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvait à bon titre immortaliser trois;
Et puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vais vous être et ce que je vous suis [5]
Me font y prendre part autant que je le puis :
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe et prévois son malheur :
Puisque vous combattez, sa perte est assurée;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme [6].

1. *Illégitime* pourrait n'être pas le mot propre en prose; on dirait : *un mauvais choix, un choix dangereux*, etc. Mais ici *illégitime* devient une expression forte, et signifie qu'il y aurait de l'injustice à ne point choisir les trois plus braves. VOLT.

2. Il y avait dans les premières éditions :

Et ne nous opposant d'autres bras que les vôtres.

Ce vers était plus naturel, plus simple, et Corneille a eu tort de le changer. PALISSOT.

3. VAR. Nous croyons, la voyant tout entière en vos mains.

4. Remarquez que *hautement* fait languir le vers, parce que ce mot est inutile. VOLT.

5. VAR. Ce que je vous dois être et ce que je vous suis.

6. VAR. Vu ceux qu'elle rejette, et les trois qu'elle nomme.

C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.
Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle
Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle :
Mais, quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance ;
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
Et du sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi ; mais mon âme ravie
Remplira son attente ou quittera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement,
Ce noble désespoir périt malaisément [1].
Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint.
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités, de voir Albe asservie,
Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,
Et que l'unique bien où tendent ses désirs
S'achète seulement par vos derniers soupirs !
Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre ?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre ;
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes ;
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,
Et je le recevrais en bénissant mon sort,
Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort [2].

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre ;
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :
La gloire en est pour vous, et la perte pour eux ;
Il vous fait immortel, et les rend malheureux :
On perd tout quand on perd un ami si fidèle.
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

1. Un désespoir qui *périt malaisément* n'a pas un sens clair. VOLT. — C'est une résolution désespérée que celle de vaincre ou de mourir : telle est la résolution d'Horace, très-bien caractérisée, à ce qu'il nous semble, par l'expression de *noble désespoir*, qui d'ailleurs est très-belle. PALISSOT.

2. VAR. Si Rome et tout l'État perdaient moins à ma mort.

SCÈNE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Eh bien! qui sont les trois?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères[1].
Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères?
Ce choix vous déplaît-il?

CURIACE.

Non, mais il me surprend :
Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour,
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux! Ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

SCÈNE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre,
Unissent leur fureur à nous faire la guerre;
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort,
Préparent contre nous un général effort;
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort et les démons, et les dieux, et les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,

1. Ce n'est pas ici une battologie; cette répétition *vous et vos deux frères* est sublime par la situation. VOLT.

L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur [1] ;
Et comme il voit en nous des âmes peu communes [2],
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes [3].
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire,
Mille déjà l'on fait, mille pourraient le faire ;
Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur ;
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr ;
L'occasion est belle, il nous la faut chérir.
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare :
Mais votre fermeté tient un peu du barbare ;
Peu même des grands cœurs tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité :
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance,
Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait [4],

1. *Le sort qui veut se mesurer avec la valeur* paraît bien recherché, bien peu naturel ; mais ce qui suit est admirable. VOLT.

2. VAR. Comme il ne nous prend pas pour des âmes communes.

3. Ce mot de *fortunes* au pluriel ne doit jamais être employé sans épithète : *bonnes* et *mauvaises fortunes*, *fortunes diverses*, mais jamais *des fortunes*. Cependant le sens est si beau, et la poésie a tant de priviléges, que je ne crois pas qu'on puisse condamner ce vers. VOLT.

4. *Que Rome vous a fait* n'est pas français. On peut dire en prose, et non en vers : *j'ai dû vous estimer autant que je fais*, ou *autant que je le fais ;* mais

Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme :
Je vois que votre honneur demande tout mon sang [1],
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire.
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie [2],
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être,
Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
La solide vertu dont je fais vanité [3]
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
Que dès le premier pas regarder en arrière.
Notre malheur est grand; il est au plus haut point;
Je l'envisage entier; mais je n'en frémis point;
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie;
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
Qui, près de le servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;
Et, pour trancher enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue [4];

non pas : *autant que je vous fais;* et le mot *faire,* qui revient immédiatement après, est encore une faute; mais ce sont des fautes légères qui ne peuvent gâter une si belle scène. VOLT.

1. VAR. Je vois que votre honneur gît à verser mon sang.
2. VAR. Sur ceux dont notre guerre a consommé la vie.
3. Il y a ici une sorte de contradiction dans les termes : on ne peut faire *vanité* de ce qui est *solide;* il fallait : *dont je me fais un devoir,* ou *dont je fais gloire.* LA HARPE.
4. A ces mots, *je ne vous connais plus, — je vous connais encore,* on se

Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue ;
Comme notre malheur elle est au plus haut point ;
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte ;
Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien si doux.
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme [1],
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentiments romains [2].

SCÈNE IV.

HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace [3],
Ma sœur ?

CAMILLE.

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur ;
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous
Par sa haute vertu qu'il est digne de vous.
Comme si je vivais, achevez l'hyménée ;
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,

récria d'admiration ; on n'avait jamais rien vu de si sublime : il n'y a pas dans Longin un seul exemple d'une pareille grandeur. Ce sont ces traits qui ont mérité à Corneille le nom de *grand*, non-seulement pour le distinguer de son frère, mais du reste des hommes. VOLT.

— *Je ne vous connais plus* est féroce ; *je vous connais encore* est touchant. Ce contraste entre deux guerriers dont l'un abjure la nature, tandis que l'autre la reconnaît, est théâtral et poétique. GEOFFROY.

1. VAR. A se ressouvenir qu'elle est toujours ma femme.

2. Horace montre partout cette espèce de rigidité féroce qui, dans les premiers temps de la République, endurcissait toutes les vertus romaines, et qui convenait d'ailleurs à un guerrier farouche, qu'on voit dans la suite de la pièce répandre le sang de sa sœur, pour avoir fait entendre dans le bruit de sa victoire les emportements d'une amante malheureuse. Curiace, au contraire, fait voir une fermeté mesurée et même douce, qui n'exclut point les sentiments de l'amour et de l'amitié. C'est avec cette opposition si belle et si dramatique que Corneille a fait un chef-d'œuvre de la scène entre ces deux guerriers. LA HARPE.

3. L'*état* ne se dit plus, et je voudrais qu'on le dît ; notre langue n'est pas assez riche pour bannir tant de termes dont Corneille s'est servi heureusement. VOLT.

Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse.
Consumez avec lui toute cette faiblesse [1],
Querellez ciel et terre, et maudissez le sort;
Mais après le combat ne pensez plus au mort.
(A Curiace.)
Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace? et ce funeste honneur [2]
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?

CURIACE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi;
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi;
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime;
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,
Elle se prend au ciel, et l'ose quereller [3].
Je vous plains, je me plains; mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connais mieux; tu veux que je te prie,
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie [4].
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre;
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre [5] :
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien,
Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu,
Et que sous mon amour ma valeur endormie [6]

1. VAR. Consommez avec lui toute cette faiblesse.
2. VAR. Iras-tu, ma chère âme? et ce funeste honneur.
Chère âme ne révoltait point en 1639, et ces expressions tendres rendaient encore la situation plus haute. VOLT.
3. VAR. Elle se prend aux dieux, qu'elle ose quereller.
4. *T'excuse à ta patrie* n'est pas français; il faut *envers ta patrie, auprès de ta patrie.* VOLT.
5. VAR. Autre de plus de morts n'a couvert cette terre.
6. VAR. Et que par mon amour ma valeur endormie.

Couronne tant d'exploits d'une telle infamie!
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi;
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,
Je vivrai sans reproche, ou périrai sans honte [1].

CAMILLE.

Quoi! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis?

CURIACE.

Avant que d'être à vous je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
Ta sœur de son mari!

CURIACE.

.elle est notre misère;
Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête!

CURIACE.

Il n'y faut plus penser; en l'état où je suis,
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que puis.
Vous en pleurez, Camille [2]?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure.
Mon insensible amant ordonne que je meure;
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau [3],
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine!

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours [4]!
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours!
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue!
Ma constance contre elle à regret s'évertue.
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs [5],
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs;
Je sens qu'elle chancelle et défend mal la place.
Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace:

1. VAR. Et vivrai sans reproche, ou finirai sans honte
2. VAR. Vous pleurez, ma chère âme?
3. VAR. Et, lorsque notre hymen allume son flambeau.
4. Remarquez qu'on peut dire *le langage des pleurs*, comme on dit *le langage des yeux*; pourquoi? parce que les regards et les pleurs expriment le sentiment; mais on ne peut dire *le discours des pleurs*, parce que ce mot *discours* tient au raisonnement. Les pleurs n'ont point de discours: et de plus, *avoir des discours* est un barbarisme. VOLT.
5. VAR. N'attaquez plus ma gloire avecque vos douleurs.

Faible d'avoir déjà combattu l'amitié,
Vaincrait-elle à la fois l'amour et la pitié ?
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes ;
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et, pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous :
Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.
Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage !
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi !
En faut-il plus encor ? je renonce à ma foi.
Rigoureuse vertu dont je suis la victime,
Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime ?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux
Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux ;
Oui, je te chérirai tout ingrat et perfide,
Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.
Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain ?
Je te préparerais des lauriers de ma main ;
Je t'encouragerais, au lieu de te distraire,
Et je te traiterais comme j'ai fait mon frère.
Hélas ! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui,
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
Il revient, quel malheur, si l'amour de sa femme
Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme[1] !

SCÈNE VI.

HORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le suit ! Pour ébranler mon cœur,
Est-ce peu de Camille ? y joignez-vous ma sœur ?
Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non, non, mon frère, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche :
Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous,
Je le désavouerais pour frère ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une prière
Digne d'un tel époux et digne d'un tel frère ?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,

1. La grammaire demande *ne peut pas plus sur lui*. VOLT.

La mettre en son éclat sans mélange de crimes;
Enfin, je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien :
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne;
Et, puisque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
Albe le veut, et Rome, il leur faut obéir.
Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge[1] :
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
Ou pour venger sa femme ou pour venger sa sœur,
Mais, quoi! vous souilleriez une gloire si belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle!
Le zèle du pays vous défend de tels soins[2];
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins.
Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire;
Commencez par sa sœur à répandre son sang,
Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à vos chères patries :
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.
Quoi! me réservez-vous à voir une victoire
Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri?
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme,
Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,
Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne;
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains;
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées;
Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme!

1. Quand Sabine vient proposer à son frère et à son mari de lui donner la mort, on sait trop qu'ils ne le feront ni l'un ni l'autre. Ce n'est donc qu'une vaine déclamation : car Sabine ne doit pas plus le demander qu'ils ne doivent le faire. LA HARPE.

2. VAR. Votre zèle au pays vous défend de tels soins.

CURIACE.

O ma sœur !

CAMILLE.

Courage ! ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs ! vos visages pâlissent !
Quelle peur vous saisit ? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine ? et quelle est mon offense [1]
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
Que t'a fait mon honneur, et par quel droit viens-tu [2]
Avec toute ta force attaquer ma vertu ?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point ;
Aime assez ton mari pour n'en triompher point :
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse ;
La dispute déjà m'en est assez honteuse :
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre ; on vient à ton secours.

SCÈNE VII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est-ceci, mes enfants ? écoutez-vous vos flammes,
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes [3] ?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs ?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs ;
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse :
Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils, et d'un gendre ;
Et si notre faiblesse ébranlait leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.

1. VAR. Femme, que t'ai-je fait, et quelle est mon offense ?

2. VAR. Que t'a fait mon honneur, femme, et pourquoi viens-tu ?

3. *Perdre le temps avec des femmes* serait comique en toute autre occasion ; mais je ne sais si cette expression commune ne va pas ici jusqu'à la noblesse, tant elle peint bien le vieil Horace. VOLT.

Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes [1];
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes.
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir :
Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

SCÈNE VIII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,
Et, de grâce, empêchez surtout qu'elles ne sortent :
Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous sont ferait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice;
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez : vos frères vous attendent;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent [2].

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je? et par quels compliments...

LE VIEIL HORACE.

Ah! n'attendrissez point ici mes sentiments;
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes;
Moi-même, en cet adieu, j'ai des larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux [3].

ACTE III.

SCÈNE I.

SABINE.

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces;
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins;
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais, las! quel parti prendre en un sort si contraire?

1. VAR. Et, si notre faiblesse avait pu les changer,
Nous vous laissons ici pour les encourager.
Allons, ma sœur, allons, ne perdons point de larmes.

2. Des pays ne demandent point *des devoirs;* la patrie impose *des devoirs;* elle en demande l'accomplissement. VOLT.

3. J'ai cherché dans tous les théâtres anciens et dans tous les théâtres

Quel ennemi choisir, d'un époux, ou d'un frère?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres;
Regardons leur honneur comme un souverain bien;
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appelons point alors les destins inhumains;
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains,
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;
Et, sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang,
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur [1],
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.
  Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,
Vain effort de mon âme, impuissante lumière,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir!
Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,
Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abîmer dans plus d'obscurité [2].
Tu charmais trop ma peine, et le ciel, qui s'en fâche,
Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux.
Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang

étrangers une situation pareille, un pareil mélange de grandeur d'âme, de douleur, de bienséance, et je ne l'ai point trouvé : je remarquerai surtout que chez les Grecs il n'y a rien dans ce goût. VOLT. — Voilà la tendresse comme doit la ressentir une grande âme qui se trouble et avoue son trouble. Ce vieillard qui paraît impitoyable et dur sait même consoler sa fille et sa bru, Camille et Sabine, et les consoler comme on console, c'est-à-dire en prenant part à leurs peines et en les ressentant. S.-MARC-GIRARDIN.

1. VAR. Et puis voir maintenant le combat sans terreur.

2. La tragédie admet les métaphores, mais non pas les comparaisons; pourquoi? parce que la métaphore, quand elle est naturelle, appartient à la passion; les comparaisons n'appartiennent qu'à l'esprit. VOLT.

Que pour considérer aux dépens de quel sang.
La maison des vaincus touche seule mon âme;
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'est donc là cette paix que j'ai tant souhaitée!
Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée!
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés?
Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

SCÈNE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait, Julie? et que m'apportez-vous?
Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux?
Le funeste succès de leurs armes impies
De tous les combattants a-t-il fait des hosties [1]?
Et, m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il des pleurs [2]?

JULIE.

Quoi! ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore?
Et ne savez-vous pas que de cette maison
Pour Camille et pour moi l'on fait une prison?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes;
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes;
Et, par les désespoirs d'une chaste amitié [3],
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitie.

JULIE.

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle;
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.
Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer [4]:
A voir de tels amis, des personnes si proches,

1. VAR. Ou si le triste sort de leurs armes impies
De tous les combattants a fait autant d'hosties.

Hostie ne se dit plus, et c'est dommage; il ne reste plus que le mot de *victime*. Plus on a de termes pour exprimer la même chose, plus la poésie est variée. VOLT.

2. VAR. Pour tous tant qu'ils étaient m'a condamnée aux pleurs.

3. On n'emploie plus aujourd'hui *désespoir* au pluriel; il fait pourtant un très-bel effet. *Mes déplaisirs, mes craintes, mes douleurs, mes ennuis,* disent plus que *mon déplaisir, ma crainte*, etc. Pourquoi ne pourrait-on pas dire *mes désespoirs*, comme on dit *mes espérances?* VOLT.

4. VAR. Et l'un et l'autre camp s'est mis à murmurer.

Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur;
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
Et tel l'ose nommer sacrilége et brutale.
Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix;
Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix;
Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin, on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands dieux, qui m'exaucez!

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez:
Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre;
Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.
En vain d'un sort si triste on les veut garantir;
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir:
La gloire de ce choix leur est si précieuse,
Et charme tellement leur âme ambitieuse,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps souille leur renommée;
Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix[1].

SABINE.

Quoi! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent!

JULIE.

Oui: mais d'autre côté les deux camps se mutinent[2],
Et leurs cris des deux parts poussés en même temps
Demandent la bataille, ou d'autres combattants.
La présence des chefs à peine est respectée,
Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée;
Le Roi même s'étonne; et, pour dernier effort,
« Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
« Consultons des grands dieux la majesté sacrée,
« Et voyons si ce change à leurs bontés agrée.
« Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
« Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir? »
Il se tait, et ces mots semblent être des charmes;

1. Il fallait *plutôt que pas un d'eux.* VOLT.

2. VAR. Et mourront par les mains qui les ont séparés,
Que quitter les honneurs qui leur sont déférés.
SABINE.
Quoi! dans leur dureté ces cœurs de fer s'obstinent!
JULIE.
Ils le font; mais, d'ailleurs, les deux camps se mutinent.

Même aux six combattants ils arrachent les armes;
Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux.
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle;
Et, soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme si toutes deux le connaissaient pour roi [1].
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avoueront pas un combat plein de crimes,
J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé,
Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

SCÈNE III.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, que je vous die une bonne nouvelle [2].

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle;
On l'a dite à mon père, et j'étais avec lui;
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui :
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes;
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes,
Et tout l'allégement qu'il faut en espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.
Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix;
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix;
Ils descendent bien moins dans de si bas étages,
Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,
De qui l'indépendante et sainte autorité [3]
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles

1. C'est une petite faute : le sens est *comme si toutes deux voyaient en lui leur roi. Connaître un homme pour roi* ne signifie pas le reconnaître pour son souverain. On peut connaître un homme pour roi d'un autre pays; *connaître* ne veut pas dire reconnaître. VOLT.

2. *Die,* pour *dise,* était un subjonctif en usage autrefois; on trouve encore : « Voulez-vous que je vous *die?* » dans *l'Impromptu de Versailles,* sc. 3, joué en 1663; mais en 1672, il était déjà suranné, comme le prouve le sonnet des *Femmes savantes* (III, 2) :

Faites-la sortir, *quoiqu'on die,* etc.

3. VAR. Et de qui l'absolue et sainte autorité.

Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles,
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre;
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre;
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance.
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas;
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie;
Et lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le ciel agit sans nous en ces événements,
Et ne les règle point dessus nos sentiments.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce.
Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe.
Modérez vos frayeurs; j'espère à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploierons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi, je n'espère rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien [1].

SCÈNE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme :
Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme [2]:
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, et des pertes égales?

1. VAR. Comme vous je l'espère.
CAMILLE.
Et je n'ose y songer.
JULIE.
L'effet nous fera voir qui sait mieux en juger.

2. VAR. Je ne puis approuver tant de trouble en notre âme.

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux et des miens :
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens ;
Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous;
Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux [1];
L'hymen qui nous attache en une autre famille [2]
Nous détache de celle où l'on a vécu fille;
On voit d'un œil divers des nœuds si différents [3],
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents :
Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père
Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère;
Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,
Notre choix impossible, et nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes;
Mais, si le ciel s'obstine à nous persécuter,
Pour moi, j'ai tout à craindre et rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre,
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :
L'hymen n'efface point ces profonds caractères;
Pour aimer un mari l'on ne hait pas ses frères;
La nature en tout temps garde ses premiers droits,
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :
Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes;
Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes :
Mais l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez
Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez;
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
En fait assez souvent passer la fantaisie.
Ce que peut le caprice, osez-le par raison [4],
Et laissez votre sang hors de comparaison :
C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter;
Mais pour vous, le devoir vous donne, dans vos plaintes,
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

1. *A l'égal* pour *au prix, en comparaison.*
2. Il faut *attache à une autre famille.* VOLT.
3. VAR. On ne compare point des nœuds si différents.
4. VAR. Le peuvent mettre hors de votre fantaisie :
Ce qu'elles font souvent, faites-le par raison.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais;
Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits [1] :
On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime roi :
Il entre avec douceur, mais il règne par force;
Et, quand l'âme une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut :
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCÈNE V.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles; mais en vain je voudrais vous celer
Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler :
Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent;
Et je m'imaginais dans la Divinité
Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.
Ne nous consolez point : contre tant d'infortune
La pitié parle en vain, la raison importune [2].
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs [3].
Nous pourrions aisément faire en votre présence
De notre désespoir une fausse constance [4];
Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
L'affecter au dehors, c'est une lâcheté [5],
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.
Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort.
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes;

1. Ce *point* est de trop; il faut : *Vous ne connaissez ni l'amour ni ses traits*. VOLT. — En poésie, on trouve quelquefois ce tour, qui ajoute à l'énergie de la phrase.

2. VAR. Ne nous consolez point : la raison importune
Quand elle ose combattre une telle infortune.

3. VAR. Qui peut vouloir mourir peut braver les malheurs.

4. Phrase louche et mal exprimée. Nous croyons que le poëte veut dire : *Au lieu de laisser voir notre désespoir, nous pourrions afficher une constance inébranlable.*

5. VAR. La vouloir contrefaire est une lâcheté.

Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes;
Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs,
Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre [1],
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
Et céderais peut-être à de si rudes coups,
Si je prenais ici même intérêt que vous :
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,
Tous trois me sont encor des personnes bien chères;
Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang;
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante :
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont, grâces aux dieux, dignes de leur patrie;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe serait réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain ·
La prudence des dieux autrement en dispose;
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose;
Il s'arme en ce besoin de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité [2].
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor;
Un si glorieux titre est un digne trésor.

1. Ce discours du vieil Horace est plein d'un art d'autant plus beau qu'il ne paraît pas : on ne voit que la hauteur d'un Romain et la chaleur d'un vieillard qui préfère l'honneur à la nature. Mais cela même prépare tout ce qu'il dit dans la scène suivante; c'est là qu'est le vrai génie. VOLT.

2. Dirons-nous que le vieil Horace aime sa patrie plus qu'il n'aime ses enfants? Non... il aime ses enfants avec faiblesse et avec émotion, comme nous les aimons tous; mais il aime sa patrie avec une sorte de fermeté décidée à tout faire et à tout souffrir pour elle. SAINT-MARC-GIRARDIN.

Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
Et que tout l'univers tremblant dessous ses lois,
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :
Les dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

SCÈNE VI.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits :
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie ;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connais mieux mon sang ; il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ;
Mais, comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé [1] !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous ;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu [2],
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince [3]

1. VAR. Et nos soldats trahis ne l'ont pas achevé !
2. Ce mot *invaincu*, dont la création est généralement attribuée à Corneille, qui l'a déjà employé dans le *Cid* (act. II, sc. 2), est dû à Ronsard, qui l'a forgé du latin *invictus*.
3. Ce *point* est ici un solécisme ; il faut : et *ne l'auront vue obéir qu'à*. VOLT. — Voy. p. 156, act. III, sc. 4, note 1.

Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût[1]!
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette,
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie;
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie[2];
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, et ma juste colère[3],

1. Voilà ce fameux *qu'il mourût,* ce trait du plus grand sublime, ce mot auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité. Tout l'auditoire fut si transporté qu'on n'entendit jamais le vers faible qui suit; et le morceau *n'eût-il que d'un moment retardé sa défaite,* étant plein de chaleur, augmente encore la force du *qu'il mourût.* Que de beautés! et d'où naissent-elles? d'une simple méprise très-naturelle, sans complication d'événements, sans aucune intrigue recherchée, sans aucun effort. Il y a d'autres beautés tragiques, mais celle-ci est au premier rang. Volt.

J'oserai proposer un avis contraire à celui de Voltaire, qui trouve faible ce vers :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Je n'appelle faible que ce qui est au-dessous de ce qu'on doit sentir ou exprimer. Horace devait-il s'arrêter sur le mot *qu'il mourût?* Il est beau pour un Romain, mais il est dur pour un père; et Horace est à la fois l'un et l'autre : on vient de le voir dans l'adieu paternel qu'il faisait tout à l'heure à son fils. Quelle est donc l'idée qui doit suivre naturellement cet arrêt terrible d'un vieux républicain, *qu'il mourût?* C'est assurément la possibilité consolante que, même en combattant contre trois, en se résolvant à la mort, il y échappe cependant. C'est Rome qui a prononcé *qu'il mourût;* c'est la nature qui, ne renonçant jamais à l'espérance, ajoute tout de suite :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Je veux bien que Rome soit ici plus sublime que la nature : cela doit être; mais la nature n'est pas *faible* quand elle dit ce qu'elle doit dire. La Harpe.

Ce qui est sublime dans cette scène, ce n'est pas seulement cette réponse, c'est toute la scène, c'est la gradation des sentiments du vieil Horace, et le développement de ce grand caractère, dont le *qu'il mourût* n'est qu'un dernier éclat. Marmontel.

2. La sévérité de la grammaire ne permet point ce *flétrie.* Il faut, dans la rigueur, *a flétri sa gloire;* mais *a sa gloire flétrie* est plus beau, plus poétique, plus éloigné du langage ordinaire, sans causer d'obscurité. Volt.

3. *J'en romprai bien le cours* se rapporte naturellement à honte; mais on ne rompt point le cours d'une honte : il faut donc qu'il tombe sur *chaque instant de sa vie,* qui est plus haut; mais *je romprai bien le cours de chaque instant de sa vie* ne peut se dire. *Bien* signifie, dans ces occasions, *fortement* ou *aisément;* je le punirai *bien,* je l'empêcherai *bien.* Id.

Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir dans sa punition
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément;
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos misères;
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères:
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays:
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis;
Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous:
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses;
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte[1]?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parents[2]?

ACTE IV.

SCÈNE I.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme;
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme:
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor, s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

1. Il faudrait: *de cette sorte* ou *de telle sorte*. VOLT.

2. Ce dernier vers est de la plus grande beauté; non-seulement il dit ce dont il s'agit, mais il prépare ce qui doit suivre. ID.

Les trois premiers actes des *Horaces*, pris séparément, sont peut-être, malgré les défauts qui s'y mêlent, ce que Corneille a fait de plus sublime. LA HARPE.

CAMILLE.

Ah ! mon père, prenez un plus doux sentiment [1],
Vous verrez Rome même en user autrement;
Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard,
Camille ; je suis père, et j'ai mes droits à ma part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable ;
C'est sans en triompher que le nombre l'accable :
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe sous la force et ne lui cède point.
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

SCÈNE II.

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

Envoyé par le Roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner...

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin :
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur.
Il me suffit.

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace [2] !

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait [3].

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

1. Var. Eh ! mon père, prenez un plus doux sentiment.
2. Var. Eût-il fait avec lui périr le nom d'Horace !
3. Si son fils est coupable d'un *forfait* envers Rome, pourquoi serait-ce au père seul à le punir ? Volt. — Parce qu'à Rome la puissance paternelle était absolue et faisait, quand elle le voulait, l'office de la justice publique.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE.

Quelle confusion, et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire!
À quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsque Albe sous ses lois range notre destin?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALÈRE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme [1]
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi, Rome donc triomphe [2]!

VALÈRE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite [3].
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés:
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,

1. VAR. Le combat par sa fuite est-il pas terminé?

VALÈRE.

Albe ainsi quelque temps se l'est imaginé;
Mais elle a bientôt vu que c'était fuir en homme.

2. Que ce mot est pathétique! Comme il sort des entrailles d'un vieux Romain! VOLT.

3. Le mot propre était *leur force inégale*. LA HARPE.

En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;
Elle crie au second qu'il secoure son frère :
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus ;
Il trouve en le joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALÈRE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace [1] :
Son courage sans force est un débile appui ;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;
Albe en jette d'angoisse et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever [2],
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver [3] :
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,
« Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
« C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
Dit-il, et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine ;
L'Albain percé de coups ne se traînait qu'à peine,
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance [4].

LE VIEIL HORACE.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
O d'un État penchant l'inespéré secours !
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace !
Appui de ton pays, et gloire de ta race !
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse [5] ?

1. *Redouble la victoire, geminatâ victoriâ*, expression plus latine que française. La Harpe.

2. *Comme*, etc., construction peu faite pour la vivacité d'un récit. Id.

3. *Braver* est un verbe actif qui demande toujours un régime; de plus, ce n'est pas ici une bravade, c'est un sentiment généreux d'un citoyen qui venge ses frères et sa patrie. Volt.

4. Voy. en tête de la tragédie l'extrait de Tite-Live, c. xxv.

5. Dans le vieil Horace, l'amour paternel éclate surtout quand, d'accord avec le devoir, il n'a plus à se contraindre... Il pleure alors sans plus vouloir se cacher, ce vieux Romain qui, au départ de ses fils, s'accusait d'avoir les larmes aux yeux; il pleure, et ses larmes de joie nous touchent plus vivement encore que ses larmes d'inquiétude, parce qu'elles nous découvrent le fond de

VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer ;
Le Roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare [1] ;
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
Par des chants de victoire et par de simples vœux.
C'est où le Roi le mène, et tandis il m'envoie [2]
Faire office vers vous de douleur et de joie [3] ;
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui ;
Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui :
Il croit mal reconnaître une vertu si pure,
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État [4].

LE VIEIL HORACE.

De tels remerciements ont pour moi trop d'éclat,
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
Du service d'un fils et du sang des deux autres.

VALÈRE.

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi ;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire [5]
Au-dessous du mérite et du fils et du père.
Je vais lui témoigner quels nobles sentiments
La vertu vous inspire en tous vos mouvements,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

cet amour paternel qui, jusque-là, se dérobait à nos yeux avec une sorte de pudeur. SAINT-MARC-GIRARDIN.

1. VAR. Et remet à demain le pompeux sacrifice
Que nous devons aux dieux pour un tel bénéfice.

2. *Mener à des chants et à des vœux* n'est ni noble, ni juste ; mais le récit de Valère a été si beau, qu'on pardonne aisément ces petites fautes. — *Et tandis il m'envoie. Tandis,* sans un *que*, est absolument proscrit. VOLT. — Du temps de Corneille, cette locution était usitée.

3. *Faire office de douleur* n'est plus français, et je ne sais s'il l'a jamais été ; on dit familièrement *faire office d'ami, office de serviteur, office d'homme intéressé,* mais non *office de douleur et de joie.* VOLT.

4. VAR. Cette belle action si puissamment le touche,
Qu'il vous veut rendre grâce, et de sa propre bouche,
D'avoir donné vos fils au bien de son État.

5. VAR. Du service de l'un et du sang des deux autres.

VALÈRE.

Le Roi ne sait que c'est d'honorer à demi ;
. . . .
Fait qu'il estime encor l'honneur qu'il veut vous faire.

SCÈNE III.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs,
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs :
On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous;
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux [1].
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome;
Après cette victoire, il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle [2];
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,
Et ses trois frères morts par la main d'un époux
Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous [3];
Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence, aidant son grand courage.
Fera bientôt régner sur un si noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche tristesse ;
Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse;
Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang [4].

SCÈNE IV.

CAMILLE.

Oui, je lui ferai voir par d'infaillibles marques
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans
Qu'un astre injurieux nous donne pour parents.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable père, et par un juste effort
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverses

1. Var. Tous nos maux, à ce prix, nous doivent être doux.
2. Var. Je m'en vais à Sabine en porter la nouvelle.
3. *Lui donneront des pleurs justes* n'est pas français. C'est Sabine qui donnera des pleurs; ce ne sont pas des frères morts qui lui en donneront. Un accident fait couler des pleurs, et ne les donne pas. Volt.
4. *Faites-vous voir... et qu'en...* est un solécisme, parce que *faites-vous voir* signifie *montrez-vous, soyez sa sœur;* et *montrez-vous, soyez, paraissez,* ne peut régir un *que*. Id.

Prissent en moins de rien tant de faces diverses,
Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel?
Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte
De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
Asservie en esclave à plus d'événements,
Et le piteux jouet de plus de changements?
Un oracle m'assure, un songe me travaille[1];
La paix calme l'effroi que me fait la bataille[2];
Mon hymen se prépare, et presque en un moment
Pour combattre mon frère on choisit mon amant;
Ce choix me désespère, et tous le désavouent.
La partie est rompue, et les dieux la renouent[3];
Rome semble vaincue, et seul des trois Albains
Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
O dieux! sentais-je alors des douleurs trop légères[4]
Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères?
Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir[5]
L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir?
Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle
Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle,
Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux
D'un si triste succès le récit odieux,
Il porte sur le front une allégresse ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,
Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.
Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste :
On demande ma joie en un jour si funeste;
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur.
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
Se plaindre est une honte et soupirer un crime;
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
Et si l'on n'est barbare, on n'est point généreux.
Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père;
Soyons indigne sœur d'un si généreux frère :

1. *M'assure* ne signifie pas *me rassure :* et c'est *me rassure* que l'auteur entend. Je suis effrayé, on me rassure. Je doute d'une chose, on m'assure qu'elle est ainsi... *Assurer,* avec l'accusatif, ne s'emploie que pour *certifier : J'assure ce fait;* et, en termes d'art, il signifie *affermir : Assurez cette solive, ce chevron.* Volt.

2. Var. Un oracle m'assure, un songe m'épouvante;
La bataille m'effraie, et la paix me contente.

3. Var. Les deux camps mutinés un tel choix désavouent,
Ils rompent la partie, et les dieux la renouent.

4. Var. Dieux! sentais-je point lors des douleurs trop légères?

5. Var. Me flattais-je point trop quand je croyais pouvoir?

C'est gloire de passer pour un cœur abattu,
Quand la brutalité fait la haute vertu [1].
Éclatez, mes douleurs; à quoi bon vous contraindre ?
Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre ?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect;
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect;
Offensez sa victoire, irritez sa colère,
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient, préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCÈNE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

Procule portant en sa main les trois épées des Curiaces [2].

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États;
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes:
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paraître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée;
Mais qui me vengera de celle d'un amant
Pour me faire oublier sa perte en un moment?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE.

O mon cher Curiace!

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace!
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur?

1. VAR. C'est gloire de passer pour des cœurs abattus,
Quand la brutalité fait les hautes vertus.
2. VAR. (Procule et deux autres soldats portant chacun une épée des Curiaces)

Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire!
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire!
Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
Tes flammes désormais doivent être étouffées;
Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées;
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme :
Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort;
Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes [1],
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie [2],
Que tu tombes au point de me porter envie!
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité!

HORACE.

O ciel! qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment [3]!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés!
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers

1. VAR. Tigre affamé de sang, qui me défends les larmes.
2. VAR. Puissent de tels malheurs accompagner ta vie.
3. L'imprécation de Camille a toujours passé pour la plus belle qu'il y ait au théâtre, et le génie de Corneille s'y fait sentir dans toute sa vigueur. PALISSOT.

Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre [1],
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur qui s'enfuit.

C'est trop, ma patience à la raison fait place;
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace [2] !

CAMILLE, blessée derrière le théâtre.

Ah ! traître !

HORACE, revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain [3] !

SCÈNE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de justice;
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur.
Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :
Qui maudit son pays renonce à sa famille :
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis;
De ses plus chers parents il fait ses ennemis;
Le sang même les arme en haine de son crime.
La plus prompte vengeance en est plus légitime;
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

1. Var. Puissé-je de mes yeux voir tomber cette foudre !

2. *Dedans* avec un régime est un solécisme : on ne peut l'employer que dans un sens absolu. *Etes-vous hors du cabinet? Non, je suis dedans.* Mais il est toujours mal de dire *dedans ma chambre, dehors de ma chambre.* Corneille, au cinquième acte, dit :

Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire.

Il n'aurait pas parlé français, s'il eût dit : *Dedans les murs, dehors des murs.* Volt. — Au XVIIe siècle, cette locution était fort usitée.

3. Abi hinc cum immaturo amore ad sponsum... sic eat, quæcumque Romana lugebit hostem. Tit.-Liv., I. c. XXVI.

SCÈNE VII.

SABINE, HORACE, PROCULE.

SABINE.

A quoi s'arrête ici ton illustre colère?
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père;
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux :
Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces
Ce reste malheureux du sang des Curiaces.
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur;
Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur;
Nos crimes sont pareils ainsi que nos misères,
Je soupire comme elle, et déplore mes frères :
Plus coupable en ce point contre tes dures lois,
Qu'elle n'en pleurait qu'un, et que j'en pleure trois,
Qu'après son châtiment ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue.
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,
C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse;
Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse,
Participe à ma gloire au lieu de la souiller,
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie [1]?
Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentiments que je dois en avoir,
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir;
Mais enfin je renonce à la vertu romaine [2],
Si, pour la posséder, je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,

1. VAR. Que je te plaise mieux, tombé dans l'infamie.
2. VAR. Mais aussi je renonce à la vertu romaine.

Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi! ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère?
Que Camille est heureuse! elle a pu te déplaire;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Écoute la pitié, si ta colère cesse;
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
A punir ma faiblesse, ou finir mes douleurs :
Je demande la mort pour grâce ou pour supplice;
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
N'importe; tous ses traits n'auront rien que de doux [1],
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles âmes,
Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs!
A quel point ma vertu devient-elle réduite [2]!
Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.
Adieu. Ne me suis point, ou retiens tes soupirs

SABINE, seule.

O colère, ô pitié, sourdes à mes désirs,
Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous ni supplice, ni grâce!
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
Et n'employons après que nous à notre mort.

ACTE V.

SCÈNE I.

LE VIEIL HORACE, HORACE.

LE VIEIL HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste,
Pour admirer ici le jugement céleste :
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut

1. VAR. N'importe, tous ses traits me sembleront fort doux.
2. *Devenir réduite* n'est pas français. On devient *faible, malheureux, hardi, timide*, etc., mais on ne devient pas *forcé, réduit à*... VOLT.

Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut :
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse;
Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille ; elle était criminelle;
Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle.
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain;
Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte;
Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte;
Son crime, quoique énorme et digne du trépas,
Était mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître;
J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.
Si dans vos sentiments mon zèle est criminel [1],
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuse et profanée [2],
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée :
Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté
A si brutalement souillé la pureté.
Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race,
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
C'est en ces actions dont l'honneur est blessé
Qu'un père tel que vous se trouve intéressé :
Son amour doit se taire où toute excuse est nulle :
Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule;
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas,
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême;
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même;
Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
Et ne les punit point de peur de se punir [3].
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes;
Je sais... Mais le Roi vient, je vois entrer ses gardes.

1. Var. Disposez de mon sort; les lois vous en font maître.
J'ai cru devoir ce coup aux lieux qui m'ont vu naître :
Si mon zèle au pays vous semble criminel.

2. Une action est *honteuse*, mais la main ne l'est pas; elle est *souillée, coupable*, etc. Volt. — Ne voilà-t-il pas une critique bien rigoureuse, et le langage imagé de la poésie ne devrait-t-il pas admettre cette locution, qui est parfaitement claire ?

3. Var. Et ne les punit point, pour ne se pas punir.

SCÈNE II.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, TROUPE DE GARDES.

LE VIEIL HORACE.

Ah! Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi.
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :
Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon père.
Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.
Un si rare service et si fort important
Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.
(Montrant Valère.)
Vous en aviez déjà sa parole pour gage;
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
J'ai su, par son rapport, et je n'en doutais pas,
Comme de vos deux fils vous portez le trépas [1],
Et que déjà votre âme étant trop résolue,
Ma consolation vous serait superflue :
Mais je viens de savoir qu'un étrange malheur
D'un fils victorieux a suivi la valeur,
Et que son trop d'amour pour la cause publique,
Par ses mains à son père ôte une fille unique.
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort [2];
Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
Que le malheur succède au bonheur le plus doux :
Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,
Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour votre affliction,
Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime [3].

VALÈRE.

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois
Dépose sa justice et la force des lois,
Et que l'État demande aux princes légitimes
des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,

1. Il faut *comment;* et *portez* n'est plus d'usage. VOLT. — Au XVIIe siècle, on disait indifféremment *comme* ou *comment*, dans ce cas.
2. VAR. Je sais que peut ce coup sur l'esprit le plus fort.
3. VAR. Et que Tulle vous plaint autant comme il vous aime.

Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez...

LE VIEIL HORACE.

Quoi! qu'on envoie un vainqueur au supplice?

TULLE.

Permettez qu'il achève, et je ferai justice :
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu;
C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu;
Et c'est dont je vous plains qu'après un tel service [1]
On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE.

Souffrez donc, ô grand Roi! le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix :
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent :
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer;
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer [2] :
Mais, puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains;
Il y va de la perte ou du salut du reste.
La guerre avait un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre, ou d'un beau-frère,

1. *Et c'est dont...* Il faudrait *et c'est ce dont.*

2. On dirait aujourd'hui, *prêts à y contribuer,* au moins en prose. *Près de* est une préposition qui signifie *sur le point de;* et *prêt à* est un adjectif qui signifie *disposé à;* cependant au XVIIe siècle et même au XVIIIe on disait *prêt à* dans le sens de *sur le point de;* exemple : « Rome, *prête à* succomber, se soutint principalement, durant ses malheurs, par la constance et par la sagesse du sénat » (BOSSUET, *Histoire universelle*); — et *prêt de,* dans le sens de *disposé à;* exemple :

Vous n'avez qu'à parler, je suis *prêt d'obéir.*
(MOLIÈRE, *Mélicerte*, II, 5.)

Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre;
Qu'il vienne me parler, je suis *prêt de l'entendre.*
(RACINE, *Phèdre*, V. 5.)

« Ce peuple, qui a tant de fois répandu son sang pour la patrie, est encore *prêt de suivre* les consuls. » (VERTOT, *Révolutions romaines.*) — Le vers de Corneille est donc exempt de solécisme, malgré l'arrêt des grammairiens modernes, et *prêt de,* pour *disposé à,* sera toujours admis, au moins en poésie. En 1675, c'est-à-dire trente-six ans après Corneille, le P. Bouhours disait dans ses *Nouvelles remarques sur la langue française :* « Lorsque *prêt* signifie *sur le point, prêt de* est beaucoup meilleur (que *prêt à*). »

Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs [1],
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante [2]
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau [3],
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie;
Il a sur nous un droit et de mort et de vie;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer [4].
Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup est indigne d'un homme;
Je pourrais demander qu'on mît devant vos yeux
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux :
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frère si cruel rejaillir au visage;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir;
Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir :
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice;
Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,
D'une main parricide acceptent de l'encens ?
Sur vous ce sacrilége attirerait sa peine;
Ne le considérez qu'en objet de leur haine :
Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu Rome a vu le premier parricide;
La suite en est à craindre, et la haine des cieux.
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

1. Var. Vu le sang qu'a versé cette guerre funeste,
Et tant de nœuds d'hymen dont nos heureux destins
Ont uni si souvent des peuples si voisins,
Peu de nous ont joui d'un succès si prospère,
Qu'ils n'aient perdu dans Albe un cousin, un beau-frère,
Un oncle, un gendre même, et ne donnent des pleurs.....

2. Var. Et ne peut excuser la douleur véhémente.

3. Expression aussi juste que pittoresque. Chez les Romains, l'épouse était conduite chez son époux à la lueur de flambeaux appelés *torches nuptiales*.

4. *Il plaira l'endurer;* il faudrait *de l'endurer*.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre?
Vous savez l'action, vous la venez d'entendre[1];
Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi;
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable[2].
C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser :
Notre sang est son bien, il en peut disposer;
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir[3];
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
Qu'en amant de la sœur il accuse le frère :
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui;
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière
A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière;
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,
Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.
Le peuple qui voit tout seulement par l'écorce,
S'attache à son effet pour juger de sa force;
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours[4]:
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :
Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux;
Il n'examine point si lors on pouvait mieux,
Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre, et la vertu pareille :
Son injustice accable et détruit les grands noms;
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds;
Et quand la renommée a passé l'ordinaire,

1. VAR. Vous savez l'action, vous le venez d'entendre.

2. VAR. Et le plus innocent que le ciel a fait naître,
Quand il le croit coupable, il commence de l'être.

3. C'est-à-dire *disposé à*. Voyez notre remarque, page 174, note 2.

4. VAR. Prend droit par ses effets de juger de sa force,
Et s'ose imaginer, par un mauvais discours,
Que qui fait un miracle en doit faire toujours.

Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire[1].
Je ne vanterai point les exploits de mon bras;
Votre Majesté[2], Sire, a vu mes trois combats :
Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous;
Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :
Encor la fallait-il sitôt que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
Un homme tel que moi voit sa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie :
Et ma main aurait su déjà m'en garantir;
Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir;
Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre;
C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers;
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers;
Que Votre Majesté désormais m'en dispense :
Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
Permettez, ô grand Roi! que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

SCÈNE III.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine; et voyez dans son âme
Les douleurs d'une sœur, et celles d'une femme,
Qui, toute désolée, à vos sacrés genoux,
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la justice;
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel;
De mon sang malheureux expiez tout son crime :
Vous ne changerez point pour cela de victime;

1. VAR. Si l'on n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire.

2. On ne disait jamais aux rois de Rome *Votre Majesté*. On n'employait pas non plus ce titre avec les empereurs : c'est donc un titre moderne. Il fut pris d'abord par les empereurs d'Allemagne, qui se prétendaient successeurs des empereurs romains. Quant aux autres rois, on les appelait *votre altesse, votre sérénité, votre grâce*. Louis XI fut le premier en France qu'on appela communément *majesté*, titre que l'on donnait aussi aux seigneurs et aux prélats, en tant que princes temporels. Néanmoins, on se servit encore du terme d'*altesse* avec les rois ses successeurs; *majesté* ne devint un titre officiel que depuis Henri II. (Voyez le *Dictionnaire de Biographie, d'Histoire, des Institutions*, etc., de MM. Dezobry et Bachelet.)

Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chère moitié.
Les nœuds de l'hyménée, et son amour extrême,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui :
La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine, et finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée!
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'État et vous!
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères!
N'aimer pas un mari qui finit nos misères!
Sire, délivrez-moi par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas;
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux;
Si je puis par mon sang apaiser la colère
Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère,
Satisfaire en mourant aux mânes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE.

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
Mes enfants avec lui conspirent contre un père;
Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
(A Sabine.)
Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires[1],
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
Va plutôt consulter leurs mânes généreux;
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux :
Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce mal leur semble moindre, et moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous;
Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.
(Au Roi.)
Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :

1. Var. Toi qui, par des douleurs à tes devoirs contraires.

Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
Et la louange est due au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'État un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée ;
Il serait innocent, s'il l'avait moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire? il l'est, et ce bras paternel
L'aurait déjà puni, s'il était criminel [1] ;
J'aurais su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance ;
J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront, ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valère ;
Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,
Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat,
Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.
Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille ?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres ?
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
(A Valère.)
Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace :
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre [2],
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
Dis, Valère, dis-nous si tu veux qu'il périsse [3],
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix

1. Voy. en tête de la tragédie l'extrait de Tite-Live, c. xxvi.
2. Les anciens croyaient que le laurier garantissait des atteintes de la foudre.
3. Var. Dis, Valère, dis-nous, puisqu'il faut qu'il périsse.

Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?
Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire;
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle [1].
Vous les préviendrez, Sire; et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire [2];
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle :
Il m'en reste encore un; conservez-le pour elle :
N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui,
Et souffrez pour finir que je m'adresse à lui.
Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'élève, un moment le détruit;
Et ce qu'il contribue à notre renommée
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton pays et ton roi.
Sire, j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche,
Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE.

Sire, permettez-moi...

TULLE.

Valère, c'est assez;
Vos discours par les leurs ne sont pas effacés;

1. Voy. en tête de cette tragédie, l'extrait de Tite-Live, c. xxvi
2. Var. Ce qu'il a fait pour elle, il le peut encor faire.

J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes [1],
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
Cette énorme action faite presque à nos yeux
Outrage la nature, et blesse jusqu'aux dieux
Un premier mouvement qui produit un tel crime
Ne saurait lui servir d'excuse légitime :
Les moins sévères lois en ce point sont d'accord;
Et si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée, et part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
Parlent bien hautement en faveur de sa vie :
Sans lui j'obéirais où je donne la loi,
Et je serais sujet où je suis deux fois roi.
Assez de bons sujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes [2];
Tous les peuvent aimer : mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs États [3];
Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
De pareils serviteurs sont les forces des rois,
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
Qu'elles se taisent donc; que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule;
Elle peut bien souffrir en son libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.
Vis donc, Horace; vis, guerrier trop magnanime :
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime;
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait;
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'État; vis, mais aime Valère
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère;

1. *Force* s'emploie au pluriel pour les forces du corps, pour celles d'un État, mais non pour un discours. *Plus* est une faute. Volt.

2. *Vers* pour *envers* ne se dit plus aujourd'hui; mais il était usité du temps de Corneille, car on lit dans Molière (*le Misanthrope*, IV, 3) :

Et pouvez-vous le voir sans demeurer confuse
Du crime dont *vers* moi son style vous accuse?

Et en prose : « Je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate *vers* l'un ou *vers* l'autre. » (*Les Am. magnifiques*, III, 1.)

Enfin Racine, en 1672, c'est-à-dire 33 ans après *Horace*, a dit encore dans *Bajazet* (III, 2) :

Et m'acquitter *vers* vous de mes respects profonds.

3. On dit *assurer* une muraille, un plancher, une poutre, en l'étayant; mais *assurer*, pour *affermir* un État, ne se dit pas.

Et soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,
Sans aucun sentiment résous-toi de le voir [1].
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse ;
Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse :
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez.
  Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice ;
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,
Si nos prêtres avant que de sacrifier,
Ne trouvaient les moyens de le purifier :
Son père en prendra soin ; il lui sera facile
D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.
Je la plains ; et pour rendre à son sort rigoureux
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
Achève le destin de son amant et d'elle,
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
Dans un même tombeau voie enfermer leurs corps.

FIN D'HORACE *.

1. Il faudrait *ressentiment*. PALISSOT. — Peut-être n'est-ce encore ici qu'un archaïsme, ou une hardiesse de langage, puisque *ressentiment*, qui ne se prend plus maintenant qu'en mauvaise part, signifiait jadis *sentiment* avec plus de force, reconnaissance, affection ; ex. « Souffrez, mon père,... que je vous embrasse pour vous témoigner mon *ressentiment*. » (MOLIÈRE, *le Malade imaginaire*, III, 11.)

Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix et sans *ressentiment*?

RACINE, *Bérénice*, II, 4.

* Dans l'origine, la pièce se terminait par une scène que Corneille retrancha dans les dernières éditions qu'il donna de cette tragédie. Julie, qui avait assisté à la scène précédente, demeurait seule sur le théâtre, après la sortie des autres personnages, et y prononçait les trois stances suivantes :

JULIE.

Camille, ainsi le ciel t'avait bien avertie
Des tragiques succès qu'il t'avait préparés ;
Mais toujours du secret il cache une partie
Aux esprits les plus nets et les plus éclairés.

Il semblait nous parler de ton proche hyménée,
Il semblait tout promettre à tes vœux innocents ;
Et, nous cachant ainsi ta mort inopinée,
Sa voix n'est que trop vraie en trompant notre sens.

« Albe et Rome aujourd'hui prennent une autre face.
« Tes vœux sont exaucés ; elles goûtent la paix ;
« Et tu vas être unie avec ton Curiace,
« Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »

EXAMEN D'HORACE

PAR CORNEILLE

C'est une croyance assez générale que cette pièce pourrait passer pour la plus belle des miennes, si les derniers actes répondaient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, et j'en demeure d'accord; mais je ne sais si tous en savent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort sur la scène; ce qui serait plutôt la faute de l'actrice que la mienne, parce que, quand elle voit son frère mettre l'épée à la main, la frayeur, si naturelle au sexe, lui doit faire prendre la fuite, et recevoir le coup derrière le théâtre, comme je le remarque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une règle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du temps d'Aristote, qui nous apprend que pour émouvoir puissamment, il faut de grands déplaisirs, des blessures et des morts en spectacle. Horace ne veut pas que nous y hasardions les événements trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses enfants; mais je ne vois pas qu'il en fasse une règle générale pour toutes sortes de morts, ni que l'emportement d'un homme passionné pour sa patrie contre une sœur qui la maudit en sa présence avec des imprécations horribles soit de même nature que la cruauté de cette mère. Sénèque l'expose aux yeux du peuple, en dépit d'Horace; et, chez Sophocle, Ajax ne se cache point aux spectateurs lorsqu'il se tue. L'adoucissement que j'apporte dans le second de mes discours, pour rectifier la mort de Clytemnestre, ne peut être propre ici à celle de Camille. Quand elle s'enferrerait d'elle-même par désespoir en voyant son frère l'épée à la main, ce frère ne laisserait pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puisqu'il n'y a point de troisième personne sur le théâtre, à qui il pût adresser le coup qu'elle recevrait, comme peut faire Oreste à Ægiste. D'ailleurs, l'histoire est trop connue pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infâme après l'avoir tuée; et la défense que lui prête son père pour obtenir sa grâce n'aurait plus de lieu, s'il demeurait innocent. Quoi qu'il en soit, voyons si cette action n'a pu causer la chute de ce poëme que par là, et si elle n'a point d'autre irrégularité que de blesser les yeux.

Comme je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts, j'en

trouve ici deux ou trois assez considérables. Le premier est que cette action, qui devient la principale de la pièce, est momentanée, et n'a point cette juste grandeur que lui demande Aristote, et qui consiste en un commencement, un milieu, et une fin. Elle surprend tout d'un coup; et toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace, et par la défense qu'il fait à sa sœur de regretter qui que ce soit de lui ou de son amant qui meure au combat, n'est point suffisante pour faire attendre un emportement si extraordinaire, et servir de commencement à cette action.

Le second défaut est que cette mort fait une action double par le second péril où tombe Horace après être sorti du premier. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie fait l'unité d'action; et quand il en est garanti la pièce est finie, si ce n'est que la sortie même de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre, que la liaison et la continuité des deux n'en fasse qu'une action; ce qui n'arrive point ici, où Horace revient triomphant sans aucun besoin de tuer sa sœur, ni même de parler à elle; et l'action serait suffisamment terminée à sa victoire. Cette chute d'un péril en l'autre, sans nécessité, fait ici un effet d'autant plus mauvais, que d'un péril public, où il y va de tout l'État, il tombe en un péril particulier où il n'y va que de sa vie; et, pour dire encore plus, d'un péril illustre, où il ne peut succomber que glorieusement, en un péril infâme dont il ne peut sortir sans tache. Ajoutez, pour troisième imperfection, que Camille, qui ne tient que le second rang dans les trois premiers actes, et y laisse le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'est plus considérable; et qu'ainsi, s'il y a égalité dans les mœurs, il n'y en a point dans la dignité des personnages, où se doit étendre ce précepte d'Horace :

. . . . Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet [1].

Ce défaut en Rodelinde a été une des principales causes du mauvais succès de *Pertharite* [2], et je n'ai point encore vu sur nos théâtres cette inégalité de rang en un même acteur, qui n'ait produit un très-méchant effet. Il serait bon d'en établir une règle inviolable.

Du côté du temps, l'action n'est point trop pressée, et n'a rien qui ne me semble vraisemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y soit exacte, elle n'est pas sans quelque contrainte. Il est constant qu'Horace et Curiace n'ont point de raison de se séparer du reste de la famille pour commencer le second acte; et c'est une adresse de théâtre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'auteur à l'action présente souvent ne lui permet pas de descendre à l'examen sévère de cette justesse,

1. Hor., *De Art. poet.*, v. 126, 127.
2. Tragédie de la vieillesse de P. Corneille, qui n'obtint aucun succès.

et ce n'est pas un crime que de s'en prévaloir pour l'éblouir, quand il est malaisé de le satisfaire.

Le personnage de Sabine est assez heureusement inventé, et trouve sa vraisemblance aisée dans le rapport à l'histoire, qui marque assez d'amitié et d'égalité entre les deux familles pour avoir pu faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage à l'action que l'infante à celle du *Cid*, et ne fait que se laisser toucher diversement, comme elle, à la diversité des événements. Néanmoins on a généralement approuvé celle-ci, et condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, et j'en ai trouvé deux : l'une est la liaison des scènes qui semblent, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette pièce, au lieu que, dans le *Cid*, toutes celles de l'infante sont détachées, et paraissent hors œuvre :

. . . . Tantum series juncturaque pollet[1].

L'autre, qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidents de ce poëme lui donnent les sentiments qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde son mari et ses frères; mais l'infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le Cid; et, si elle a quelque inclination secrète pour lui, il n'est pas besoin qu'elle en fasse rien paraître, puisqu'elle ne produit aucun effet.

L'oracle qui est proposé au premier acte trouve son vrai sens à la conclusion du cinquième. Il semble clair d'abord et porte l'imagination à un sens contraire; et je les aimerais mieux de cette sorte sur nos théâtres, que ceux qu'on fait entièrement obscurs, parce que la surprise de leur véritable effet en est plus belle. J'en ai usé ainsi encore dans l'*Andromède* et dans l'*OEdipe*. Je ne dis pas la même chose des songes, qui peuvent faire encore un grand ornement dans la protase, pourvu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrais qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la pièce, mais avec quelque confusion qui n'en permît pas l'intelligence entière. C'est ainsi que je m'en suis servi deux fois, ici et dans *Polyeucte*, mais avec plus d'éclat et d'artifice dans ce dernier poëme, où il marque toutes les particularités de l'événement, qu'en celui-ci, où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout à fait informe de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que le second acte est un des plus pathétiques qui soient sur la scène, et le troisième un des plus artificieux. Il est soutenu de la seule narration de la moitié du combat des trois frères, qui est coupée très-heureusement pour laisser Horace le père dans la colère et le déplaisir, et lui donner ensuite un beau retour à la joie dans le quatrième. Il a été à propos, pour le jeter dans

1. Hor., *De Art. poet.*, v. 242.

cette erreur, de se servir de l'impatience d'une femme qui suit brusquement sa première idée, et présume le combat achevé, parce qu'elle a vu deux Horaces par terre, et le troisième en fuite. Un homme, qui doit être plus posé et plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette fausse alarme; il eût dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'événement, et n'eût pas été excusable de se laisser emporter si légèrement par les apparences à présumer le mauvais succès d'un combat dont il n'eût pas vu la fin.

Bien que le roi n'y paraisse qu'au cinquième, il y est mieux dans sa dignité que dans le *Cid*, parce qu'il a intérêt pour tout son État dans le reste de la pièce; et, bien qu'il n'y parle point, il ne laisse pas d'y agir comme roi. Il vient aussi dans ce cinquième comme roi qui veut honorer par cette visite un père dont les fils lui ont conservé sa couronne, et acquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office de juge, ce n'est que par accident; et il le fait dans ce logis même d'Horace, par la seule contrainte qu'impose la règle de l'unité de lieu. Tout ce cinquième est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie : il est tout en plaidoyers; et ce n'est pas là la place des harangues ni des longs discours : ils peuvent être supportés en un commencement de pièce, où l'action n'est pas encore échauffée; mais le cinquième acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur, déjà lassée, se rebute de ces conclusions qui traînent et tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valère y soit un digne accusateur d'Horace, parce que, dans la pièce, il n'a pas fait voir assez de passion pour Camille : à quoi je réponds que ce n'est pas à dire qu'il n'en eût une très-forte, mais qu'un amant mal voulu ne pouvait se montrer de bonne grâce à sa maîtresse dans le jour qui la rejoignait à un amant aimé. Il n'y avait point de place pour lui au premier acte, et encore moins au second : il fallait qu'il tînt son rang à l'armée pendant le troisième; et il se montre au quatrième, sitôt que la mort de son rival fait quelque ouverture à son espérance : il tâche à gagner les bonnes grâces du père par la commission qu'il prend du roi de lui apporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce prince lui veut faire; et, par occasion, il lui apprend la victoire de son fils, qu'il ignorait. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers actes, mais d'un temps propre à le témoigner; et, dès la première scène de la pièce, il paraît bien qu'il rendait assez de soins à Camille, puisque Sabine s'en alarme pour son frère. S'il ne prend pas le procédé de France, il faut considérer qu'il est Romain, et dans Rome, où il n'aurait pu entreprendre un duel contre un autre Romain sans faire un crime d'État, et que j'aurais fait un crime de théâtre, si j'avais habillé un Romain à la française.

APPRÉCIATION

LITTÉRAIRE ET ANALYTIQUE

D'HORACE

« Le sujet des *Horaces*[1], qu'entreprit Corneille après celui du *Cid*, était bien moins heureux et plus difficile à manier. Il ne s'agit que d'un combat, d'un événement très-simple, qu'à la vérité le nom de Rome a rendu fameux, mais dont il semble impossible de tirer une fable dramatique. C'est aussi de tous les ouvrages de Corneille celui où il a dû le plus à son seul génie. Ni les anciens ni les modernes ne lui ont rien fourni : tout est de création. Les trois premiers actes, pris séparément, sont peut-être ce qu'il a fait de plus sublime, et en même temps c'est là qu'il a mis le plus d'art;... mais au commencement du quatrième acte, la pièce est terminée, le sujet est rempli. Il s'agissait de savoir qui l'emporterait de Rome ou d'Albe : les Curiaces sont morts ; Horace est vainqueur ; tout est consommé. Ce qui suit forme non-seulement deux autres pièces, ce qui est un vice capital, mais, par un effet malheureusement rétroactif, nuit beaucoup à la première, en ternissant le caractère qu'on vient d'admirer, et rendant odieux gratuitement le personnage d'Horace, qui avait excité de l'intérêt. L'une de ces deux actions, ajoutées à l'action principale, est le meurtre de Camille, qui est atroce et inexcusable; l'autre est le péril d'Horace mis en jugement, et accusé devant le roi par un Valère qu'on n'a pas encore vu dans la pièce[2], et cette dernière action est infiniment moins attachante que la première, parce qu'on sent trop bien qu'Horace, qui vient de rendre un si grand service à sa patrie, ne peut pas être condamné. Ces trois actions bien distinctes, qui, ne pouvant se lier, ne peuvent que se nuire, composent un tout extrêmement vicieux... Mais du moins l'auteur, en se réduisant à ces trois actes, pouvait-il faire un tout régulier? Je ne le crois pas; car il n'y avait pas de dénoûment possible... Les ressources si ingénieuses qu'à trouvées Corneille pour relever la simplicité de son sujet ont un grand inconvénient : c'est de mettre des personnages principaux dans une situation dont il ne peut les tirer heureusement; car je suppose qu'il voulût finir à la victoire d'Horace, comme la nature du sujet le lui prescrivait, que deviendra cette Camille qui vient de perdre son amant? C'est

1. Nous avons expliqué, au commencement de cette tragédie, que son véritable titre est *Horace*.

2. La Harpe oublie que Valère a paru au IVe acte, dans la 2e scène, comme envoyé du Roi, au moment où l'on croyait les Curiaces vainqueurs.

un principe convenu que le dénoûment doit décider de l'état de tous les personnages d'une manière satisfaisante. Que faire de Camille? La laisser résignée à son malheur était bien froid, et, de plus, contraire à l'histoire qui est si connue. La tuer flétrit le caractère d'Horace, et, de plus, commence nécessairement une seconde action; car on ne peut pas finir la pièce par un meurtre si révoltant. Et Sabine? Elle n'est pas si importante que Camille; mais il faut donc la laisser aussi pleurant ses trois frères? Rien de tout cela ne comporte un dénoûment convenable; et quoiqu'il y ait de l'art à mettre les personnages dans des situations difficiles, cet art ne suffit pas : l'essentiel est de savoir les en faire sortir. Corneille n'en trouvant pas le moyen, a pris le parti de suivre jusqu'au bout toute l'histoire d'Horace, sans se mettre en peine de la multiplicité d'action. Ce ne fut pas ignorance des règles, ce fut impossibilité de faire autrement...

« Ce rôle étonnant et original du vieil Horace, c'est le beau contraste de ceux d'Horace le fils et de Curiace, qui produit tout l'effet des trois premiers actes; ce sont ces belles créations du génie de Corneille qui couvrent de leur éclat les défauts mêlés à tant de beautés.... et qui conserveront toujours cette pièce à la scène, moins comme une belle tragédie que comme un ouvrage qui, dans plusieurs parties, fait honneur à l'esprit humain, en montrant jusqu'où il peut s'élever sans aucun modèle et par l'élan de sa propre force.

« Nous n'en sommes encore qu'au troisième ouvrage de Corneille; et quoique *les Horaces* forment un tout infiniment plus défectueux et plus irrégulier que *le Cid,* quoique l'auteur n'y remplisse pas, à beaucoup près, la carrière de cinq actes, il y a pourtant, si l'on considère la nature des beautés, un progrès dans son talent. Celles du *Cid* ne sont pas d'un ordre si relevé que celles des *Horaces :* c'est ici qu'il atteignit au plus haut degré du sublime, et depuis il n'a pas été au delà, pas même dans *Cinna.* » LA HARPE.

CINNA

OU

LA CLEMENCE D'AUGUSTE

TRAGÉDIE

PAR P. CORNEILLE

REPRÉSENTÉE EN 1640.

Age de Corneille, 34 ans.

Cinna obtint le plus éclatant succès; cette belle tragédie fut reçue du public avec enthousiasme, et la voix de l'envie n'essaya pas, cette fois, de contester le triomphe du poëte. La représentation eut lieu sur le théâtre du Marais, à Paris. Corneille ne fit imprimer son poëme que deux ans après la première représentation, en 1641.

A MONSIEUR

DE MONTORON *

MONSIEUR,

Je vous présente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguste. Ce monarque était tout généreux, et sa générosité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa clémence et de sa libéralité. Ces deux rares vertus lui étaient si naturelles, et si inséparables en lui [1], qu'il semble qu'en cette histoire que j'ai mise sur notre théâtre, elles se soient tour à tour entre-produites [2] dans son âme. Il avait été si libéral envers Cinna, que sa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut besoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner; et le pardon qu'il lui donna fut la source des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout à fait cet esprit qui n'avait pu être gagné par les premiers; de sorte qu'il est vrai de dire qu'il eût été moins clément envers lui s'il eût été moins libéral, et qu'il eût été moins libéral s'il eût été moins clément. Cela étant, à qui pourrais-je plus justement donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus, qu'à celui qui possède l'autre en un si haut degré, puisque, dans cette action, ce grand prince les a si bien attachées, et comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont été tout ensemble et la cause et l'effet l'une de l'autre? Vous avez des richesses, mais vous savez en jouir, et vous en jouissez d'une façon si noble, si relevée, et tellement illustre [3], que vous forcez la voix publique d'avouer que la fortune a consulté la raison quand elle a répandu ses faveurs sur vous, et qu'on a plus de sujet de vous en souhaiter le redoublement que de

* Voici un nom tellement obscur aujourd'hui, qu'il n'a pas même de place dans les dictionnaires biographiques. M. de Montoron fut receveur général de la province de Guienne, et cette dédicace seule sauvera son nom de l'oubli. Du temps de Corneille, les grands seigneurs et les princes de la finance récompensaient, par quelque présent considérable, les ouvrages que les poëtes leur dédiaient. C'était une coutume qui faisait, en quelque sorte, partie de leur luxe. M. de Montoron, qui était fort riche, généreux et magnifique en toutes choses, étendit ses libéralités aux gens de lettres. Néanmoins, il ne paraît pas que Corneille en eût personnellement ressenti les effets; car dans son épître, c'est au nom de ses confrères qu'il remercie ce bienfaiteur du Parnasse.

1. Phrase irrégulière, en ce que par la construction l'auteur semble dire : *lui étaient si inséparables en lui.*

2. On trouve dans le Dictionnaire de l'Académie *s'entre-répondre,* se répondre l'un à l'autre; *s'entre-secourir,* se secourir mutuellement; mais on n'y trouve pas *s'entre-produire.* Il est à regretter que l'Académie n'ait point admis ce verbe, d'après l'autorité de Corneille; il forme un sens très-clair, très-naturel, et serait une richesse de plus pour la langue, puisqu'il pourrait faire éviter une périphrase.

3. *Jouir d'une façon illustre* est une fort belle expression. *Illustre* a le sens ici de *célèbre* par quelque chose de louable et d'extraordinaire.

vous en envier l'abondance. J'ai vécu si éloigné de la flatterie, que je pense être en possession de me faire croire quand je dis du bien de quelqu'un ; et lorsque je donne des louanges, ce qui m'arrive assez rarement, c'est avec tant de retenue, que je supprime toujours quantité de glorieuses vérités, pour ne me rendre pas suspect d'étaler de ces mensonges obligeants que beaucoup de nos modernes savent débiter de si bonne grâce. Aussi je ne dirai rien des avantages de votre naissance, ni de votre courage qui l'a si dignement soutenue dans la profession des armes à qui[1] vous avez donné vos premières années[2]; ce sont des choses trop connues de tout le monde. Je ne dirai rien de ce prompt et puissant secours que reçoivent chaque jour de votre main tant de bonnes familles ruinées par les désordres de nos guerres; ce sont des choses que vous voulez tenir cachées. Je dirai seulement un mot de ce que vous avez particulièrement de commun avec Auguste[3] : c'est que cette générosité qui compose la meilleure partie de votre âme et règne sur l'autre, et qu'à juste titre on peut nommer l'âme de votre âme, puisqu'elle en fait mouvoir toutes les puissances; c'est, dis-je, que cette générosité, à l'exemple de ce grand empereur, prend plaisir à s'étendre sur les gens de lettres, en un temps où beaucoup pensent avoir trop récompensé leurs travaux quand ils les ont honorés d'une louange stérile. Et certes, vous avez traité quelques-unes de nos muses avec tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres, et qu'il n'en est point qui ne vous en doive un remerciement. Trouvez donc bon, Monsieur, que je m'acquitte de celui que je reconnais vous en devoir, par le présent que je vous fais de ce poëme, que j'ai choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus longtemps à ceux qui le liront que le généreux M. de Montoron, par une libéralité inouïe en ce siècle, s'est rendu toutes les muses redevables, et que je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques-unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obligé serviteur

CORNEILLE.

1. Aujourd'hui on dirait *à laquelle* au lieu de *à qui*. — « Lorsque *qui* est le terme d'un rapport, c'est-à-dire lorsqu'il détermine un nom exprimé ou sous-entendu à être le complément d'une préposition, il ne se dit que des personnes ou des choses personnifiées. *L'homme* à qui *j'ai parlé, la vertu* a qui *je rends hommage*. Mais, en parlant des choses, on se sert des adjectifs conjonctifs *lequel, laquelle, lesquels, lesquelles. La chose* à laquelle *vous devez surtout faire attention; c'est le point sur lequel il faut réfléchir.* » LAVEAUX. — Du temps de Corneille ces petits perfectionnements du langage n'étaient pas encore passés en règle : ainsi Molière a dit régulièrement alors (*Misanth.*, II, 5) :

Et que c'est à sa table *à qui* l'on rend visite.

2. Montoron avait d'abord servi dans le régiment des gardes du roi.

3. La comparaison de Montoron à Auguste paraîtrait aujourd'hui très-déplacée; mais un usage vicieux, dont alors on ne sentait pas le ridicule, avait introduit ces comparaisons dans presque toutes les dédicaces. PALISSOT.

SENECA,

LIB. I, *de Clementia*, CAP. IX.

Divus Augustus fuit mitis princeps, si quis illum a principatu suo æstimare incipiat : in communi quidem republica, gladium movit :... duodevicesimum egressus annum, jam pugiones in sinum amicorum absconderat, jam insidiis M. Antonii consulis latus petierat, jam fuerat collega proscriptionis : sed quum annum quadragesimum transisset, et in Gallia moraretur [1], delatum est ad eum indicium L. Cinnam, stolidi ingenii virum, insidias ei struere. Dictum est et ubi, et quando, et quemadmodum aggredi vellet. Unus ex consciis deferebat; constituit se ab eo vindicare. Consilium amicorum advocari jussit.

Nox illi inquieta erat, quum cogitaret adolescentem nobilem, hoc detracto integrum, Cn. Pompeii nepotem [2] damnandum. Jam unum hominem occidere non poterat, quum M. Antonio proscriptionis edictum inter cœnam dictarat. Gemens subinde voces emittebat varias et inter se contrarias : « Quid ergo? ego percussorem meum « securum ambulare patiar, me sollicito? Ergo non dabit pœnas, « qui tot civilibus bellis frustra petitum caput, tot navalibus, tot « pedestribus præliis incolume, postquam terra marique pax parta « est, non occidere constituit, sed immolare? » (Nam sacrificantem placuerat adoriri.) Rursus silentio interposito, majore multo voce sibi quam Cinnæ irascebatur : « Quid vivis, si perire te tam mul- « torum interest? Quis finis erit suppliciorum? quis sanguinis? Ego « sum nobilibus adolescentulis expositum caput, in quod mucro- « nes acuant. Non est tanti vita, si, ut ego non peream, tam multa « perdenda sunt. »

Interpellavit tandem illum Livia uxor, et : « Admittis, inquit, « muliebre consilium? Fac quod medici solent; ubi usitata remedia « non procedunt, tentant contraria. Severitate nihil adhuc profe- « cisti : Salvidienum Lepidus secutus est, Lepidum Muræna, « Murænam Cæpio, Cæpionem Egnatius, ut alios taceam, quos tan- « tum ausos pudet : nunc tenta quomodo tibi cedat clementia. « Ignosce L. Cinnæ; deprehensus est : jam nocere tibi non potest, « prodesse famæ tuæ potest. »

1. Le voyage d'Auguste dans la Gaule eut lieu l'an 739 de Rome, 14 avant J.-C. Ce prince avait alors 49 ans. Mais nous verrons, dans une note placée après ce fragment, que la véritable date de la conjuration de Cinna est l'an 756. Auguste était alors âgé de 66 ans.

2. Il était fils d'une fille de Pompée et de Faustus Sylla, fils du célèbre dictateur.

Gavisus sibi quod advocatum invenerat, uxori quidem gratias egit : renuntiari autem extemplo amicis quos in consilium rogaverat, imperavit; et Cinnam unum ad se accersit; dimissisque omnibus e cubiculo, quum alteram Cinnæ poni cathedram jussisset : « Hoc, inquit, primum a te peto ne me loquentem interpelles, ne « medio sermone meo proclames; dabitur tibi loquendi liberum « tempus. Ego te, Cinna, quum in hostium castris invenissem, « non factum tantum mihi inimicum, sed natum, servavi, patri- « monium tibi omne concessi. Hodie tam felix es et tam dives, ut « victo victores invideant. Sacerdotium tibi petenti, præteritis « compluribus quorum parentes mecum militaverant, dedi. Quum « sic de te meruerim, occidere me constituisti. »

Quum ad hanc vocem exclamasset Cinna, procul hanc ab se abesse dementiam : « Non præstas, inquit, fidem, Cinna; conve- « neras ne interloquereris. Occidere, inquam, me, paras. » Adjecit locum, socios, diem, ordinem insidiarum, cui commissum esse ferrum. Et quum defixum videret, nec ex conventione jam, sed ex conscientia tacentem : « Quo, inquit, hoc animo facis? Ut ipse sis « princeps? Male mehercule cum populo romano agitur, si tibi ad « imperandum nihil præter me obstat. Domum tueri tuam non po- « tes ; nuper libertini hominis gratiâ in privato judicio superatus es. « Adeo nihil facilius potes quam contra Cæsarem advocare? Cedo, « si spes tuas solus impedio, Paullusne te, et Fabius Maximus, et « Cossi, et Servilii ferent, tantumque agmen nobilium, non inania « nomina præferentium, sed eorum qui imaginibus[1] suis decori « sunt. »

Ne totam ejus orationem repetendo magnam partem voluminis occupem (diutius enim quam duabus horis locutum esse constat), quum hanc pœnam, quâ solâ erat contentus futurus, extenderet. « Vitam tibi, inquit, Cinna, iterum do, prius hosti, nunc insidia- « tori ac parricidæ. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat. « Contendamus, utrum ego meliore fide vitam tibi dederim, an « tu debeas. » Post hæc detulit ultro consulatum, questus quod non auderet petere; amicissimum fidelissisimumque habuit; hæres solus fuit illi; nullis amplius insidiis ab ullo petitus est.

1. Auguste parle ici du *droit d'images*. Il fallait, pour l'obtenir, avoir occupé au moins une magistrature curule. Ce droit se transmettait aux descendants, et consistait à pouvoir se faire représenter dans un buste en cire, avec le costume et les attributs des dignités dont on avait été décoré. Ces bustes étaient soigneusement conservés dans les familles comme des titres de noblesse, et lorsqu'un membre de la famille obtenait le triomphe ou mourait, on portait ces glorieuses images dans la procession triomphale ou dans la pompe funèbre.

SUR L'AUTHENTICITÉ HISTORIQUE

DE

LA CONJURATION DE CINNA.

L'aventure de Cinna laisse quelque doute. Il se peut que ce soit une fiction de Sénèque, ou du moins qu'il ait beaucoup ajouté à l'histoire, pour mieux faire valoir son chapitre *De la Clémence.* C'est une chose bien étonnante que Suétone, qui entre dans tous les détails de la vie d'Auguste, passe sous silence un acte de clémence qui ferait tant d'honneur à cet empereur, et qui serait la plus mémorable de ses actions. Sénèque suppose la scène en Gaule. Dion-Cassius, qui rapporte cette anecdote longtemps après Sénèque, au milieu du troisième siècle de notre ère vulgaire, dit que la chose arriva dans Rome. VOLT.

La conjuration de Cinna est authentique, mais inexactement racontée par Sénèque et par Dion-Cassius (liv. LV) ; on peut, en comparant leurs deux témoignages, établir avec certitude :

1° Que la conjuration de Cinna est de l'an de Rome 756, date fournie par Dion-Cassius, contrairement à l'indication de Sénèque, et bien d'accord cependant avec cette observation de l'auteur romain que l'empereur, après s'être réconcilié avec Cinna, le nomma consul pour l'année suivante ; car un fragment des *Fastes capitolins* place en effet le consulat de Cornélius Cinna en 757 (MARINI, *Atti dei fratelli Arvali*, p. XLIV) ;

2° Que les deux discours attribués par Dion à Auguste et à Livie dans cette circonstance sont de pures inventions de l'historien, mais que les paroles d'Auguste rapportées par Sénèque sont puisées à une source authentique. Comparez Suétone (*Auguste*, c. XLVIII) avec cette phrase de Sénèque : « Ne totam ejus orationem repetendo magnam partem voluminis occupem, *diutius enim quam duabus horis locutum esse constat*, etc. »

Si Corneille avait remarqué la contradiction partielle des deux témoignages, et l'anachronisme commis par Sénèque, il eût toujours dû préférer, nous le pensons, la version de ce dernier, qui, seule, lui permettait de donner à Æmilie et à Cinna un âge convenable à la nature des passions qu'il leur attribue dans sa tragédie (*Note communiquée par* M. Egger, membre de l'Institut). — Voy. aussi, du savant académicien, l'*Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste*, c. 5.

EXPOSITION

DU SUJET DE CINNA

Æmilie, fille de Toranius, aspire à venger la mort de son père, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat.

Cinna, petit-fils de Pompée, aime Æmilie, et, pour lui plaire, trame contre Auguste une conjuration dans laquelle il fait entrer les plus illustres républicains échappés aux proscriptions. Il vient rendre compte à Æmilie de l'état de cette conjuration, dont il est le chef avec Maxime, lui annonce que tout est prêt, et que dès demain le tyran doit tomber sous leurs coups. A peine finit-il ce récit, qu'un ordre arrive, pour lui et pour Maxime, de se rendre chez l'empereur. La conjuration est découverte, on n'en saurait douter. Néanmoins, il n'y a pas à hésiter, il faut aller à ce redoutable rendez-vous; ils s'y rendent. Là, ils ne tardent pas à reconnaître que leurs alarmes étaient vaines : le prince, fatigué du pouvoir, des travaux qu'il lui impose, des dangers qu'il lui suscite, désire rentrer dans la vie privée. Il a voulu auparavant consulter Maxime et Cinna sur un acte aussi important, et il leur demande leur avis. Cinna lui conseille de garder l'empire; Maxime l'en dissuade. Cinna insiste, en disant que Rome ne peut être heureuse qu'avec un maître. Auguste cède à ce dernier avis, et sort pour en porter la nouvelle à Livie. Maxime, demeuré seul avec Cinna, lui demande pourquoi conspirant pour rendre la liberté à Rome, il n'a pas saisi l'occasion d'atteindre ce but en conseillant à l'empereur de quitter le pouvoir? Cinna lui répond qu'il ne faut jamais qu'un tyran demeure impuni, et que même l'abdication ne doit pas être pour lui un moyen de salut.

La main d'Æmilie doit être le prix de la mort d'Auguste. Maxime vient de l'apprendre, et comme il aime aussi Æmilie en secret, il voit que le succès de la conjuration livrera son amante à son rival. Alors la jalousie lui inspire l'idée de révéler la conjuration à l'empereur. Cependant Cinna, revenu de sa première fureur, et ayant réfléchi à la confiance et à la bonté qu'Auguste vient de lui témoigner, hésite à poursuivre son entreprise : il a honte d'immoler Auguste comme un tyran, après lui avoir conseillé de retenir l'empire. D'ailleurs par lui Rome est glorieuse et respectée. De plus, ce prince a pour Æmilie des sentiments de père, il veut l'unir avec Cinna : est-il d'une belle âme de se montrer ingrate aux bienfaits?

Mais Æmilie, loin de se sentir touchée de ces objections, se révolte à l'idée d'appartenir à Cinna par la volonté d'Auguste, et fait à son amant de si cruels reproches sur son changement de volonté, qu'il lui promet d'immoler le tyran, ainsi qu'il s'y est engagé; mais il ajoute qu'ensuite, pour recouvrer l'honneur qu'il aura perdu par cette action, il tournera son épée contre lui-même.

Maxime a mis à exécution son idée de révélation. Euphorbe, son affranchi, a, suivant ses ordres secrets, dévoilé toute la conjuration à l'empereur. Auguste, irrité, hésite sur le parti qu'il prendra, s'il quittera le pouvoir, ou s'il sévira contre les coupables. Au moment où il flotte dans ces perplexités, Livie, sa femme, instruite de tout, lui vient offrir ses avis. Elle le dissuade de quitter l'empire, l'invite à essayer de la clémence, lui rappelle que la rigueur n'a servi jusqu'à présent qu'à faire naître conjuration sur conjuration, et que la douceur sera le meilleur moyen d'affermir son pouvoir. Mais Auguste, encore ému de colère, craint que s'il écoute ce conseil on ne l'accuse de faiblesse; il sort sans avoir rien décidé, et Livie le suit.

Æmilie sait déjà que la conjuration est découverte; Maxime vient le lui confirmer. Il lui annonce qu'elle va être arrêtée, et en même temps lui propose de fuir. Elle réplique que tout conjuré doit mourir avec Cinna, et qu'elle leur en donnera l'exemple. Maxime alors lui avoue qu'il l'aime, et qu'il aspire à lui tenir lieu de Cinna; mais la fière Romaine rejette ses vœux avec indignation, et Maxime, trompé dans son espérance, est au désespoir d'avoir trahi son ami.

Auguste, depuis son entretien avec Livie, revenu à des sentiments plus calmes, a mandé Cinna. Enfermé seul avec lui, il commence par lui rappeler les bienfaits dont il l'a comblé, la confiance qu'il lui a témoignée: « Et, pour m'en récompenser, ajoute-t-il, tu veux m'assassiner. » Alors, il lui détaille de point en point toute la conjuration. Cinna, atterré, avoue son crime. Æmilie, suivant le dessein qu'elle a annoncé, veut partager le sort de son amant, et vient elle-même se dénoncer comme complice de Cinna. Auguste, cruellement affligé de cette nouvelle révélation, dompte néanmoins son juste ressentiment, pardonne à tous les coupables, et unit Æmilie et Cinna.

PERSONNAGES

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

ÆMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat[1].

FULVIE, confidente d'Æmilie.

POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.

ÉVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome[2].

1. L'an 712 de la ville, 41 avant J.-C.

2. Dans la maison d'Auguste, sur le mont Palatin : le premier et le troisième acte dans l'appartement d'Æmilie; le deuxième, le quatrième et le cinquième, dans le cabinet d'Auguste.

CINNA

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

ÆMILIE.

Impatients désirs d'une illustre vengeance [1]
Dont la mort de mon père a formé la naissance [2],
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire [3];
Durant quelques moments souffrez que je respire [4],
Et que je considère, en l'état où je suis,
Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire [5],
Et que vous reprochez à ma triste mémoire [6]
Que par sa propre main mon père massacré
Du trône où je le vois fait le premier degré;
Quand vous me présentez cette sanglante image,
La cause de ma haine, et l'effet de sa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardents transports,
Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste,
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement

1. « Ces vers ont je ne sais quoi d'outré. M. Despréaux trouvait dans ces paroles une généalogie des *impatients désirs d'une illustre vengeance,* qui étaient les *enfants impétueux* d'un noble *ressentiment*, et qui étaient *embrassés* par une *douleur séduite.* » FÉNELON, *Lettre à l'Académie française*, § VI. — Nous avons rapporté cette critique parce qu'elle se trouve dans un auteur classique; mais un meilleur juge que Fénelon, en pareille matière, se montre moins dédaigneux, et avec raison. « Plusieurs actrices, dit-il, ont supprimé ce monologue dans les représentations. Le public même paraissait souhaiter ce retranchement: on y trouvait de l'amplification. Cependant j'étais si touché des beautés répandues dans cette première scène, que j'engageai l'actrice qui jouait Émilie à la remettre au théâtre, et elle fut très-bien reçue. » VOLT.

2. VAR. A qui la mort d'un père a donné la naissance.

3. Il y avait dans les premières éditions: *Vous régnez sur mon âme avecque trop d'empire; avecque* faisait un son dur et traînant. On ne peut corriger mieux. VOLT.

4. VAR. Pour le moins un moment souffrez que je respire.

5. VAR. Quand je regarde Auguste en son trône de gloire.

6. Ces désirs rappellent à Émilie le meurtre de son père, et ne le lui reprochent pas. Il fallait dire: *Vous me reprochez de ne l'avoir pas encore vengé,* et non pas *vous me reprochez sa proscription;* car elle n'est certainement pas cause de cette mort. VOLT.

Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant [1].
Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te précipite;
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang, c'est exposer le tien [2] :
D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes;
L'issue en est douteuse, et le péril certain :
Un ami déloyal peut trahir ton dessein;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper [3],
Dans sa ruine même il peut t'envelopper;
Et, quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute [4].
Ah ! cesse de courir à ce mortel danger !
Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes :
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs [5].
Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père ?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légère ?
Et, quand son assassin tombe sous notre effort,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?
Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,
De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses ;
Et toi qui les produis par tes soins superflus,
Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus :
Lui céder c'est ta gloire, et le vaincre, ta honte :
Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte;
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner [6].

SCÈNE II.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,

1. VAR. Quand il faut, pour le perdre, exposer mon amant.
2. VAR. Te demander son sang, c'est exposer le tien.
3. VAR. Peuvent dessus ton chef renverser l'entreprise,
Porter sur toi les coups dont tu veux le frapper.
4. VAR. Il te peut, en tombant, accabler sous sa chute.
5. VAR. Et je tiens qu'il faut mettre au rang des grands malheurs
La mort d'un ennemi qui nous coûte des pleurs.
6. Il faudrait *et il ne triomphera*. VOLT.

S'il me veut posséder, Auguste doit périr;
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir;
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a, pour la blâmer, une trop juste cause;
Par un si grand dessein vous vous faites juger
Digne sang de celui que vous voulez venger,
Mais, encore une fois, souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devrait être attiédie [1].
Auguste chaque jour, à force de bienfaits,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paraît si déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus considérée;
Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux [2].

ÆMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père;
Et de quelque façon que l'on me considère,
Abondante en richesse, ou puissante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.
Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses;
D'une main odieuse, ils tiennent lieu d'offenses :
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage;
Je suis ce que j'étais, et je puis davantage,
Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains
J'achète contre lui les esprits des Romains;
Je recevrais de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.
Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits [3].

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate?
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son trône est établi;
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes,
Qu'à son ambition ont immolés ses crimes,
Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.

1. VAR. Que cette passion dût être refroidie.
2. VAR. Ont encore besoin que vous parliez pour eux.
3. Il est triste que des hémistiches si éloquents, si mâles, ne prêchent que le meurtre et la barbarie. Si celui que l'on tue a aussi un fils ou une fille, il n'y a plus de fin aux massacres, et les enfants, à force de venger leurs pères, auraient bientôt dépeuplé leur patrie. GEOFFROY.

Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre :
Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre [1] :
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÆMILIE.

Quoi! je le haïrai sans tâcher de lui nuire?
J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire?
Et je satisferai des devoirs si pressants
Par une haine obscure et des vœux impuissants?
Sa perte, que je veux, me deviendrait amère,
Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père;
Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas
Qui, le faisant périr, ne me vengerait pas.
C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres [2].
Joignons à la douceur de venger nos parents
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,
Et faisons publier par toute l'Italie :
« La liberté de Rome est l'œuvre d'Æmilie ;
« On a touché son âme, et son cœur s'est épris ;
« Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste
Qui porte à votre amant sa perte manifeste.
Pensez mieux, Æmilie, à quoi vous l'exposez,
Combien à cet écueil se sont déjà brisés ;
Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÆMILIE.

Ah! tu sais me frapper par où je suis sensible.
Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de sa mort me fait déjà mourir ;
Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose :
Je veux, et ne veux pas, je m'emporte, et je n'ose ;
Et mon devoir, confus, languissant, étonné,
Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.
  Tout beau! ma passion, deviens un peu moins forte;
Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'importe?
Cinna n'est pas perdu pour être hasardé.
De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
Quelque soin qu'il se donne, et quelque ordre qu'il tienne,
Qui méprise la vie est maître de la sienne [3].
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit;

1. C'est à peu près le vers de Laberius (Ap. Macrob., *Saturn.* II, 7) :
Necesse est multos timeat, quem multi timent.

2. Il faudrait *se rattachent.*

3. Var. Qui méprise sa vie est maître de la sienne.

La vertu nous y jette, et la gloire le suit ;
Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,
Aux mânes paternels je dois ce sacrifice ;
Cinna me l'a promis en recevant ma foi,
Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire ;
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui,
Et c'est à faire enfin à mourir après lui.

SCÈNE III.

CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Mais le voici qui vient. Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée [1] ?
Et reconnaissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue ;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort [2],
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord ;
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse,
Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse,
Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

ÆMILIE.

Je l'avais bien prévu, que pour un tel ouvrage
Cinna saurait choisir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Æmilie et celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle [3] !
Au seul nom de César, d'Auguste et d'empereur [4],
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur [5],
Et dans un même instant, par un effet contraire,

1. VAR. Des grandeurs du péril n'est-elle point troublée ?
2. VAR. Jamais de telle ardeur on ne jura sa mort.
3. Ce discours de Cinna est un des plus beaux morceaux d'éloquence que nous ayons dans notre langue. VOLT.
4. *Empereur* est ici une petite faute contre la vérité historique ; ce nom n'a pas pu *enflammer les conjurés de fureur*, car c'était un nom tout républicain ; ce motif avait déterminé Auguste à le prendre, parce qu'il signifiait simplement général vainqueur. Corneille lui donne ici un sens tout moderne, il en fait l'équivalent de roi.
5. VAR. Vous eussiez vu leurs yeux s'allumer de fureur.

Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureu
« Qui doit conclure enfin nos desseins généreux [1] ;
« Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
« Et son salut dépend de la perte d'un homme,
« Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
« A ce tigre altéré de tout le sang romain.
« Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
« Combien de fois changé de partis et de ligues,
« Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
« Et jamais insolent ni cruel à demi ! »
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères [2],
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté ;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
Où pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers [3],
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître [4],
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable [5],

1. Le mot *dessein* ne convient pas à *conclure :* il me semble qu'on conclut une affaire, un traité, un marché ; que l'on consomme un dessein, qu'on l'exécute, qu'on l'effectue. Peut-être que le verbe *remplir* eût été plus juste et plus poétique que *conclure.* VOLT.

2. *Durant* et *enduré,* dans le même vers, ne sont qu'une inadvertance ; il était aisé de mettre *pendant notre enfance :* mais *ont enduré* paraît une faute aux grammairiens ; ils voudraient *les misères qu'ont endurées nos pères.* Je ne suis point du tout de leur avis ; il serait ridicule de dire *les misères qu'ont souffertes nos pères,* quoiqu'il faille dire *les misères que nos pères ont souffertes.* VOLT.

3. Les premières éditions portent :

Où le but des soldats et des chefs les plus braves,
C'était d'être vainqueurs pour devenir esclaves ;
Où chacun trahissait, aux yeux de l'univers,
Soi-même et son pays pour assurer ses fers.

Ce mot *but,* dans cette place, ne paraissait ni assez noble, ni assez juste. *Aux yeux de l'univers* était un faible hémistiche, un de ces vers oiseux qui servaient uniquement à la rime. Corneille corrigea ces deux petites fautes, et mit à la place des vers dignes du reste de cet admirable récit. VOLT.

4. VAR. Et, tâchant d'acquérir avec le nom de traître
L'abominable honneur de lui donner un maître.

5. VAR. De leur concorde affreuse, horrible, impitoyable.

Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants [1],
Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques :
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
Le fils tout dégoûtant du meurtre de son père,
Et sa tête à la main, demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits [2]
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
  Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages [3],
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels [4],
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?
Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
« La perte de nos biens et de nos libertés,
« Le ravage des champs, le pillage des villes,
« Et les proscriptions, et les guerres civiles,
« Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix

1. Tous les participes présents sont invariables; mais quelquefois, sous la forme d'un participe présent, un mot est adjectif verbal, et alors il doit s'accorder en genre et en nombre avec le substantif qu'il modifie. Voici comment on distingue le participe présent de l'adjectif verbal : le premier marque une *action;* le second un *état*. Dans le vers de Corneille, c'est *l'état d'être triomphant* et non *l'acte de triompher* qui est énoncé. Ces petites différences d'orthographe modifient la pensée, et c'est en cela qu'il est bon de les faire remarquer. Racine a fait dire à Hermione, dans *Andromaque* (V, 5) :

Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie.

Le poëte aurait pu mettre *pleurant,* sans déranger son vers; mais *pleurante* marquant un état, c'est-à-dire une situation prolongée, est bien plus vif, bien plus saisissant, bien plus énergique.

2. Var. Sans exprimer encore avecque tous ces traits.

3. Dans le temps de Corneille on disait *les courages* pour *les esprits;* on peut même se servir encore du mot *courage* en ce sens; mais *aigrir* n'est pas assez fort. Cinna a peint les proscriptions pour faire horreur, pour enflammer les esprits, pour les irriter, pour les envenimer, pour les saisir d'indignation, pour les remplir des fureurs de la vengeance. Volt. — « Courages » nous paraît signifier « cœurs » comme dans *le Cid* (V, 3). D'ailleurs c'est du *cœur,* et non de l'*esprit*, que viennent toutes les passions vives ou violentes.

4. Var. Ces illustres proscrits, ces demi-dieux mortels

« Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
« Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
« Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste [1],
« Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
« Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui;
« Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître [2].
« Avec la liberté Rome s'en va renaître,
« Et nous meriterons le nom de vrais Romains,
« Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
« Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
« Demain au Capitole il fait un sacrifice;
« Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
« Justice à tout le monde, à la face des dieux :
« Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe :
« C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe:
« Et je veux pour signal que cette même main
« Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
« Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
« Fera voir si je suis du sang du grand Pompée;
« Faites voir, après moi, si vous vous souvenez
« Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
L'occasion leur plaît; mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup, que j'ai choisi pour moi.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;
L'autre moitié me suit, et doit l'environner,
Prête au moindre signal que je voudrai donner.
Voilà, belle Æmilie, à quel point nous en sommes.
Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide ou de libérateur,
César celui de prince ou d'un usurpateur [3].
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire ou notre ignominie;
Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans [4],
S'il les déteste morts, les adore vivants.

1. VAR. Rendons toutefois grâce à la bonté céleste,
Que de nos trois tyrans c'est le seul qui nous reste.

2. Il veut dire :

Mort, il est sans vengeur, et nous sommes sans maître.

En effet, c'est Rome qui a des vengeurs dans les assassins du tyran. Corneille entend donc qu'Auguste restera sans vengeance. VOLT.

3. Il faut *d'usurpateur* dans la règle; *il aura le nom de prince légitime ou d'usurpateur*. VOLT.

VAR. César celui de prince, ou bien d'usurpateur.

4. Ce terme *à l'endroit* n'est plus d'usage dans le style noble. VOLT.

Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire, ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÆMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire;
Et, dans un tel dessein, le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute et de Cassie;
La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie ?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins [1] ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains [2] ?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse
Autant que de César la vie est odieuse ;
Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie [3] :
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ;
Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
Qu'aussi bien que la gloire Æmilie est ton prix;
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occasion mène Évandre vers nous [4] ?

SCÈNE IV.

CINNA, ÆMILIE, ÉVANDRE, FULVIE.

ÉVANDRE.

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ! Le sais-tu bien, Évandre ?

1. Il y avait :

Et sont-ils morts entiers avecque leurs desseins?

D'abord l'auteur substitua : *Et sont-ils morts entiers avec leurs grands desseins?* ensuite il mit, *Sont-ils morts tout entiers?* Cette expression sublime, *mourir tout entier*, est prise du latin d'Horace, *non omnis moriar;* et *tout entier* est plus énergique. Racine l'a imitée dans sa belle pièce d'*Iphigénie :*

Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier. VOLT.

2. VAR. Ont-ils perdus celui de derniers des Romains?
La correction est d'autant plus heureuse, que *les derniers des Romains*, comme on dit souvent, faisait un contre-sens. Corneille traduit ici Suétone : *Quod Brutum Cassiumque ultimos Romanorum dixisset.* (Tib., 61.)

3. Il faudrait : *va, marche;* on ne dit pas plus *allons marcher* qu'*allons aller*. — *Convie* est une très-belle expression; elle était très-usitée dans le grand siècle de Louis XIV. Il est à souhaiter que ce mot continue d'être en usage. VOLT.

4. VAR. Et que... Mais quel sujet mène Evandre vers nous?
Il faudrait *amène* ou *conduit*.

ÉVANDRE.

Polyclète est encor chez vous à vous attendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher;
Je vous en donne avis de peur d'une surprise.
Il presse fort.

ÆMILIE.

Mander les chefs de l'entreprise!
Tous deux! en même temps! Vous êtes découverts.

CINNA.

Espérons mieux, de grâce

ÆMILIE.

Ah, Cinna! je te perds!
Et les dieux, obstinés à nous donner un maître,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.
Quoi, tous deux! et sitôt que le conseil est pris!

CINNA.

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne;
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne;
Maxime est comme moi de ses plus confidents,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

ÆMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna; ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême,
Et, puisque désormais tu ne peux me venger[1],
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger;
Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère.
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père:
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment,
Et ne me réduis point à pleurer mon amant[2].

CINNA.

Quoi! sur l'illusion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts et la cause publique!
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,
Et tout abandonner quand il faut tout oser!
Que feront nos amis si vous êtes déçue?

ÆMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas;
Vous la verrez brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices,

1. VAR. Et, puisque désormais tu ne peux me venger.
2. VAR. Et ne lui permets point de m'ôter mon amant.

Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrais suspect à tarder davantage.
Adieu. Raffermissez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux :
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie [1],
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

ÆMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient;
Mon trouble se dissipe, et ma raison revient.
Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse.
Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse;
Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle assurance,
Digne de notre amour, digne de ta naissance;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne;
Ta mort emportera mon âme vers la tienne ;
Et mon cœur aussitôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah! souffrez que tout mort je vive encore en vous,
Et du moins en mourant permettez que j'espère
Que vous saurez venger l'amant avec le père.
Rien n'est pour vous à craindre; aucun de nos amis
Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis;
Et, leur parlant tantôt des misères romaines,
Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur, touchant vos intérêts,
D'un si parfait amour ne trahît les secrets ;
Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie [2].

ÆMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit et le mien ;
Mais, si mon amitié par-là ne te délivre,
N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre.

1. VAR. Heureux pour vous servir d'abandonner la vie.

2. VAR. Dans un si grand péril vos jours sont assurés,
Vos desseins ne sont sus d'aucun des conjurés;
Et, décrivant tantôt les misères romaines,
. . . .
De peur que trop d'ardeur, touchant vos intérêts,
Sur mon visage ému ne peignît nos secrets :
Notre amour n'est connu que d'Evandre et Fulvie.

Je fais de ton destin des règles à mon sort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort [1].

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÆMILIE.

Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime.

ACTE II.

SCÈNE I[2].

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, TROUPE DE COURTISANS.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.

(Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.)

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang [3]
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit [4].
L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,

1. *Je suivrai ta mort* n'exprime pas ce que l'auteur veut dire, *je mourrai après toi*. Volt.

2. C'est une chose admirable d'avoir supposé cette délibération d'Auguste avec ceux mêmes qui viennent de faire serment de l'assassiner : sans cela, cette scène serait plutôt un beau morceau de déclamation qu'une belle scène de tragédie. Volt.

3. Var. Cette grandeur sans borne et ce superbe rang.

4. Il me paraît qu'on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux : ils pensaient hautement, mais ils parlaient avec modération... Il ne paraît point assez de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans la tragédie de *Cinna*, et la modeste simplicité avec laquelle Suétone nous le dépeint dans tout le détail de ses mœurs. Fénelon, *Lettre sur l'éloquence*, § vi. — Le bon archevêque a peut-être raison, car l'empereur, surtout du temps d'Auguste, n'était que le premier citoyen de la république. Rien dans son ton, dans son entourage, dans son train de maison, ne ressemblait à la cour d'un souverain moderne. Nous ajouterons avec Fénelon que « la noblesse du genre tragique ne doit point empêcher que les héros mêmes ne parlent avec simplicité, à proportion de la nature des choses dont ils s'entretiennent. »

Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre[1].
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisirs sans trouble, et jamais de repos[2].
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême :
Le grand César mon père en a joui de même ;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille[3],
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si, par l'exemple seul on se devait conduire :
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur :
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées[4].
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.
 Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu[5] :
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même ;
Traitez-moi comme ami, non comme souverain;
Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :

1. Racine admirait surtout ce vers, et le faisait admirer à ses enfants. En effet, ce mot *aspire*, qui d'ordinaire s'emploie avec *s'élever*, devient une beauté frappante quand on le joint à descendre : c'est cet heureux emploi des mots qui fait la belle poésie, et qui fait passer un ouvrage à la postérité. VOLT.

« Remarquez bien cette expression, disait mon père avec enthousiasme à « mon frère. On dit : aspirer à monter ; mais il faut connaître le cœur humain « aussi bien que Corneille l'a connu, pour avoir su dire de l'ambitieux qu'il « aspire à descendre. » L. RACINE.

2. *Point de plaisirs sans trouble* est trop faible, trop inutile, après *la mort à tout propos*. VOLT.

3. VAR. Sylla s'en est démis, mon père l'a gardé ;
 Différents en leur fin comme en leur procédé.
 L'un, cruel et barbare, est mort aimé, tranquille..

4. Ceci ne fait pas un sens clair : il veut dire, *le destin que nous cherchons à connaître n'est pas toujours écrit dans les événements passés qui pourraient nous instruire*. VOLT.

5. Auguste eut, en effet, à ce qu'on dit, cette conversation avec Agrippa et Mécénas : Dion-Cassius (Liv. LII) les fait parler tous deux ; mais qu'il est faible et stérile en comparaison de Corneille ! ID.

Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Sous les lois d'un monarque, ou d'une république ;
Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
Je veux être empereur ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise et mon insuffisance,
Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher;
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions
Jusques à condamner toutes vos actions [1].
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque;
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'État.
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre [2]
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre;
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans;
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes princes [3] :
C'est ce que fit César; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas fut juste,
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang [4].
N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées;
Un plus puissant démon veille sur vos années [5] :

1. VAR. Si, vous laissant séduire à ces impressions,
Vous-même condamnez toutes vos actions.

2. *Dessous* est adverbe, et n'est point préposition : *Est-il dessus? est-il dessous? Il est sous vous; il est sous lui.* VOLT. — Au XVIIe siècle, *dessous* était préposition.

3. VAR. Lorsque notre valeur nous gagne une province,
Gouvernant justement, on devient juste prince.

4. Il a vengé César *par le sang,* et non *du sang.* VOLT.

5. Il y avait d'abord :

Mais sa mort vous fait peur, seigneur; les destinées
D'un soin bien plus exact veillent sur vos années.

Corneille a changé heureusement ces deux vers. VOLT. — Un *démon* est ici tout à fait dans la couleur antique; les anciens croyaient qu'un *génie* ou *démon* veillait à la destinée de chaque individu.

On a dix fois sur vous attenté sans effet,
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute;
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute :
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire; et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'État une juste conquête;
Mais que sans se noircir il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, Seigneur, l'empire est votre bien:
Chacun en liberté peut disposer du sien;
Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire :
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté!
Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possèdent.
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent,
Et faites hautement connaître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance [1];
Vous lui voulez donner votre toute-puissance;
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité vers le pays natal [2] !
Il appelle remords l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix [3] !
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle,
Mais commet-on un crime indigne de pardon [4],

1. La tyrannie du vers amène très-mal à propos ce mot oiseux *autrefois* VOLT.

2. *La libéralité* n'est pas le mot propre ; car *rendre la liberté à sa patrie* est bien plus que *liberalitas Augusti*. ID. — *Vers le pays*, on dirait aujourd'hui, *envers le pays;* mais du temps de Corneille et de Molière, *vers* s'employait habituellement dans les phrases où nous mettons *envers*.

3. VAR. Par la même vertu la gloire est donc flétrie,
. . . .
Si de ses plus hauts faits l'infamie est le prix.

4. VAR. Mais ce n'est pas un crime indigne de pardon.

Quand la reconnaissance est au-dessus du don ?
Suivez, suivez, Seigneur, le ciel qui vous inspire :
Votre gloire redouble à mépriser l'empire ;
Et vous serez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,
Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
Considérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,
On hait la monarchie ; et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
Ils passent pour tyran quiconque s'y fait maître [1] ;
Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître ;
Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines :
On a fait contre vous dix entreprises vaines ;
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater [2],
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter [3]
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers ;
Il est beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire [4].

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États :
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter de peur d'un successeur [5].
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte ;
La voix de la raison jamais ne se consulte ;

1. Ils (les Romains) tiennent pour tyran, etc.
2. L'usage veut qu'on dise *le onzième*, comme si l'*o* avait la valeur d'un *h* aspiré.
3. VAR. Et que ce mouvement qui vous vient agiter.
4. VAR. Quand nous avons pu vivre avecque plus de gloire.
5. VAR. Avecque jugement punit et récompense,
Ne précipite rien, de peur d'un successeur,
Et dispose de tout en juste possesseur.

Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux [1].
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de les laisser à celui qui les suit;
Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent [2],
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement :
Le pire des États, c'est l'État populaire [3].

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfants,
Pour l'arracher des cœurs est trop enracinée.

MAXIME.

Oui, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée;
Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison :
Sa coutume l'emporte, et non pas la raison;
Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
Par qui le monde entier, asservi sous ses lois [4],
L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces :
Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes?
  J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États;
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique :
Les Parthes, les Persans veulent des souverains
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie;

1. Var. Les magistrats donnés aux plus séditieux.

2. Var. Dedans le champ d'autrui largement ils moissonnent.

3. Quelle prodigieuse supériorité de la belle poésie sur la prose! Tous les ecrivains politiques ont délayé ces pensées : aucun a-t-il approché de la force, de la profondeur, de la netteté, de la précision de ces discours de Cinna et de Maxime? Tous les corps de l'État auraient dû assister à cette pièce pour apprendre à penser et à parler. Volt.

4. Var. Par qui le monde entier, rangé dessous ses lois.

Mais il n'est pas moins vrai qne cet ordre des cieux [1]
Change selon les temps comme selon les lieux.
Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance;
Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous, l'État n'est plus en pillage aux armées;
Les portes de Janus par vos soins sont fermées,
Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois [2].

MAXIME.

Les changements d'État que fait l'ordre céleste
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des dieux qui jamais ne se rompt,
De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous font [3]
L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résiste
Quand il a combattu pour notre liberté?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'aurait défendue :
Il a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein fécond en glorieux exploits
Produit des citoyens plus puissants que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant des suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux;
César de mon aïeul; Marc-Antoine, de vous :

1. Var. S'il est vrai que du ciel la puissance infinie
. . . .
Il est certain aussi que cet ordre des cieux.

2. Var. Ce que tous ses consuls n'ont pu faire deux fois,
Et qu'a fait avant eux le second de ses rois.

3. Var. De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.

Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir [1],
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'empire entre vos mains ?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire,
Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche,
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté :
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté;
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée,
Mais une juste peur tient son âme effrayée :
Si, jaloux de son heur et las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître,
Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous [2].

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte,
Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,

1. Il semble que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir César et Pompée. Corneille veut dire : *Le malheur des temps ne nous eût pas fait voir le champ ouvert à César et à Pompée.* VOLT.

2. VAR. Conservez-vous, seigneur, lui conservant un maître
. . . .
Et daignez assurer le bien commun de tous,
Laissant un successeur qui soit digne de vous

Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'État et ma personne;
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix [1] :
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile,
Allez donner mes lois à ce terroir fertile :
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouse, Cinna, je vous donne Æmilie;
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que, si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité,
Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner [2],
De l'offre de vos vœux elle sera ravie [3].
Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

SCÈNE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Quel est votre dessein après ces beaux discours?

CINNA.

Le même que j'avais, et que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

1. VAR. Votre amour pour tous deux fait ce combat d'esprits,
Et je veux que chacun en reçoive le prix.

2. VAR. Vous n'êtes pas pour elle un homme à dédaigner.

3. Il y avait :

Je présume plutôt qu'elle en sera ravie.

L'un et l'autre sont également faibles; et il importe peu que ce vers soit faible ou fort. En général, cette scène est d'un genre dont il n'y avait aucun exemple chez les anciens ni chez les modernes : détachez-la de la pièce, c'est un chef-d'œuvre d'éloquence; incorporée à la pièce, c'est un chef-d'œuvre encore plus grand. VOLT.

CINNA.

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble et la venger.
Octave aura donc vu ses fureurs assouvies [1],
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords !
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête [2] !
C'est trop semer d'appâts, et c'est trop inviter
Par son impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne
Quiconque après sa mort aspire à la couronne.
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé .
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

MAXIME.

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé ;
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA.

La faute de Cassie, et ses terreurs paniques
Ont fait rentrer l'État sous des lois tyranniques [3];
Mais nous ne verrons point de pareils accidents,
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

MAXIME.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence;
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine ;

1. Var. Auguste aura soûlé ses damnables envies.

2. C'est proprement un simple repentir. Le mot même, *en sera quitte*, indique qu'on ne doit pas pardonner à Octave pour un simple repentir : il n'y a nulle lâcheté à sentir, au comble de la gloire, des remords de toutes les violences commises pour arriver à cette gloire. Volt.

Il nous semble que Voltaire se trompe, et qu'Auguste abdiquant, moins par dégoût du pouvoir en lui-même, qu'à cause des dangers sans cesse renaissants auxquels il s'expose :

D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisirs sans trouble, et jamais de repos, etc.,

son repentir peut, à bon droit, être traité de *lâche*, puisque c'est le sentiment de la peur, et non le remords d'avoir asservi Rome, qui détermine Octave à quitter un pouvoir *qu'il n'avait pas connu en le souhaitant*. L'épithète de *lâche* est donc ici aussi belle que juste.

3. Var. Ont fait tomber l'Etat sous des lois tyranniques.

Employer la douceur à cette guérison,
C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

MAXIME.

Vous la voulez sanglante et la rendez douteuse.

CINNA.

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort lâchement, si la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable,
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer :
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

MAXIME.

Donc pour vous Æmilie est un objet de haine?

CINNA.

La recevoir de lui me serait une gêne :
Mais, quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts [1],
Je saurai le braver jusque dans les enfers.
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée [2],
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort
Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Ami, dans ce palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence

1. L'esprit de notre langue ne permet guère ces participes; nous ne pouvons dire *des maux soufferts*, comme on dit *des maux passés*. *Soufferts* suppose par quelqu'un; *les maux qu'elle a soufferts*. Il serait à souhaiter que cet exemple de Corneille eût fait une règle, la langue y gagnerait une marche plus rapide. Volt.

2. Var. Donc pour vous Æmilie est un objet de haine,
Et cette récompense est pour vous une peine!

CINNA.

Oui; mais, pour le braver jusque dans les enfers,
Quand nous aurons vengé Rome des maux soufferts,
Et que par son trépas je l'aurai méritée.

Dans un lieu si mal propre à notre confidence :
Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

ACTE III.

SCÈNE I.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

Lui-même il m'a tout dit; leur flamme est mutuelle;
Il adore Æmilie, il est adoré d'elle;
Mais sans venger son père il n'y peut aspirer,
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence [1]
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance;
La ligue se romprait, s'il s'en était démis,
Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme [2]
Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome;
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, et je sers mon rival!

EUPHORBE.

Vous êtes son rival?

MAXIME.

Oui, j'aime sa maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse;
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater [3],
Par quelque grand exploit la voulait mériter.
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève;
Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'achève;
J'avance des succès dont j'attends le trépas,
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême!

EUPHORBE.

L'issue en est aisée, agissez pour vous-même;
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal,

1. Le mot de *violence* est peut-être trop fort. Cinna a étalé un faux zèle, une fourbe éloquente; est-ce là de la violence? Volt.
2. Var. Ils servent, abusés, la passion d'un homme.
3. Var. Mon amour inconnu, avant que d'éclater.

Gagnez une maîtresse, accusant un rival [1].
Auguste, à qui par là vous sauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuser Æmilie.

MAXIME.

Quoi! trahir mon ami!

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis;
Un véritable amant ne connaît point d'amis,
Et même avec justice on peut trahir un traître
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.
Oubliez l'amitié comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime [2];
On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient sa liberté!

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage,
Le sien et non la gloire anime son courage :
Il aimerait César, s'il n'était amoureux,
Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.
Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son âme?
Sous la cause publique il vous cachait sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,
Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste?
A tous nos conjurés l'avis serait funeste,
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon âme est incapable :
Il perd trop d'innocents pour punir un coupable.
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux;

1. Il semble, par la construction, que ce soit Æmilie qui l'accuse : il fallait *en accusant*, pour lever l'équivoque. VOLT.

2. VAR. Un exemple à faillir n'autorise jamais.

EUPHORBE.

Sa faute contre lui vous rend tout légitime.

En ces occasions, ennuyé de supplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices;
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, et ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir Æmilie;
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi, j'estime peu qu'Auguste me la donne;
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne,
Et ne fais point d'état de sa possession,
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance,
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr;
Et j'aurais quelque espoir qu'elle me pût chérir!

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.
L'artifice pourtant vous y peut être utile;
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME.

Mais, si pour s'excuser il nomme sa complice,
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse,
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles,
Que pour les surmonter il faudrait des miracles;
J'espère toutefois qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Éloigne-toi; dans peu j'irai te retrouver:
Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose[1].

SCÈNE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me semblez pensif.

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

1. Var. Va, devant qu'il soit peu, je t'irai retrouver.
. . . .
Pour t'aller dire après ce que je me propose.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet [1] ?

CINNA.

Æmilie et César ; l'un et l'autre me gêne,
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que César employât mieux ses soins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins [2] ;
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me désarme !
Je sens au fond du cœur mille remords cuisants
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents ;
Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous moments me tue.
Il me semble surtout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
Écouter nos avis, m'applaudir et me dire :
« Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire,
« Mais je le retiendrai pour vous en faire part, »
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !
Ah ! plutôt... Mais, hélas ! j'idolâtre Æmilie ;
Un serment exécrable à sa haine me lie ;
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux :
Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux ;
Je deviens sacrilége, ou je suis parricide,
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations ;
Vous paraissiez plus ferme en vos intentions ;
Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'âme, de son dessein jusque-là possédée,
S'attache aveuglément à sa première idée ;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise [3],
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir [4]
Plus d'un remords en l'âme et plus d'un repentir.

1. VAR. D'un penser si profond quel est le triste objet ?

2. VAR. Plût aux dieux que César, avecque tous ses soins,
Ou s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins.

3. VAR. Je crois que Brute même, à quel point qu'on le prise.

4. VAR. Et qu'avant que frapper elle lui fit sentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ;
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
Et fut contre un tyran d'autant plus animé
Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même chose,
Et formez vos remords d'une plus juste cause,
De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté
Le bonheur renaissant de notre liberté :
C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée ;
De la main de César Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;
Mais entendez crier Rome à votre côté :
« Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté ;
« Et, si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
« Ne me préfère pas le tyran qui m'oppresse. »

CINNA.

Ami, n'accable plus un esprit malheureux
Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux [1].
Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte ;
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer sans me faire pitié,
Et laisse-moi, de grâce, attendant Æmilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie :
Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
De la bonté d'Octave et de votre faiblesse ;
L'entretien des amants veut un entier secret.
Adieu ! Je me retire en confident discret.

SCÈNE III.

CINNA.

Donne un plus digne nom au glorieux empire [2]
Au noble sentiment que la vertu m'inspire,
Et que l'honneur oppose au coup précipité
De mon ingratitude et de ma lâcheté ;
Mais plutôt continue à le nommer faiblesse [3],

1. VAR. Qui même fait en lâche un acte généreux.
2. VAR. Que tu sais mal nommer le glorieux empire.
3. VAR. Mais plutôt qu'à bon droit tu le nommes faiblesse.

Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse,
Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer,
Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher[1].
En ces extrémités quel conseil dois-je prendre?
De quel côté pencher? à quel parti me rendre?
Qu'une âme généreuse a de peine à faillir!
Quelque fruit que par là j'espère de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison
S'il les faut acquérir par une trahison,
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime
Qui du peu que je suis fait une telle estime,
Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
O coup! ô trahison trop indigne d'un homme!
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome!
Périsse mon amour, périsse mon espoir,
Plutôt que de ma main parte un crime si noir!
Quoi! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
Et qu'au prix de son sang ma passion achète?
Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?
Mais je dépends de vous, ô serment téméraire!
O haine d'Æmilie! ô souvenir d'un père!
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
Et je ne puis plus rien que par votre congé[2]:
C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse;
C'est à vous, Æmilie, à lui donner sa grâce;
Vos seules volontés président à son sort,
Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.
O dieux! qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable[3];
Et, puisque de ses lois je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir.
Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCÈNE IV.

ÆMILIE, CINNA, FULVIE.

ÆMILIE.

Grâces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine;
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,

1. Var. Ou, s'il l'ose combattre, il n'ose en triompher.

2. *Par votre congé* ne se dit plus, et en effet ne devait pas se dire, puisque ce mot vient de *congédier*, qui ne signifie pas *permettre*. Volt.

3. *Exorable* devrait se dire; c'est un terme sonore, intelligible, nécessaire et

Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi [1].
Octave en ma présence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavouerez-vous? et du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet?

ÆMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÆMILIE.

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre.
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien,
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... ô ciel! l'osé-je dire?

ÆMILIE.

Que puis-je? et que crains-tu?

CINNA.

Je tremble, je soupire,
Et vois que, si nos cœurs avaient mêmes désirs [2],
Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire;
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

ÆMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.
Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.
Je vous aime, Æmilie, et le ciel me foudroie,
Si cette passion ne fait toute ma joie,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur [3]!
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme :
En me rendant heureux vous me rendez infâme;
Cette bonté d'Auguste...

ÆMILIE.

Il suffit, je t'entends,
Je vois ton repentir et tes vœux inconstants :

digne des beaux vers que débite Cinna. Il est bien étrange qu'on dise *implacable* et non *placable; âme inaltérable*, et non *âme altérable; héros indomptable*, et non *héros domptable*, etc. VOLT. — L'Académie a fait droit à la juste réclamation de Voltaire, dans la sixième édition de son Dictionnaire, publiée en 1835, où elle a admis le mot *exorable*.

1. VAR. Tes amis généreux n'ont point manqué de foi,
Et ne m'ont point réduite à m'employer pour toi.
2. VAR. Et si nos cœurs étaient conformes en désirs.
3. VAR. Que peut un bel objet attendre d'un grand cœur.

Les faveurs du tyran emportent tes promesses;
Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses;
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste pouvant tout peut aussi me donner;
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne;
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne :
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un roi hors du trône, et donner ses États[1],
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde;
Mais le cœur d'Æmilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir[2].
Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure[3];
La pitié que je sens ne me rend point parjure;
J'obéis sans réserve à tous vos sentiments[4],
Et prends vos intérêts par delà mes serments[5].
J'ai pu, vous le savez, sans parjure et sans crime,
Vous laisser échapper cette illustre victime :
César se dépouillant du pouvoir souverain
Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein;
La conjuration s'en allait dissipée,
Vos desseins avortés, votre haine trompée :
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÆMILIE.

Pour me l'immoler, traître! et tu veux que moi-même
Je retienne ta main! qu'il vive et que je l'aime!
Que je sois le butin de qui l'ose épargner[6],
Et le prix du conseil qui le force à régner!

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie :
Sans moi, vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie;

1. Il y avait :

Jeter un roi du trône, et donner ses États.

Mettre hors est bien moins énergique que *jeter*. VOLT.

2. VAR. Aussi n'est-ce qu'à vous que je le veux devoir.

3. Il faut, *ma foi est toujours pure*. *Ma foi* ne peut être gouvernée par *je suis*. *Foi pure* ne se dit qu'en théologie. VOLT.

4. VAR. J'obéis sans réserve à tous vos mouvements.

5. *Par delà mes serments:* expression dont je ne trouve que cet exemple, et cet exemple me paraît digne d'être suivi. VOLT.

6. *Butin* n'est pas le mot propre. ID.

Il s'agit d'un combat et comme d'une guerre pour tuer Auguste et renverser son empire; Emilie veut être le prix du vainqueur, et peut-être *butin* est-il une expression juste et énergique. Racine a fait dire à Hermione, dans une situation à peu près semblable (*Andromaque*, V, 2) :

Il peut me conquérir à ce prix, sans danger,

et personne n'a trouvé dans ce vers une impropriété de terme.

Et malgré ses bienfaits, je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périsse ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéissance
Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une âme généreuse, et que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÆMILIE

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :
La perfidie est noble envers la tyrannie;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux [1],
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÆMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine [2].

CINNA.

Un cœur vraiment romain...

ÆMILIE.

Ose tout pour ravir
Une odieuse vie à qui le fait servir [3];
Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave,
Et nous voyons souvent des rois à nos genoux
Demander pour appui tels esclaves que nous [4];
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes [5],
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÆMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose!
Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose!
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un citoyen romain [6]?
Antoine sur sa tête attira notre haine

1. Var. Et quand il faut répandre un sang si malheureux.
2. Ce vers est beau, et ces sentiments d'Æmilie ne se démentent jamais. Volt.
3. Var. Et le sang et la vie à qui le fait servir.
4. Var. Implorer la faveur d'esclaves tels que nous.
5. On est *souverain de*, on n'est pas *souverain sur*, encore moins *souverain sur une grandeur*. Volt.
6. Var. Aux deux bouts de la terre en est-il d'assez vain
Pour prétendre égaler un citoyen romain?

En se déshonorant par l'amour d'une reine;
Attale, ce grand roi, dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain se nommait l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité;
Et prenant d'un Romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.

CINNA.

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins et punit les ingrats;
Et quoi qu'on entreprenne, et quoi qu'on exécute,
Quand il élève un trône il en venge la chute;
Il se met du parti de ceux qu'il fait régner;
Le coup dont on les tue est longtemps à saigner;
Et quand à les punir il a pu se résoudre,
De pareils châtiments n'appartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.
  Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie;
Abandonne ton âme à son lâche génie;
Et pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère [1],
Je saurai bien venger mon pays et mon père.
J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras;
C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie :
Seule contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me fallait mourir.
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
  Pardonnez-moi, grands dieux! si je me suis trompée
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé!

1. Le mot de *colère* ne paraît peut-être pas assez juste. On ne sent point de colère pour la mort d'un père mis au nombre des proscrits il y a trente ans. Le mot de *ressentiment* serait plus propre; mais en poésie, *colère* peut signifier *indignation, ressentiment, souvenir des injures, désir de vengeance.* VOLT.

VAR. Je saurai bien sans toi, dans ma noble colère,
Venger les fers de Rome et le sang de mon père.

Je t'aime toutefois quel que tu puisses être,
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître[1],
Mille autres à l'envi recevraient cette loi,
S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi;
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne.
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne:
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir dans son sang et dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait:
« N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait;
« Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,
« Où la gloire me suit qui t'était destinée :
« Je meurs en détruisant un pouvoir absolu;
« Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu. »

CINNA.

Eh bien! vous le voulez, il faut vous satisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut sur un tyran porter de justes coups;
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous :
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés.
Vous me faites priser ce qui me déshonore;
Vous me faites haïr ce que mon âme adore;
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien et mille et mille fois :
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée;
Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée[2],
Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment[3],
Et, par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.
Adieu.

SCÈNE V.

ÆMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis son âme au désespoir.

1. VAR. Je t'aime toutefois tel que tu puisses être;
Tu te plains d'un amour qui te veut rendre traître.

2. VAR. Je l'ai juré, j'y cours et vous serez vengée;
Mais ma main, aussitôt dedans son sein plongée.

3. VAR. A ce crime forcé joindra le châtiment.

ÆMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie :
Vous en pleurez !

ÆMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie,
Et, si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ;
Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste?

ÆMILIE.

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE.

Et quoi donc?

ÆMILIE.

Qu'il achève, et dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort, ou de moi [1]

ACTE IV.

SCÈNE I.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLÈTE, GARDES.

AUGUSTE.

Tout ce qu tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paraît effroyable :
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi ! mes plus chers amis ! quoi ! Cinna ! quoi ! Maxime !
Les deux que j'honorais d'une si haute estime,
A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix
Pour les plus importants et plus nobles emplois !
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir [2] ;

1. On ne peut guère finir un acte d'une manière plus grande ou plus tragique. Emilie, malgré son ingratitude, et Cinna, malgré sa perfidie sont deux très-beaux rôles; tous deux étincellent de traits admirables. VOLT.

2. VAR. Encore pour Maxime, il m'en fait avertir,
Et s'est laissé toucher à quelque repentir.

Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine,
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine [1];
Lui seul combat encor les vertueux efforts
Que sur les conjurés fait ce juste remords [2],
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage, et lui seul les séduit !
O le plus déloyal que la terre ait produit !
O trahison conçue au sein d'une furie !
O trop sensible coup d'une main si chérie !
Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.)

POLYCLÈTE.

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

(Polyclète rentre.)

EUPHORBE.

Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.
A peine du palais il a pu revenir,
Que, les yeux égarés, et le regard farouche [3],
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
Il déteste sa vie et ce complot maudit [4],
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit
Et, m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice,
« Que je n'ignore point ce que j'ai mérité [5]. »
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,
Dont l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé [6],

1. Le second vers est faible après l'expression *il s'obstine dans sa rage*; l'idée la plus forte doit toujours être la dernière. *D'autant plus* exige un *que*; c'est une phrase qui n'est pas achevée. VOLT.

2. VAR. Que sur les conjurés fait un juste remords.

3. VAR. Il l'a jugé trop grand pour se le pardonner.
A peine du palais il a pu retourner,
Que de tous les côtés lançant un œil farouche...

4. *Détester* n'a pas ici le sens d'*avoir en horreur*, mais il est employé dans l'acception du latin *detestari*, appeler les malheurs sur quelqu'un.

5. VAR. Que je n'ignore pas ce que j'ai mérité.

6. VAR. Et l'eau grosse et rapide, et la nuit survenue,

Et s'est à mes bontés lui-même dérobé;
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface :
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,
Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

SCÈNE II.

AUGUSTE.

Ciel! à qui voulez-vous désormais que je fie [1]
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets il ôte les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr,
Pour elles rien n'est sûr; qui peut tout doit tout craindre.
  Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine [2],
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée et tous ses habitants;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau,
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés [3]!
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.

L'ont dérobé sur l'heure à ma débile vue.
AUGUSTE.
Sous ses justes remords il a trop succombé.

1. Voilà encore une occasion où un monologue est bien placé; la situation est une excuse légitime : d'ailleurs, il est bien écrit, les vers en sont beaux, les réflexions sont justes, intéressantes; ce morceau est digne du grand Corneille. VOLT.

2. Il fallait : *Quels flots j'en ai versés aux champs de Macédoine*, ou quelque chose de semblable. ID.

3. VAR. Si les tiens maintenant s'arment pour ton supplice,
Et si, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne?
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose pour me perdre, au bonheur de l'État?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre [1]!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément invite à l'offenser;
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter;
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile;
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute;
Meurs; et dérobe-lui la gloire de ta chute;
Meurs; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste [2]
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste [3];
Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat,
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide;
Contentant ses désirs, punis son parricide;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas :
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine [4];
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains! ô vengeance! ô pouvoir absolu!

1. Voy. en tête de l'ouvrage l'extrait de Sénèque, second alinéa.

2. Rappelons-nous que l'empereur Auguste avait alors 66 ans. Voyez p. 194, note 1, et p. 196.

3. *Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.* C'est ici le tour de phrase italien. On dirait bien *non vale il comprar;* c'est un trope dont Corneille enrichissait notre langue. Volt. — Voy. en tête de l'ouvrage l'extrait de Sénèque, second alinéa.

4. *Peine* ici veut dire *supplice.* Volt.

O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose!
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner [1].

SCÈNE III.

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

Madame, on me trahit, et la main qui me tue
Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue
Cinna, Cinna le traître...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme [2]?

AUGUSTE.

Hélas! de quel conseil est capable mon âme?

LIVIE.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit [3];
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :
Salvidien à bas a soulevé Lépide;
Murène a succédé, Cépion l'a suivi :
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Égnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place [4];
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjects
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence;
Faites son châtiment de sa confusion,
Cherchez le plus utile en cette occasion :
Sa peine peut aigrir une ville animée :
Son pardon peut servir à votre renommée;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire

1. Nul orateur, je crois, n'imprima mieux que Corneille, dans les scènes augustes, le ton majestueux et grave qui ajoute à la dignité des sentiments et des pensées. LEMERCIER.

2. Voy. en tête de la pièce l'extrait de Sénèque, troisième alinéa.

3. VAR. Seigneur, jusques ici votre sévérité
A fait beaucoup de bruit, et n'a rien profité.

4. VAR. N'a point mis de frayeur dedans l'esprit d'Égnace,
Dont Cinna maintenant ose imiter l'audace.

Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus;
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise;
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
Et te rends ton État après l'avoir conquis,
Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris :
Si tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre;
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre :
De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez et trop longtemps son exemple vous flatte;
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate :
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne serait pas bonheur s'il arrivait toujours.

AUGUSTE.

Eh bien ! s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre [1].
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi ! vous voulez quitter l'objet de tant de peines!

AUGUSTE.

Quoi ! vous voulez garder l'objet de tant de haines!

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner, et caresser une main si traîtresse,
Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa faiblesse

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme;
Vous me tenez parole, et c'en sont là, Madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus,
Je sais leur divers ordres, et de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture [2]:
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'État,

1. VAR. Aussi dedans la place où je m'en vais descendre.
2. VAR. Je sais les soins qu'un roi doit avoir de sa vie
A quoi le bien public, en ce cas, le convie.

Une offense qu'on fait à toute sa province,
Dont il faut qu'il la venge, ou cesse d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de faiblesse ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu : nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur que mon amour n'aye obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre personne, et non votre fortune.

(Elle est seule.)

Il m'échappe ; suivons, et forçons-le de voir [1]
Qu'il peut, en faisant grâce, affermir son pouvoir,
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque [2].

SCÈNE IV.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

D'où me vient cette joie, et que mal à propos
Mon esprit malgré moi goûte un entier repos !
César mande Cinna sans me donner d'alarmes !
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme si j'apprenais d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement !
Ai-je bien entendu ? me l'as-tu dit, Fulvie ?

1. Var. Il m'échappe; suivons, et le forçons de voir.
Il aurait fallu, *suivons ses pas*, ou *suivons-le et forçons-le*.

2. On a retranché toute cette scène au théâtre depuis environ trente ans... Le conseil que Livie donne à Auguste est rapporté dans l'histoire; mais il fait un très-mauvais effet dans la tragédie; il ôte à Auguste la gloire de prendre de lui-même un parti généreux... On a donc eu raison de retrancher tout le rôle de Livie. Volt.

Le retranchement que les acteurs ont fait du rôle de Livie, diminue la vraisemblance historique de ce dénouement, et augmente son éclat théâtral : car le public, toujours sensible aux beaux mouvements, applaudit moins volontiers aux froides mesures de la raison qu'aux transports généreux du cœur. Le judicieux esprit de Corneille n'eût pu néanmoins prêter à un tyran tel que fut Octave une clémence naturelle ; il avait trop bien étudié le cœur humain pour lui attribuer une autre bonté qu'une clémence politique. Lemercier.

FULVIE.

J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie
Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux,
Faire un second effort contre votre courroux;
Je m'en applaudissais, quand soudain Polyclète [1],
Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,
Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,
Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause;
Chacun diversement soupçonne quelque chose;
Tous présument qu'il aye un grand sujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarrasse, et que je viens d'apprendre [2],
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,
Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi,
Que même de son maître on dit je ne sais quoi :
On lui veut imputer un désespoir funeste;
On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste.

ÆMILIE.

Que de sujets de craindre et de désespérer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer!
A chaque occasion le ciel y fait descendre
Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre:
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler [3];
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
Je vous entends, grands dieux! vos bontés que j'adore
Ne peuvent consentir que je me déshonore;
Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage;
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la même assiette où vous me retenez.
O liberté de Rome! ô mânes de mon père!
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire;
Contre votre tyran j'ai ligué ses amis,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre;
N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre,
Mais si fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas si noble et si digne de vous,

1. VAR. Faire un second effort contre ce grand courroux;
J'en rendais grâce aux dieux, quand soudain Polyclète.

2. VAR. Mais ce qui plus m'étonne, et que je viens d'apprendre.

3. VAR. Une vaine frayeur m'a pu tantôt troubler.

Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnaître[1]
Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

SCÈNE V.

MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous faisait mort!

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport;
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÆMILIE.

Que dit-on de Cinna?

MAXIME.

Que son plus grand regret
C'est de voir que César sait tout votre secret,
En vain il le dénie et le veut méconnaître,
Évandre a tout conté pour excuser son maître,
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÆMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter;
Je suis prête à le suivre et lasse de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÆMILIE.

Chez vous!

MAXIME.

C'est vous surprendre :
Mais apprenez le soin que le ciel a de vous;
C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive;
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive[2].

ÆMILIE.

Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reste de lui-même.
Sauvons-nous, Æmilie, et conservons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.

ÆMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,
Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur survivre;

1. VAR. Que d'abord son éclat vous fera reconnaître.
2. VAR. Nous avons un vaisseau tout prêt dessus la rive.

Quiconque après sa perte aspire à se sauver
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O dieux! que de faiblesse en une âme si forte!
Ce cœur si généreux rend si peu de combat,
Et du premier revers la fortune l'abat!
Rappelez, rappelez cette vertu sublime,
Ouvrez enfin les yeux, et connaissez Maxime;
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez;
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez;
Et puisque l'amitié n'en faisait plus qu'une âme,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme;
Avec la même ardeur il saura vous chérir,
Que...

ÆMILIE.

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir[1]!
Tu prétends un peu trop; mais quoi que tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes;
Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas;
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette;
Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi! si ton amitié pour Cinna s'intéresse[2],
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse?
Apprends, apprends de moi quel en est le devoir,
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juste douleur est trop impétueuse.

ÆMILIE.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
Tu me parles déjà d'un bienheureux retour,
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour!

MAXIME.

Cet amour en naissant est toutefois extrême;
C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime,
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

ÆMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé.
Ma perte m'a surprise, et ne m'a point troublée;
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée;
Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir,

1. *Tu m'oses aimer et tu n'oses mourir!* est sublime. VOLT.
2. VAR. Quoi! si ton amitié pour Cinna t'intéresse.

Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi! vous suis-je suspect de quelque perfidie?

ÆMILIE.

Oui, tu l'es, puisque enfin tu veux que je le die,
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté :
Les dieux seraient pour nous prodigues en miracles,
S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles.
Fuis sans moi, tes amours sont ici superflus [1].

MAXIME.

Ah! vous m'en dites trop.

ÆMILIE.

J'en présume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures;
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures [2].
Si c'est te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Æmilie, et souffrez qu'un esclave...

ÆMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

SCÈNE VI.

MAXIME.

Désespéré, confus,
Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime? et quel est le supplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illusion ne te doit plus flatter;
Æmilie en mourant va tout faire éclater;
Sur un même échafaud la perte de sa vie [3]
Étalera sa gloire et ton ignominie,
Et sa mort va laisser à la postérité [4]
L'infâme souvenir de ta déloyauté.

1. *Superflus* n'est pas le mot propre; ces amours doivent être très-odieux à Emilie. VOLT.

2. *Eblouir de*, signifie tenter, séduire. *Être ébloui de l'éclat des richesses. Eblouir par*, signifie surprendre l'esprit par quelque chose de vif, de brillant, de spécieux. *On se laisse souvent éblouir par l'éclat du style.* ACADÉM. — Il nous semble que ce dernier sens s'applique à la pensée de Corneille, car le parjure par lui-même ne peut séduire, mais présenté d'une manière spécieuse, il peut surprendre l'esprit. Il aurait donc fallu *m'éblouir par*.

3. Il n'y avait point d'échafauds chez les Romains pour les criminels; l'appareil barbare des supplices n'était point connu, excepté celui de la potence en croix pour les esclaves. VOLT.

4. VAR. Et porte avec son nom à la postérité.

Un même jour t'a vu, par une fausse adresse,
Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amants au tyran immolés,
Il te reste aucun fruit que la honte et la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
  Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils ?
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme;
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'âme [1];
La tienne, encor servile avec la liberté
N'a pu prendre un rayon de générosité :
Tu m'as fait relever une injuste puissance;
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance;
Mon cœur te résistait, et tu l'as combattu
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu.
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ai tout mérité pour l'avoir voulu croire;
Mais les dieux permettront à mes ressentiments
De te sacrifier aux yeux des deux amants,
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime
Mon sang leur servira d'assez pure victime,
Si dans le tien mon bras, justement irrité,
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

ACTE V.

SCÈNE I.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

Prends un siége, Cinna, prends, et sur toute chose [3]
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive; et, si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir.
Sur ce point seulement contente mon désir.

1. VAR. Et pour changer d'état, il ne change point d'âme.

2. On ne peut pas dire *en dépit de mon crime*, comme on dit *malgré mon crime, quel qu'ait été mon crime*, parce qu'un crime n'a pas de dépit. On dit *en dépit de ma haine, de mon amour*, parce que les passions se personnifient. VOLT.

3. Toute cette scène est dans Sénèque le philosophe. Par quel prodige de

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avait mis contre moi les armes à la main [1];
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie [2],
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens [3];
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sais que depuis à chaque occasion
Je suis tombé pour toi dans la profusion;
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs.
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire [4].
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,

l'art Corneille a-t-il surpassé Sénèque, comme dans *les Horaces* il a été plus nerveux que Tite-Live? c'est là le privilége de la belle poésie. Volt.

La beauté des vers et la simplicité sublime du style font voir que, si l'auteur est redevable à Sénèque de tout le fond de cette scène immortelle, il avait dans son âme le sentiment de la vraie grandeur, et en connaissait l'expression. La Harpe. — Voyez en tête de la pièce l'extrait de Sénèque, quatrième alinéa.

1. Il y avait auparavant :

Ce fut dedans leur camp que tu pris la naissance,
Et, quand après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine héréditaire, ayant passé dans toi,
T'avait mis à la main les armes contre moi.

Leur haine héréditaire était bien plus beau que *Leur haine enracinée*. Volt.

2. Var. Et le sang t'ayant fait d'un contraire parti,
Ton inclination ne l'a point démenti;
Comme elle l'a suivi, les effets l'ont suivie.

3. On sous-entend *furent*. Ce n'est point une licence, c'est un trope en usage dans toutes les langues. Volt.

4. Var. M'ont conservé le jour qu'à présent je respire,
Et m'ont de tout leur sang acheté cet empire.

Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident;
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis;
Bien plus, ce même jour je te donne Æmilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner!

CINNA.

Moi, seigneur, moi, que j'eusse une âme si traîtresse!
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te justifieras après, si tu le peux.
Écoute cependant, et tiens mieux ta parole ·
Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms [1]?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé :
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?

1. VAR. Assurés au besoin du secours des premiers,
Te dirai-je le nom de tous ces meurtriers?

Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain,
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main;
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? d'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome d'autre obstacle que moi,
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même:
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite[1],
Si je t'abondonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie;
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux[2]?
Parle, parle, il est temps.

1. VAR. Mais en un triste état on la verrait réduite.

2. Tel est l'avantage inappréciable des beaux vers, telle est la supériorité qu'ils ont sur la meilleure prose, que la mesure et l'harmonie ont gravé dans tous les esprits et mis dans toutes les bouches, ce qui demeurait comme enseveli dans les écrits d'un philosophe, et n'existerait que pour un petit nombre de lecteurs. Cette précision, commandée par le rhythme poétique, a telle-

CINNA.

Je demeure stupide;
Non que votre colère ou la mort m'intimide;
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée [1].
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée.
Le père et les deux fils lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés;
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause ·
Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs [2],
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs;
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire,
Je sais ce que j'ai fait et ce qu'il vous faut faire [3].
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.
Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout;
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

SCÈNE II.

LIVIE, AUGUSTE, CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connaissez pas encor tous les complices;
Votre Æmilie en est, Seigneur, et la voici.

CINNA.

C'est elle-même, ô dieux!

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, aussi!

ÆMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étais, Seigneur, la cause et le salaire [4].

ment consacré les paroles que Corneille prête à Auguste, qu'on croirait qu'il n'a pu s'expliquer autrement; et la conversation d'Auguste et de Cinna ne sera jamais autre chose que les vers qu'on a retenus de Corneille. La Harpe.

1. Var. Cette stupidité s'est enfin dissipée.

2. Le *Repentir* ne peut admettre ici de pluriel. Volt. — Il est à regretter que l'usage n'ait pas consacré ce pluriel qui nous paraît plein d'énergie et très-clair. *Repentir* ne prend de pluriel que quand il est employé comme terme de dessin et de peinture. « *Repentir*, trace d'une première idée qu'on a voulu corriger. *Il y a des repentirs dans ce tableau.* » Acad.

3. Le sens est, *ce que vous devez faire;* mais l'expression est trop équivoque, elle semble signifier ce que Cinna doit faire à Auguste. Volt.

4. Var. Oui, Seigneur, du dessein je suis la seule cause;
C'est pour moi qu'il conspire, et c'est pour moi qu'il ose.

AUGUSTE.

Quoi! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui!
Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne,
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÆMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments
N'est point le prompt effet de vos commandements;
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées [1];
Et ce sont des secrets de plus de quatre années :
Mais, quoique je l'aimasse, et qu'il brulât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi;
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance;
Je la lui fis jurer; il chercha des amis :
Le Ciel rompt le succès que je m'étais promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime;
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime,
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'État;
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,
C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison?
Pour ses débordements j'en ai chassé Julie;
Mon amour en sa place a fait choix d'Æmilie,
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a soif de mon sang;
Et prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, et l'autre est parricide.
O ma fille! est-ce là le prix de mes bienfaits?

ÆMILIE.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets [2].

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÆMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse;
Il fut votre tuteur, et vous son assassin;
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin :
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon père,
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler
A son sang innocent voulait vous immoler.

1. VAR. Ces flammes dans nos cœurs dès longtemps étaient nées.
2. VAR. Mon père l'eut pareil de ceux qu'il vous a faits.

LIVIE.

C'en est trop, Æmilie, arrête, et considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, et non de l'empereur.
Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne,
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis
Le passé devient juste, et l'avenir permis ;
Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable :
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÆMILIE.

Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir, et non pour me défendre.
Punissez donc, Seigneur, ces criminels appas
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ;
Tranchez mes tristes jours pour épargner les vôtres.
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres ;
Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble, et le sang à venger [1].

CINNA.

Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore !
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer :
J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer ;
A mes plus saints désirs la trouvant inflexible [2],
Je crus qu'à d'autres soins elle serait sensible ;
Je parlai de son père, et de votre rigueur,
Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !
Je l'attaquai par-là, par-là je pris son âme ;
Dans mon peu de mérite elle me négligeait,
Et ne put négliger le bras qui la vengeait :
Elle n'a conspiré que par mon artifice ;
J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÆMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire ? est-ce là me chérir
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÆMILIE.

La mienne se flétrit, si César te veut croire.

1. VAR. Ayant avec un père un amant à venger.

2. VAR. A mes chastes désirs la trouvant inflexible.

CINNA.

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÆMILIE.

Eh bien! prends-en ta part et me laisse la mienne;
Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne :
Le gloire et le plaisir, la honte et les tourments,
Tout doit être commun entre de vrais amants.
  Nos deux âmes, Seigneur, sont deux âmes romaines;
Unissant nos désirs, nous unîmes nos haines;
De nos parents perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment;
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent;
Nos esprits généreux ensemble le formèrent;
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide;
Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez;
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez.
Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice aussi bien que du crime.

SCÈNE III.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÆMILIE, CINNA.

AUGUSTE.

Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux [1].
Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une âme criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir;
C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire
Si vous régnez encor, Seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
  Un vertueux remords n'a point touché mon âme;
Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame;
Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé [2]

1. Var. Mais enfin le ciel m'aime, et parmi tant de maux.
Il m'a rendu Maxime, et l'a sauvé des eaux.
2. Feindre ne peut gouverner le datif; on ne peut dire *feindre à quelqu'un*.

De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé :
Je voulais avoir lieu d'abuser Æmilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
Et pensais la résoudre à cet enlèvement
Sous l'espoir du retour pour venger son amant;
Mais, au lieu de goûter ces grossières amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces;
Elle a lu dans mon cœur; vous savez le surplus,
Et je vous en ferais des récits superflus.
Vous voyez le succès de mon lâche artifice :
Si pourtant quelque grâce est due à mon indice [1],
Faites périr Euphorbe au milieu des tourments,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants [2].
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays par l'avis de ce traître;
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô ciel! et le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
Je suis maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire,
Conservez à jamais ma dernière victoire;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie;
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :
Avec cette beauté que je t'avais donnée
Reçois le consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang;

VOLT. — C'est un latinisme qui n'a pas été reçu, bien que Racine (*Athalie*, I, 1) s'en soit servi, et que La Harpe ait voulu justifier :

Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez
Vous cachez des trésors par David amassés.

« Dans le langage ordinaire on ne dirait point : *il feint* qu'en un tel endroit il y a un trésor; on dirait *il suppose*. *Feindre* ne s'entend que d'une action simulée. De plus, on ne dirait pas *feindre à quelqu'un :* ce sont les Latins qui disent : *Finxit illi, illi mentitus est*. Cette phrase est donc un pur latinisme. » LA HARPE.

1. *Indice* est là pour rimer à *artifice :* le mot propre est *aveu*. VOLT.

2. VAR. A vos bontés, Seigneur, j'en demanderai deux,
Le supplice d'Euphorbe, et ma mort à leurs yeux.

Préfères-en la pourpre à celle de mon sang [1];
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère [2] :
Te rendant ton époux, je te rends plus qu'un père.

ÆMILIE.

Et je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés :
Je connais mon forfait qui me semblait justice;
Et, ce que n'avait pu la terreur du supplice,
Je sens naître en mon âme un repentir puissant,
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le ciel a résolu votre grandeur suprême;
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moi-même,
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle;
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle,
Et, prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à ma fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses,
Au lieu de châtiments trouvent des récompenses?
O vertu sans exemple! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand!

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime;
Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime :
Il nous a trahis tous; mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocents, et me rend mes amis.
(A Maxime.)
Reprends auprès de moi ta place accoutumée;
Rentre dans ton crédit et dans ta renommée;
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice [3];

1. *La pourpre d'un rang* est intolérable; cette pourpre, comparée au sang parce qu'il est rouge, est puérile. VOLT.

Corneille a écrit *préfères* à l'impératif avec une *s*; ce n'est point une licence poétique, mais une vieille règle, tombée aujourd'hui en désuétude, quoique très-logique. La seconde personne, dans nos conjugaisons, est essentiellement différenciée à l'œil et à l'oreille par une *s*, et l'impératif étant une seconde personne, l'*s* était réellement nécessaire. Voltaire fut un des premiers à donner l'exemple de ce retranchement, ce qui ne l'a pas empêché d'écrire dans la *Henriade :*

Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi.

2. VAR. Apprends, à mon exemple, à vaincre ta colère.

3. Un supplice est juste; on l'ordonne avec justice; celui qui punit a de la

Et je suis plus confus, Seigneur, de vos bontés
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
Vous consacre une foi lâchement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler.
Puisse le grand moteur des belles destinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années;
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

LIVIE.

Ce n'est pas tout, Seigneur; une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon âme :
Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi;
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre;
On portera le joug désormais sans se plaindre;
Et les plus indomptés, renversant leurs projets [1],
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets;
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie;
Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs :
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome avec une joie et sensible et profonde
Se démet en vos mains de l'empire du monde;
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner.
D'une si longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déjà des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels,
Et la postérité, dans toutes les provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer :
Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer!
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices,
Et que vos conjurés entendent publier
Qu'Auguste a tout appris, et veut tout l'oublier.

justice; mais le supplice n'en a point, parce qu'un supplice ne peut être personnifié. Volt.

1. *Renversant leurs projets* exprime mal *renonçant à leurs projets*, qui est la pensée de l'auteur.

FIN DE CINNA.

EXAMEN DE CINNA

PAR CORNEILLE

Ce poëme a tant d'illustres suffrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferais trop d'importants ennemis si j'en disais du mal : je ne le suis pas assez de moi-même pour chercher des défauts où ils n'en ont point voulu voir, et accuser le jugement qu'ils en ont fait pour obscurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation si forte et si générale vient sans doute de ce que la vraisemblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées ; rien n'y est violenté par les incommodités de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier : la moitié de la pièce se passe chez Æmilie, et l'autre dans le cabinet d'Auguste. J'aurais été ridicule si j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime et Cinna s'il quitterait l'empire ou non, précisément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Æmilie de la conspiration qu'il a formée contre lui. C'est ce qui m'a fait rompre la liaison des scènes au quatrième acte, n'ayant pu me résoudre à faire que Maxime vînt donner l'alarme à Æmilie de la conjuration découverte, au lieu même où Auguste en venait de recevoir l'avis par son ordre, et dont il ne faisait que de sortir avec tant d'inquiétude et d'irrésolution. C'eût été une imprudence extraordinaire, et tout à fait hors du vraisemblable de se présenter dans son cabinet un moment après qu'il lui avait fait révéler le secret de cette entreprise, dont il était un des chefs, et porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien loin de pouvoir surprendre Æmilie par la peur de se voir arrêtée, c'eût été se faire arrêter lui-même, et se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il voulait exécuter. Æmilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la réserve du cinquième acte ; mais cela n'empêche pas qu'à considérer tout le poëme ensemble, il n'aye son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer, non-seulement dans Rome, ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul palais

d'Auguste, pourvu que vous y vouliez donner un appartement à Æmilie qui soit éloigné du sien.

Le compte que lui rend Cinna de sa conspiration justifie ce que j'ai dit ailleurs, que, pour faire souffrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait et celui qui l'écoute ayent l'esprit assez tranquille, et s'y plaisent assez pour lui prêter toute la patience qui lui est nécessaire. Æmilie a de la joie d'apprendre de la bouche de son amant avec quelle chaleur il a suivi ses intentions; et Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en souhaite : c'est pourquoi, quelque longue que soit cette narration, sans interruption aucune, elle n'ennuie point. Les ornements de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir ne la font point condamner de trop d'artifice, et la diversité de ses figures ne fait point regretter le temps que j'y perds; mais si j'avais attendu à la commencer qu'Évandre eût troublé ces deux amants par la nouvelle qu'il leur apporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de la conclure en six vers, et Æmilie n'en eût pu supporter davantage.

Comme les vers de ma tragédie d'*Horace* ont quelque chose de plus net et de moins guindé pour les pensées que ceux du *Cid*, on peut dire que ceux de cette pièce ont quelque chose de plus achevé que ceux d'*Horace*, et qu'enfin la facilité de concevoir le sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidents, ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la pièce, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'il a reçue. L'auditeur aime à s'abandonner à l'action présente, et à n'être point obligé, pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir sur ce qu'il a déjà vu, et de fixer sa mémoire sur les premiers actes pendant que les derniers sont devant ses yeux. C'est l'incommodité des pièces embarrassées, qu'en termes de l'art on nomme *implexes*, par un mot emprunté du latin, telles que sont *Rodogune* et *Heraclius*. Elle ne se rencontre pas dans les simples; mais comme celles-là ont sans doute besoin de plus d'esprit pour les imaginer, et de plus d'art pour les conduire, celles-ci, n'ayant pas le même secours du côté du sujet, demandent plus de force de vers, de raisonnement, et de sentiments, pour les soutenir.

APPRECIATION

LITTÉRAIRE ET ANALYTIQUE

DE CINNA

Cinna, qui suivit *les Horaces*, est un drame beaucoup plus régulier. L'unité d'action, de temps et de lieu y est observée, les scènes sont liées entre elles, hors en un seul endroit où le théâtre reste vide, et l'action ne finit qu'avec la pièce. Le pardon généreux d'Auguste, les vers qu'il prononce, qui sont le sublime de la grandeur d'âme, ces vers que l'admiration a gravés dans la mémoire de tous ceux qui les ont entendus, et cet avantage attaché à la beauté du dénoûment, de laisser au spectateur une dernière impression qui est la plus heureuse et la plus vive de toutes celles qu'il a reçues, ont fait regarder assez généralement cette tragédie comme le chef-d'œuvre de Corneille; et si l'on ajoute à ce grand mérite du cinquième acte le discours éloquent de Cinna dans la scène où il fait le tableau des proscriptions d'Octave; cette autre scène si théâtrale où Auguste délibère avec ceux qui ont résolu de l'assassiner; les idées profondes et l'énergie de style qu'on remarque dans ce dialogue, aussi frappant à la lecture qu'au théâtre; le monologue d'Auguste au quatrième acte; la fierté du caractère d'Æmilie, et les traits heureux dont il est semé, cette préférence paraîtra suffisamment justifiée. » La Harpe.

Il est fâcheux qu'après un aussi beau résumé La Harpe se laisse aller à une critique plus que sévère de ce bel ouvrage; il reproche au rôle de Cinna d'être *essentiellement vicieux, en ce qu'il manque à la fois d'unité de caractère et de vraisemblance morale*. Il aurait voulu que Cinna persistât jusqu'à la fin à vouloir avec énergie la mort de l'empereur, au lieu de ne poursuivre son dessein que pour plaire à Æmilie. Parlant de la scène IVe du IIIe acte : « Cinna paraît, dit-il; mais ce n'est plus ce Cinna qu'on a vu jusqu'ici furieux de patriotisme et avide du sang d'Auguste; c'est un homme tourmenté des plus vifs remords, se condamnant lui-même, et ne pouvant, malgré tout son amour pour Æmilie, se résoudre à une action qu'il regarde à présent comme un crime abominable, et qui tout à l'heure lui paraissait la plus belle et la plus glorieuse qui pût immortaliser un Romain. Qui donc l'a pu changer à ce point? Que s'est-il passé qui puisse tout à coup le rendre si différent de lui-même? Les re-

mords sont dans la nature, sans doute, mais c'est lorsqu'on se résout à une action que l'on regarde soi-même comme un crime; et Cinna nous a parlé jusqu'ici de son entreprise comme d'un acte de vertu. »

Geoffroy a parfaitement répondu à ce reproche; voici sa réfutation : « *Qui donc l'a pu changer?* L'approche du coup, le moment de l'exécution : la passion du conjuré s'exalte et s'échauffe lorsqu'il médite et lorsqu'il résout; elle s'épouvante et se glace lorsqu'il est sur le point d'agir : Cinna est encore ivre de la philosophie de Brutus; son sang est encore embrasé de la fièvre anarchique et du délire amoureux lorsqu'il presse Auguste de lui conserver sa victime et son triomphe : les bienfaits du tyran ne peuvent alors entrer dans son âme, ils doivent produire l'indignation, et non pas les remords : ce sont de nouveaux outrages. Cinna rougirait de recevoir Æmilie d'une main encore teinte du sang de son père... Mais à l'instant qu'il va frapper, son sang refroidi permet à la réflexion de lui retracer et les bienfaits d'Auguste, et l'affreux salaire dont il s'apprête à les payer : cet acte de scélératesse, qu'une imagination ardente lui peignait des couleurs de l'héroïsme, lui paraît alors ce qu'il est en effet, la plus lâche des trahisons, le plus vil des assassinats, le plus odieux des crimes. Demander pourquoi Cinna n'éprouve pas des remords à la minute, et dans l'instant même qu'Auguste lui témoigne de la bonté, c'est demander pourquoi un homme blessé sent à peine le coup dans la chaleur du combat, et n'éprouve les douleurs de la blessure que longtemps après, lorsque le repos a calmé l'agitation du sang. La Harpe, cependant, ne peut pardonner à Cinna d'être ému si tard; il l'apostrophe durement dans sa mauvaise humeur, et lui dit : « Puisque vous *êtes capable d'être ému, c'est alors que vous deviez l'être, ou la nature n'est pas en vous ce qu'elle est dans les autres hommes.* » Il me semble que la nature des hommes est de ne rien écouter dans l'ardeur de la passion; d'être insensible à tout ce qui la contrarie; mais d'ouvrir les yeux à la raison, et le cœur aux sentiments de l'humanité, quand l'ivresse, dissipée par une autre émotion plus forte, donne lieu à la réflexion. Corneille, au reste, a prévu l'objection; il s'est justifié lui-même, et je n'ai fait que développer son apologie. Lorsque Maxime dit à Cinna :

> Vous n'aviez pas tantôt ces agitations
> . . . .
> Vous ne sentiez au cœur ni remords, ni reproche.

Cinna lui répond :

> On ne les sent aussi que quand le coup approche,
> Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
> Que quand la main s'apprête à venir aux effets :
> L'âme, de son dessein jusque-là possédée,
> S'attache aveuglément à sa première idée, etc.

« Voltaire réfute, par une subtilité sophistique, cette réponse de Cinna, et par conséquent n'en détruit pas la force : « *Oui*, dit-il,

vous auriez raison si vous n'aviez pas reçu des bienfaits de celui que vous vouliez assassiner : mais si entre les préparatifs du crime et la consommation, il vous a donné les plus grandes marques de faveur, vous avez tort de dire qu'on ne sent des remords qu'au moment de l'assassinat. » Ce raisonnement ne prouve point du tout qu'un fanatique doit éprouver des remords au moment même où il reçoit un bienfait, que la passion peut alors regarder comme une insulte ; qu'il a tort de les ressentir deux heures après, quand la réflexion a calmé la passion. »

La Harpe blâme encore avec beaucoup de sévérité le caractère de Maxime, l'amour de ce personnage pour Æmilie, et surtout la révélation de la conspiration faite par son ordre à l'empereur. Le célèbre critique nous paraît trop oublier que Maxime et même Cinna ne sont que des personnages secondaires ; que le principal personnage, c'est réellement Æmilie, l'âme et le mobile de l'action, et que par conséquent tout lui doit être sacrifié, ainsi qu'au caractère d'Auguste, que Corneille a voulu aussi mettre en relief. Il ne nous paraît pas tenir assez compte que tout ce qu'il appelle des imperfections a été habilement, savamment calculé pour amener des situations pleines d'intérêt ou de grandeur, dans lesquelles le poëte a déployé des beautés de premier ordre. Il paraît néanmoins reconnaître tout cela dans cette conclusion où l'éloge est encore trop restreint : « Que reste-t-il donc pour soutenir la pièce jusqu'au cinquième acte? Le seul intérêt de la curiosité ; c'est un grand événement entre de grands personnages. La pièce est intitulée *la Clémence d'Auguste.* Il est informé de tout : il a mandé Cinna ; il paraît incertain du parti qu'il doit prendre, et violemment agité. On veut voir ce qui arrivera, et tel est l'avantage qui résulte de l'unité d'objet. Le spectateur, que l'on a toujours occupé de la même action veut en voir la fin. Le poëte, malgré tant de fautes, se soutient donc ici par son art ; mais il se soutient aussi par son génie. C'est l'énergique fierté du rôle d'Æmilie qui ne se dément jamais ; c'est la scène vive et animée qu'elle a au troisième acte avec Cinna, le contraste de sa fermeté avec la faiblesse et les irrésolutions de son amant, et sa sortie brillante qui termine l'acte par ces beaux vers :

Qu'il dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

« C'est ensuite le monologue d'Auguste au quatrième acte, rempli de traits de force et de vérité, heureusement imités de Sénèque ; ce sont ces beautés réelles qui, mêlant par intervalles l'admiration à la curiosité, soutiennent l'attention des spectateurs jusqu'au cinquième acte, dont le sublime les transporte assez pour leur faire oublier que jusque-là l'invention et l'intérêt ont souvent faibli et varié. »

POLYEUCTE

MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE

PAR P. CORNEILLE

REPRÉSENTÉE EN 1640.

Age de Corneille, 34 ans.

Polyeucte obtint un très-grand succès. Cette belle tragédie fit comprendre que le théâtre pouvait aussi donner des enseignements utiles, et ce fut après ces représentations que parut, le 16 avril 1641, une *Déclaration du roi Louis XIII au sujet des comédiens,* dans laquelle on lit ce passage remarquable : « En cas que les dits comé-« diens règlent tellement les actions du théâtre, qu'elles soient du « tout exemptes d'impureté, nous voulons que leur exercice, qui « peut innocemment divertir nos peuples de diverses occupations « mauvaises, ne puissent leur être imputé à blâme, ni préjudicier à « leur réputation dans le commerce public. »

Polyeucte fut représenté à Paris, sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, et imprimé seulement en 1644.

A LA REINE RÉGENTE *

MADAME,

Quelque connaissance que j'aie de ma faiblesse, quelque profond respect qu'imprime Votre Majesté dans les âmes de ceux qui l'approchent, j'avoue que je me jette à ses pieds sans timidité et sans défiance, et que je me tiens assuré de lui plaire, parce que je suis assuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'est qu'une pièce de théâtre que je lui présente, mais qui l'entretiendra de Dieu : la dignité de la matière est si haute, que l'impuissance de l'artisan ne la peut ravaler; et votre âme royale se plaît trop à cette sorte d'entretien pour s'offenser des défauts d'un ouvrage où elle rencontrera les délices de son cœur. C'est par là, MADAME, que j'espère obtenir de Votre Majesté le pardon du long temps que j'ai attendu à lui rendre cette sorte d'hommage. Toutes les fois que j'ai mis sur notre scène des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paraître devant elle, quand j'ai considéré qu'avec quelque soin que je les pusse choisir dans l'histoire, et quelques ornements dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyait de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il fallait aller à la plus haute espèce, et n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une Reine très-chrétienne, et qui l'est beaucoup plus encore par ses actions que par son titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus chrétiennes dont l'amour et la gloire de Dieu formassent les plus beaux traits, et qui rendît les plaisirs qu'elle y pourra prendre aussi propres à exercer sa piété qu'à délasser son esprit. C'est à cette extraordinaire et admirable piété, MADAME, que la France est redevable des bénédictions qu'elle voit tomber sur les premières armes de son Roi; les heureux succès qu'elles ont obtenus en sont les rétributions éclatantes, et des coups du ciel, qui répand abondamment sur tout le royaume les récompenses et les grâces que Votre Majesté a méritées. Notre perte semblait infaillible après celle de notre grand monarque; toute l'Europe avait déjà pitié de nous, et s'imaginait que nous nous allions précipiter dans un extrême désordre, parce qu'elle nous voyait dans une extrême désolation : cependant la prudence et les

* Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII, et déclarée régente en 1643, pendant la minorité de son fils, Louis XIV.

soins de Votre Majesté, les bons conseils qu'elle a pris, les grands courages qu'elle a choisis pour les exécuter, ont agi si puissamment dans tous les besoins de l'État, que cette première année de sa régence a non-seulement égalé les plus glorieuses années de l'autre règne, mais a même effacé, par la prise de Thionville, le souvenir du malheur qui, devant ses murs, avait interrompu une si longue suite de victoires. Permettez que je me laisse emporter au ravissement que me donne cette pensée, et que je m'écrie dans ce transport :

Que vos soins, grande Reine, enfantent des miracles!
Bruxelles et Madrid en sont tout interdits;
Et si notre Apollon ne les avait prédits,
J'aurais moi-même osé douter de ses oracles.

Sous vos commandements on force tous obstacles;
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis,
Et par des coups d'essai vos États agrandis
Des drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.

La victoire elle-même accourant à mon Roi,
Et mettant à ses pieds Thionville et Rocroi,
Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine :

France, attends tout d'un règne ouvert en triomphant,
Puisque tu vois déjà les ordres de ta Reine
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant.

Il ne faut point douter que des commencements si merveilleux ne soient soutenus par des progrès encore plus étonnants. Dieu ne laisse point ses ouvrages imparfaits; il les achèvera, Madame, et rendra non-seulement la régence de Votre Majesté, mais encore toute sa vie, un enchaînement continuel de propérités. Ce sont les vœux de toute la France, et ce sont ceux que fait avec plus de zèle,

Madame,

de votre majesté,

Le très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur et sujet,

CORNEILLE.

ABRÉGÉ

DU MARTYRE DE SAINT POLYEUCTE

Écrit par Siméon Métaphraste,
et rapporté par Surius[1].

L'ingénieuse tissure des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la poésie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement, qu'aussitôt qu'ils ont remarqué quelques événements véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître et des circonstances qui les accompagnent; les autres, mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connaissance : si bien que, quand nous traitons quelque histoire écartée dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent tout entière à l'effort de notre imagination, et la prennent pour une aventure de roman.

L'un et l'autre de ces effets serait dangereux en cette rencontre : il y va de la gloire de Dieu, qui se plaît dans celle des saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre théâtre par sa représentation, nous y profanerions la sainteté de leurs souffrances, si nous permettions que la crédulité des uns et la défiance des autres, également abusées par ce mélange, se méprissent également en la vénération qui leur est due, et que les premiers la rendissent mal à propos à ceux qui ne la méritent pas, pendant que les autres la dénieraient à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyeucte est un martyr dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la comédie qu'à l'église. Le *Martyrologe romain* en fait mention sur le 13 de février, mais en deux mots, suivant sa coutume; Baronius [2], dans ses *Annales*,

1. *Vita Sanctorum*, t. I, 9 janvier. — Métapraste, né à Constantinople, pendant le dixième siècle, a paraphrasé les vies des saints, restées jusqu'alors éparses dans les églises et les monastères. — Surius (*Laurent*), né à Lubeck en 1522, se fit religieux dans la chartreuse de Cologne, et y mourut en 1578. Il entreprit une collection de la *Vie des Saints*, écrite en latin, qui obtint beaucoup de succès. Elle forme 6 volumes in-folio; mais une mort prématurée empêcha Surius d'aller au-delà du 3e volume. Le P. Mosander, son confrère, la termina.

2. Baronius (*César*), né à Sora en 1538, mort en 1607, fut supérieur de l'ordre de l'Oratoire, puis cardinal. Il s'illustra par la publication d'un grand ouvrage intitulé *Annales ecclesiastici*, en 12 volumes in-folio, qu'il entreprit

n'en dit qu'une ligne; le seul Surius, ou plutôt Mosander[1], qui l'a augmenté dans les dernières impressions, en rapporte la mort assez au long sur le neuvième de janvier : et j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la représentation agréable, afin que le plaisir pût insinuer plus doucement l'utilité, et lui servir comme de véhicule pour la porter dans l'âme du peuple, il est juste aussi de lui donner cette lumière pour démêler la vérité d'avec ses ornements, et lui faire reconnaître ce qui lui doit imprimer du respect comme saint, et ce qui doit seulement le divertir comme industrieux. Voici donc ce que ce dernier nous apprend :

Polyeucte et Néarque étaient deux cavaliers étroitement liés ensemble d'amitié ; ils vivaient en l'an 250, sous l'empire de Décius[2]; leur demeure était dans Mélitène[3], capitale d'Arménie; leur religion différente, Néarque étant chrétien, et Polyeucte suivant encore la secte des gentils, mais ayant toutes les qualités dignes d'un chrétien et une grande inclination à le devenir. L'empereur ayant fait publier un édit très-rigoureux contre les chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non pour la crainte des supplices dont il était menacé, mais pour l'appréhension qu'il eut que leur amitié ne souffrît quelque séparation ou refroidissement par cet édit, vu les peines qui y étaient proposées à ceux de sa religion et les honneurs promis à ceux du parti contraire; il en conçut un si profond déplaisir, que son ami s'en aperçut; et l'ayant obligé de lui en dire la cause, il prit de là occasion de lui ouvrir son cœur : « Ne craignez point, lui dit-il, que l'édit de l'empereur nous désunisse; j'ai vu cette nuit le Christ que vous adorez; il m'a dépouillé d'une robe sale pour me revêtir d'une autre toute lumineuse, et m'a fait monter sur un cheval ailé pour le suivre : cette vision m'a résolu entièrement à faire ce qu'il y a longtemps que je médite : le seul nom de chrétien me manque; et vous-même, toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie, vous avez pu remarquer que je vous ai toujours écouté avec respect; et quand vous m'avez lu sa vie et ses enseignements, j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions et de ses discours. O Néarque! si je ne me croyais pas indigne d'aller à lui sans être initié de ses mystères et avoir reçu la grâce de ses sacrements, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire et le soutien de ses éternelles

pour présenter l'histoire ecclésiastique sous son véritable jour. L'ouvrage est infiniment utile, malgré beaucoup d'erreurs, et il a le degré d'exactitude qu'on peut exiger d'un homme qui s'engage seul, et le premier, dans une aussi vaste entreprise.

1. Voyez la seconde partie de la note de la page précédente.

2. Ce prince parvint à l'empire l'an 249 de J.-C., et mourut l'an 251. Avec de belles qualités, il déshonora son règne par une violente persécution contre les chrétiens.

3. *Melitène*, auj. *Meledni*, ville sur l'Euphrate, près de son confluent avec le Nielas, dans l'ancienne Cappadoce.

vérités ! » Néarque l'ayant éclairci sur l'illusion du scrupule où il était par l'exemple du bon larron, qui en un moment mérita le ciel, bien qu'il n'eût pas reçu le baptême, aussitôt notre martyr, plein d'une sainte ferveur, prend l'édit de l'empereur, crache dessus, et le déchire en morceaux qu'il jette au vent; et voyant les idoles que le peuple portait sur les autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les portaient, les brise contre terre et les foule aux pieds, étonnant tout le monde et son ami même par la chaleur de ce zèle qu'il n'avait pas espéré.

Son beau-père Félix, qui avait la commission de l'empereur pour persécuter les chrétiens, ayant vu lui-même ce qu'avait fait son gendre, saisi de douleur de voir l'espoir et l'appui de sa famille perdus, tâche d'ébranler sa constance, premièrement par de belles paroles, ensuite par des menaces, enfin par des coups qu'il lui fait donner par ses bourreaux sur tout le visage; mais, n'en ayant pu venir à bout, pour dernier effort il lui envoie sa fille Pauline, afin de voir si ses larmes n'auraient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari que n'avaient eu ses artifices et ses rigueurs. Il n'avance rien davantage par là : au contraire, voyant que sa fermeté convertissait beaucoup de païens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté sur l'heure; et le saint martyr, sans autre baptême que de son sang, s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceraient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius : le songe de Pauline, l'amour de Sévère, le baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'empereur, la dignité de Félix que je fais gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la conversion de Félix et de Pauline, sont des inventions et des embellissements de théâtre. La seule victoire de l'empereur contre les Perses a quelque fondement dans l'histoire; et, sans chercher d'autres auteurs, elle est rapportée par M. Coeffeteau dans son *Histoire romaine*[1] ; mais il ne dit pas, ni qu'il leur imposa tribut, ni qu'il envoya faire des sacrifices de remercîment en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidents et ces particularités, selon l'art ou non, les savants en jugeront; mon but ici n'est pas de les justifier, mais seulement d'avertir le lecteur de ce qu'il en peut croire.

1. Coeffeteau (Nicolas), savant dominicain né à Saint-Calais, en 1574, et mort à Paris en 1623. Il écrivit, entre autres ouvrages, à la suite d'une traduction de Florus, qui eut beaucoup de réputation dans le temps, une *Histoire de l'empire romain, depuis Auguste jusqu'à Constantin.* Cette composition, fort médiocre, est à peu près oubliée.

EXPOSITION

DU SUJET DE POLYEUCTE

Le sujet de *Polyeucte* est des plus simples : c'est le sacrifice qu'un chrétien, nouvellement converti, fait des honneurs qui lui sont réservés, d'une femme qu'il aime et de sa propre vie, pour confesser la vraie religion.

Félix, gouverneur de l'Arménie pour l'empereur Décie, a marié sa fille Pauline à Polyeucte, jeune seigneur du pays, illustre par sa haute position et sa noblesse. Avant d'épouser Polyeucte, Pauline avait connu à Rome Sévère, jeune Romain noble et vertueux, favori de Décie, et avait éprouvé pour lui une vive affection. La mission de Félix en Arménie sépara Pauline de Sévère; elle cessa de le voir sans l'oublier tout à fait, et n'accepta Polyeucte pour époux qu'avec une sorte de regret, pour obéir à son père, et déterminée aussi par le bruit de la mort de Sévère, qu'on disait tué sur un champ de bataille. Il n'y a que quinze jours que Pauline est mariée, lorsqu'elle fait un songe effrayant : elle a vu d'une part Sévère sur un char de triomphe, et de l'autre Polyeucte au milieu d'une assemblée de chrétiens, percé d'un poignard par Félix. Elle est encore toute troublée de ce songe, lorsque Félix lui annonce que Sévère n'a pas péri, comme on l'avait cru généralement, et qu'il arrive à Mélitène. Il espère trouver Pauline encore libre, et vient pour la demander de nouveau en mariage. Il apprend avec douleur qu'elle a épousé Polyeucte. Néanmoins il désire l'entretenir; Pauline le reçoit, lui témoigne toute l'estime affectueuse qu'elle conserve encore pour lui, et l'engage à ne plus la voir désormais.

Cependant Néarque, seigneur arménien converti au christianisme, a fait partager sa foi à Polyeucte, et le jour même l'a fait baptiser. Le néophyte brûle de se signaler pour la religion du vrai Dieu. Une occasion se présente : on va faire un grand sacrifice en l'honneur des victoires de l'empereur Décie, Polyeucte s'y rend avec Néarque, et tous deux, animés d'une sainte ardeur, troublent le sacrifice, renversent les images des faux dieux, et lacèrent un édit de persécution, récemment publié par l'empereur contre les chrétiens. On les arrête. Félix, indigné de la conduite de son gendre,

l'aime cependant encore, et voudrait le sauver, en lui faisant abjurer ce qu'il appelle son erreur. Il tente d'abord de l'effrayer par la mort de Néarque, qu'il fait supplicier presque immédiatement. Mais Polyeucte, loin d'être effrayé, envie le sort de son ami, et ne se montre que plus ferme dans sa foi nouvelle. Il n'est touché ni des prières, ni des menaces de Félix, ni des larmes, ni des supplications de Pauline, ni des instances de Sévère, qui va demander à Félix la grâce de ce magnanime confesseur de Jésus-Christ. Alors le gouverneur se voit obligé de le livrer au martyre. Polyeucte meurt; mais à peine a-t-il achevé de verser son sang pour la confession de sa foi, qu'un rayon de la grâce céleste illumine Pauline et Félix, qui abjurent aussi le culte des faux dieux.

PERSONNAGES

FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.
POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.
SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie[1].
NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.
PAULINE, fille de Félix, et femme de Polyeucte.
STRATONICE, confidente de Pauline.
ALBIN, confident de Félix.
FABIAN, domestique de Sévère.
CLÉON, confident de Félix.
TROIS GARDES.

La scène est à Mélitène[2]*, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix*[3].

1. Voyez ci-dessus, page 264, note 2.
2. *Ibid.*, note 3.
3. Dans une salle ou antichambre commune aux appartements de Félix et de sa fille. — L'action se passe vers l'an 250 de J.-C.

POLYEUCTE

MARTYR

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Quoi! vous vous arrêtez aux songes d'une femme!
De si faibles sujets troublent cette grande âme!
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé!

POLYEUCTE.

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit;
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme,
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme [1]
Quand, après un long temps qu'elle a su nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée;
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes,
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes;
Et mon cœur, attendri sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé [2].
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante?
Par un peu de remise épargnons son ennui,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui [3].

1. Le mot *toute* est inutile et fait languir le vers; une vaine épithète affaiblit toujours la diction et la pensée. VOLT.

VAR. Ni le juste pouvoir qu'elle prend sur une âme.

2. Expression impropre, vicieuse; on ne peut dire, *être possédé des yeux*. VOLT.

3. VAR. Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui,
Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.

Apparemment on avait critiqué *remettre un dessein,* parce qu'on remet à un autre jour l'accomplissement, l'exécution, et non pas le dessein; on avait pu blâmer aussi *nous le pourrons demain,* parce que *le* se rapporte à *dessein*, et que *pouvoir un dessein* n'est pas français. VOLT.

NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie, ou de persévérance?
Et Dieu qui tient votre âme et vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain [1]?
Il est toujours tout juste et tout bon; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace;
Après certains moments que perdent nos longueurs
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :
Le bras qui la versait en devient plus avare [2],
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien [3].
Celle qui vous pressait de courir au baptême,
Languissante déjà, cesse d'être la même,
Et, pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,
Sa flamme se dissipe, et va s'évanouir.

POLYEUCTE.

Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle,
Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux,
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous;
Mais, pour en recevoir le sacré caractère
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
Et qui, purgeant notre âme, et dessillant nos yeux [4],
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,
Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire [5],
Comme le bien suprême et le seul où j'aspire,
Je crois, pour satisfaire un juste et saint amour,
Pouvoir un peu remettre, et différer d'un jour.

NÉARQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse :
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer;

1. VAR. Oui; mais où prenez-vous l'infaillible assurance
. . . .
Ce Dieu qui tient votre âme et vos jours en sa main,
Vous a-t-il assuré du pouvoir de demain?

Est-ce Dieu qui *promet de le pouvoir demain*, ou qui promet que Polyeucte le pourra? VOLT. — Comme la puissance de Dieu ne peut pas être mise en doute, il est évident que *pouvoir* se rapporte à Polyeucte.

2. VAR. Le bras qui la versait s'arrête et se courrouce;
Notre cœur s'endurcit et sa pointe s'émousse.

3. VAR. Et cette sainte ardeur qui nous emporte au bien
Tombe sur un rocher, et n'opère plus rien.

4. VAR. Et d'un rayon divin nous dessillant les yeux.

5. VAR. Quoique je le préfère aux grandeurs d'un empire.

D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre[1]
Et ce songe rempli de noires visions[2]
N'est que le coup d'essai de ses illusions :
Il met tout en usage, et prière, et menace ;
Il attaque toujours, et jamais ne se lasse ;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.
Rompez ces premiers coups ; laissez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine[3],
Qui regarde en arrière, et, douteux en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne ;
Mais, à vous dire tout, ce Seigneur des seigneurs[4]
Veut le premier amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite[5]
Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite !
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point : la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de faiblesse[6].
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort :
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort ;
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

1. Après *par des pleurs*, il fallait spécifier un autre obstacle. *Chaque jour par quelque autre :* il semble que ce soit par quelque autre pleur. Le sens est clair à la vérité, mais la phrase ne l'est pas. Volt.
2. Var. Ce songe si rempli de noires visions.
3. Var. Dieu ne veut point d'un cœur que le monde domine.
4. Var. Mais ce grand Roi des rois, ce Seigneur des seigneurs.
5. Var. Mais que vous êtes loin de cette amour parfaite.
6. Var. Est grandeur de courage aussitôt que faiblesse.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque;
Je brûle d'en porter la glorieuse marque.
Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes;
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes;
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Apaisez donc sa crainte [1],
Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.
Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut;
Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

SCÈNE II.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline, adieu.
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie?
Y va-t-il de l'honneur? y va-t-il de la vie?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret?

POLYEUCTE.

Vous le saurez un jour: je vous quitte à regret;
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez?

1. On apaise la colère, et non la crainte. VOLT.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le ciel m'en est témoin, cent fois plus que moi-même;
Mais...

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir!
Vous avez des secrets que je ne puis savoir!
Quelle preuve d'amour! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.

Un songe vous fait peur?

PAULINE.

Ses présages sont vains,
Je le sais; mais enfin je vous aime, et je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu: vos pleurs sur moi prennent trop de puissance;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite;
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes;
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes[1];
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, et des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent en reines;
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour;
S'il ne vous traite ici d'entière confidence[2],
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence;
Sans vous en affliger, présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi;
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,

1. VAR. Voilà, ma Stratonice, en ce siècle où nous sommes,
Notre empire absolu sur les esprits des hommes.

2. Cela n'est pas français; c'est un barbarisme de phrase. VOLT.

Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas :
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses;
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses,
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés [1]
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine;
Il est Arménien, et vous êtes Romaine,
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.
Un songe en notre esprit passe pour ridicule,
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule;
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidèle miroir de la fatalité [2].

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne [3],
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne,
Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit,
Si je t'en avais fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage [4].

PAULINE.

Écoute; mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma faiblesse et mes autres amours :
Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.
Dans Rome, où je naquis, ce malheureux visage
D'un chevalier romain captiva le courage,
Il s'appelait Sévère : excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguère, aux dépens de sa vie,
Sauva des ennemis votre empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains,

1. Le mot propre est *unis*, on ne peut se servir de celui d'*assembler* que pour plusieurs personnes. VOLT.

2. On dit bien *miroir de l'avenir*, parce qu'on est supposé voir l'avenir comme dans un miroir; mais on ne peut dire *miroir de la fatalité*, parce que ce n'est pas cette fatalité qu'on voit, mais les événements qu'elle amène. ID.

3. VAR. Le mien est bien étrange, et, quoique Arménienne.

4. Il faut *en racontant*, et non *à raconter*. VOLT. — Oui, sans doute aujourd'hui; mais du temps de Corneille cette locution était usitée; il y en a des exemples dans Molière, même dans ses ouvrages en prose; ainsi : « On ne devient guère si riche *à être* honnêtes gens. » (*Le Bourgeois gentilhomme*, III, 12.)

Et fit tourner le sort des Perses aux Romains?
Lui, qu'entre tant de morts immolés à son maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître;
A qui Décie enfin pour des exploits si beaux
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux!

PAULINE.

Hélas! c'était lui-même, et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme.
Puisque tu le connais, je ne t'en dirai rien.
Je l'aimai, Stratonice; il le méritait bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune?
L'un était grand en lui, l'autre faible et commune;
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant!

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance!

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance.
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère[1],
J'attendais un époux de la main de mon père;
Toujours prête à le prendre; et jamais ma raison
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison :
Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée;
Je ne lui cachais point combien j'étais blessée :
Nous soupirions ensemble et pleurions nos malheurs;
Mais au lieu d'espérance il n'avait que des pleurs;
Et, malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon père et mon devoir étaient inexorables.
Enfin je quittai Rome et ce parfait amant,
Pour suivre ici mon père en son gouvernement;
Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée[2].
Le reste, tu le sais. Mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux;
Et comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon père fut ravi qu'il me prît pour maîtresse,
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable et plus considéré;
Il approuva sa flamme, et conclut l'hyménée;
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,

1. Solécisme. *Parmi* demande toujours un pluriel ou un nom collectif. VOLT. — Parce que *parmi* signifie « par le milieu. »

2. *La renommée* ne convient point à *trépas :* ce mot ne regarde jamais que la personne, parce que *renommée* vient de *nom*; la renommée d'un guerrier; la gloire d'un *trépas :* mais la poésie permet ces licences. ID.

Je donnai par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avait par inclination.
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte.

STRATONICE.

Elle fait voir assez à quel point vous l'aimez [1].
Mais quel songe après tout tient vos sens alarmés?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère:
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire;
Il semblait triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue,
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
« Ingrate, m'a-t-il dit, et, ce jour expiré,
« Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée;
Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père:
Hélas! c'est de tout point ce qui me désespère
J'ai vu mon père même un poignard à la main
Entrer le bras levé pour lui percer le sein:
Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe [2].

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste,
Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste:
La vision de soi peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort, pouvez-vous craindre un père,
Qui chérit votre époux, que votre époux révère,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui?

1. VAR. Je vois que vous l'aimez autant qu'on peut l'aimer.

2. Ce songe de Pauline est un peu hors d'œuvre, mais ce n'est point du tout un défaut choquant; il y a de l'intérêt et du pathétique. Il n'a pas l'extrême mérite de celui d'*Athalie*, qui fait le nœud de la pièce, il a celui de *Camille* (dans *Horace*), il prépare. VOLT.

PAULINE.

Il m'en a dit autant et rit de mes alarmes;
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie et sacrilége,
Et dans son sacrifice use de sortilége;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels;
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon père vient.

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Ma fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge!
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher!

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher[1]?

FÉLIX.

Sévère n'est point mort[2].

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie?

FÉLIX.

Il est le favori de l'empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis;
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient!

FÉLIX.

Tu le vas voir.

1. VAR. De grâce, apprenez-moi ce qui vous peut toucher.

2. Ce mot seul fait un beau coup de théâtre. Et combien la réponse de *Pauline* est intéressante! VOLT.

PAULINE.

C'en est trop; mais comment le pouvez-vous savoir?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne;
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang et son crédit :
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous savez quelle fut cette grande journée,
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Où l'Empereur captif, par sa main dégagé,
Rassura son parti déjà découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre;
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre [1],
Après qu'entre les morts on ne le put trouver :
Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever [2].
Témoin de ces hauts faits, et de son grand courage,
Ce monarque en voulut connaître le visage [3];
On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups,
Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux;
Là bientôt il montra quelque signe de vie :
Ce prince généreux en eut l'âme ravie,
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,
Du bras qui le causait honora la valeur [4];
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète;
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, trésors,
Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de louange,
Il envoie à Décie en proposer l'échange;
Et soudain l'Empereur, transporté de plaisir,
Offre au Perse son frère, et cent chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévère
De sa haute vertu recevoir le salaire;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire;

1. *Qu'on fit faire;* il faudrait, *qu'on rendit.* VOLT.

2. Ces vers sont trop négligés; la syntaxe y est violée. *Le roi de Perse l'avait fait enlever; qu'on ne put le trouver :* c'est un solécisme; ce *que* ne se rapporte à rien. ID.

3. VAR. Témoin de ses hauts faits, encor qu'à son dommage,
Il en voulut tout mort connaître le visage.

4. VAR. Chacun plaignait son sort, bien qu'il en fût jaloux.
. . . .
Ce généreux monarque en eut l'âme ravie,
Et, vaincu qu'il était, oublia son malheur
Pour dans son auteur même honorer la valeur.

Lui seul rétablit l'ordre et gagne la victoire,
Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.
L'Empereur, qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand succès l'envoie en Arménie;
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux [1].

FÉLIX.

O ciel! en quel état ma fortune est réduite!

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite,
Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y disposer [2].

FÉLIX.

Ah! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser;
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose,
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourrait bien être; il m'aimait chèrement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment!
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
Une juste colère avec tant de puissance?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un père malheureux;
Il nous perdra, ma fille. Ah! regret qui me tue
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue!
Ah, Pauline! en effet, tu m'as trop obéi;
Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi ·
Que ta rébellion m'eût été favorable!
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable!
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui;
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE.

Moi! moi! que je revoie un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur!
Mon père, je suis femme, et je sais ma faiblesse;

1. L'Empereur lui témoigne une amour infinie,
Et, ravi du succès, l'envoie en Arménie.
. . . .
Et par un sacrifice en rendre grâce aux dieux.

2. Ce *disposer* ne se rapporte à rien; il veut dire, *pour vous disposer à le recevoir*. VOLT.

Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point

FÉLIX.

Rassure un peu ton âme.

PAULINE.

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme;
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu [1].
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

PAULINE.

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez;
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute;
Ce n'est pas le succès que mon âme redoute :
Je crains ce dur combat et ces troubles puissants
Que fait déjà chez moi la révolte des sens;
Mais, puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX.

Jusqu'au-devant des murs je vais le recevoir [2];
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments,
Pour servir de victime à vos commandements.

ACTE II.

SCÈNE I.

SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice?

1. VAR. Je ne me réponds pas de toute ma vertu.
2. On va *au-devant de quelqu'un*, mais non *au-devant des murs;* on va le recevoir hors des murs, au-delà des murs. VOLT.

Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux ?
Je ne t'ai point célé que c'est ce qui m'amène,
Le reste est un prétexte à soulager ma peine [1];
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SÉVÈRE.

Ah, quel comble de joie!
Cette chère beauté consent que je la voie!
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir [2]?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue?
Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser;
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle:
Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle;
Et si mon mauvais sort avait changé le sien,
Je me vaincrais moi-même, et ne prétendrais rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVÈRE.

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Ne m'aime-t-elle plus? éclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur? ne la revoyez point;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses:
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses;
Et, dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVÈRE.

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale!
Que je tienne Pauline à mon sort inégale!
Elle en a mieux usé, je la dois imiter;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune:
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement
En cherchant une mort digne de son amant;
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

1. VAR. Du reste mon esprit ne s'en met guère en peine.
2. VAR. Cet adorable objet consent que je le voie!
. . . .
En lui parlant d'amour l'as-tu vu s'émouvoir?

FABIAN.

Non, mais encore un coup ne la revoyez point.

SÉVÈRE.

Ah! c'en est trop; enfin éclaircis-moi ce point;
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire; elle est...

SÉVÈRE.

Quoi?

FABIAN.

Mariée.

SÉVÈRE.

Soutiens-moi, Fabian; ce coup de foudre est grand,
Et frappe d'autant plus, que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage?

SÉVÈRE.

La constance est ici d'un difficile usage;
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur;
Et quand d'un feu si beau les âmes sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours[1]
Pauline est mariée!

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours;
Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVÈRE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix;
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois:
Faibles soulagements d'un malheur sans remède!
Pauline, je verrai qu'un autre vous possède!
O ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour,
O sort, qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée!
Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu
Achevons de mourir en lui disant adieu;
Que mon cœur, chez les morts emportant son image,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, considérez...

SÉVÈRE.

Tout est considéré.

1. VAR. J'ai de la peine encore à croire tes discours.

Quel désordre peut craindre un cœur désespéré?
N'y consent-elle pas?

FABIAN.

Oui, Seigneur, mais...

SÉVÈRE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVÈRE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir;
Je ne veux que la voir, soupirer et mourir.

FABIAN.

Vous vous échapperez sans doute en sa présence;
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance;
Dans un tel entretien il suit sa passion [1],
Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation [2]

SÉVÈRE.

Juge autrement de moi, mon respect dure encore;
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'être permis?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère;
Son devoir m'a trahi, mon malheur et son père [3].
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison [4] :
J'impute à mon malheur toute la trahison;
Un peu moins de fortune et plus tôt arrivée
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée [5];
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir :
Laisse-la-moi donc voir, soupirer et mourir.

FABIAN.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvements
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants,
Et dont la violence excite assez de trouble,
Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SÉVÈRE.

Fabian, je la vois.

1. VAR. Dans un tel désespoir il suit sa passion.
2. *Et ne pousse qu'injure*, cela n'est ni noble, ni français. VOLT.
3. Voilà où il est beau de s'élever au-dessus des règles de la grammaire. L'exactitude demanderait, *son devoir et son père, et mon malheur m'ont trahi*, mais la passion rend ce désordre de paroles très-beau : on peut dire seulement que *trahi* n'est pas le mot propre. ID.
4. *Mais son devoir fut juste.* Un devoir ne peut être ni juste, ni injuste; mais la justice consiste à faire son devoir. ID.
5. *L'un par l'autre* ne se rapporte à rien : on devine seulement qu'il eût gagné *Félix* par *Pauline*. ID.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous..

SÉVÈRE.

Hélas! elle aime un autre, un autre est son époux.

SCÈNE II.

SÉVÈRE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

Oui, je l'aime, Sévère, et n'en fais point d'excuse;
Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse,
Pauline a l'âme noble et parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd [1];
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serais donnée,
Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort;
Je découvrais en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques :
Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix.
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï,
J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs, et dissipé ma haine.

SÉVÈRE.

Que vous êtes heureuse! et qu'un peu de soupirs [2]
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs [3]!
Ainsi, de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue;
De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence, et peut-être au mépris,
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, et l'amour à la haine [4].
Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu
Soulagerait les maux de ce cœur abattu!

1. *Ce qui vous perd,* n'est pas tout à fait le mot propre. Une femme qui a manqué un mariage si avantageux ne doit pas dire à un homme tel que Sévère: *vous êtes perdu* parce que vous n'êtes pas à moi. VOLT.

2. On ne peut dire correctement, *un peu de soupirs, un peu de larmes, un peu de sanglots*, comme on dit, *un peu d'eau, un peu de pain :* on dira bien, *elle a versé peu de larmes*, mais non *un peu de larmes*. ID.

3. *Fait un aisé remède à...* n'est pas français. On remédie à des maux, on les répare, on les adoucit. VOLT.

VAR. Vous acquitte aisément de tous vos déplaisirs.

4. VAR. La faveur au mépris, et l'amour à la haine.

Un soupir, une larme à regret épandue
M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue;
Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli,
Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli;
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable objet, qui m'avez trop charmé,
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé!

PAULINE.

Je vous l'ai fait trop voir, Seigneur, et si mon âme
Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterais de rigoureux tourments!
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments [1] :
Mais, quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise;
Et, quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition :
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte;
Votre mérite est grand, si ma raison est forte :
Je le vois, encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux
Qu'il est environné de puissance et de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avais conçu ;
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome
Et qui me range ici dessous les lois d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranle pas;
C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle :
Plaignez-vous-en encor, mais louez sa rigueur
Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur,
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère [2]
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVÈRE.

Ah! Madame, excusez une aveugle douleur [3]
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :

1. Var. Je vous aimai, Sévère; et si dedans mon âme
Je pouvais étouffer les restes de ma flamme,
. . . .
Ma raison, il est vrai, dompte mes mouvements.

2. Un *devoir* ne peut être ni *ferme* ni *faible:* c'est le cœur qui l'est. Mais le sens est si clair, que le sentiment ne peut être affaibli. Volt.

3. Var. De plus bas sentiments n'auraient pas méritée
Cette parfaite amour que vous m'aviez portée.
SÉVÈRE.
Ah! Pauline, excusez une aveugle douleur.

Je nommais inconstance, et prenais pour un crime
De ce juste devoir l'effort le plus sublime [1].
De grâce, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;
Et cachant par pitié cette vertu si rare,
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence
Contre qui mon devoir a trop peu de défense!
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte;
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SÉVÈRE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE.

Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE.

Je veux mourir des miens ; aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens ; ils souilleraient ma gloire.

SÉVÈRE.

Ah! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne ?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne [2].
Adieu : je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement, par une mort pompeuse,
De mes premiers exploits l'attente avantageuse,

1. VAR. Je nommais inconstance, et prenais pour des crimes
D'un vertueux devoir les efforts légitimes.

2. VAR. D'un cœur comme le mien qu'est-ce qu'elle n'obtienne?
Vous réveillez les soins que je dois à la mienne.

Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice [1];
Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE.

Puisse le juste ciel, content de ma ruine,
Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline!

PAULINE.

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur!

SÉVÈRE.

Il la trouvait en vous.

PAULINE.

Je dépendais d'un père.

SÉVÈRE.

O devoir qui me perd et qui me désespère!
Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

Je vous ai plaints tous deux, j'en verse encor des larmes;
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes [2]:
Vous voyez clairement que votre songe est vain;
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi respirer du moins si tu m'as plainte:
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte;
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés;
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi! vous craignez encor?

PAULINE.

Je tremble, Stratonice:
Et bien que je m'effraie avec peu de justice [3],

1. Var. Je la veux éviter mêmes au sacrifice.

2. On dit *hors d'alarmes, hors de crainte, hors de danger;* mais non *hors de ses alarmes, de sa crainte, de son danger,* parce qu'on n'est pas hors de quelque chose qu'on a; il est *hors de mesure,* et non *hors de sa mesure.* Volt.

3. Var. Et, quoique je m'effraie avec peu de justice.

Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue,
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui [1].

PAULINE.

Je crois même au besoin qu'il serait son appui :
Mais soit cette croyance ou fausse, ou véritable,
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable;
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'est trop verser de pleurs; il est temps qu'ils tarissent :
Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent;
Malgré les faux avis par vos dieux envoyés,
Je suis vivant, Madame, et vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long, et ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie;
J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sais; mais enfin j'en prends peu de souci.
Je suis dans Mélitène; et quel que soit Sévère,
Votre père y commande, et l'on m'y considère;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison :
On m'avait assuré qu'il vous faisait visite,
Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste et confus;
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage?

PAULINE.

Je ferais à tous trois un trop sensible outrage [2].
J'assure mon repos que troublent ses regards :

1. VAR. Vous-même êtes témoin des vœux qu'il fait pour lui.
2. *Je ferais à tous trois un trop sensible outrage*, est admirable. VOLT.

La vertu la plus ferme évite les hasards ;
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte;
Et, pour vous en parler avec une âme ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre.
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre;
Et, bien que la vertu triomphe de ses feux,
La victoire est pénible, et le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, et devoir trop sincère [1],
Que vous devez coûter de regrets à Sévère!
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux!
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux!
Plus je vois mes défauts et plus je vous contemple,
Plus j'admire...

SCÈNE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

Seigneur, Félix, vous mande au temple;
La victime est choisie, et le peuple à genoux;
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, Madame?

PAULINE.

Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme;
Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir.
Adieu : vous l'y verrez; pensez à son pouvoir,
Et ressouvenez-vous que sa valeur est grande [2].

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende;
Et comme je connais sa générosité,
Nous ne nous combattrons que de civilité.

SCÈNE VI.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Où pensez-vous aller?

POLYEUCTE.

Au temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle!

1. Un devoir n'est ni *sincère*, ni *dissimulé*. VOLT.
2. VAR. Et vous ressouvenez que sa faveur est grande.

Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc les autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple ou les y terrasser [1].
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir [2].
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

1. VAR. Et mourir dans leur temple ou bien les en chasser.
2. VAR. Je le viens de promettre, et je vais l'accomplir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter [1],

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait;
La foi que j'ai reçue aspire à son effet.
Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe [2];
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourments, je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber:
Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.
Qui craint de le nier, dans son âme le nie;
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse!
D'où vient cette froideur?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant; suivons ce saint effort.
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang;
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.

1. Var. Par une sainte vie il la faut mériter.
2. Var. Voyez que votre vie à Dieu mêmes importe.

Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite [1]
Que vous me souhaitiez et que je vous souhaite ?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous [2].

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime;
Comme encor tout entière elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément :
Mais cette même grâce en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur :
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier [3].
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes;
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps; le sacrifice est prêt;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule

1. En poésie, *amour* est indifféremment du féminin ou du masculin.

2. « *Grand peine, grand chambre, grand peur, grand mère, grand messe*, etc., doivent toujours s'écrire sans apostrophe, parce qu'il n'y a dans ces mots aucun retranchement de lettre. C'est en vertu d'une vieille règle, presque tombée en désuétude, et qui voulait que les adjectifs dérivés de mots latins n'ayant qu'une forme pour le masculin et le féminin, s'écrivissent aussi en français avec une seule forme.

3. Il fallait, *pour me fortifier*. VOLT. — Oui, en prose, et suivant les règles actuelles; mais du temps de Corneille et de Molière, *à* était employé souvent avec la valeur de la préposition *ad* des latins, dans le sens de *pour*, comme dans la première scène de cet acte où Corneille a mis dans la bouche de Sévère :

Le reste est un prétexte *à* soulager ma peine.

Remarquez que c'est un vers refait par le poète, qui n'aurait pas remplacé un vers médiocre, comme celui qui est dans la variante, par un autre qui aurait péché contre les lois du langage. Notons donc l'emploi de la préposition *à* dans le sens de *pour* comme un archaïsme, et non comme un solécisme. Molière a dit :

Pour de l'esprit, j'en ai sans doute, et du bon goût
A juger sans étude et raisonner de tout.
(*Le Misanthrope*, III, 1.)

Et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets *à m'échauffer la bile*.
(*Ibid.*, I, 1.)

Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal [1];
Allons briser ces dieux de pierre et de métal;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste;
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.

NÉARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous [2].

ACTE III.

SCÈNE I.

PAULINE.

Que de soucis flottants, que de confus nuages
Présentent à mes yeux d'inconstantes images!
Douce tranquillité, que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer!
Mille agitations, que mes troubles produisent,
Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent;
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister;
Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.
Mon esprit embrassant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine,
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet [3],
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.
Sévère incessamment brouille ma fantaisie :
J'espère en sa vertu, je crains sa jalousie;
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
L'entrevue aisément se termine en querelle;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre un désespéré qui peut trop attenter [4].
Quelque haute raison qui règle leur courage,

1. *En éclairer* est dur à l'oreille. Il faut éviter ces cacophonies; de plus, on éclaire des yeux; on n'éclaire point un aveuglement, on le dissipe, on le guérit. VOLT.

2. VAR. Allons mourir pour lui comme il est mort pour nous.

3. VAR. Mille pensers divers, que mes troubles produisent,
Dans mon cœur incertain à l'envi se détruisent;
Nul espoir ne me flatte où j'ose persister;
Nulle peur ne m'effraie où j'ose m'arrêter.
. . . .
Veut tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine;
L'un et l'autre le frappe avec si peu d'effet...

4. VAR. L'autre un désespéré qui le lui veut ôter.

L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage;
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir
Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
Consumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colère et de la défiance;
Et, saisissant ensemble et l'époux et l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
Mais que je me figure une étrange chimère!
Et que je traite mal Polyeucte et Sévère,
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvait s'affranchir de ces communs défauts!
Leurs âmes à tous deux d'elles-mêmes maîtresses [1]
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses:
Ils se verront au temple en hommes généreux.
Mais, las! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux [2].
Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,
Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,
Si mon père y commande, et craint ce favori,
Et se repent déjà du choix de mon mari?
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte [3];
En naissant il avorte, et fait place à la crainte;
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux! faites que ma peur puisse enfin se tromper!

SCÈNE II.

AULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Mais sachons-en l'issue [4]. Eh bien? ma Stratonice,
Comment, s'est terminé ce pompeux sacrifice?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus?

STRATONICE.

Ah! Pauline!

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçus?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés?

1. *Leurs âmes à tous deux*, cette expression n'est pas française. VOLT. — Il faudrait *à tous les deux*. On ne doit pas dire *tous deux*, plus qu'on ne dit *tous dix*, *tous vingt*, etc.

2. On dirait bien de deux rivaux ennemis, c'est beaucoup pour eux de se voir, c'est-à-dire, ils ont fait un grand effort, ils ont surmonté leur aversion, ils ont pris sur eux de se voir: ici l'auteur veut dire, *il est dangereux qu'ils se voient;* mais il ne le dit pas. VOLT.

3. *Si peu que j'ai d'espoir* n'est pas français; il faut, *le peu*. ID. — parce que *peu*, signifiant une petite quantité, exprime alors tout ce qu'on veut dire.

4. *Issue* se rapporte à *peur*: une peur n'a point d'issue. VOLT.

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens...

PAULINE.

Parle donc : les chrétiens...?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE.

Ce serait peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus....

PAULINE.

Il est mort!

STRATONICE.

Non, il vit; mais, ô pleurs superflus!
Ce courage si grand, cette âme si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux:
C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux,
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilége impie, en un mot, un chrétien.

PAULINE.

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures?

PAULINE.

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi;
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que ce Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir; ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr :
Qui trahit tous nos dieux aurait pu vous trahir [1].

PAULINE.

Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie [2],

1. VAR. Qui trahit bien les dieux aurait pu vous trahir.
2. VAR. Et si de cet amour tu peux être ébahie.

Apprends que mon devoir ne dépend point du sien;
Qu'il y manque, s'il veut; je dois faire le mien.
Quoi! s'il aimait ailleurs, serais-je dispensée
A suivre, à son exemple, une ardeur insensée [1]?
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur;
Je chéris sa personne, et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon père?

STRATONICE.

Une secrète rage, un excès de colère.
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice [2],
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE.

Quoi! Néarque en est donc?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit;
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras, le traînait au baptême.
Voilà ce grand secret et si mystérieux
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs;
En qualité de femme, ou de fille, j'espère
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père.
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple;
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.
Le prêtre avait à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect,

1. *Dispensée à* n'est pas français; elle veut dire, *serais-je autorisée à?* — *A suivre une ardeur* est un barbarisme; on ne suit point une ardeur. VOLT.
2. *Sur lui faire agir sa justice* n'est pas français; il faut *agir contre lui*, ou *déployer sur lui*. VOLT.

Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect[1].
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie,
Des mystères sacrés hautement se moquait,
Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.
Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence,
« Quoi! lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
« Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois? »
Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes[2];
L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux.
« Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple; oyez tous[3] :
« Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
« De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
« Seul être indépendant, seul maître du destin,
« Seul principe éternel et souveraine fin[4].
« C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
« Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie;
« Lui seul tient en sa main le succès des combats;
« Il le veut élever, il le peut mettre à bas[5];
« Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense;
« C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense :
« Vous adorez en vain des monstres impuissants. »
Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel!
Du plus puissant des dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les mystères troublés, le temple profané,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
Félix... mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre et plein d'émotion!
Qu'il montre de tristesse et d'indignation!

1. VAR. Que l'on s'est aperçu de leur peu de respect.

2. Corneille emploie indifféremment cet adverbe *même* avec un *s* et sans *s*. VOLT.

3. On ne se sert aujourd'hui presque jamais du verbe *ouïr* qu'à l'infinitif et aux temps formés du participe. ACADÉMIE.

VAR. Oyez, Félix, suit-il; oyez peuple, oyez tous.

4. VAR. Seul maître du destin, seul être indépendant,
Substance qui jamais ne reçoit d'accident.

5. VAR. Il le veut élever, il le peut mettre bas.

SCÈNE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Une telle insolence avoir osé paraître!
En public! à ma vue! il en mourra, le traître!

PAULINE.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX.

Je parle de Néarque, et non de votre époux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre;
La grandeur de son crime et de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX.

Je pouvais l'immoler à ma juste colère :
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur;
Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.
Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre.
La crainte de mourir et le désir de vivre
Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace :
Cette indiscrète ardeur tourne bientôt en glace,
Et nous verrons bientôt son cœur inquiété
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage [1]?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit; mais, hélas! où me renvoyez-vous?
Et quels tristes hasards ne court point mon époux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
Le bien que j'espérais de la bonté d'un père?

1. VAR. N'en avez plus l'esprit si fort inquiété;
Il se repentira de son impiété.
PAULINE.
Quoi! vous espérez donc qu'il change de courage!

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devais même peine à des crimes semblables [1];
Et, mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi la justice à l'amour paternel [2];
Je me suis fait pour lui moi-même criminel;
Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remercîments que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je sais quel est l'humeur et l'esprit d'un chrétien.
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure :
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la tout entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui [3].

1. VAR. La même peine est due à des crimes semblables.

2. *Et, mettant différence...* La suppression de l'article n'est permise que dans le style marotique. — *Trahir la justice à l'amour paternel* n'est pas français. VOLT. — C'est un latinisme; *trahir* veut dire *livrer à.*

3. On dit, *autant que*, et non pas *autant comme.* — *Soi* ne se dit qu'à l'indéfini; il faut faire quelque chose pour *soi,* il travaille pour *lui.* VOLT. — Critique peu réfléchie : la langue française du XVII[e] siècle est pleine de latinisme, et souvent notre syntaxe se réglait sur la syntaxe latine; c'est ainsi que les écrivains mettaient *soi* partout où les latins auraient mis *se*, et *lui* où ils auraient mis *ille;* ex. :

Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend en tout temps si content de *soi-même.*
(MOLIÈRE, *les Femmes savantes*, I, 3.)

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après *soi.*
(RACINE, *Phèdre*, II, 5.)

« Il n'ouvre la bouche que pour répondre,.... il crache presque sur *soi.* » (LA BRUYÈRE, ch. 7, édit. de M. Hemardinquer). — L'emploi de *soi* au lieu de *lui*, donne quelquefois plus d'exactitude au langage, ex. :

Toi, Sosie ! — Oui, Sosie ; et si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à *soi.*

Substituez *lui* à *soi*, comme on ferait auj., et vous avez une amphibologie; car *lui* se rapporterait aussi bien à *Sosie* qu'à *quelqu'un.*

« Dieux immortels, dit-elle en *soi-même*, est-ce donc ainsi que sont faits les monstres? » (LA FONTAINE, *Psyché*, I.)

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être.
Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE.

Mon père, au nom des dieux...

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,
Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien! qu'il leur en fasse [1].

PAULINE.

Au nom de l'Empereur, dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main; mais s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il?

FÉLIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles;
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'État se mêle au sacrilége [2],
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilége.

PAULINE.

Quel excès de rigueur!

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

FÉLIX.

Les dieux et l'Empereur sont plus que ma famille.

1. Le lecteur voit sans doute combien tout ce dialogue est vif, pressé, naturel, intéressant; c'est un chef-d'œuvre. VOLT. — La tragédie de *Polyeucte* a encore un mérite, c'est celui d'un dialogue, souvent d'une rapidité et d'une vivacité qui lui sont particulières. Voyez la scène entre Polyeucte et Néarque (Acte II, sc. VI), celle entre Félix et sa fille (Acte III, sc. III), et enfin celle où Polyeucte ne quitte le théâtre que pour être mené au supplice (Acte V, sc. III). LA HARPE.

2. VAR. Où le crime d'Etat se mêle au sacrilége.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter.

FÉLIX.

J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste,
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste?
S'il nous semblait tantôt courir à son malheur,
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance,
Que deux fois en un jour il change de croyance;
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
Que sans l'examiner son âme ait embrassée :
Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous portait au temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste .
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste;
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux[1];
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux :
Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les mènent au but où tendent leurs désirs :
La mort la plus infâme ils l'appellent martyre.

FÉLIX.

Eh bien donc! Polyeucte aura ce qu'il désire :
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon père...

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Albin, en est-ce fait?

ALBIN.

Oui, seigneur; et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie?

ALBIN.

Il l'a vu, mais hélas! avec un œil d'envie.
Il brûle de le suivre, au lieu de reculer;
Et son cœur s'affermit au lieu de s'ébranler.

1. Var. Ils cherchent de la gloire à mépriser les dieux.

PAULINE.

Je vous le disais bien. Encore un coup, mon père,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime[1];
Il est de votre choix la glorieuse estime;
Et j'ai, pour l'accepter éteint le plus beau feu
Qui d'une âme bien née ait mérité l'aveu[2].
Au nom de cette aveugle et prompte obéissance
Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance,
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour!
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,
Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons; ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs;
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs,
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache[3]
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien;
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez; n'irritez plus un père qui vous aime;
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir[4] :
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grâce, permettez...

FÉLIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je;

1. *Je l'ai de votre main* est admirable. Dans le vers qui suit, *la glorieuse estime de votre choix* est un barbarisme. VOLT.

2. VAR. Et j'ai pour l'accepter éteint les plus beaux feux
Qui d'une âme bien née aient mérité les vœux.

3. VAR. Vous m'importunez trop.

PAULINE.

Dieux! que viens-je d'entendre!

FÉLIX.

Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre:
Par tant de vains efforts malgré moi m'en toucher,
C'est perdre avec le temps des pleurs à me fâcher.
Vous m'en avez donné; mais je veux bien qu'on sache.

4. VAR Tantôt jusques ici je le ferai venir

Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCÈNE V.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Albin, comme est-il mort[1]?

ALBIN.

En brutal, en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement,
Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche;
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut;
On l'a violenté pour quitter l'échafaud:
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire[2].

FÉLIX.

Que je suis malheureux!

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint;
De pensers sur pensers mon âme est agitée,
De soucis sur soucis elle est inquiétée[3];
Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,
La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir;
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables;
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables;
J'en ai de généreux qui n'oseraient agir:
J'en ai même de bas, et qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre,

1. Il faut *comment.* VOLT. — Au XVIIe siècle, *comme* s'employait indifféremment pour *comment;* Molière a dit: (*Misanthrope,* I, 1):

Et quand je vous demande après *comme* il se nomme.

Et en prose: « Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez *comme* il faut vivre? (ID. *Le Festin de Pierre,* IV, 7). — Il est évident que si *comme* n'avait pas été la locution usitée alors, Molière aurait mis *comment,* puisque sa phrase comprend déjà un *comme,* qui a le sens de *semblable à, pareil à.*

2. VAR. Mais vous n'êtes pas prêt encor de le réduire.

3. Il n'y a pas là d'élégance, mais il y a de la vivacité de sentiment. VOLT.

Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre;
Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,
J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver;
Je redoute leur foudre, et celui de Décie;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie.
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-père;
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FÉLIX.

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux[1];
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux :
On ne distingue point quand l'offense est publique;
Et lorsqu'on dissimule un crime domestique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévère me perdrait, si j'en usais ainsi :
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avais différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné;
Et de tant de mépris son esprit indigné[2],
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence,
Il rallume en son cœur déjà quelque espérance;
Et, croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand'peine banni.
Juge si sa colère, en ce cas implacable,
Me ferait innocent de sauver un coupable,
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés.
Te dirai-je un penser indigne, bas, et lâche?
Je l'étouffe, il renaît; il me flatte, et me fâche :

1. Un *ordre à punir* est un solécisme. VOLT. — Il ne l'était pas du temps de Corneille; on lit dans Molière (*Pourceaugnac*, I, 3) : « Lorsque si généreusement on vous vit prêter votre témoignage *à faire pendre* ces deux personnes qui ne l'avaient pas mérité. » — Outre cet exemple en prose, il y en a plusieurs autres encore en vers.

2. VAR. Et des mépris reçus son esprit indigné.

L'ambition toujours me le vient présenter ;
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appui de ma famille ;
Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,
J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie :
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir !

ALBIN.

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

FÉLIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort ;
Et nous verrons après ce que pourra Pauline [1].

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine ?

FÉLIX.

Ne me presse point tant ; dans un tel déplaisir,
Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle [2],
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée [3] ;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons, et s'il persiste à demeurer chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

1. VAR. Et nous verrons après le pouvoir de Pauline.
2. *Rébeller* ne se dit plus, et devrait se dire, puisqu'il vient de *rebelle, rébellion*. VOLT. — *Rébeller*, ou plutôt *se rébeller*, est dans la 6e édit. du Dictionnaire de l'Académie, publiée en 1835, et l'Académie ne dit pas que ce verbe soit inusité.
3. VAR. Et même sa prison n'est pas fort assurée.

ACTE IV.

SCÈNE I.

POLYEUCTE, CLÉON, TROIS AUTRES GARDES.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que surtout j'appréhende!
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi:
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes;
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours;
Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.
Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader[1]
Mais comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligerait d'aller quérir Sévère[2];
Je crois que sans péril on peut me satisfaire[3]·
Si j'avais pu lui dire un secret important,
Il vivrait plus heureux, et je mourrais content.

CLÉON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévère à mon défaut fera ta récompense.
Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

CLÉON.

Je serai de retour, Seigneur, dans un moment[4].

1. VAR.

CLÉON.

Nous n'osons plus, Seigneur, vous rendre aucun service.

POLYEUCTE.

Je ne vous parle pas de me faire évader.

2. *Quérir* ne se dit plus. VOLT. — C'est dommage, car *chercher* qu'on lui a substitué à un sens vague, et souvent presque contraire: on va *quérir* une personne, une chose là où on sait qu'elle est; on *cherche* un objet, un individu perdu ou caché. — « *Quérir* ne s'emploie qu'à l'infinitif, et avec les verbes *aller, venir, envoyer*. Il a vieilli. » ACAD.

3. VAR. Je crois que sans péril cela se peut bien faire.

4. VAR. Puisque c'est pour Sévère, à tout je me dispense.

SCÈNE II.

POLYEUCTE.

(Les gardes se retirent aux coins du théâtre.)

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
    Toute votre félicité,
    Sujette à l'instabilité,
    En moins de rien tombe par terre;
    Et comme elle a l'éclat du verre,
    Elle en a la fragilité [1].
Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables
    Par qui les grands sont confondus;
    Et les glaives qu'il tient pendus [2]
    Sur les plus fortunés coupables [3]
    Sont d'autant plus inévitables
    Que leurs coups sont moins attendus.
Tigre altéré de sang, Décie impitoyable [4],
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens :
De ton heureux destin vois la suite effroyable;
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue;
    Rien ne t'en saurait garantir;
    Et la foudre qui va partir,

POLYEUCTE.
Lui-même, à mon défaut, fera ta récompense.
Le plus tôt vaut le mieux; va donc, et promptement.
CLÉON.
J'y cours, et vous m'aurez ici dans un moment.

1. C'est là un de ces *concetti*, un de ces faux brillants qui étaient tant à la mode. Ce n'est pas l'éclat qui fait la fragilité; les diamants, qui éclatent bien davantage, sont très-solides. VOLT. — Corneille traduit ce vers de P. Syrus.

Fortuna vitrea est; tum cum splendet frangitur.

Il s'est rencontré avec Godeau, très-médiocre poëte du temps, qui, dans une ode à Louis XIII, ode antérieure aux premières représentations de *Polyeucte*, avait dit :

Mais leur gloire tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

2. Qu'il tient *suspendus* serait mieux. *Pendus* n'est pas agréable. VOLT.
3. VAR. Dessus ces illustres coupables.
4. VAR. Tigre affamé de sang, Décie impitoyable.

Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.
Que cependant Félix m'immole à ta colère;
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux [1];
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien [2] :
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.
Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.
C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appas dont il était charmé;
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières [3].

SCÈNE III.

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite [4]?
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?

1. VAR. Qu'un rival plus puissant lui donne dans les yeux.
2. VAR. Vains appas, vous ne m'êtes rien.
3. *Coutumier, ère*, ne s'emploie plus que dans le style très-familier.
4. VAR. Et l'effort généreux de cette amour parfaite
Vient-il à mon secours ou bien à ma défaite?
A remplace ici *pour*, comme plus haut.

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même [1] ;
Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime [2] ;
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute la province,
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux :
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous;
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance [3];
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considère plus; je sais mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages [4].
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue;
Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie;
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes;
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges.

1. *Point* est ici une faute contre la langue; il faut *vous n'avez d'ennemis que vous-même*. VOLT.

2. VAR. Vous seul vous haïssez, lorsque chacun vous aime.

3. On ne peut dire *après votre naissance, après votre pouvoir*, comme on dit, *après vos exploits*. *Voyez notre espérance*, est le contraire de ce qu'elle entend; car elle entend, voyez la juste terreur qui nous reste, voyez où vous nous réduisez; vous, d'une si grande naissance, vous qui avez tant de pouvoir! VOLT.

4. L'espoir que *les grands courages forment sur des avantages* n'est pas une faute contre la syntaxe; mais cela n'est pas bien écrit : la raison en est qu'il ne faut pas un grand courage pour espérer une grande fortune quand on est gendre d'un gouverneur de *toute la province*, et estimé chez le *prince*. VOLT.

Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux!
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage:
Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat;
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire;
Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne:
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort!

PAULINE.

Quel Dieu!

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline : il entend vos paroles[1];
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez:
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment : laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir:
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir[2],
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre, et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie...
Mais que sert de parler de ces trésors cachés

1. *Tout beau* ne peut jamais être ennobli, parce qu'il ne peut-être accompagné de rien qui le relève; mais presque tout ce que dit Polyeucte dans cette scène est du genre sublime. VOLT.—*Tout beau*, du temps de Corneille, pouvait entrer dans le style noble.

2. On n'*ôte point des périls;* on vous sauve d'un péril; on détourne un péril; on vous arrache d'un péril. VOLT.

A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés?

PAULINE.

Cruel! car il est temps que ma douleur éclate [1],
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate;
Est-ce là ce beau feu? sont-ce là tes serments?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable;
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
Et je ne voulais pas de sentiments forcés:
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie [2];
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie;
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas!
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée?
Je te suis odieuse après m'être donnée!

POLYEUCTE.

Hélas!

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir!
Encor s'il commençait un heureux repentir [3],
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes!
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs [4]:
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière;
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne [5]:
Avec trop de mérite il vous plut la former,

1. Il me semble que ce couplet est tendre, animé, douloureux, naturel et très à sa place. VOLT.
2. VAR. Tu me quittes, ingrat, et mêmes avec joie.
3. VAR. Encore s'il marquait un heureux repentir.
4. VAR. Et si l'on peut au ciel emporter des douleurs,
J'en emporte de voir l'excès de vos malheurs.
5. Ce vers est admirable. VOLT.

Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt!...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense.
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu;
Il viendra; mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas [1].

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Étrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Éternelles clartés!

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAULINE.

Va, cruel, va mourir; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix [2].

1. Var. Au non de cet amour, venez suivre mes pas.
2. Le caractère de Polyeucte n'est ni moins bien conçu, ni moins bien traité que celui de Pauline. Il est plein de cet enthousiasme religieux, nécessaire pour justifier ses violences, et qui convient parfaitement à un chrétien qui court au

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser; ne t'en mets plus en peine;
Je vais...

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN, GARDES.

PAULINE.

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère? aurait-on cru qu'un cœur si généreux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux [1]?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite,
A ma seule prière il rend cette visite.
Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité [2],
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne [3],
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux,
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous;
Ne la refusez pas de la main d'un époux :
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre;
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi :
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi;
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

SCÈNE V.

SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Dans mon étonnement,
Je suis confus pour lui de son aveuglement [4];

martyre. LA HARPE. — Voilà ces admirables dialogues, à la manière de Corneille, où la franchise de la repartie, la rapidité du tour, et la hauteur des sentiments ne manquent jamais de ravir le spectateur. Que Polyeucte est sublime dans cette scène! Quelle grandeur d'âme, quel divin enthousiasme, quelle dignité! la gravité et la noblesse du caractère chrétien sont marquées jusque dans ces *vous* opposés aux *tu* de la fille de Félix : cela seul met déjà tout un monde entre le martyr Polyeucte et la païenne Pauline. CHATEAUBRIAND.

1. VAR. Sévère, est-ce le fait d'un homme généreux
De venir jusqu'ici braver un malheureux?
2. VAR. Je vous ai fait, Sévère, une incivilité.
3. VAR. Souffrez, avant mourir, que je vous la résigne.
4. Cette résignation de Polyeucte fait naître une des plus belles scènes qui soient au théâtre. VOLT.

Sa résolution a si peu de pareilles,
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit (mais quel cœur assez bas
Aurait pu vous connaître, et ne vous chérir pas?)
Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,
Sans regret il vous quitte : il fait plus, il vous cède,
Et, comme si vos feux étaient un don fatal,
Il en fait un présent lui-même à son rival!
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter
Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.
Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux;
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre [1],
Avant que...

PAULINE.

Brisons là; je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux [2],
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connaissez Pauline tout entière.
Mon Polyeucte touche à son heure dernière;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,
Aurait osé former quelque espoir sur sa perte :
Mais sachez qu'il n'est point de si cruel trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme après son triste sort [3],
Qui de quelque façon soit cause de sa mort :
Et, si vous me croyiez d'une âme si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine.
Vous êtes généreux; soyez-le jusqu'au bout.
Mon père est en état de vous accorder tout,
Il vous craint; et j'avance encor cette parole,

1. *En poudre, en cendre;* c'est une petite négligence qui n'affaiblit pas les sublimes et pathétiques beautés de cette scène. VOLT.

2. *chaleur qui sent les premiers feux*, et *qui pousse une suite*, cela est mal écrit, d'accord; mais le sentiment l'emporte ici sur les termes, et le reste est d'une beauté dont il n'y eut jamais d'exemple. Les Grecs étaient des déclamateurs froids en comparaison de cet endroit de Corneille. ID.

3. Par la construction, c'est le triste sort de cet homme qu'elle épouserait en secondes noces; et par le sens, c'est le triste sort de Polyeucte dont il s'agit. ID.

Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui ;
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande ;
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.
Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;
Et si ce n'est assez de votre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher :
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
Adieu. Résolvez seul ce que vous voulez faire.
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer [1],
Pour vous priser encor je le veux ignorer [2].

SCÈNE VI.

SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Qu'est-ce ci, Fabian ? quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur et le réduit en poudre !
Plus je l'estime près, plus il est éloigné ;
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné,
Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née ;
Avant qu'offrir des vœux, je reçois des refus :
Toujours triste, toujours et honteux et confus
De voir que lâchement elle ait osé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître ;
Et qu'une femme enfin dans la calamité [3]
Me fasse des leçons de générosité.
Votre belle âme est haute autant que malheureuse,
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline ; et vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne ;

1. Var. Je m'en vais sans réponse, après cette prière ;
Et, si vous n'êtes tel que je l'ose espérer.

2. Les larmes de Pauline n'ont pu rien sur Polyeucte ; elle s'adresse, pour le sauver, à celui même qui est le plus intéressé à ce qu'il meure, à son rival. Elle croit qu'un homme qui lui a paru digne d'elle doit être capable de ce trait de générosité. C'étaient là des beautés neuves et originales, dont personne n'avait donné l'idée. Cette délicatesse de sentiments ne se trouvait ni dans les théâtres des anciens, ni dans ceux des modernes ; elle était l'âme du grand Corneille. La Harpe.

3. Var. Et qu'une femme enfin dans l'infélicité.

Et que, par un cruel et généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille :
Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux :
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous?

SÉVÈRE.

La gloire de montrer à cette âme si belle
Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle,
Qu'elle m'était bien due, et que l'ordre des cieux
En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service;
Vous hasardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien.
Quoi! vous entreprenez de sauver un chrétien!
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toujours la haine de Décie?
C'est un crime vers lui si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE.

Cet avis serait bon pour quelque âme commune
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
Je suis encor Sévère; et tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire, et rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire;
Qu'après, le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content.
Je te dirai bien plus, mais avec confidence [1],
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense :
On les hait; la raison, je ne la connais point;
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connaître :
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître;
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Éleusine, et la Bonne Déesse,
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce,
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toutes sortes de dieux :
Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome;
Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme;

1. C'est là un des plus beaux endroits de la pièce; jamais on n'a mieux parlé de la tolérance. VOLT.

Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs :
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout :
Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux [1].
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes ;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons [2] ;
Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vu mutins ? les a-t-on vus rebelles ?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux ;
Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix ; commençons par son gendre ;
Et contentons ainsi, d'une seule action,
Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

1. Après ces vers, venaient les quatre suivants que Corneille a supprimés :

Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques,
Pour contenir un peuple ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa faiblesse affermir leur pouvoir.

Le sublime auteur de *Polyeucte* eut depuis quelque scrupule d'avoir fourni cette pâture aux esprits faibles qui se disent forts ; son génie était assez fort pour n'avoir pas besoin de faire entrer l'impiété dans les éléments de sa renommée : il est si facile, si dangereux et si bas d'insulter la religion de son pays, qu'il eût rougi d'une gloire achetée à ce prix : Corneille supprima donc ces vers dans l'édition de 1664. GEOFFROY.

Deux vers plus bas, on lisait les vers suivants, qui ne se trouvent que dans les premières éditions :

Jamais un adultère, un traître un assassin ;
Jamais d'ivrognerie, et jamais de larcin :
Ce n'est qu'amour entre eux, que charité sincère ;
Chacun y chérit l'autre, et le secourt en frère.

2. Remarquez ici que Racine, dans *Esther*, exprime la même chose en cinq vers :

Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
(Acte III, sc. 4.)

Sévère, qui parle en homme d'État, ne dit qu'un mot, et ce mot est plein d'énergie. Esther, qui veut toucher Assuérus, étend davantage cette idée. Sévère ne fait qu'une réflexion ; Esther fait une prière : ainsi l'un doit être concis, et l'autre déployer une éloquence attendrissante. Ce sont des beautés différentes, et toutes deux à leur place. On peut souvent faire de ces comparaisons ; rien ne contribue davantage à épurer le goût. VOLT.

ACTE V.

—

SCÈNE I.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère?
As-tu bien vu sa haine? et vois-tu ma misère [1]?

ALBIN.

Je n'ai rien vu en lui qu'un rival généreux,
Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine [2]!
Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline;
Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce;
Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter.
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de cour quelle est la politique,
J'en connais mieux que lui la plus fine pratique [3].
C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur:
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'Empereur.
De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime;
Épargnant son rival, je serais sa victime;
Et s'il avait affaire à quelque maladroit,
Le piége est bien tendu, sans doute il le perdrait [4]:
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule [5];
Il voit quand on le joue, et quand on dissimule;
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même, au besoin, j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!

FÉLIX.

Pour subsister en cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,

1. Le mot de *misère*, qu'on emploie souvent en vers pour *malheur*, peut n'être pas convenable ici, parce qu'il peut être entendu de la misère, c'est-à-dire de la bassesse des sentiments. VOLT.

2. VAR. Que tu le connais mal! tout son fait n'est que mine.

3. VAR. Je connais avant lui la cour et ses intrigues;
J'en connais les détours, j'en connais les pratiques.

4. Si l'*artifice est trop lourd* (voy. 8 vers plus haut) comment *le piége est-il bien tendu?* C'est une étrange inadvertance. LA HARPE.

5. VAR. Mais un vieux courtisan n'est pas si fort crédule.

Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir;
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grâce, grâce, Seigneur! que Pauline l'obtienne!

FÉLIX.

Celle de l'Empereur ne suivrait pas la mienne[1];
Et loin de le tirer de ce pas dangereux[2],
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet...

FÉLIX.

Albin, je m'en défie,
Et connais mieux que lui la haine de Décie;
En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux,
Lui-même assurément se perdrait avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie.
Amenez Polyeucte; et si je le renvoie,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX.

Il faut que je le suive,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre son parti;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti :
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître
Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir;
Et Sévère aussitôt, courant à sa vengeance,
M'irait calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me serait fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal[3]!
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage :
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage;
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer;

1. L'Empereur ne ferait pas grâce, comme moi, ne confirmerait pas la grâce que j'aurais faite.
2. VAR. Et, loin de le tirer de ce pas hasardeux.
3. VAR. Que votre défiance est un étrange mal!

Et, s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence :
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.
Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

SCÈNE II.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte? et la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens;
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens;
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter [1].

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître;
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être;
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il sera votre juge;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge;
Les rois et les bergers y sont d'un même rang:
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus, et quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive;
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités;
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances;

1. Ce vers fait un mauvais effet, parce qu'il affaiblit le beau vers de la scène suivante : *Où le conduisez-vous ? — A la mort. — A la gloire.* Voyez comme ces mots *où je m'en vais monter* gâtent, énervent ce sentiment, comme ce qui est superflu est toujours mauvais. VOLT.

Les plus cruels tourments lui sont des récompenses [1].
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions :
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre [2];
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien?

FÉLIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui? de Sévère?

FÉLIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard?
Portez à vos païens, portez à vos idoles,
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles.
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien;
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerais ici hors de saison;
Elle est un don du ciel, et non de la raison;
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer;
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre
Dont la condition répond mieux à la vôtre;
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux [3].
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites;

1. VAR. Aussi bien un chrétien n'est rien sans les souffrances;
Les plus cruels tourments nous sont des récompenses.

2. Ce mot *fâcheux* n'est pas le mot propre, c'est *difficile*. VOLT. — Ou peut-être *pénible?*

3. *Outrageux* n'est pas un mot usité; mais plusieurs auteurs s'en sont heureusement servis. VOLT. — *Outrageux* a été admis dans la 6e édition du dictionnaire de l'Académie, publié en 1835.

Mais, malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites [1],
Cette insolence enfin te rendrait odieux,
Et je me vengerais aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi! vous changez bientôt d'humeur et de langage!
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage!
Celui d'être chrétien s'échappe! et par hasard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard!

FÉLIX.

Va ne présume pas que, quoi que je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture.
Je flattais ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher,
Je voulais gagner temps pour ménager ta vie
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie:
Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puissants;
Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline:
O ciel!

SCÈNE III.

FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager;
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède [2].
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer:
Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,

1. VAR. Mais malgré ma bonté, qui croît quand tu l'irrites.
2. VAR. Ma pitié, tant s'en faut, cherche à vous soulager;
Notre amour vous emporte à des douleurs si vraies,
Que rien qu'un autre amour ne peut guérir ces plaies.

Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi?
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire [1];
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur;
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline :
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment[2];
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement;
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.
Si tu peux rejeter de si justes désirs,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs;
Ne désespère pas une âme qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi,
Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne.
C'en est assez : Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos dieux et vous.

PAULINE.

Ah! mon père, son crime à peine est pardonnable;
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable :
La nature est trop forte, et ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais :
Un père est toujours père, et sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.
Jetez sur votre fille un regard paternel :
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel;
Et les dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement [3],
En injuste rigueur un juste châtiment :
Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables;
Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire;

1. On dit bien *se faire des efforts*, mais non pas *faire des efforts à soi*, il faut *sur soi*. VOLT.

2. Le mot propre est *dompter*. ID.

3. Il est triste que *redoublement* ne puisse se dire en cette occasion : le sens est beau; mais on n'a jamais appelé *redoublement* la mort d'un mari et d'une femme. VOLT.

Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père :
Rien n'en peut effacer le sacré caractère;
Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé.
Je me joins avec vous contre cet insensé.
Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible?
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché [1]?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché?
Ne reconnais-tu plus ni beau-père, ni femme,
Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme?
Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce!
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour et son effort,
Après m'avoir montré cette soif du baptême,
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble! ah! ruses de l'enfer!
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher!
Vos résolutions usent trop de remise;
Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour [2],
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ·
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux;
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple, et brisé leurs autels;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'Empereur.

1. VAR. Peux-tu voir tant de pleurs d'un cœur si détaché?
2. VAR. Et qui, par un excès de cette même amour.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cede à ma juste fureur .
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie!
Adore-les, te dis-je; ou renonce à la vie [1].

POLYEUCTE.

Je suis chrétien [2].

FÉLIX.

Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire [3].
Chère Pauline, adieu; conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai partout et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs [4].

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse.
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû,
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à présent se déploie,
Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie,
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.

1. *Renonce à la vie* n'enchérit point sur *mourir* : quand on répète la pensée, il faut fortifier l'expression. VOLT.

2. Ce mot, *je suis chrétien*, deux fois répété, égale les plus beaux mots des *Horaces*. Corneille, qui se connaissait si bien en sublime, a senti que l'amour pour la religion pouvait s'élever au dernier degré d'enthousiasme, puisque le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté, et le Ciel comme sa patrie. CHATEAUBRIAND.

3. Dialogue admirable et toujours applaudi. VOLT.

4. VAR. Je te suivrai partout, et mêmes au trépas.

POLYEUCTE.

Sortez de votre erreur, ou ne me suivez pas.

Mais n'es-tu point surpris de cette dureté?
Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables [1],
Ou des impiétés à ce point exécrables?
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé :
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé [2];
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes :
Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,
Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,
J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie;
Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang,
Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc [3].

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit, mais, quoi qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline et que son désespoir
Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir [4]...

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'elle fera paraître
De mes commandements pourra troubler l'effet :
Vas donc y donner ordre, et voir ce qu'elle fait;
Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle,
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle;
Tâche à la consoler. Va donc; qui te retient?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin, Seigneur, elle revient.

1. *Impénétrable* n'est pas le mot propre; il signifie caché, dissimulé, qu'on ne peut découvrir, qu'on ne peut pénétrer, et ne peut jamais être mis à la place d'*inflexible*. VOLT.

2. VAR. Du moins, j'ai satisfait à mon cœur affligé :
Pour amollir le sien je n'ai rien négligé

3. VAR. Jamais nos vieux héros n'ont eu de mauvais sang
Qu'ils n'eussent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

4. Remarquez que nous employons souvent le mot *savoir* en poésie assez mal à propos : *j'ai su le satisfaire*, pour *je l'ai satisfait; j'ai su lui plaire*, au lieu de *je lui ai plu*, il ne faut employer ce mot que quand il marque quelque dessein. VOLT.

SCÈNE V.

FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
Cette seconde hostie est digne de ta rage[1] :
Joins ta fille à ton gendre; ose : que tardes-tu?
Tu vois le même crime, ou la même vertu :
Ta barbarie en elle a les mêmes matières[2].
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir[3].
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée :
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit;
Redoute l'Empereur, appréhende Sévère :
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste;
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir;
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor, Félix? je suis chrétienne;
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne;
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux[4].

SCÈNE VI.

FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SÉVÈRE.

Père dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique;
Polyeucte est donc mort! et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités!

1. *Hostie* signifiait alors victime. Volt.
2. Une *barbarie qui a de matières*, et *matières en elle*, cela est un peu barbare. Id.
3. Pléonasme. Id.
4. *T'assure en terre* n'est pas français : elle veut dire, *affermit ton pouvoir sur la terre*. Volt.

La faveur que pour lui je vous avais offerte,
Au lieu de le sauver, précipite sa perte!
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir;
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir!
Eh bien! à vos dépens vous verrez que Sévère [1]
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux dieux ce service fidèle;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
Adieu; mais quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras d'où partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, et d'une âme apaisée [2]
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conserver mes tristes dignités;
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre :
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre;
Je m'y trouve forcé par un secret appas;
Je cède à des transports que je ne connais pas;
Et, par un mouvement que je ne puis entendre [3],
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant;
Son amour épandu sur toute la famille
Tire après lui le père aussi bien que la fille.
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce :
Heureuse cruauté dont la suite est si douce!
Donne la main, Pauline. Apportez des liens;
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens.
Je le suis, elle l'est, suivez votre colère.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père!
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVÈRE.

Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle!
De pareils changements ne vont point sans miracle,
Sans doute vos chrétiens qu'on persécute en vain

1. VAR. Eh bien! à vos dépens, vous saurez que Sévère.
2. VAR. Arrêtez-vous, Sévère, et d'une âme apaisée,
3. *Comprendre* semblerait plus juste qu'*entendre*. VOLT.

Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain,
Ils mènent une vie avec tant d'innocence[1],
Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance :
Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire,
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire;
Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,
Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine;
Je les aime, Félix, et de leur protecteur
Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur[2].
  Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque;
Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.
Je perdrai mon crédit envers Sa Majesté,
Ou vous verrez finir cette sévérité[3];
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,
Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inspirer bientôt toutes ses vérités!
  Nous autres, bénissons notre heureuse aventure :
Allons à nos martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu[4].

1. *On mène une vie innocente,* et non pas *avec innocence.* VOLT.

2. Il y avait auparavant *en vous;* cela paraissait un contre-sens : il semblait que ce fût Félix, chrétien, qui pût être persécuteur. Corneille corrigea *sur vous*, mais c'est une faute de langage; on persécute un homme, et non *sur* un homme. ID.

3. VAR. Ou bien il quittera cette sévérité.

4. L'extrême beauté du rôle de Sévère, la situation piquante de Pauline, sa scène admirable avec Sévère, au quatrième acte assurent à cette pièce un succès éternel : non-seulement elle enseigne la vertu la plus pure, mais la dévotion et la perfection du christianisme. *Polyeucte* et *Athalie* sont la condamnation éternelle de ceux qui, par une jalousie secrète, voudraient proscrire un art sublime dont les beautés n'effacent que trop leurs ouvrages. ID.

FIN DE POLYEUCTE.

EXAMEN DE POLYEUCTE

PAR CORNEILLE

Ce martyre est rapporté par Surius sur le neuvième de janvier. Polyeucte vivait en l'année 250, sous l'empereur Décius. Il était Arménien, ami de Néarque, et gendre de Félix, qui avait la commission de l'Empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ces édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-père, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'histoire; le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix gouverneur d'Arménie, et ai pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre, et donner un prétexte à Sévère de venir en cette province, sans faire éclater son amour avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, et n'a aucun mélange de faiblesse. J'en ai déjà parlé ailleurs, et pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici que Minturnus, dans son *Traité du Poëte*, agite cette question, *si la Passion de Jésus-Christ et les martyres des saints doivent être exclus du théâtre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté*, et résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius, qui non-seulement a traduit la *Poétique* de notre philosophe, mais a fait un *Traité de la constitution de la Tragédie* selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyre des Innocents. L'illustre Grotius a mis sur la scène la Passion même de Jésus-Christ et l'histoire de Joseph; et le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté, et de la mort de saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai hasardé ce poëme, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose, et d'y mêler des épisodes d'invention : aussi m'était-il plus permis sur cette matière qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des saints, et nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le théâtre, que sur ce que nous empruntons des autres histoires; mais nous devons une foi chrétienne et indispensable à tout ce qui est dans la *Bible*,

qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint-Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poëmes; mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour notre théâtre, et ne s'y sont-ils proposé pour exemple que la constitution la plus simple des anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé : les anges qui bercent l'enfant Jésus, et l'ombre de Mariamne avec les furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agréments qu'il n'a pas trouvés dans l'Évangile. Je crois même qu'on en peut supprimer quelque chose quand il y a apparence qu'il ne plairait pas sur le théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place, car alors ce serait changer l'histoire, ce que le respect que nous devons à l'Écriture ne permet point. Si j'avais à y exposer celle de David et de Bethsabée, je ne décrirais pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, mais je me contenterais de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle manière cet amour se serait emparé de son cœur.

Je reviens à *Polyeucte,* dont le succès a été très-heureux. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna* et de *Pompée ;* mais il y a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. L'unité d'action, et celle de jour et de lieu, y ont leur justesse; et les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnaissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que, si nous appliquons ce poëme à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère; et cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité d'obéir à la règle. Quand le roi envoie ses ordres dans les villes pour y faire rendre des actions de grâces pour ses victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du ciel, on ne les exécute pas dès le jour même; mais aussi il faut du temps pour assembler le clergé, les magistrats et les corps de ville, et c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos acteurs n'avaient ici aucune de ces assemblées à faire.

Il suffisait de la présence de Sévère et de Félix, et du ministère du grand-prêtre; ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice à un autre jour. D'ailleurs, comme Félix craignait ce favori, qu'il croyait irrité du mariage de sa fille, il était bien aise de lui donner le moins d'occasions de tarder qu'il lui était possible, et de tâcher, durant son peu de séjour, à gagner son esprit par une prompte complaisance, et montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'Empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez exacte, puisque tout s'y passe dans une salle ou antichambre commune aux appartements de Félix et de sa fille. Il semble que la bienséance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette antichambre pour trouver Sévère, dont elle devrait attendre la visite dans son cabinet. A quoi je réponds qu'elle a eu deux raisons de venir au-devant de lui : l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son père redoutait l'indignation, et qu'il lui avait commandé d'adoucir en sa faveur; l'autre, pour rompre plus aisément la conversation avec lui; en se retirant dans ce cabinet, s'il ne voulait pas la quitter à sa prière, et se délivrer, par cette retraite, d'un entretien dangereux pour elle; ce qu'elle n'eût pu faire, si elle eût reçu sa visite dans son appartement.

Sa confidence avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avait eu pour ce cavalier, me fait faire une réflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos théâtres d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret justement au jour de l'action qui se représente, et non-seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le spectateur, en les faisant apprendre par un des acteurs à l'autre; mais il faut prendre garde avec soin que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer jusque-là, aussi bien que le spectateur, et que quelque occasion tirée du sujet oblige celui qui les récite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si longtemps. L'Infante, dans *le Cid*, avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, et l'aurait pu faire un an ou six mois plus tôt. Cléopâtre, dans *Pompée*, ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion; elle lui conte la passion de César pour elle, et comme

Chaque jour ses courriers
Lui portent en tribut ses vœux et ses lauriers.

Cependant, comme il ne paraît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'était elle-même dont cette reine se servait pour introduire ces courriers, et qu'ainsi elle devait savoir déjà tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il fallait marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusque-là tout ce qu'elle lui apprend, et de quel autre ministère cette princesse s'était servie pour recevoir ces courriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, et les sujets qu'elle a de s'en alarmer; et comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, et qu'elle ne lui eût jamais

révélé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plus tôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avais personne pour la faire ni pour l'écouter, que des païens qui ne la pouvaient ni écouter, ni faire que comme ils avaient fait et écouté celle de Néarque; ce qui aurait été une répétition et marque de stérilité, et, en outre, n'aurait pas répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connaître par un saint emportement de Pauline, que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grâce dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son père se convertit après elle; et ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres, qu'elles ne sortent point de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événements rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple; et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévère et de Pauline, que sans cela j'aurais eu bien de la peine à retirer du théâtre dans un état qui rendît la pièce complète, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur.

APPRÉCIATION

LITTÉRAIRE ET ANALYTIQUE

DE POLYEUCTE

« De toutes les intrigues de Corneille, celle de *Polyeucte* est la mieux menée. C'est aussi une de celles où il a mis le plus d'invention, et cette invention est, en partie, très-heureuse..... Le martyre de saint Polyeucte, rapporté par Surius, n'a fourni à Corneille que la liaison étroite de ce jeune néophyte avec Néarque, qui l'avait converti au christianisme; son mariage avec Pauline, fille de Félix, proconsul romain, qui avait ordre de l'empereur Dèce de poursuivre les chrétiens; l'action hardie de Polyeucte qui déchire en public l'édit de l'empereur contre le christianisme, et brise les idoles que portaient les prêtres; et la vengeance qu'en tira Félix, qui, après avoir inutilement employé les prières de Pauline pour ramener son gendre à la religion de son pays, fut obligé de le condamner à mort. Tout le reste appartient au poëte. Sa fable, quoique en général bien conçue, est fondée sur quelques invraisemblances assez fortes, mais qui heureusement portent sur l'avant-scène plus que sur l'action même qui se passe sur le théâtre..... L'amour de Sévère et de Pauline forme un nœud intéressant, parce que le péril de

Polyeucte les met tous deux dans une situation respective propre à déployer cette noblesse de sentiments qui nous attache aux personnages de la tragédie, et nous fait partager des infortunes qu'ils n'ont pas méritées. C'est une des créations qui font le plus d'honneur à Corneille, et dont il n'avait trouvé le modèle nulle part.

« Polyeucte est sur le point d'être conduit à la mort, s'il ne renonce point au christianisme. Les larmes de Pauline n'ont pu rien faire sur lui; elle s'adresse, pour le sauver, à celui même qui est le plus intéressé à ce qu'il meure, à son rival, à celui qu'elle aime encore, et à qui elle l'a même avoué; à celui à qui Polyeucte même, en chrétien élevé au-dessus de tous les objets terrestres, vient de la résigner en se préparant à mourir. Elle croit qu'un homme qui lui a paru digne d'elle doit être capable de ce trait de générosité, et elle ne se trompe pas. C'était là des beautés neuves et originales, dont personne n'avait donné l'idée. Cette délicatesse de sentiments ne se trouvait ni dans les théâtres anciens, ni dans ceux des modernes; elle était l'âme du grand Corneille. » LA HARPE.

« Des caractères tels que Sévère et Pauline sont une création du génie de Corneille : il n'en a trouvé le modèle ni chez les anciens ni chez les modernes; les mœurs des Grecs ne leur permettaient pas même de connaître ces raffinements de générosité, de bienséance et de grandeur d'âme, trop supérieurs à la nature dont les Grecs sont les peintres fidèles : ce peuple savant et poli semble avoir employé le beau idéal uniquement pour l'expression des formes physiques, et presque jamais pour celle des caractères, des sentiments et des idées morales. Corneille peut donc être regardé comme l'inventeur et le père de ce genre de tragédie, tout à la fois touchant et sublime, qui élève l'âme par de grandes vertus, et ne l'avilit jamais en l'intéressant pour des faiblesses honteuses. » GEOFFROY.

« Supérieur, comme ouvrage dramatique, à la tragédie d'*Horace*, par l'unité de plan et d'action; supérieur à la tragédie de *Cinna*, par l'unité de caractère et d'intérêt. *Polyeucte* est, de tous les chefs-d'œuvre de Corneille, celui qui a su le mieux allier le touchant et le sublime, mouvoir avec adresse et régularité les vrais ressorts dramatiques, et disposer l'ordre des scènes, et développer l'action avec autant d'industrie que de richesse : on y voit l'art de Corneille égal enfin à son génie. » VICTORIN-FABRE.

LE MISANTHROPE

COMÉDIE

PAR MOLIÈRE

REPRÉSENTÉE EN 1666.

Âge de Molière, 44 ans.

Cette comédie fut jouée pour la première fois, à Paris, le vendredi 4 juin, sur le théâtre du Palais-Royal, que Louis XIV avait accordé à Molière et à sa troupe en 1660. Ce théâtre était situé dans la partie occidentale du palais, du côté où est aujourd'hui la rue de Valois.

EXPOSITION

DU SUJET DU MISANTHROPE

Alceste, homme honnête et vertueux, mais exagérant l'honnêteté et la probité jusqu'à un rigorisme qui ne lui permet pas de supporter les travers et les imperfections de la nature humaine, est occupé d'un procès dont dépend une partie de sa fortune. Philinte, son ami, homme d'une humeur douce et indulgente, en un mot, le parfait contraste d'Alceste, l'engage à visiter ses juges, à opposer la brigue à la brigue. Mais Alceste s'y refuse opiniâtrement; il a pour lui, dit-il, le bon droit et l'équité, et il ne fera pas de démarche. Cependant cet homme, si choqué du spectacle de la corruption générale, dont il ne sent pas son cœur atteint, est épris de Célimène, jeune veuve de 20 ans, coquette et médisante. Il rencontre chez elle deux femmes qui devraient lui plaire davantage par la solidité de leur caractère, et qui même ont du penchant pour lui, Éliante et Arsinoé, l'une cousine, et l'autre amie de Célimène. Mais cette dernière, malgré ses imperfections, l'a captivé, et il veut l'épouser.

Célimène connaît les sentiments d'Alceste pour elle, s'en montre flattée, et reçoit ses vœux, sans néanmoins se prononcer d'une manière définitive. Sa beauté lui attire les hommages de plusieurs seigneurs de la cour, et entre autres d'Oronte et de deux jeunes marquis, Acaste et Clitandre. Faire un choix la priverait des hommages des soupirants rejetés, et pour éviter cet échec à sa vanité de coquette, elle les entretient tous dans l'espoir d'une préférence. Alceste voit ce manége, et poursuit Célimène pour la forcer à se décider entre lui et ses rivaux. Plusieurs incidents retardent ce moment fatal ; Oronte, qui a la manie du bel esprit, est venu lire à notre misanthrope de méchants vers que celui-ci a critiqués trop franchement; il s'est offensé de la critique, a porté plainte comme ayant été blessé dans la considération qui lui est due, et il en est résulté pour Alceste une citation devant les maréchaux de France, qui l'ont obligé à faire des excuses à Oronte.

Arsinoé, jalouse de Célimène, cherche à persuader Alceste qu'elle le trahit, et pour preuve lui remet une lettre ambiguë de la coquette. Armé de cette lettre, Alceste vient lui faire une scène de jalousie qui éloigne encore tout éclaircissement. Enfin Alceste est mandé

devant ses juges pour son grand procès, qu'il perd, ainsi que le lui avait prédit Philinte. Presque ruiné par ce procès inique, qu'il se refuse à faire reviser, il revient chez Célimène pour éprouver son amour après une pareille catastrophe, et voir si la coquette lui fera l'aveu qu'il sollicite depuis longtemps. Au même instant, elle arrive avec Oronte, qui la conjure aussi de mettre fin à ses incertitudes, et de se prononcer entre Alceste et lui. Alors notre misanthrope s'approche et joint ses instances à celles de son rival. Célimène, jetée dans le plus grand embarras, esquive une décision en disant qu'elle ne saurait la faire connaître ici, et que ce sont des choses désobligeantes qui ne se doivent point dire en présence des gens.

Sur ces entrefaites, surviennent Acaste et Clitandre. L'un et l'autre croyait être préféré par Célimène; ils s'étaient fait mutuellement cette confidence, et, ne pouvant tomber d'accord sur ce point, ils étaient convenus que si l'un d'eux pouvait obtenir un témoignage de son affection, l'autre se retirerait en renonçant à toute rivalité. Ils ont sollicité ce témoignage, et chacun a reçu de Célimène une lettre qu'ils se sont communiquée, et dont ils viennent donner connaissance à la compagnie. Ces deux lettres, lues à haute voix par les marquis, dévoilent la perfidie de la coquette : elle écrit à Clitandre qu'elle n'aime point Acaste, cherche en même temps à persuader Acaste qu'elle n'a d'affection que pour lui, et tourne en ridicule tous ses adorateurs. Après cette lecture, les deux marquis et Oronte adressent à Célimène d'ironiques remercîments, en lui déclarant tour à tour qu'ils renoncent à sa main.

Alceste seul, dominé par sa passion, oublie les railleries de la coquette, et lui offre encore de l'épouser, si elle consent à venir vivre avec lui dans un désert, loin des hommes qu'il abhorre et qu'il veut fuir. Touchée d'abord du généreux pardon d'Alceste, Célimène s'effraye ensuite de quitter le monde tandis qu'elle est encore si jeune. Alors le misanthrope, profondément blessé de ce refus, abandonne aussi une femme qu'il reconnaît enfin n'être point digne de lui. Il s'excuse auprès d'Éliante de ne lui pas offrir son cœur; mais cette dernière lui déclare qu'elle épousera Philinte. Alceste, plus exaspéré que jamais contre le genre humain, déclare qu'il va le fuir pour toujours,

Et chercher, sur la terre, un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Nous ajouterons ici un passage curieux du *Phédon*, qui peut avoir été connu de Molière, et dont il résulterait, en admettant cette supposition, que le grand poëte aurait emprunté à Platon l'idée première du caractère de son misanthrope.

« La misanthropie, dit Platon, vient de ce qu'après s'être beau-

« coup trop fié, sans aucune connaissance, à quelqu'un, et l'avoir « cru tout à fait sincère, honnête et digne de confiance, on le trouve, « peu de temps après, méchant et infidèle, et tout autre encore « dans une autre occasion; et lorsque cela est arrivé à quelqu'un « plusieurs fois, et surtout relativement à ceux qu'il avait cru ses « meilleurs et plus intimes amis, après plusieurs mécomptes, il finit « par prendre en haine tous les hommes, et ne croire plus qu'il y « ait rien d'honnête dans aucun d'eux... N'est-ce donc pas une honte? « N'est-il pas évident que cet homme-là entreprend de traiter avec « les hommes, sans avoir aucune connaissance des choses humaines? « car s'il en avait eu un peu connaissance, il eût pensé, comme cela « est en réalité, que les bons et les méchants sont les uns et les « autres en petite minorité, et ceux qui tiennent le milieu, en un « très-grand nombre. » (*OEuvres de Platon*, t. I, p. 258, in-8°, traduct. de M. Cousin.)

PERSONNAGES

ALCESTE, amant de Célimène.
PHILINTE, ami d'Alceste.
ORONTE, amant de Célimène.
CÉLIMÈNE.
ÉLIANTE, cousine de Célimène.
ARSINOÉ, amie de Célimène.
ACASTE, } marquis.
CLITANDRE, } marquis.
BASQUE, valet de Célimène,
UN GARDE de la maréchaussée de France.
DUBOIS, valet d'Alceste.

La scène est à Paris, dans la maison de Célimène.

LE MISANTHROPE

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE, assis.

Laissez-moi, je vous prie[1].

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, se levant brusquement.

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres, et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements;
Et, quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme[2];

1. L'ouverture de cette pièce est admirable; dès les premiers mots, le théâtre est en feu, les deux principaux caractères sont en action. Geoffroy.

2. Du temps de Molière c'était une habitude presque générale parmi les

Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme ;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE.

Mais sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnaie [1],
Répondre comme on peut à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles [2],

hommes de la cour, de ne s'aborder qu'avec de grandes embrassades, accompagnées de bruyantes protestations d'amitié. AUGER.

La Bruyère, dont *les Caractères* ne furent publiés qu'en 1687, c'est-à-dire 21 ans après le *Misanthrope,* nous confirme ainsi cette habitude :

« Théognis embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa poitrine ; il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. » — Le poëte et le moraliste ont tous deux vu le même original. (*les Grands*, c. 9, édit. de M. Hémardinquer.)

« *Comme* il se nomme ; » on dirait aujourd'hui : « *Comment* il se nomme ; » mais du temps de Molière on employait indifféremment l'un ou l'autre : on en trouve plusieurs exemples dans ses ouvrages; en voici un pris de son style en prose : « Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez *comme* il faut vivre. » (*Don Juan*, IV, 7.)

1. *Joie* et *monnoie* ne riment pas. Du temps de Louis XIV, bien qu'on écrivit *monnoie* par un *o*, cette rime n'était pas meilleure, car l'usage était de prononcer *monnaie*, comme on l'écrit aujourd'hui.

2. Ces *grands faiseurs...*, ces *affables donneurs...*, ces *obligeants diseurs...* Partout ailleurs, ces trois hémistiches qui riment ensemble seraient une faute; ici c'est le contraire : la triple répétition du même son semble allonger cette énumération de personnages ridicules que fait Alceste, et marquer la conformité qui existe entre leurs travers. AUGER.

Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située [1]
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,
Et la plus glorieuse a des régals peu chers [2],
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers [3] :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde,
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié [4].
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule, et serait peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît [5],
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est [6]?

1. On ne dit pas *une âme bien située*; on dit *un cœur bien placé*. Auger.
2. Une estime glorieuse est chère; mais elle n'a pas de *régals chers*. Il fallait dire *des plaisirs peu chers*. Volt.
3. *On* qui voit n'est pas *on* qui mêle: c'est un même mot qui fait en même temps deux fonctions différentes. Ceci est fautif. Auger.
4. Var. Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
5. *J'ai quelqu'un que je hais*. L'expression est vicieuse. On dit *j'ai une chose à faire*; non pas, *j'ai une chose que je fais*. Volt.
6. Si Alceste était moins dominé par son humeur, et plus capable de réflexion, il pourrait répondre à Philinte : Je n'ai pas prétendu qu'il fallût dire aux gens tout ce qu'on pense d'eux; j'ai soutenu seulement qu'il fallait ne leur rien dire qu'on ne le pensât, ce qui est fort différent. Auger.

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun;
Et qu'il n'est à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point.
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage [1].
Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Les deux frères que peint l'*École des Maris*,
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas :
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,

1. Lorsque Molière eut conçu et arrêté le caractère de son misanthrope, et qu'il n'eut plus à s'occuper que de l'exécution et des détails, il s'entoura de tout ce qui pouvait ajouter à ses propres observations. Il nous parait évident, qu'ayant à peindre un homme continuellement irrité, et souvent pour des vétilles, il consulta le traité *De irâ* de Sénèque. Nous ne pourrions rapporter ici tous les passages de ce livre dont le grand poëte s'est inspiré; cela nous mènerait trop loin : nous nous contenterons de quelques-uns où l'imitation est plus directe. Voici le premier : *Gaudere, lætarique proprium et naturale virtutis est; irasci non est dignitatis ejus, non magis quam mœrere.* (*De Ira*, II, 6.)

Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens [1].

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande.
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine [2].

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes,
Les uns parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses [3].
De cette complaisance on voit l'injuste excès,
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne:
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit;
Cependant sa grimace est partout bienvenue;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et, s'il est, par la brigue, un rang à disputer,

1. *Et quid indignius quam sapientis affectum ex aliena pendere nequitia?* (*De Ira*, II, 6.)

2. Alceste, dans sa colère, se calomnie lui-même. Il ne hait point la nature humaine, il ne hait que ses vices, dont il voudrait qu'elle fût purgée. AUGER.

1. On demandait à Timon d'Athènes, appelé le *Misanthrope*, pourquoi il haïssait tous les hommes. « Je hais les méchants, répondit-il, parce qu'ils le méritent, et les autres, parce qu'ils ne haïssent pas les méchants. »

Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut parmi le monde une vertu traitable;
A force de sagesse, on peut être blâmable;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété [1].
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection:
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde [2].
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile [3].

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonne si bien [4],
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien!
Et s'il faut par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,

1. C'est exactement la pensée et l'expression même de saint Paul, dans son *Épitre aux Romains*, ch. XII, v. 3 : *Non plus sapere quam oportet sapere; sed sapere ad sobrietatem*. AUGER.

2. *Nunquam irasci desinet sapiens, si semel cœperit. Omnia sceleribus ac vitiis plena sunt; plus committitur quam quod possit coercitione sanari.* (SENEC., *De Irâ*, II, 8.)

3. Qu'on nous vante tant qu'il plaira la pureté de Térence au désavantage de Molière, j'affirmerais que ni lui, ni Ménandre, s'ils reparaissaient, n'auraient à nous offrir un fragment plus pur ou même d'une égale perfection, que ces vers de Philinte, où l'auteur établit la moralité fondamentale de sa comédie du *Misanthrope*. LEMERCIER.

4. VAR. Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonnez si bien.

Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage [1].

ALCESTE.

Je me verrai trahi, mettre en pièces, volé,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence [2].
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord; mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut par sa cabale, entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

1. *Non irascetur sapiens peccantibus. Quare? Quia scit neminen nasci sapientem, sed fieri... Multi mihi occurent vino dediti, multi libidinosi, multi ingrati, multi avari, multi furiis ambitionis agitati. Omnia ista tam propitius adspiciet, quam ægros suos medicus.... Quid enim si mirari velit non in silvestribus dumis poma pendere? Quid si miretur spineta sentesque non utili aliquâ fruge compleri?... Nemo irascitur, ubi vitium natura defendit.* (SENEC., *De ira*, II, 10.)

2. VAR. Ma foi, vous feriez bien de garder le silence.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès [1].

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie [2],
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendait parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui rirait.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant comme il le semble,
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.

1. *Succès*, qui, aujourd'hui, se prend toujours dans un sens favorable, avait alors un sens indéterminé qu'il fallait fixer par un adjectif; il signifiait issue quelconque, issue bonne ou mauvaise. AUGER. — Molière emploie souvent *succès* dans le sens d'issue.

Daignez, je vous conjure,
Attendre le *succès* qu'aura cette aventure.
(*Le Dépit amoureux*, III, 7.)

2. Molière n'a pas employé ici *plaiderie* pour *plaidoirie*. Par la raison qu'un homme qui a un procès dit *je plaide*. Alceste appelle le procès même une *plaiderie*. C'est un mot factice, un de ces mots qu'on forge dans la conversation pour rendre sa pensée d'une manière plus précise et plus piquante. ID. — *Plaiderie* ne se trouve, en effet, dans aucun bon dictionnaire, il est formé du vieux mot *plaid*, et Racine a dit:

Tous les jours le premier au *plaids* et le dernier.
(*Les Plaideurs*, I, 1.)

La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux ;
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous ?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve [1],
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon faible; elle a l'art de me plaire :
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grâce est la plus forte ; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle ?

ALCESTE.

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.

PHILINTE.

Mais si son amitié pour vous se fait paraître [2],
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avais qu'à former des désirs,
Sa cousine Éliante aurait tous mes soupirs [3];

1. Du temps de Molière on disait encore *treuve*. La Fontaine a dit : *Dans les citrouilles, je la treuve* ; mais l'usage a aboli ce terme. VOLT. — *Treuve* est un archaïsme; dans l'origine de la langue, tout verbe ayant à l'infinitif la diphthongue *ou*, la changeait en *eu* à l'indicatif : *mouvoir*, je *meuve*; *couvrir*, je *ceuvre*, etc.

2. Une amitié parait, et ne se fait point paraître. VOLT. — C'est la règle aujourd'hui ; mais au XVIIe siècle, *se faire paraître*, avait le sens de *se manifester* ; on lit dans Pascal : « Il y a si peu de personnes à qui Dieu *se fasse paraître* par ces coups extraordinaires, qu'on doit profiter de ses occasions. » (*Pensées.*)

3. VAR. La cousine Éliante aurait tous mes soupirs.

Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme était mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour ;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourrait...

SCÈNE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, à Alceste.

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi.
Mais comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis [1].
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, et semble ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle. Il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçoi [2].

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,

1. L'estime qu'on a pour une personne ne met pas *dans un ardent désir d'être de ses amis* ; elle donne ce désir, elle le fait naître, elle l'inspire. AUGER.

2. Autrefois, les premières personnes des verbes, au singulier, ne prenaient point d'*s* à la fin. On réservait cette lettre pour les secondes personnes, et on mettait un *t* aux troisièmes. Par là, chaque personne ayant sa lettre caractéristique, nos conjugaisons étaient plus régulières. Les poëtes commencèrent par ajouter un *s* aux premières personnes du singulier des verbes terminés par une voyelle, afin d'éviter des *hiatus*. N'ayant rien à craindre pour les verbes qui finissent par un *e* muet, parce que ceux-là s'élident, il les laissèrent sans *s*. Insensiblement l'usage des poëtes est devenu si général, qu'enfin l'omission de l'*s* aux premières personnes des verbes qui finissent par une consonne, ou par une toute autre voyelle que l'*e* muet, a été regardée comme une négligence dans la prose, et comme une licence dans le vers. D'OLIVET.

Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je ments;
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié ?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi! vous y résistez [1]?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire,
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère;
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître [2];
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
Mais cependant je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du Roi je fais quelque figure;
Il m'écoute; et dans tout il en use, ma foi,

1. Le mot *y* n'est pas ici très-clair: car il ne peut se rapporter à *votre amitié*.

2. Il faudrait: *Avant que de nous lier*, ou simplement : *Avant de nous lier*. Aujourd'hui on retranche presque toujours le *que*, soit en vers, soit en prose. AUGER.

Le plus honnêtement du monde avecque moi [1].
Enfin je suis à vous de toutes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte [2],
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet... *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres, et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE lit.

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui.

1. *Avecque* ne s'emploie plus aujourd'hui.
2. On ne dit pas *avoir lieu de plainte*; mais *avoir lieu de se plaindre*. *M'exposant à vous*, pour dire apparemment me livrant, me confiant à vous, est une espèce de barbarisme. AUGER.

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, bas, à Philinte.

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, bas, à Philinte.

Hé quoi! vil complaisant, vous louez des sottises[1]?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire;
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours[2].

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, bas, à part.

La peste de ta chute, empoisonneur au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, bas, à part.

Morbleu!

ORONTE, à Philinte.

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, bas, à part.

Hé! que fais-tu donc, traître?

ORONTE, à Alceste.

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,

1. Var. Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises?

2. Une tradition, sans preuves, attribue ce sonnet à Benserade. L'auteur, quel qu'il soit, semblerait en avoir emprunté la pointe au *Combibado de Piedra*, cette comédie espagnole qui est l'original du *Festin de Pierre :*

El que un ben gozar espera,
Quanto espera desespera.

« Celui qui espère jouir d'un bien désespère tout le temps qu'il espère. » Auger.

Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte;
Mais un jour à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire,
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir...

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme [1],
Et, qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés [2].

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps [3],
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je [4],
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme [5],
Pour prendre de la main d'un avide imprimeur,

1. On dirait aujourd'hui *pour décrier un homme*. Du temps de Molière, la proposition *à* s'employait souvent à la place de *pour*. Auger.

2. Voilà encore que, dans une même phrase, le mot *on* exprime deux différents sujets de proposition. Auger. — (V. *la note* 3 *de la page* 343.)

3. On ne dit pas, dans ce sens, *mettre aux yeux;* mais, *mettre sous les yeux*. Auger.

4. Chaque fois qu'Alceste répète *je ne dis pas cela*, il dit en effet tout ce qu'on peut dire de plus dur; en sorte que, malgré ce qu'il croit devoir aux formes, il s'abandonne à son caractère dans le temps même où il croit en faire le sacrifice. La Harpe.

5. Depuis longtemps on ne dit plus indéterminément, *dans la cour;* c'est *à la cour* qu'il faut dire. Auger.

Celui de ridicule et misérable auteur [1].
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet?...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet [2];
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.
Qu'est-ce que, *Nous berce un temps notre ennui?*
Et que, *Rien ne marche après lui?*
Que, *Ne vous pas mettre en dépense*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que, *Philis on désespère,*
Alors qu'on espère toujours?
Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,

1. Un poëte comique est un peintre; il peut et doit choisir ses modèles partout, et pour être vrai et fidèle, ne jamais travailler que d'après nature. C'était ainsi que Molière faisait; ses œuvres le prouvent, et on ne sera pas étonné de voir que les derniers vers du couplet qu'Alceste vient de dire soient empruntés, presque textuellement, à une lettre que Balzac écrivit à Chapelain en 1637, et dans laquelle il dit, en parlant d'un grand seigneur qui faisait de mauvais livres : « Est-il possible qu'un homme qui n'a pas appris l'art d'écrire, et à qui il n'a point été fait de commandement de par le Roi et sur peine de la vie, de faire des livres, veuille quitter son rang d'honnête homme qu'il tient dans le monde, pour aller prendre celui d'impertinent et de ridicule parmi les docteurs et les écoliers? »

2. Un grand nombre de termes ont vieilli depuis Molière, et leur signification a été considérablement altérée. A cette époque, le mot de *cabinet*, exclusivement consacré à un lieu de recueillement et d'étude, n'avait point encore été détourné à l'acception qu'il a reçue des utiles et commodes innovations de l'architecture moderne. Du temps de Molière, des vers bons à *mettre au cabinet* ne signifiaient autre chose que des vers indignes de voir le jour et de recevoir les honneurs de l'impression. C'est ainsi que dans le procès de la *Femme juge et partie*, comédie qui n'est guère postérieure que de deux ans au *Misanthrope*, Montfleuri fait dire à la prude qui prononce la condamnation de l'ouvrage :

Ordonnons par pitié pour raison de ses faits,
Qu'il entre au *cabinet*, et n'en sorte jamais.

C'était donc là une expression consacrée, dont le sens ne donnait lieu à aucune équivoque. DUVIQUET. — La Fontaine, dans sa ballade sur Chloris, dit aussi :

Moi qui n'ai que vingt ans, je prétends que l'Astrée
Fasse en mon *cabinet* encor quelque séjour.

On voit qu'il n'y a pas moyen de trouver ici dans le mot cabinet une équivoque grossière, que d'ailleurs Molière n'aurait jamais prêtée à un homme comme Alceste.

Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie!
Je dirais au roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gué!
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie!
Je dirais au roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gué!
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(A Philinte qui rit.)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE.

Je me passerai bien que vous les approuviez [1].

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez

ORONTE.

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

1. VAR. Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, se mettant entre deux.

Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur[1].

SCÈNE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Hé bien! vous le voyez. Pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

1. Il n'y a point de scène où le sot orgueil des petits poëtes, et le charlatanisme de leurs lectures soient mieux peints que dans celle d'Oronte. C'est un chef-d'œuvre de vérité et de bon comique. Geoffroy.

PHILINTE.
Mais...
ALCESTE.
Encore?...
PHILINTE.
On outrage...
ALCESTE.
Ah! parbleu! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.
PHILINTE.
Vous vous moquez de moi. Je ne vous quitte pas.

ACTE II.

SCÈNE I.

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.
Madame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait :
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble :
Oui, je vous tromperais de parler autrement;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrais mille fois le contraire,
Que je ne serais pas en pouvoir de le faire.
CÉLIMÈNE.
C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?
ALCESTE.
Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme :
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.
CÉLIMÈNE.
Des amants que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et, lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?
ALCESTE.
Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile et moins tendre
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,

Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités,
Et votre complaisance, un peu moins étendue,
De tant de soupirants chasserait la cohue.
Mais, au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort [1] ?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt [2],
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer [3] ?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave [4]
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave [5] ?
Ou sa façon de rire, et son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMÈNE.

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage;
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux?

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

1. « *Heur*, pour *bonheur* ; « *Heur* se plaçait où *bonheur* ne saurait entrer ; il a fait *heureux*, qui est si françois, et il a cessé de l'être : si quelques poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. » La Bruyère, *De quelques usages*, c. 14, p. 398, édit. de M. Hémardinquer.

2. Les petits-maîtres du temps de Louis XIV étaient dans l'usage de se laisser croître démesurément l'ongle du petit doigt de la main gauche. Bret.

3. Les *canons* étaient une large bande d'étoffe que l'on attachait au-dessous du genou, et qui couvrait la moitié de la jambe en l'entourant. Ils étaient ordinairement plissés avec soin, et quelquefois garnis de dentelles. Les petits-maîtres (les marquis) affectaient de les porter d'une ampleur démesurée. Auger.

4. La *rhingrave* était un haut-de-chausses fort ample, attaché aux bas avec plusieurs rubans. La mode en fut apportée en France par un seigneur allemand qu'on appelait M. le Rhingrave (comte du Rhin), et qui était gouverneur de Maëstricht. Auger.

5. « Faire votre esclave, » paraît une locution empruntée à la langue usuelle du théâtre, où l'on dit « faire tel personnage; » mais l'emprunt n'est pas heureux, et le nom de Molière n'a pu le faire réussir.

CÉLIMÈNE.

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée,
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie?

CÉLIMÈNE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire à mon cœur enflammé [1]?

CÉLIMÈNE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE.

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.
Hé bien! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici;
Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même:
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur!
Je ne cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici [2],
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,

1. VAR. Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé?
2. *Mais* et *mes*, légère négligence.

Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur [1];

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce;
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE.

Qu'est-ce?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE.

Hé bien! faites monter.

SCÈNE III.

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

Quoi! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête?
A recevoir le monde on vous voit toujours prête;
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous?

CÉLIMÈNE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne sauraient me plaire [2].

CÉLIMÈNE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savait que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela pour vous gêner de sorte?...

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;
Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

1. VAR. Et l'on a vu jamais un amant si grondeur.

2. VAR. Vous avez des regards qui ne sauraient me plaire.
Anciennement on disait *regard* au lieu d'*égard*, qui n'en est que l'abréviation. *Au regard de*, pour *à l'égard de*, se trouve fréquemment dans les vieux auteurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement...

SCÈNE IV.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

BASQUE.

Voici Clitandre encor, madame.

ALCESTE.

Justement.

CÉLIMÈNE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Je sors.

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire?

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CÉLIMÈNE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire,
Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMÈNE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE.

Hé bien! allez, sortez, il vous est tout loisible.

SCÈNE V.

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE, à Célimène.

Voici les deux marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMÈNE.

(A Basque.)

Oui. Des siéges pour tous.

(Basque donne des siéges et sort.)

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non; mais je veux, madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non. Mais vous choisirez, c'est trop de patience.

(Ils s'asseyent tous.)

CLITANDRE.

Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé[1],
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelqu'ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu! s'il faut parler de gens extravagants[2],
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise[3].

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours;

1. *Au levé* du roi, c'est-à-dire à l'instant où le roi reçoit dans sa chambre après être levé. Autrefois on écrivait le *levé*; aujourd'hui cette orthographe est changée, et la sixième édition du Dictionnaire de l'Académie, publiée en 1835, porte *le lever*.

2. VAR. Parbleu! s'il faut parler des gens extravagants.

3. Du temps de Louis XIV on allait beaucoup en *chaise* à porteurs.

Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, à Philinte.

Ce début n'est pas mal ; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
A force de façons, il assomme le monde ;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille [1].

ACASTE.

Et Géralde, madame ?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur !
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête, et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens :
Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage [2],
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre ;
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire ;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance ;
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,

1. La Bruyère, dans ses *Caractères*, paraît avoir encore emprunté ce trait à l'auteur du *Misanthrope* : « Théodote est fin, cauteleux, mystérieux ; il s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille : Voilà un beau temps, voilà un grand dégel ! » *De la Cour*, c. 8, p. 188, édit. de M. Hémardinquer.

2. Dans *il tutaye*, Molière a écrit la prononciation de son temps. Beaucoup de personnes prononcent encore *tutayer* ; elles ont tort. *Tutoyer* signifie dire aux gens *tu* et *toi*, il est nécessaire de faire sentir, dans la prononciation de ce verbe, le son entier des deux pronoms dont il est formé. Auger. — *Tutoyer* est l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie.

Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois [1].

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE.

Ah! quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.
Son mérite jamais n'est content de la cour,
Contre elle, il fait métier de pester chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite [2].

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets forts délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis:
Qu'en dites-vous, madame?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse; et dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire des bons mots,
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,

1. VAR. Qu'elle s'émeut autant qu'une pièce de bois.
Cette variante n'est point de Molière, mais de l'éditeur de ses œuvres imprimées en 1682. Il en de même de toutes les variantes qu'on trouvera ici. Au surplus, du temps de Molière, *grouiller* n'avait pas l'acception basse qu'il a aujourd'hui.

2. Le redoublement de la préposition *à* est certainement superflu, et c'en est assez pour qu'il soit préférable de dire, *c'est sa table à qui*, ou mieux encore, *c'est à sa table que*. AUGER. — Cependant *à qui* était alors fort usité, et Corneille a dit en prose dans l'épître dédicatoire de *Cinna* : « La profession des armes *à qui* vous avez donné vos premières années. »

Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre;
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit [1].

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, à Célimène.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour [2];
Vous n'en épargnez point et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu! c'est à vous; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ses traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
S'il avait observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre [3].

PHILINTE.

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

1. Remarquez cette expression *il regarde;* comme elle achève de peindre le caractère. Il *écoute* eût été un contre-sens, et il *entend* n'eût pas rendu ce superbe dédain qui assiste aux conversations pour les *regarder* sans daigner les *écouter*.

2. Les portraits que fait Molière, par l'organe de la médisante Célimène, surpassent en beauté de style les plus achevés de La Bruyère; et l'éloquence même inspira ce mouvement d'Alceste lorsqu'il eut à s'écrier : *Allons, ferme,* etc. LEMERCIER.

3. On ne dit pas *se prendre*, mais *s'en prendre à quelqu'un d'une chose,* pour dire la lui attribuer, l'en rendre responsable. On ne dit pas non plus, *les hommes se répandent dans les vices :* l'expression est impropre. AUGER.

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire :
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes,
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

(Tous rient.)

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais...

ALCESTE.

Non, madame, non, quand j'en devrais mourir
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas; mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

ACASTE.

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,

Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paraît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'amour est extrême [1],
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime [2].

1. VAR. C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême.

2. Ce morceau est tout ce qui reste d'une traduction libre du poëme de Lucrèce, *De rerum natura,* que Molière avait presque achevée, et qui périt par accident. Voici le passage de Lucrèce :

Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine cæci;
Et tribuunt ea, quæ non sunt his commoda vere :
Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere :
Atque alios alii inrident, Veneremque suadent
Ut placent, quoniam fœdo adflictantur amore,
Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.
Nigra, μελίχροος est : immunda et fœtida, ἄκοσμος :
Cæsia, παλλάδιον : nervosa et lignea, δορκάς :
Parvola, pumilio, χαρίτων ἴα, tota merum sal :
Magna atque immanis, κατάπληξις, plenaque honoris.
Balba, loqui non quit, τραυλίζει : muta, pudens est.
At flagrans, odiosa, loquacula, λαμπάδιον fit :
Ἰσχνόν ἐρωμένιον tum fit, cum vivere non quit,
Præ macie : ῥαδινὴ vero est, jam mortua tussi :
At gemina et mammosa, Ceres est ipsa ab Iaccho :
Simula, σιληνή, ac satyra est : labiosa, φίλημα.
Cætera de genere hoc, longum est si dicere conor.

(*Lib.* IV, *v.* 1146 et *seqq.*)

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

(Célimène se lève, tous en font autant.)

CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi! vous vous en allez, messieurs?

CLITANDRE et ACASTE.

Non pas, madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre âme.
Sortez quand vous voudrez, messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché [1],
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE, à Alceste.

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE, à Alceste.

Monsieur, un homme est là, qui voudrait vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand'basques, plissées,
Avec du dor dessus [2].

CÉLIMÈNE, à Alceste.

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer [3].

1. Le *couché* du roi. Ce mot s'écrit aujourd'hui par un *r*, le *coucher*.

2. Le *hoqueton* des gardes de la maréchaussée de France était une jaquette, c'est-à-dire un vêtement assez ample qui tombait jusqu'aux genoux. — *Avec du dor dessus.* Les gens du peuple et ceux de la campagne disaient *du dor*, pour *de l'or*. AUGER.

3. *Faites-le entrer*, mauvaise élision qu'il faut éviter.

SCÈNE VII.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSÉE.

ALCESTE, allant au-devant du garde.

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, monsieur.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, monsieur pour m'en instruire.

LE GARDE.

Messieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui? moi, monsieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE, à Alceste.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE, à Philinte.

Comment?

PHILINTE.

Oronte et lui se sont tantôt bravés
Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance [1].

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

1. Avant la révolution de 1789, les maréchaux de France formaient un tribunal auquel était exclusivement réservée la connaissance des affaires d'honneur entre gentilshommes ou officiers. Ce tribunal avait à Paris une garde dite de la *connétablie*, chargée d'exécuter ses ordres. Dès qu'un officier ou un simple garde de la connétablie était averti qu'une provocation avait eu lieu, il s'assurait des deux adversaires, et les faisait comparaître devant le tribunal, qui prescrivait à l'agresseur des réparations capables de satisfaire l'offensé, et exigeait de tous deux leur parole d'honneur qu'ils ne donneraient point suite à l'affaire. AUGER.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point, les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne,
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits [1].

(A Clitandre et à Acaste, qui rient.)

Par la sambleu! messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE.

Allez vite paraître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, madame; et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

ACTE III.

SCÈNE I.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher marquis, je te vois l'âme bien satisfaite
Toute chose t'égaie, et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paraître joyeux?

1. On prétend que cette saillie d'Alceste est échappée à Boileau devant Molière qui l'engageait à moins maltraiter Chapelain dans ses satires, en lui représentant que ce poëte était considéré de M. Colbert et du Roi lui-même. « Ho! le Roi et M. Colbert feront ce qu'il leur plaira, répondit le satirique; mais à moins que le Roi ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers de Chapelain, je soutiendrai toujours qu'un homme, après avoir fait *la Pucelle*, mérite d'être pendu. » AUGER.

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute; et du bon goût,
A juger sans étude et raisonner de tout;
A faire, aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre [1];
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des has [2]!
Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles, surtout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on serait mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE.

Oui. Mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE.

Moi? Parbleu! je ne suis de taille ni d'humeur
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés sévères,
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite [3].
Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.

1. Il y avait autrefois sur le théâtre même, de chaque côté de l'avant-scène, des banquettes qui formaient des places fort recherchées par les jeunes seigneurs et les jeunes gens à la mode, qui aiment à attirer l'attention du public. Ces banquettes, qui nuisaient à l'illusion théâtrale, en mêlant des spectateurs aux acteurs, furent supprimées en 1759.

2. VAR. A tous les beaux endroits qui méritent des ah!

3. On a dit autrefois, et on peut dire encore, *dénier* pour refuser; mais on ne dit pas *nier*, qui signifie seulement dire qu'une chose n'est pas vraie. AUGER. — *Nier* était alors usité en ce sens.

Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles;
Que pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien;
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, marquis, être fort bien ici?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême:
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte, et m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que de ses vœux
Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, et toi le fortuné;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.

CLITANDRE.

Oh! çà, veux-tu, marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux;
Que qui pourra montrer une marque certaine

D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu [1],
Et le délivrera d'un rival assidu ?

ACASTE.

Ah ! parbleu ! tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.
Mais, chut !

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMÈNE.

Encore ici ?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE.

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas.
Savez-vous qui c'est ?

CLITANDRE.

Non.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

Arsinoé, madame,
Monte ici pour voir.

CÉLIMÈNE.

Que me veut cette femme ?

BASQUE.

Éliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE.

De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir ?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe,
Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMÈNE.

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'âme elle est du monde ; et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne saurait voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie ;
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude

1. Par *vainqueur prétendu,* Molière entend celui qui *sera vainqueur, suivant qu'il l'a prétendu ;* mais il ne le dit pas. Un *vainqueur prétendu* est celui à qui la qualité de vainqueur est faussement attribuée.

Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude;
Et pour sauver l'honneur de ses faibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairait fort à la dame,
Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme [1].
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits ;
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits sous main contre moi se détache [2],
Enfin je n'ai rien vu de si sot à mon gré;
Elle est impertinente au suprême degré,
Et...

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMÈNE.

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène [3]?
Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE.

Ah! mon Dieu! que je suis contente de vous voir!

(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

SCÈNE V.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE.

ARSINOÉ.

Leur départ ne pouvait plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE.

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire,
Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et, comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étais chez des gens de vertu singulière [4],

1. On dirait aujourd'hui *elle a de la tendresse d'âme*. AUGER.

2. Le *dépit* peut se déchaîner contre quelqu'un, s'attacher à le décrier, éclater, etc. On détache un ennemi, un parti; on se détache de quelqu'un. VOLT.

3. *Et... Ah!* fait un hiatus qui a échappé à Molière; il serait facile de mettre : *Et... mais*.

4. Autrefois *hier* ne comptait que pour une syllabe. Ces petites bizarreries de prosodie, que l'on doit attribuer à la prononciation, s'étendaient encore à

Où sur vous du discours on tourna la matière ;
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre ;
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre ;
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous vivez vous faisait un peu tort ;
Qu'il prenait dans le monde une méchante face ;
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse ;
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements.
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée ;
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre,
Un tel avis m'oblige ; et loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur,
Par un avis aussi qui touche votre honneur ;
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle ;
Cette affectation d'un grave extérieur,

quelques autres mots, tels que *sanglier, meurtrier*, qui ne comptaient que pour deux syllabes. L'Académie française, dans ses *Sentiments sur les vers du Cid* (act. II, sc. VII), reproche à Corneille de faire *meurtrier* de trois syllabes. Corneille avait raison en innovant ainsi.

Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
« A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
« Et ce sage dehors que dément tout le reste ?
« Elle est à bien prier exacte au dernier point,
« Mais elle bat ses gens, et ne les paye point [1].
« Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle,
« Mais elle met du blanc, et veut paraître belle.
« Elle fait des tableaux couvrir les nudités;
« Mais elle a de l'amour pour les réalités. »
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance;
Mais tous les sentiments combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
Avant que de songer à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendais pas à cette repartie,
Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

Au contraire, madame; et si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage,
On détruirait par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.

1. *Paye* est un de ces mots qui ne peuvent entrer dans le vers, qu'autant qu'ils sont suivis d'un mot commençant par une voyelle ou par une *h* non aspirée : alors l'*e* muet qui les termine est élidé. Cette règle ne s'observait pas rigoureusement du temps de Molière. AUGER.

Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ.

Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;
Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti,
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces;
L'âge amènera tout; et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien faible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourrait avoir,
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir [1];
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE.

Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi [2].
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurais que faire, et ce n'est pas ma faute;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ.

Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger

1. *N'est pas un si grand cas*, pour dire, *n'est pas une si grande chose.* Cette locution, qui se trouve dans le Dictionnaire de l'Académie, édition de 1694, n'est plus d'aucun usage. AUGER.

2. On s'emporte, on *se déchaîne*, on s'irrite, on crie, on cabale *contre* une personne, et non *sur* elle. VOLT..

À quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus, ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
À pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants;
Et de là nous pouvons tirer des conséquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances;
Qu'aucun pour nos beaux yeux, n'est notre soupirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc pas d'une si grande gloire,
Pour les petits brillants d'une faible victoire [1];
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens de haut en bas [2].
Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE.

Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire,
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
Et sans...

ARSINOÉ.

Brisons, madame, un pareil entretien,
Il pousserait trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre.

CÉLIMÈNE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter,
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir [1].

1. Ce mot de *brillants* était autrefois d'un usage plus étendu qu'aujourd'hui: on disait : *il y a bien des brillants, de grands brillants dans ce poëme.* Ces exemples sont tirés du Dictionnaire de l'Académie, édition de 1694. *Brillants* ne se dit plus, au figuré, qu'accompagné de l'adjectif *faux*; *cet ouvrage est rempli de faux brillants.* AUGER.

1. VAR. De traiter pour cela les gens du haut en bas.

1. On ne peut pas dire : *je remplis la place à travailler;* il faut dire *en travaillant.* Je remplis la place par mon travail. Je remplis la place de monsieur, en m'entretenant avec vous. VOLT.

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ARSINOÉ.

CÉLIMÈNE.

Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,
Que, sans me faire tort, je ne saurais remettre.
Soyez avec madame; elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCÈNE VII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne;
Et jamais tous ses soins ne pouvaient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime ;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrais que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice.
Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux,
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, madame ? Et sur quoi pourrais-je en rien prétendre ?
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre ?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant en soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi [1] ?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir ;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir,
Devrait...

ALCESTE.

Mon Dieu ! laissons mon mérite, de grâce,
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ?
Elle aurait fort affaire, et ses soins seraient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême ;

1. *Me plaindre qu'on ne fait rien.* Il fallait *de ce qu'on ne fait rien,* ou *qu'on ne fasse rien.* AUGER.

Et vous saurez de moi qu'en deux forts bons endroits,
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Hé! madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout est d'un grand mérite également doué,
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrais bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines [1],
On peut pour vous servir, remuer des machines;
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse;
Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Un âme compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir, et faire mes affaires.
Être franc et sincère est mon plus grand talent;
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,
Doit faire en ce pays fort peu de résidence [2].
Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages :
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de messieurs tels [3],
A donner de l'encens à madame une telle,
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.

1. *Faire mine* de quelque chose est une bonne expression dans le style familier. *Faire la mine* signifie faire la grimace, et on ne doit pas dire je fais la mine d'aimer, la mine de haïr, parce que la mine est une expression absolue, comme faire le plaisant, le dévot, le connaisseur. VOLT.

2. La Bruyère eut peut-être une réminiscence de ce passage, lorsqu'il écrivit : « Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux, de son visage : il est profond, impénétrable; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. » *De la cour*, c. 8, p. 168, édit. de M. Hémardinquer.

3. Quid Romæ faciam? Mentiri nescio : librum,
Si malus est, nequeo laudare et poscere; etc.

JUV., Sat. III, v. 41.

ARSINOÉ.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour :
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterais fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais en disant cela, songez, je vous prie,
Que cette personne est, madame, votre amie?

ARSINOÉ.

Oui. Mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait;
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE.

C'est me montrer, madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie, elle est et je la nomme [1]
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se serait bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.

ALCESTE.

Non. Mais sur ce sujet quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien! c'est assez dit; et, sur cette matière,
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi;
Là, je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de votre belle [2];

1. Il faut dire, *toute mon amie qu'elle est*, et non pas *toute mon amie elle est*. *Je la nomme* est vicieux : le terme propre est *je la déclare*. On ne peut nommer qu'un nom : *Je le nomme grand, vertueux, barbare : je la déclare indigne de mon amitié*. VOLT.

2. Une *preuve fidèle de l'infidélité* est un jeu de mots qu'on a désapprouvé.

Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

ACTE IV.

SCÈNE I.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner ;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avait de ces messieurs occupé la prudence.
« Non, messieurs, disait-il, je ne me dédis point,
« Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
« De quoi s'offense-t-il ? et que veut-il me dire ?
« Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?
« Que lui fait mon avis qu'il a pris de travers ?
« On peut être honnête homme, et faire mal des vers :
« Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.
« Je le tiens galant homme en toutes les manières,
« Homme de qualité, de mérite, et de cœur,
« Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
« Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
« Son adresse à cheval, aux armes, à la danse ;
« Mais pour louer ses vers, je suis son serviteur ;
« Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
« On ne doit de rimer avoir aucune envie,
« Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie [1]. »
Enfin toute la grâce et l'accommodement

Malherbe avait dit avant Molière, dans les *Larmes de saint Pierre*, poëme imité du Transillo :

> Fait, de tous les assauts que la rage peut faire,
> Une fidèle preuve à l'infidélité.

Et Corneille dans *Cinna :*

> Rends un sang infidèle à l'infidélité.

Le goût des *concetti*, puisé dans la poésie italienne, exerçait encore son influence sur les esprits les plus vigoureux. AUGER.

1. On raconte qu'un jeune homme de robe étant venu consulter Malherbe sur quelques petits vers qu'il avait faits, ce poëte lui dit : « Avez-vous l'alternative de faire paraître ces vers ou d'être pendu ? A moins de cela, vous ne devez pas exposer votre réputation en produisant une pièce si ridicule. » AUGER.

Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style [1],
« Monsieur, je suis fâché d'être si difficile ;
« Et, pour l'amour de vous, je voudrais de bon cœur,
« Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
Et, dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier;
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
Et la sincérité dont son âme se pique
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer ;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline [2].

ÉLIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raisons de douces sympathies,
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir [3]?

ÉLIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
Son cœur, de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi parfois qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avait mon cœur, à dire vérité,
Il tournerait ses vœux tout d'un autre côté;

1. VAR. C'est-à-dire croyant adoucir mieux son style.

2. On dit, *la personne vers laquelle son penchant l'attire, l'entraîne, le porte, l'emporte*; mais on doit pas dire *vers laquelle son penchant l'incline :* il y a pléonasme, parce que penchant et inclination sont synonymes; il y a impropriété, parce qu'une chose n'*incline* pas une personne mais la *fait incliner*. AUGER.

3. Voici encore le mot *on* employé dans la même phrase pour exprimer deux différents sujets de proposition. Le premier *on*, c'est Célimène; le second c'est tout le monde. C'est une négligence de style

Et par un choix plus juste, on le verrait, madame,
Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉLIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi
Qu'on doit, sur de tels points, être de bonne foi.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse;
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
Et, si c'était qu'à moi la chose pût tenir,
Moi-même à ce qu'il aime, on me verrait l'unir.
Mais, si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvait quelque destin contraire,
S'il fallait que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrais me résoudre à recevoir ses vœux;
Et le refus souffert en pareille occurrence
Ne m'y ferait trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que, là-dessus, j'ai pris soin de lui dire.
Mais si, par un hymen qui les joindrait eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteraient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente.
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvait sur moi, madame, retomber.

ÉLIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non, madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon âme.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.

SCÈNE II.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah! faites-moi raison, madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE.

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accablerait pas comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurais parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALCESTE.

O juste ciel! Faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses?

ÉLIANTE.

Mais encor, qui vous peut...

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.
Célimène... Eût-on pu croire cette nouvelle!
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement;
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...[1]

ALCESTE.

Ah! morbleu! mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.

(A Éliante.)

C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte,
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte;
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins,
Et que de mes rivaux je redoutais le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente,
Qui trahit lâchement une ardeur si constante,
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE.

Moi, vous venger? Comment?

1. Un esprit ne *prend* pas, mais *conçoit, enfante, se forge des chimères*. Peut-être cependant, comme le sens est suspendu, Philinte veut-il dire : votre esprit jaloux prend parfois des chimères pour des réalités. Alors l'expression serait juste. AUGER.

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle :
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service,
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE.

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez ;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance [1].
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas;
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant [2].

ALCESTE.

Non, non, madame, non. L'offense est trop mortelle;
Il n'est point de retour, et je romps avec elle;
Rien ne saurait changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirais de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche,
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un cœur tout dégagé de ces trompeurs attraits.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE, à part.

O ciel! de mes transports puis-je être ici le maître?

CÉLIMÈNE, à part.

(A Alceste.)
Ouais! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître,
Et que me veulent dire, et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une âme est capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

1. VAR. Et vous pouvez quitter ce désir de vengeance.
2. Pour plus de correction, il faudrait : *que le courroux d'un amant,* ou *qu'un courroux d'amant.* AUGER.

CÉLIMÈNE.

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas tems de rire.
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme ;
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvait odieux,
Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disait ce que j'avais à craindre :
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
Si, pour moi, votre bouche avait parlé sans feinte ;
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtiments ;
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage ;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés ;
Je cède aux mouvements d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement ?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

ALCESTE.

Ah ! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre !
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts.
Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits ;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,

Et, contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit!

CÉLIMÈNE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice!
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing.

CÉLIMÈNE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir, sans demeurer confuse
Du crime dont vers moi son style vous accuse [1]!

CÉLIMÈNE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant!
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte,
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE.

Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE.

Les gens qui, dans mes mains, l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?

CÉLIMÈNE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah! le détour est bon, et l'excuse admirable.
Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce trait;
Et me voilà, par là, convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair;
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme?
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

1. *Vers* pour *envers* ne se dit plus. Du temps de Molière et de Racine on disait encore indifféremment l'un pour l'autre. AUGER.

Et m'acquitter *vers* vous de mes respects profonds.
(RACINE, *Bajazet*, III, 2.)

CÉLIMÈNE.

Il ne me plaît pas moi.
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE.

Non, je n'en veux rien faire; et, dans cette occurence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE.

Non, il est pour Oronte; et je veux qu'on le croie
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE, à part.

Ciel! rien de plus cruel peut-il être inventé,
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité!
Quoi! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle!
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'objet ingrat dont il est trop épris!

(A Célimène.)

Ah! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;
A vous prêter les mains ma tendresse consent,
Efforcez-vous ici de paraître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMÈNE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrais bien savoir qui pourrait me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre;

Et pourquoi, si mon cœur penchait d'autre côté,
Je ne le dirais pas avec sincérité.
Quoi ! de mes sentiments l'obligeante assurance,
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids ?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême,
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime;
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux;
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas [1]
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encor pour vous quelque bonté;
Je devrais autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah ! traîtresse ! mon faible est étrange pour vous;
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :
A votre foi mon âme est tout abandonnée;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême;
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable;
Que le ciel, en naissant ne vous eût donné rien:
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût, d'un pareil sort, réparer l'injustice;
Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMÈNE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !

1. On a dit, on peut dire encore, *s'assurer en quelqu'un*, s'y confier; mais je doute qu'on ait jamais dit *s'assurer à quelque chose*. AUGER.

Me préserve le ciel que vous ayez matière...
Voici monsieur Dubois plaisamment figuré.

SCÈNE IV.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE.

Que veut cet équipage et cet air effaré?
Qu'as-tu?

DUBOIS.

Monsieur...

ALCESTE.

Hé bien?

DUBOIS.

Voici bien des mystères.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DUBOIS.

Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi?

DUBOIS.

Parlerai-je haut?

ALCESTE.

Oui, parle, et promptement.

DUBOIS.

N'est-il point là quelqu'un?

ALCESTE.

Ah! que d'amusement!
Veux-tu parler?

DUBOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DUBOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DUBOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause?

DUBOIS.

Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?

DUBOIS.

Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine,
Est venu nous laisser jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudrait, pour le lire, être pis que démon [1].
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais, le diable d'enfer, je crois, n'y verrait goutte.

ALCESTE.

Hé bien! quoi? Ce papier qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DUBOIS.

C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure ensuite [2]
Un homme, qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle [3].

ALCESTE.

Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS.

C'est un de vos amis; enfin cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi! n'a-t-il voulu te rien spécifier?

DUBOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connaissance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE.

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE.

Je ne sais; mais j'aspire à m'en voir éclairci.

1. Var. Qu'il faudrait pour le lire être pis qu'un démon.
Pis est un adverbe comparatif qui signifie, plus mal. On ne pourrait pas dire être *plus mal qu'un*, pour dire, être plus mauvais qu'un démon. L'adjectif *pire* était le mot nécessaire. Auger.

2. *Une heure ensuite* ne se dit pas pour *une heure après;* c'est un barbarisme. Auger.

3. « Comme est-ce. » Il faudrait aujourd'hui « comment. » Voy. page 342, 4e alinéa des notes.

Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable?

DUBOIS, *après avoir longtemps cherché le billet.*

Ma foi je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE.

Je ne sais qui me tient...

CÉLIMÈNE.

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne [1];
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour [2]
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

ACTE V.

SCÈNE I.

PHILINTE, ALCESTE.

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige?

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner
Rien de ce que je dis ne peut me détourner;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi! contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur, et les lois;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause;
Sur la foi de mon droit mon âme se repose:
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès!
Un traître dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
Toute la bonne foi cède à sa trahison!
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,

1. Quand le verbe *empêcher* est employé négativement, la proposition subordonnée peut rejeter ou admettre à volonté la négation : *Je n'empêche pas qu'il vienne*, ou *qu'il ne vienne*; mais *empêcher*, employé affirmativement, comme il l'est dans ce vers, veut toujours après lui la négation. AUGER.

2. *Souffrir à quelqu'un de faire une chose*, se disait anciennement pour *permettre*. ID.

Renverse le bon droit, et tourne la justice[1] !
Il fait par un arrêt couronner son forfait !
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable ;
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur !
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture !
Lui qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée ;
Et parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
Le voilà devenu mon plus grand adversaire !
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon !
Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte !
C'est à ces actions que la gloire les porte !
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux !
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge.
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres ! vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes ;
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer
N'a pas eu le crédit de vous faire arrêter ;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui ? de semblables tours il ne craint point l'éclat :
Il a permission d'être franc scélérat ;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné ;
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre :
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,

1. *Tourner la justice* ne peut signifier *séduire, corrompre* la justice. VOLT.

Et contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité,
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge,
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin, vos soins sont superflus.
Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe[1];

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît :
Tout marche par cabale et par pur intérêt ;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
Pour vouloir se tirer de leur société ?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie :
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
Et, si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui ;
Et, de même qu'un cœur, d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde,
En beaux raisonnements vous abondez toujours ;
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;
De ce que je dirais je ne répondrais pas,
Et je me jetterais cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.

1. On ne dit point *excuser une chose à quelqu'un*. AUGER.

Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi;
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non : de trop de souci je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre;
Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

Oui, c'est à vous de voir si, par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende [1],
De le sacrifier, madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissements;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, sortant du coin où il était.

Oui, monsieur a raison; madame, il faut choisir;
Et sa demande ici s'accorde à mon désir [2].
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine :
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

1. On dit, *prétendre à une femme, à la main d'une femme*; et non pas *une femme*. Auger. — Du temps de Molière, cette locution était usitée, et Racine même a dit dans *Mithridate :*

Il crut que sans prétendre une plus haute gloire.

2. Il faudrait *s'accorder avec*, et non *s'accorder à*. Auger.

ORONTE.

Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune [1].

ALCESTE.

Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous [2],

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE.

Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoi! sur un pareil choix vous semblez être en peine.

ALCESTE.

Quoi! votre âme balance et paraît incertaine!

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu! que cette instance est là hors de saison!
Et que vous témoignez tous deux peu de raison!
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux;
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte :
Je trouve que ces mots, qui sont désobligeants,
Ne se doivent point dire en présence des gens;
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière,
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende;
J'y consens pour ma part.

1. On ne dit pas, *je ne veux point aucunement troubler*, mais, *je ne veux aucunement troubler*. *Point* est de trop. AUGER.

2. Même remarque que la précédente.

ALCESTE.

Et moi, je le demande;
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude :
Mais plus d'amusement et plus d'incertitude;
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus;
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

SCÈNE III.

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE.

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paraît concertée[1].
Ils veulent, l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur,
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre;
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici;
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance,

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence[2].

1. « Y paraît concertée » à me persécuter.

2. Il est aisé de voir qu'on ne doit pas dire, *poursuivre*, mais, *continuer à garder le silence*. L'idée d'activité attachée au verbe *poursuivre* ne compatit point avec *garder le silence*, qui exprime une suspension, une privation d'action. AUGER.

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE, *à Célimène.*

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE, *à Oronte et à Alceste.*

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ, *à Célimène.*

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue :
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne saurait prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, madame, voyons d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre, par vous, est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaste, écrit ce billet tendre.

ACASTE, *à Oronte et à Alceste.*

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connaître sa main n'ait trop su vous instruire,
Mais ceci vaut assez la peine de le lire :

Vous êtes un étrange homme [1], *de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste : et, si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai de ma vie* [2]. *Notre grand flandrin de vicomte...*

Il devrait être ici.

Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez vos

1. VAR. Vous êtes un étrange homme, Clitandre.
2. VAR. Je ne vous le pardonnerai.

plaintes, est un homme qui ne saurait me revenir ; et depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit marquis...

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit marquis, qui me tint hier longtemps la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne ; et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée [1]. Pour l'homme aux rubans verts...

(A Alceste.)

A vous le dé, monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts [2], il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru ; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste... [3]

(A Oronte.)

Voici votre paquet.

Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit, et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit ; et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez ; que je vous trouve à dire [4] plus que je ne voudrais, dans toutes les parties où l'on m'entraîne ; et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi [5].

Votre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurais de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime ; et vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les siens ; et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.

1. Avant la révolution de 1789, les fils aînés héritaient seuls des biens dans les familles. Les cadets déshérités n'avaient que la ressource d'entrer dans un régiment. On disait de ces cadets qu'ils *n'avaient que la cape et l'épée* pour toute fortune. La *cape* était un manteau militaire, à capuchon.

2. Du temps de Molière, les hommes portaient des nœuds de rubans à la cravate, aux manches, aux jarretières et aux souliers. AUGER.

3. La *veste* se portait sous l'habit. Dans notre costume moderne, le gilet a remplacé la veste.

4. Cette expression, *trouver quelqu'un à dire*, qui signifie, trouver qu'il manque, qu'il fait faute quelque part, était d'un usage très-fréquent autrefois. Aujourd'hui, on courrait le risque de n'être pas compris, si l'on disait à une personne : *Je sors d'une maison où l'on vous a trouvé à dire.* AUGER.

5. Me voici maintenant.

Il suffit. Nous allons, l'un et l'autre en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurais de quoi vous dire, et belle est la matière;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère,
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs du plus haut prix[1].

SCÈNE V.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

Quoi ? de cette façon, je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire !
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour !
Allez, j'étais trop dupe, et je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connaître :
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.
(A Alceste.)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

SCÈNE VI.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOÉ, à Célimène.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir;
Je ne m'en saurais taire, et me sens émouvoir [2].
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;
(Montrant Alceste.)
Mais monsieur, que chez vous fixait votre bonheur,
Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissait avec idolâtrie,
Devait-il... [3]

ALCESTE.

Laissez-moi, madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus;
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.

1. Var. Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.
De plus haut prix valait peut-être mieux, parce que ce terme est ici plus impertinent.
2. Var. Je ne me saurais taire, et me sens émouvoir.
3. Var. Devroit-il ?...

Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle ;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé ! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée ?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'être flatté [1].
Le rebut de madame est une marchandise
Dont on aurait grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut.
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

SCÈNE VII.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, à Célimène.

Hé bien ! je me suis tu, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire ?
Et puis-je maintenant ?...

CÉLIMÈNE.

Oui, vous pouvez tout dire ;
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse ; et mon âme confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des autres ici méprisé le courroux ;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable ;
Je sais combien je dois vous paraître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

1. Vaugelas nous apprend que, de son temps, *croyance* et *créance*, qui avaient beaucoup de rapport pour le sens, se prononçaient de même à la cour ; et, suivant Th. Corneille, *cette délicatesse de prononciation avait passé dans l'orthographe :* peu de personnes écrivaient *croyance*. L'usage a changé sur ce point. On écrit et on prononce *croyance*, dans le sens de conviction, persuasion, opinion ; et *créance*, dont l'ancienne signification ne s'est conservée que dans quelques expressions de la diplomatie, du commerce et de la vénerie, n'a plus d'autre signification, dans le langage ordinaire, que celle de dette active. AUGER. — On trouve cependant dans la sixième édition du Dictionnaire de l'Académie : « *Créance*, croyance, foi. *Ne donnez aucune créance à ce qu'il dit.* »

ALCESTE.

Hé! le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et, quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?

(A Éliante et à Philinte.)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.

(A Célimène.)

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une faiblesse,
Où le vice du temps porte votre jeunesse,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains [1]
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.
C'est par là seulement que dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents?

CÉLIMÈNE.

La solitude effraie une âme de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte [2].
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non. Mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.

1. On dira bien *mon cœur y consent;* mais on ne doit pas dire, *mon cœur y donne les mains*; parce qu'un cœur qui a des mains est une figure impossible à concevoir. AUGER.

2. On disait, du temps de Molière, *prendre un dessein,* comme on dit *prendre une résolution.* On dit aujourd'hui, *concevoir, former un dessein.* ID.

Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse; et ce sensible outrage,
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, à Éliante.

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous, depuis longtemps, je fais un cas extrême;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers;
Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
Que le ciel, pour ce nœud, ne m'avait point fait naître;
Que ce serait pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valait pas;
Et qu'enfin...

ÉLIANTE.

Vous pouvez suivre cette pensée [1] :
Ma main de se donner n'est pas embarrassée;
Et voilà votre ami sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priais, la pourrait accepter.

PHILINTE.

Ah! cet honneur, madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierais et mon sang et ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre, à jamais, garder ces sentiments!
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher, sur la terre, un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

1. VAR... Vous pouvez suivre votre pensée.

FIN DU MISANTHROPE.

APPRÉCIATION

LITTÉRAIRE ET ANALYTIQUE

DU MISANTHROPE

« Autant Molière avait été jusque-là au-dessus de tous ses rivaux, autant il fut au-dessus de lui-même dans le *Misanthrope*. Emprunter à la morale une des plus grandes leçons qu'elle puisse donner aux hommes, leur démontrer cette vérité qu'avaient méconnue les plus fameux philosophes anciens, que la sagesse même et la vertu ont besoin d'une mesure, sans laquelle elles deviennent inutiles, ou même nuisibles; rendre cette leçon comique sans compromettre le respect dû à l'homme honnête et vertueux, c'était là sans doute le triomphe d'un poëte philosophe, et la comédie ancienne et moderne n'offrait aucun exemple d'une si haute conception. » LA HARPE, *Cours de littérature.*

— « Molière, voulant ouvrir un champ vaste et fertile à la satire des vices et des ridicules, transporta sur la scène, non plus une famille, une coterie, mais la société presque entière, et plaça, au milieu de cette foule de personnages, un censeur de leurs défauts, atteint lui-même d'une manie sauvage qui l'expose justement à la risée de ceux mêmes dont il condamne légitimement la conduite et les discours... L'intrigue du *Misanthrope* n'est ni forte, ni vive, ni très-attachante par elle-même; mais cette sobriété de moyens dramatiques, cette simplicité et cette lenteur dans la marche de l'ouvrage étaient autant de conditions nécessaires; une contexture d'incidents plus serrée et un mouvement de scène plus rapide n'auraient laissé ni espace ni temps pour ces larges développements de satire morale qui sont le véritable sujet de la pièce. » AUGER, *Commentaire sur Molière.*

Le critique est beaucoup trop sévère en disant que l'intrigue de cette admirable comédie n'est *ni forte ni vive :* quand l'intrigue est ce que le sujet exigeait qu'elle fût, que peut-on demander de plus, quel plus bel éloge en saurait-on faire? Nous pensons qu'elle est

adroitement tissue, qu'elle marche avec vivacité, avec chaleur, et que jamais on ne s'aperçoit qu'elle languisse. Chaque acte est parfaitement rempli, et il n'en est pas un seul où on ne trouve une ou plusieurs scènes capitales qui toutes tendent au développement des caractères, et font avancer l'action : au premier acte, il y a l'exposition et la scène (IIe) du sonnet d'Oronte; au second acte, la scène du cercle (ve) qui, ralentissant un peu l'action, mais ne l'arrêtant pas, est un tableau de mœurs, et sert à développer les caractères; au troisième acte, la conversation entre Célimène et Arsinoé (sc. ve), en animant les deux femmes l'une contre l'autre, motive la vengeance d'Arsinoé et prépare le dénoûment; au quatrième acte, la scène de jalousie d'Alceste à Célimène (IIIe) achève de préparer le dénoûment en faisant voir l'extrême amour du Misanthrope pour la coquette; enfin le cinquième acte tout entier est rempli par des incidents qui mettent le caractère d'Alceste encore plus en relief, et le montrent à la fin tel qu'il s'était annoncé d'abord.

La manière dont Molière a présenté le caractère du Misanthrope ayant été attaquée par quelques écrivains, et entre autres par l'illustre auteur du *Télémaque,* dans un livre devenu classique[1], nous croyons faire une chose utile en donnant ici un extrait de la réponse qui a été faite par un bon écrivain du dernier siècle à ceux qui prétendent que Molière a ridiculisé la vertu dans la personne du Misanthrope.

« Imaginons pour un moment qu'un auteur dans un seul ouvrage ait voulu attaquer tous les vices de son siècle, et mettre le fouet de la satire dans la main de l'un de ses acteurs. Quel personnage a-t-il dû choisir? Un sage accompli? Non : le sage est indulgent et modéré. L'étude qu'il a faite de lui-même l'a rendu modeste et compatissant. Il hait le crime, déplore l'erreur, aime la bonté, respecte la vertu, et regarde les vices répandus dans la société comme un poison qui circule dans le sein de la nature humaine. S'il y applique quelque remède, ce n'est ni le fer, ni le feu. Il sait que le malade est faible, inquiet, difficile, et qu'il faut gagner sa confiance pour obtenir sa docilité. Il parle aux hommes comme un père, et non comme un juge : la douceur se peint dans ses yeux, la persuasion coule de ses lèvres; mais le plaisir délicat de l'entendre n'était pas un attrait pour la multitude. Le sage au théâtre eût paru froid et n'eût point attiré la foule. Un homme vertueux, plus sévère et plus véhément, sans aucun travers, sans aucune faiblesse, eût indisposé tous les esprits. On n'amuse point ceux qu'on humilie. *Le Misanthrope,* exempt de ridicule, serait tombé. Il a donc fallu avoir égard au vice le plus commun, je ne dis pas de son siècle et de son pays, mais de tous les lieux et de tous les temps, c'est-à-

1. *La lettre à l'Académie française, sur l'éloquence, la poésie et l'histoire,* § VII, édit. de M. E. Despois, chez Dezobry, E. Magdeleine et Ce, 1 vol. in-12.

dire à la malignité qui prend sa source dans l'amour-propre, et rendre le censeur ridicule par quelque endroit, pour consoler à ses dépens ceux qu'humilierait la censure. Mais ce ridicule, en amusant le peuple, ne devait pas affaiblir l'autorité de la vertu; et le comble de l'art était de composer un caractère à la fois respectable et risible, qualités qui semblent s'exclure et que Molière a su concilier. Tel a été son dessein en composant ce bel ouvrage. Ceci n'est pas une subtilité vaine, c'est l'effet que tout le monde éprouve. On adore le fond du caractère du Misanthrope; sa droiture, sa candeur, sa sensibilité, inspirent la vénération : « Ah! Molière, que n'ai-je le bonheur de ressembler à cet honnête homme! » s'écriait M. le duc de Montausier [1]. Molière aurait donc bien manqué son coup, s'il eût voulu rendre la vertu ridicule. Mais cette même probité s'irrite, passe les bornes et tombe dans l'excès. Le Misanthrope déraisonne et devient ridicule, non pas dans sa vertu, mais dans l'excès où elle donne...

« Le dessein de Molière a donc été, en composant le caractère du Misanthrope, de se servir de sa vertu comme d'un exemple, et de son humeur comme d'un fléau. Voilà le vrai, tout le monde le sait. » MARMONTEL.

1. MONTAUSIER (*Charles de Saint-Maur, duc de*) gouverneur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et qui était renommé pour sa probité et sa vertu. Il répondit effectivement par les paroles qu'on vient de citer à quelques personnes qui cherchaient à lui persuader que Molière avait voulu le peindre dans son Misanthrope.

BRITANNICUS

TRAGÉDIE

PAR J. RACINE

REPRÉSENTÉE EN 1669.

Age de Racine, 30 ans.

Cette tragédie fut jouée pour la première fois à Paris le mardi 11, ou le vendredi 13 décembre, sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, situé rue Mauconseil.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHEVREUSE[1]

MONSEIGNEUR,

Vous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage; et si je vous avais demandé la permission de vous l'offrir, je doute fort si je l'aurais obtenue[2]. Mais ce serait être en quelque sorte ingrat que de cacher plus longtemps au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre?

Non, MONSEIGNEUR, il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses[3]. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au delà de tout ce que j'en ai pu concevoir.

Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que je m'engage plus avant, et que, n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il serait dangereux de le fatiguer de ses

1. Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, de Chevreuse et de Chaulnes, pair de France, né le 7 octobre 1646, et connu sous le nom de duc de Chevreuse. Son père avait fait bâtir un petit château sur le terrain même de Port-Royal. Il était intimement lié avec les solitaires. C'est pour lui qu'avait été faite la *Logique de Port-Royal*. Il fut ami intime du duc de Beauvilliers, son beau-frère, et de Fénelon. Il mourut à Paris le 5 novembre 1712, treize ans après Racine. GEOFFROY.

2. Il est plus correct de dire, *Je doute que je l'eusse* obtenue. *Je doute si* ne se dit bien que lorsqu'il y a incertitude entre deux choses : *Je doute s'il faut rejeter son témoignage ou y avoir égard*, etc. LA HARPE.

3. On ne peut guère douter qu'il ne soit ici question du grand Colbert, beau-père du duc de Chevreuse, lequel avait épousé sa fille aînée. Colbert avait un sens droit et un esprit juste. Avec ces qualités on juge sainement de tout. Si, dans les louanges que Racine prodigue à Colbert, il y a quelque chose pour le contrôleur général, la plus grande partie est pour l'homme, et paraît dictée par la vérité. GEOFFROY.

louanges ; et j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.

La modération n'est qu'une vertu ordinaire quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devrait être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connaissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous ; il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avais d'autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR.

Votre très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur,

RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE *

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier : il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi : ils ont dit que je le faisais trop cruel. Pour moi, je croyais que le nom seul de Néron faisait entendre quelque chose de plus cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire, et veulent dire qu'il était honnête homme dans ses premières années : il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que, s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très-méchant homme. Il ne s'agit point dans ma tragédie des affaires du dehors : Néron est ici dans son particulier et dans sa famille ; et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourraient aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit, au contraire, que je l'avais fait trop bon. J'avoue que je ne m'étais pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron : je l'ai toujours regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome, il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs : à cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnaisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, et se sont plaints que j'en eusse fait un très-méchant homme et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. « Néron, dit Tacite, porta « impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait « une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore « cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat*[1]. »

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi

* La tragédie de *Britannicus* fut d'abord froidement accueillie ; ce mauvais succès inspira à Racine cette première préface. Plus tard, quand la pièce eut été mieux appréciée, il écrivit une seconde préface qu'on trouvera après celle-ci.

1. *Annal.* lib. XIII, c. I.

jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d'*Andromaque*, le sentiment d'Aristote sur le héros de la tragédie; et que, bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur dirai encore ici qu'un jeune prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise et beaucoup de crédulité, qualités ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé très-capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

« Mais, disent-ils, ce prince n'entrait que dans sa quinzième « année lorsqu'il mourut. On le fait vivre, lui et Narcisse, deux ans « plus qu'ils n'ont vécu. » Je n'aurais point parlé de cette objection, si elle n'avait été faite avec chaleur par un homme [1] qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppute les temps par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs : ils disent que d'une vieille coquette, nommée Julia Silana, j'en ai fait une jeune fille très-sage. Qu'auraient-ils à me répondre, si je leur disais que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Émilie de *Cinna*, comme la Sabine d'*Horace?* Mais j'ai à leur dire que s'ils avaient bien lu l'histoire, ils auraient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum* [2]. Elle aimait tendrement son frère; et leurs ennemis, dit Tacite [3], les accusèrent tous d'eux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Si je la présente plus retenue qu'elle n'était, je n'ai pas ouï dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, surtout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paraisse sur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchants qu'elle passe chez Octavie. « Mais, disent-ils, cela ne valait pas la peine de la « faire revenir, un autre l'aurait pu raconter pour elle. » Ils ne savent pas qu'une des règles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action, et que tous les anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'ils s'en retournent en un autre.

« Tout cela est inutile, disent mes censeurs : la pièce est finie « au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devrait point écouter « le reste. » On l'écoute pourtant, et même avec autant d'atten-

1. Corneille, qui, dans *Héraclius*, fait régner vingt ans l'empereur Phocas, lequel n'en a régné que huit. GEOFFROY.
2. *Apokolokyntosis*, cap. VIII.
3. *Annal.*, lib. XII, c. IV.

tion qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout : c'est ainsi que dans l'*Antigone* il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse, que j'en ai employé aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudrait-il faire pour contenter des juges si difficiles? La chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens : il ne faudrait que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire; au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, tel que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre d'autant plus surprenants qu'ils seraient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on ferait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devraient dire : il faudrait, par exemple, représenter quelque héros ivre, qui se voudrait faire haïr de sa maîtresse de gaieté de cœur, un Lacédémonien grand parleur, un conquérant qui ne débiterait que des maximes d'amour, une femme qui donnerait des leçons de fierté à des conquérants [1]. Voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces messieurs. Mais que dirait cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oserais-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles? Car, pour me servir de la pensée d'un ancien, voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer; et nous devons sans cesse nous demander : Que diraient Homère et Virgile, s'ils lisaient ces vers? Que dirait Sophocle, s'il voyait représenter cette scène? Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages; je l'aurais prétendu inutilement : *Quid de te alii loquantur ipsi videant*, dit Cicéron, *sed loquentur tamen* [2].

Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface, que j'ai faite pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des pro-

1. Racine désigne ici des personnages de quelques tragédies de Corneille, Lysander dans *l'Agésilas*, César et Cornélie dans *la Mort de Pompée*, Viriathe dans *Sertorius ;* mais c'est là une boutade de poëte mécontent de l'accueil fait à son œuvre, et de plus un mauvais raisonnement, car *l'Agésilas* tomba, et ce n'est point aux défauts, qu'il relève avec un peu d'aigreur, que *la Mort de Pompée* et *Sertorius* durent leur succès.

2. *De Repub.*, lib. VI, c. XVI.

logues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poëte malintentionné, *malevoli veteris poetæ,* et qui venait briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentait ses comédies.

« .... Occœpta est agi :
« Exclamat, etc.[1]. »

On me pouvait faire une difficulté qu'on ne m'a point faite; mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs : c'est que je fais entrer Junie dans les vestales, où, selon Aulu-Gelle[2], on ne recevait personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilége.

Enfin, je suis très-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurais d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers : ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien, au contraire, de plus injuste qu'un ignorant : il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien; il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas; il s'attaque même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'esprit; et pour peu que nous résistions à ses sentiments, il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

Homine imperito nunquam quidquam injustius[3].

1. TERENT, *Eunuch., Prolog.*, v. 22.
2. *Noct. Attic.*, lib. I, c. XII.
3. TERENT., *Adelph.*, act. I, sc. II, v. 18.

SECONDE PRÉFACE *

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant, j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances : à peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui semblaient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée serait à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté : les critiques se sont évanouies, la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers; et si j'ai fait quelque chose de solide, et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.

A la vérité j'avais travaillé sur des modèles qui m'avaient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulais faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avais copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite, et j'étais alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avais voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que ma tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ces passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son règne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi, il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il l'a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux, car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs; mais il a en lui les semences de tous ces crimes : il commence à vouloir secouer le

* Quand *Britannicus* eut pris dans le public le rang qui lui était dû, Racine supprima sa première préface, et composa celle-ci pour l'édition de ses *OEuvres réunies*.

joug; il les hait les uns et les autres; il leur cache sa haine sous de fausses caresses, *factus naturâ velare odium fallacibus blanditiis*[1]. En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions : *Hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsivit*[2]. Il ne pouvait souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaires, *fato quodam, an quia prævalent illicita; metuebaturque ne in stupra feminarum illustrium prorumperet*[3].

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat*[4]. Ce passage prouve deux choses : il prouve et que Néron était déjà vicieux, mais qu'il dissimulait ses vices, et que Narcisse l'entretenait dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour; et je l'ai choisi plutôt que Sénèque; en voici la raison : ils étaient tous les deux gouverneurs de Néron, l'un pour les armes, et l'autre pour les lettres; et ils étaient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs, *militaribus curis et severitate morum;* Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honestâ*[5]. Burrhus, après sa mort, fut extrêmement regretté à cause de sa vertu : *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis*[6].

Toute leur peine était de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine, *quæ, cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*[7]. Je ne dis que ce mot d'Agrippine car il y aurait trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle; et il parut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa consternation, qu'elle était aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdait en lui sa dernière espérance, et ce crime lui en faisait craindre un plus grand : *Sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelligebat*[8].

L'âge de Britannicus était si connu, qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avait beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avait quinze ans, et on

1. Tacit., *Annal.*, lib. XIV, cap, LVI.
2. Idem, *Annal.*, lib. XIII, cap. XLVII.
3. Idem, lib. XIII, cap. XII.
4. Idem, cap. I.
5. Idem, cap. II.
6. Idem, lib. XIV, cap. LI.
7. Idem, *Annal.*, lib. XIII, cap. II.
8. Idem, cap. XVI.

dit qu'il avait beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques : *Neque segnem ei fuisse indolem ferunt ; sive verum, seu, periculis commendatus, retinuit famam sine experimento*[1].

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse ; car il y avait longtemps qu'on avait donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur : *Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet olim provisum erat*[2].

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appelait *Junia Silana ;* c'est ici une autre Junie, que Tacite appelle *Junia Cælvina,* de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*[3]. Son frère et elle s'aimaient tendrement; *et leurs ennemis,* dit Tacite[4], *les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion.* Elle vécut jusqu'au règne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les vestales, quoique, selon Aulu-Gelle[5], on n'y reçût jamais personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilége[6].

1. Tacit., lib. XII, cap. XXVI.
2. Idem, *Annal.*, lib. XIII, cap. XV.
3. *Apokolokyntosis,* c. VIII.
4. *Ann.,* lib. XII. c. IV.
5. *Noct. Attic.*, lib. I. c. XII.
6. Le peuple a pu accorder de telles dispenses du temps de la République, alors qu'il était tout-puissant ; mais sous les empereurs, il n'avait plus aucun pouvoir. Déjà, dès le principat de Tibère, il ne choisissait plus ses consuls, c'était le sénat qui les lui nommait. Son pouvoir législatif était, s'il est possible, plus nul encore que son pouvoir électif. Sous Néron, il n'y avait plus de peuple romain, mais une vile plèbe, avide seulement de jeux, de spectacles et de distributions de blé.

EXPOSITION

DU SUJET DE BRITANNICUS

Agrippine, femme, en secondes noces, de l'empereur Claude, est parvenue, à force d'intrigues et de crimes, à donner l'empire à son propre fils Néron, au détriment de Britannicus, fils de Claude. Dévorée d'ambition, son but était de régner elle-même sous le nom de Néron, et elle y parvint en effet pendant quelques années. Mais, las de son joug, Néron s'y est soustrait, et, de jour en jour, Agrippine voit tomber son crédit. Dans cette position, pour tenter de ressaisir l'influence qui lui échappe, elle médite d'unir Britannicus à Junie, sœur de Silanus, citoyen sur lequel Claude avait jeté les yeux pour lui laisser l'empire. Elle veut par là se faire de Britannicus un épouvantail contre Néron. L'empereur, qui a pénétré le dessein de sa mère, le déjoue, en ordonnant d'enlever Junie pendant la nuit, et de la conduire au palais impérial où il la détiendra. Par un sentiment de cruelle vengeance, il a voulu repaître ses yeux du spectacle de sa victime, ravie par de farouches soldats, et il a trouvé si belle, si séduisante par sa frayeur même cette jeune fille, qu'il n'avait jamais vue, qu'il en est tombé amoureux. Mais Junie aime Britannicus. Néron lui commande de renoncer à cet amour. Bien plus, afin de se délivrer de son rival, il l'attire au palais, lui ménage une entrevue perfide avec Junie, et, paraissant tout à coup, il éclate en reproches contre Junie, en menaces contre Britannicus, et, comme ce jeune homme le brave, il ordonne son arrestation. Après cet éclat, redoutant le courroux et les intrigues de sa mère, il commande qu'on la détienne aussi dans le palais. Agrippine, consternée de cet ordre, demande à voir son fils. Elle lui rappelle dans un long entretien tout ce qu'elle a fait pour lui assurer l'empire, où il n'était pas appelé, lui reproche son ingratitude, et nie que des intentions coupables lui aient fait arranger le mariage de Britannicus et de Junie. Néron feint d'être convaincu, d'abjurer ses soupçons; il consent à l'union projetée par sa mère entre le fils de Claude et la sœur de Silanus; il se réconciliera même avec Britan-

nicus. Mais, dans son cœur, il n'en est que plus déterminé à se délivrer de ce frère dont on le menace. Dès qu'Agrippine est sortie, il laisse éclater son courroux homicide devant Burrhus, naguère son gouverneur pour les armes. Ce vertueux Romain, effrayé d'un pareil projet, retrace à Néron, timide encore dans le crime, le souvenir des belles qualités qu'il montra en arrivant à l'empire, l'amour de tous les cœurs, qui en fut la récompense, le péril d'un premier pas dans la carrière des forfaits, l'opprobre qu'il devra encourir, et l'horreur qu'il inspirera. Néron cède : Britannicus sera sauvé. Burrhus court prévenir ce jeune homme que l'empereur veut se réconcilier avec lui.

Néron vient de se laisser arracher une renonciation au crime, mais arrive Narcisse, affranchi de Claude, et pervers confident de l'Empereur. Il avait engagé déjà Néron à se défaire d'un rival dangereux; il lui vient annoncer que *le poison est tout prêt.* Néron hésite, flotte; il oppose à son sinistre conseiller le serment d'une réconciliation; il craint que les Romains ne lui donnent les noms d'empoisonneur et de parricide. Narcisse lui répond par une vive peinture de l'avilissement des Romains et de leur esprit de servilité; il ajoute qu'on le représente, lui l'empereur, comme l'esclave des volontés de Burrhus, et de Sénèque son précepteur, détruit, par ces artificieuses insinuations, tout l'effet du discours de Burrhus, et jette Néron dans un état de perplexité qui réveille ses cruels instincts pour le crime. Néron cède aux affreux conseils de Narcisse. Profitant de la promesse qu'il a faite de se réconcilier avec Britannicus, il l'invite à un festin pendant lequel il le fait empoisonner. Burrhus, consterné, annonce cette mort à l'ambitieuse Agrippine. Néron se sauve de la salle du festin; Agrippine l'arrête et l'accable des plus sanglants reproches. Bientôt on apprend que Junie, échappée du palais, s'est consacrée au culte de Vesta. Narcisse, saisi par le peuple, a été massacré, et Néron, désespéré d'avoir perdu le fruit de son crime, s'est retiré au fond de son appartement, furieux, et dans un état qui peut le porter à trancher lui-même ses jours.

PERSONNAGES

NÉRON[1], empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS[2], fils de l'empereur Claudius et de Messaline.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Ænobarbus, père de Néron, et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius.

JUNIE, amante de Britannicus.

BURRHUS, gouverneur de Néron.

NARCISSE, gouverneur de Britannicus.

ALBINE, confidente d'Agrippine.

GARDES.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron[3].

1. Agé de 18 ans. Néanmoins Racine, dans le courant de sa tragédie, parait annoncer un âge un peu plus avancé, sans que ce soit néanmoins encore l'âge mûr.

2. Agé de 17 ans.

3. La porte de l'appartement de Néron s'ouvre dans cette chambre qui sert de passage pour aller à l'appartement d'Octavie.

L'action se passe l'an de Rome 507, et de J.-C. 55, sous le consulat de Néron et L. Antistius Vetus.

BRITANNICUS[1]

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Quoi ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte,
La mère de César veille seule à sa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici : les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré :
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre [1] ;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine ; et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoi ! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire,
Qui l'avez appelé de si loin à l'empire ?
Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,
Avez nommé César l'heureux Domitius [2] ?
Tout lui parle, madame, en faveur d'Agrippine :
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine :
Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi ;
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat, madame ? Ah ! toute sa conduite
Marque dans son devoir une âme trop instruite [3].

1. Nero flagitii et sceleribus velamenta quæsivit. Tac., *Ann.*, XIII, 47.
2. Le père de Néron se nommait Domitius Ænobarbus; *Néron* était un surnom que Tibère et Claude portèrent, et qui, en langue sabine, signifiait *fort, courageux*.
3. En prose il faudrait dire *instruite de son devoir*. On ne dit proprement *instruit dans* que lorsqu'il s'agit d'un art ou d'une science : *instruit dans la peinture, instruit dans les mathématiques*. *Instruit* est là immédiatement au-dessous de *savant*. Dans la poésie, *instruit dans* a plus d'élégance qu'*instruit de*. La Harpe.

Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?
Rome, depuis trois ans par ses soins gouvernée,
Au temps de ses consuls croit être retournée [1] :
Il la gouverne en père. Enfin Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant [2].

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste :
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste,
Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain : je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage [3] ;
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc [4].
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices [5] :
De Rome, pour un temps, Caïus fut les délices [6] ;
Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,
D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'État
Pour le conduire au gré du peuple ou du sénat ?
Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père [7] :
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.
De quel nom cependant pouvons-nous appeler
L'attentat que le jour vient de nous révéler ?
Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée :
Et ce même Néron, que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit !

1. La première fois que Néron parla au sénat, il lui promit de lui laisser reprendre son ancienne autorité, et il tint parole quelque temps. Voyez Tac., *Ann.*, XIII, 4-5.

2. Sénèque dit à Néron : Comparare nemo mansuetidini tuæ audebit divum Augustum, etiamsi in certamen juvenilium annorum deduxerit senectutem plusquam maturam. *De Clement.*, I, c. XI.

3. Il serait beaucoup trop long d'entrer ici dans le détail de la généalogie des Domitius, et surtout de rapporter les traits d'orgueil, de fierté et de férocité qu'on leur reproche ; nous dirons seulement que ces deux vers sont en substance dans les cinq premiers chapitres de la vie de Néron, par Suétone, qui, en parlant de Domitius, dit qu'il était *arrogans, immitis.*

4. Agrippine était de la maison *Claudia.*

5. Au figuré, on dit *avoir des prémices* pour avoir des commencements. D'Olivet.

6. Agrippine, suivant l'usage des Romains dans le discours familier, appelle ici par le prénom de Caïus, celui qui, dans l'histoire, est plus connu sous le nom de Caligula. La Harpe.

7. Allusion au titre de *père de la patrie* que Néron reçut dès la première année de son règne.

Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire?
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté?

ALBINE.

Vous, leur appui, madame?

AGRIPPINE.

Arrête, chère Albine.
Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine;
Que du trône, où le sang l'a dû faire monter[1],
Britannicus par moi s'est vu précipiter.
Par moi seule, éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frère de Junie abandonna la vie[2],
Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux,
Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.
Néron jouit de tout : et moi, pour récompense,
Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,
Afin que quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon fils et moi.

ALBINE.

Quel dessein!

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempête.
Néron m'échappera si ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus?

AGRIPPINE.

Je le craindrais bientôt s'il ne me craignait plus.

ALBINE.

Une juste frayeur vous alarme peut-être.
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre César et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.
Sa prodigue amitié ne se réserve rien :
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien[3];

1. Faute contre les mœurs. A Rome la succession à l'empire n'était point établie régulièrement; c'était le sénat qui donnait l'empire. La construction de cette phrase n'est pas claire; il aurait fallu dire : *Silanus, le frère de Junie*, etc.

2. Die nuptiarum [Agrippinæ] Silanus sibi mortem conscivit. Tac., *Ann.*, xii, 8. — Octavie fille de Claude, et sœur de Britannicus, épousa Néron.

3. Ce mot *saint* est ici très-juste. Il n'est point dans le sens qu'il a dans ce vers de Virgile, *ô sanctissima conjux*, mais dans le sens que lui donne le verbe *sancio*. Il veut dire *auguste*, *vénérable*, et c'est dans ce sens qu'Ovide a dit :

Illud amicitiæ sanctum ac venerabile nomen.

(*Trist.*, i, *eleg.* viii.) L. Racine.

A peine parle-t-on de la triste Octavie [1].
Auguste votre aïeul honora moins Livie [2] :
Néron devant sa mère a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect et plus de confiance.
Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit :
Je vois mes honneurs croître et tomber mon crédit.
Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore [3],
Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore;
Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État,
Que mon ordre au palais assemblait le sénat,
Et que derrière un voile, invisible et présente [4],
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.
Des volontés de Rome alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'était point enivré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
Vinrent le reconnaître au nom de l'univers.
Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place :
J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce ;
Quoi qu'il en soit, Néron d'aussi loin qu'il me vit,
Laissa sur son visage éclater son dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance ; et courant m'embrasser,
Il m'écarta du trône où j'allais me placer [5].
Depuis ce coup fatal le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine.
L'ombre seule m'en reste ; et l'on n'implore plus
Que le nom de Sénèque, et l'appui de Burrhus.

1. Néron sacrifia Octavie à la jalousie de Poppée, sa concubine, et la pauvre fille de Claude mourut de chagrin à 20 ans.

2. Auguste ne fit donner à Livie aucuns honneurs particuliers, et quand après la mort de cet empereur le sénat voulut décerner divers honneurs à sa veuve, Tibère s'opposa à ce qu'on lui accordât même un licteur : ne lictorem quidem ei decerni passus est. TAC., *Ann.*, I, 14.

3. *Le temps n'est plus que*, etc., ne saurait se construire par la grammaire générale : c'est un véritable gallicisme, et qu'il est bon de conserver surtout en vers, la particule *où*, qui est régulière dans cette phrase, n'étant pas toujours favorable à l'oreille. LA HARPE.

4. In Palatium ob id vocabantur [patres], ut adstaret abditis a tergo foribus, velo discreta, quod visum arceret, auditum non adimeret. TAC., *Ann.*, XIII, 5.

5. Legatis Armeniorum, causam gentis apud Neronem orantibus, escendere suggestum imperatoris et præsidere simul parabat [Agrippina]; nisi, ceteris pavore defixis, Seneca admonuisset venienti matri occurreret. Ita specie pietatis, obviam itum dedecori. TAC., *Ann.*, XIII, 5.

ALBINE.

Ah! si de ce soupçon votre âme est prévenue,
Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue?
Daignez avec César vous éclaircir du moins [1].

AGRIPPINE.

César ne me voit plus, Albine, sans témoins [2] :
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, et même son silence.
Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite :
De son désordre, Albine, il faut que je profite.
J'entends du bruit, on ouvre. Allons subitement
Lui demander raison de cet enlèvement :
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme.
Mais quoi! déjà Burrhus sort de chez lui!

SCÈNE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

Madame,
Au nom de l'empereur j'allais vous informer
D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont César a voulu que vous soyez instruite [3].

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons : il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déjà par une porte au public moins connue
L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès...

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets ;
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

1. VAR. Allez avec César vous éclaircir du moins.

2. Matremque transfert [Nero] in eam domum quæ Antoniæ fuerat; quoties ipse illuc ventitaret, septus turbâ centurionum, et post breve osculum digrediens. TAC., *Ann.*, XIII, 18.

3. *A voulu que vous soyez* n'est point une dérogation à la loi générale qui veut qu'après le *que conjonctif* précédé d'un prétérit, le verbe régi par *que* soit aussi à un temps prétérit. L'exception est régulière dans le cas où il s'agit d'une action présente : alors le présent est admis comme le prétérit, et quelquefois même est préférable. Le sens est donc : *César a voulu que vous soyez instruite au moment où je vous parle.* LA HARPE.

AGRIPPINE,

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi?
Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire[1]?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État[2]?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion[3];
Et moi qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres[4]!
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois?
Néron n'est plus enfant : n'est-il pas temps qu'il règne[5]?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne?
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux[6]?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer :
Je puis l'instruire au moins combien sa confidence

1. Cette construction est remarquable. La grammaire demanderait : *disputez-vous à qui m'effacera... La gloire* est de trop pour la règle, ou bien il faudrait *la gloire de m'effacer*. Mais comme la phrase est suspendue par l'intervalle d'un vers à l'autre, le poëte a trouvé moyen de mettre une idée de plus à la faveur d'une espèce d'ellipse qu'il laisse remplir à l'imagination, *disputez-vous la gloire,* en disputant *à qui...*, et la clarté et la plénitude du sens font oublier l'irrégularité. LA HARPE.

2. *Pour être :* la clarté exigerait que l'on dît en prose *pour que vous soyez*, et non *pour être*. On dirait bien : *vous ai-je confié mon fils pour être votre esclave?* Mais on ne pourrait pas dire : *vous ai-je confié mon fils pour être son tyran?* GEOFFROY.

3. Burrhus était tribun des soldats quand Agrippine le choisit pour être gouverneur de Néron. (Voy. TAC., *Ann.*, XII, 42.) Le grade de tribun des soldats répondait à celui de colonel dans nos armées modernes.

4. Venerationem augebat feminæ; quam imperatore genitam, sororem ejus qui rerum potitus sit et conjugem et matrem fuisse. TAC., *Ann.*, XII, 42. Agrippine, fille de Germanicus, frère de Claude, femme de Claude et mère de Néron, était fille, sœur, nièce, femme et mère des Césars. L. RACINE. — Ce mouvement paraît imité de Virgile, qui fait ainsi parler Junon (*Æneid.*, I, 46) :

Ast ego, quæ divum incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux.

5. Certe finitam Neronis pueritiam, et robur juventæ adesse. TAC., *Ann.*, XIV, 52.

6. Exueret magistrum, satis amplis doctoribus instructus, majoribus suis. ID., *ibid.*

Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étais chargé dans cette occasion
Que d'excuser César d'une seule action ;
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue ; et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir ?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde,
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah ! si dans l'ignorance il le fallait instruire [1],
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire ?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs [2] ?
La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir ;
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, madame ? On vous révère :
Ainsi que par César, on jure par sa mère.
L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour ;
Mais le doit-il, madame ? et sa reconnaissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom [3] ?
Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis si longtemps asservie [4],

1. *Instruire dans l'ignorance*, et, sept vers plus bas, *vieillir* dans *une enfance*, sont de vrais modèles d'alliance de mots. La beauté de ces expressions, qui semblent s'éloigner l'une de l'autre, consiste dans la justesse des idées qui les rapprochent, autrement ce ne serait qu'un galimatias. *Instruire dans l'ignorance* est ici parfaitement juste, parce que lorsqu'on n'élève un prince que pour régner sous son nom, on lui apprend surtout à ignorer tout ce qu'il doit savoir, à négliger tout ce qu'il doit faire. On lui donne véritablement des *leçons d'ignorance*. LA HARPE. — Y a-t-il rien de plus neuf que cette expression, *instruire dans l'ignorance*; et n'appartient-elle pas à une plume exercée qui trouve seule ce qu'il lui faut? LEMERCIER.

2. Parce qu'Agrippine fit rappeler Sénèque de l'exil, où il avait été envoyé sous Claudius. (TAC., *Ann.*, XII, 8.) L. RACINE.

3. On donnait aux empereurs, sitôt qu'ils étaient élus, les titres d'*Auguste* et de *César*. L. RACINE.

4. Pallas, Calliste, et Narcisse, qui sous Claude, furent réellement les maîtres de l'empire romain. (Voy. TAC., *Ann.*, XII, 1 *et seqq.*)

A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du règne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je? la vertu semble même renaître.
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître [1] :
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats,
César nomme les chefs sur la foi des soldats;
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocents, malgré leur renommée [2];
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs [3].
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire;
Pourvu que dans le cours d'un règne florissant
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant [4]?
Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
Ramènent tous les ans ses premières années!

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
Mais vous qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
Néron de Silanus fait enlever la sœur?
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie [5]?

1. *Tout l'empire n'est plus la dépouille enlevée par un maître,* voilà ce que le poëte veut dire. Le dit-il? *La proie d'un maître* serait clair et juste; j'oserais affirmer que *la dépouille* n'est ici ni l'un ni l'autre. *La dépouille de...* n'a jamais signifié que *la dépouille prise* à quelqu'un, prise *sur quelque chose.* LA HARPE.

2. Thraséas, célèbre par l'austérité de sa vertu, ne resta pas toujours innocent aux yeux de Néron, qui, devenu tyran, se débarrassa d'un censeur incommode. Corbulon, général distingué, après avoir longtemps échappé, par sa modération et sa prudence, au danger de sa gloire, périt enfin victime de la haine naturelle de Néron pour les grands hommes et pour tous les honnêtes gens.

Sont encore innocents malgré leur renommée.

Ce vers réunit l'énergie de Tacite à l'élégance, à l'harmonie de Racine. GEOFFROY.

3. Quumque insulas omnes, quas modo senatorum, jam delatorum turba compleret. PLIN. JUN., *Panegyr.*, c. XXXV.

4. Racine semble avoir eu en vue ce beau passage de la vie d'Agricola, où Tacite félicite Nerva d'avoir réuni deux choses autrefois incompatibles, la liberté et la monarchie : « Res olim dissociabiles miscuerit, principatum ac libertatem. » Cap. III. GEOFFROY.

5. VAR. Le sang de nos aïeux qui brille dans Junie.

De quoi l'accuse-t-il? et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'État :
Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'aurait point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée;
Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

BURRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée;
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux :
Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux [1].
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son époux faire un prince rebelle;
Que le sang de César ne se doit allier
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier [2];
Et vous-même avouerez qu'il ne serait pas juste
Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste [3].

AGRIPPINE.

Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère;
A ma confusion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée :
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son empire;
Et qu'en me réduisant à la nécessité
D'éprouver contre lui ma faible autorité,
Il expose la sienne; et que dans la balance
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS.

Quoi! madame, toujours soupçonner son respect!
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect [4] ?
L'empereur vous croit-il du parti de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il réunie?
Quoi! de vos ennemis devenez-vous l'appui

1. *Tout plein de ses aïeux* est une expression aussi juste que vraie, parce que les Romains gardaient dans leurs maisons les bustes de leurs aïeux.

2. Pour justifier Néron de l'enlèvement de Junie, il se sert adroitement de la même raison dont on se servit pour engager Claude à épouser Agrippine : Ne claritudinem Cæsarum aliam in domum ferret. TAC., *Ann.*, XII, 2. L. RACINE.

3. Junie était sœur de L. Silanus, et arrière-petite-fille, et non pas *nièce* d'Auguste. Quippe et Silanus divi Augusti abnepos erat. TAC., *Ann.*, XIII, 1.

4. VAR. Ne peut-il faire un pas qu'il ne vous soit suspect?

Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager l'empire?
Vous craindrez-vous sans cesse : et vos embrassements
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements ?
Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence [1] ;
D'une mère facile affectez l'indulgence ;
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater ;
Et n'avertissez point la cour de vous quitter [2].

AGRIPPINE.

Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine,
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine [3],
Lorsque de sa présence il semble me bannir,
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste : et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus. Je lui cède ma place.
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,
Et peut-être, madame, en accuser les soins
De ceux que l'empereur a consultés le moins [4].

SCÈNE III.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

Ah ! prince, où courez-vous? Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche? Ah dieux !
Tout ce que j'ai perdu, madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée
S'est vue en ce palais indignement traînée.

1. Cette expression est plus latine que française. *Diligence* en français signifie promptitude, activité ; en latin il signifie exactitude d'attention et de soin. *La diligence d'un censeur* est donc ici pour l'attention à reprendre. LA HARPE. — *Affectez*, au vers suivant, est encore pris dans l'acception latine.

2. Réflexion inspirée par Tacite. Néron ayant renvoyé sa mère du palais impérial et lui ayant ôté sa garde, le crédit d'Agrippine fut ruiné, et Tacite ajoute : « Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est quam fama potentiæ non sua vi nixa : statim relictum Agrippinæ limen ; nemo solari, nemo adire, præter paucas feminas, amore an odio incertum. » (*Ann.*, XIII, 19.)

3. VAR. Lorsque Néron lui-même annonce sa ruine.

4. Par ces deux derniers vers, il fait assez entendre que ses avis ne sont pas suivis, et que si, dans toute la scène, il a justifié son élève, dans son cœur il ne le justifie pas ; et voilà Burrhus : *laudans ac mœrens*. L. RACINE.

Hélas ! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris !
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
Va séparer deux cœurs qu'assemblait leur misère :
Sans doute on ne veut pas que mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures [1] ;
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures.
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.

SCÈNE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

La croirai-je, Narcisse ? et dois-je sur sa foi
La prendre pour arbitre entre son fils et moi ?
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette même Agrippine
Que mon père épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours ?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée ;
A vous donner Junie elle s'est engagée ;
Unissez vos chagrins, liez vos intérêts :
Ce palais retentit en vain de vos regrets :
Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante [2]
Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,
Que vos ressentiments se perdront en discours,
Il n'en faut pas douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS.

Ah ! Narcisse, tu sais si de la servitude

1. *Injure* est ici dans le sens de *tort fait* ou *reçu*, *d'outrage en action*, et alors *mon injure*, *son injure*, *ton injure*, etc., ne s'entendent jamais que passivement, pour l'*injure que l'on m'a faite*, *qu'on lui a faite*, *qu'on t'a faite* ; c'est l'*injuria* des Latins, qui n'a d'autre acception chez eux que celle d'*injustice*, de *violation de droits*, du mot *jus*. LA HARPE.

2. VAR. Tant que l'on vous verra d'une voix suppliante.

Tant que valait mieux que *tandis que* : celui-ci veut dire *pendant le temps que*, l'autre *aussi longtemps que*, et ce dernier est la pensée de l'auteur. LA HARPE. — Il est permis en poésie de donner à *tandis que* le sens d'*aussi longtemps que*. La variante prouve que Racine a écrit *tandis que* avec réflexion, et cela est si vrai, que vingt ans après il a mis encore dans *Esther* (II, 1):

Et toute ma grandeur me devient insipide
Tandis que le soleil éclaire ce perfide

L'exemple de Racine peut donc être imité.

Je prétends faire encore une longue habitude;
Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné,
Je renonce à l'empire où j'étais destiné [1].
Mais je suis seul encor : les amis de mon père
Sont autant d'inconnus que glace ma misère,
Et ma jeunesse même écarte loin de moi [2]
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.
Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon sort la triste connaissance,
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus [3]
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,
Trafiquent avec lui des secrets de mon âme ?
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours.
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours;
Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe,
Que t'en semble, Narcisse ?

NARCISSE.

Ah ! quelle âme assez basse...
C'est à vous de choisir des confidents discrets.
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai; mais cette défiance
Est toujours d'un grand cœur la dernière science;
On le trompe longtemps. Mais enfin je te croi [4],
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle :
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle ;
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts,
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage;
Examine leurs yeux, observe leurs discours;
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.
Surtout dans ce palais remarque avec adresse

1. Var. Je renonce aux grandeurs où j'étais destiné.

2. Var. Sont autant d'inconnus qu'écarte ma misère;
Et ma jeunesse même éloigne loin de moi.

3. Dès que Néron fut adopté par Claude, on eut soin d'écarter de Britannicus tout serviteur qui eût pu lui être fidèle. Desolatus etiam paulatim servilibus ministeriis. Tac., *Ann.*, xii, 26. Etiam libertorum si quis incorruptâ fide, depellitur. *Ibid.*, 41. Ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet, olim provisum erat. *Ibid.*, xiii, 15.

4. Nous avons déjà fait observer ailleurs que le retranchement de l's final à la première personne de l'indicatif de certains verbes, qui est aujourd'hui une licence poétique, était jadis la véritable orthographe; la première personne s'écrivait sans *s*, la seconde avec une *s*, et la troisième avec un *t*. L'usage a aboli une loi très-bonne et très-logique. (V. le *Misanthrope*, acte I, sc. ii, p. 350, note 2.)

Avec quel soin Néron fait garder la princesse[1] ·
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la mère
Chez Pallas, comme toi l'affranchi de mon père;
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et s'il se peut,
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut[2].

ACTE II.

SCÈNE I.

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

NÉRON.

N'en doutez point Burrhus : malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices;
Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère[3];
Il séduit, chaque jour, Britannicus mon frère ;
Ils l'écoutent tout seul : et qui suivrait leurs pas[4],
Les trouverait peut-être assemblés chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte :
Je le veux, je l'ordonne; et que la fin du jour
Ne le retrouve plus dans Rome ou dans ma cour.
Allez : cet ordre importe au salut de l'empire.

(Aux gardes.)

Vous, Narcisse, approchez. Et vous qu'on se retire.

SCÈNE II.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Grâces aux dieux, seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'ui du reste des Romains.

1. *Princesse* est ici une petite faute contre la vérité des mœurs : on ne donnait le nom de *princesse* qu'à la femme de l'empereur, seul *prince* dans cet empire romain, qui portait toujours le nom de *république*. Le *prince* était le sénateur inscrit le premier sur la liste du sénat, et cet honneur appartenait de droit à l'empereur.

2. Quelques commentateurs ont trouvé dans ce vers un raffinement de politique trop profond pour l'âge de Britannicus; mais ce prince [ou plutôt ce jeune homme, l'empereur seul étant *prince*] a déjà fait voir qu'il en sait assez pour ne pas croire qu'Agrippine le sert par intérêt pour lui. LA HARPE.

3. Sed neque Neroni infra servos ingenium; et Pallas, tristi arrogantiâ modum liberti egressus, tædium suî moverat. TAC., *Ann.*, XIII, 2.

4. VAR. Ils l'écoutent lui seul : et qui suivrait leurs pas.

Vos ennemis, déchus de leur vaine espérance,
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je? Vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paraissez consterné.
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure[1],
Et ces sombres regards errants à l'aventure?
Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous!

NÉRON.

Depuis un moment; mais pour toute ma vie[2].
J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez?

NÉRON.

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes,
Belle sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevaient de ses yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue :
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissé passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux je croyais lui parler;
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce;
J'employais les soupirs, et même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image :
Elle m'est apparue avec trop d'avantage :
Narcisse, qu'en dis-tu?

1. *Tristesse obscure*, expression figurée, parce que la tristesse obscurcit le front. La Harpe.
2. Caractère emporté, il s'imagine que cette passion, qui ne fait que commencer, durera toute sa vie. L. Racine.

NARCISSE.

Quoi ! seigneur, croira-t-on
Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron ?

NÉRON.

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère ;
Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté,
Enviât à nos yeux sa naissante beauté [1] ;
Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,
Elle se dérobait même à sa renommée :
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,
Dont la persévérance irrite mon amour.
Quoi, Narcisse, tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
Sur le cœur de César ne les vienne essayer ;
Seule dans son palais, la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer [2] !
Dis-moi : Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE.

Quoi ! s'il l'aime,
Seigneur ?

NÉRON.

Si jeune encor se connaît-il lui-même ?
D'un regard enchanteur connaît-il le poison ?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruit par tant de charmes
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes ;
A ses moindres désirs il sait s'accommoder ;
Et peut-être déjà sait-il persuader.

NÉRON.

Que dis-tu ? Sur son cœur il aurait quelque empire ?

NARCISSE.

Je ne sais. Mais, seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux ;
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,

1. *Envier* est ici dans le sens de *priver*. C'est un latinisme dont Racine a enrichi la langue. A. MARTIN.

2. Voilà des sentiments dignes de Néron. Junie seule fuit une cour corrompue, où toutes les femmes se disputent les regards du jeune César... Elle ne s'informe pas si César est aimable, et il la fait enlever pour lui apprendre qu'il sait aimer. Le poëte n'annonce point qu'il va peindre un tyran et sa cour; mais comme il peint l'un et l'autre ! LA HARPE.

Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant,
Il allait voir Junie, et revenait content.

NÉRON.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère :
Néron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous? Et de quoi, seigneur, vous inquiétez-vous ?
Junie a pu le plaindre et partager ses peines :
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes ;
Mais aujourd'hui, seigneur, que ses yeux dessillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadème,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard [1] ;
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire ;
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête !
Que d'importunités !

NARCISSE.

Quoi donc ! qui vous arrête,
Seigneur ?

NÉRON.

Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus [2].
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse :
Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux, si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force !
Le ciel même en secret semble la condamner :
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner,
Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche :
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche [3] ;
L'empire vainement demande un héritier.

1. Quelle magnifique peinture de la grandeur impériale, et quel contraste avec l'abandon et le dénûment qui font le partage de Britannicus! LA HARPE.

2. Il suffit de ce vers pour faire sentir que ces *trois ans de vertus* n'étaient que trois ans de contrainte et d'hypocrisie, dont le terme sera le premier instant où les passions de Néron trouveront un obstacle. ID.

3. Il serait trop long de remarquer les beautés de diction, les expressions

NARCISSE.

Que tardez-vous, seigneur, à la répudier ?
L'empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste, votre aïeul, soupirait pour Livie ;
Par un double divorce ils s'unirent tous deux ;
Et vous devez l'empire à ce divorce heureux [1].
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa fille.
Vous seul, jusques ici, contraire à vos désirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs [2].

NÉRON.

Et ne connais-tu pas l'implacable Agrippine ?
Mon amour inquiet déjà se l'imagine
Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé ;
Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, seigneur, votre maître et le sien ?
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?
Vivez, régnez pour vous : c'est trop régner pour elle.
Craignez-vous ? Mais, seigneur, vous ne la craignez pas ;
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON.

Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver ;
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver :
Mais, je t'expose ici mon âme toute nue,
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir ;
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle ;
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien :

neuves, *fidèle à sa douleur*, *se fier à ses regards*, *les essayer sur le cœur de César*, tant d'autres non moins heureuses, et ici en particulier la stérilité si noblement et si poétiquement exprimée, une *couche* qui n'est *honorée d'aucun gage :* c'est la langue de Racine. La Harpe.

1. Auguste répudia Scribonie pour épouser Livie. Cette dernière était femme de Claude Tibère Néron, dont elle avait déjà un fils, et, par son mariage avec Auguste, elle fit entrer la postérité des Nérons dans la famille des Octaviens.

2. Dans *Octavie*, tragédie de Sénèque, Néron, qui veut répudier sa femme Octavie pour épouser Poppée, s'écrie, en s'adressant à Sénèque, qui combat son dessein :

Prohibebor unus facere, quod cunctis licet.

Act. II, sc. II. v. 138.

Mon génie étonné tremble devant le sien [1];
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuis partout, que même je l'offense,
Et que de temps en temps, j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop : retire-toi, Narcisse;
Britannicus pourrait t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non; Britannicus s'abandonne à ma foi :
Par son ordre, seigneur, il croit que je vous voi,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
Impatient, surtout de revoir ses amours,
Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON.

J'y consens; porte-lui cette douce nouvelle :
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NÉRON.

J'ai mes raisons, Narcisse; et tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux stratagème;
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre; la voici.
Va retrouver ton maître, et l'amener ici [2].

SCÈNE III.

NÉRON, JUNIE.

NÉRON.

Vous vous troublez, madame, et changez de visage!
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur;
J'allais voir Octavie, et non pas l'empereur [3].

1. Expression antique, fondée sur l'opinion des temps anciens, qui attribuait à chacun son *génie*, bon ou mauvais. LA HARPE.

2. *Va l'amener ici*, est incorrect; il aurait fallu : *retourne vers ton maître et me l'amène ici.*

3. Il n'était pas naturel que Junie vînt d'elle-même trouver Néron, et il l'était au contraire qu'elle se rendît auprès d'Octavie. La manière dont elle rencontre Néron est fort bien imaginée. Louis Racine observe à ce sujet que les personnages de Racine n'entrent et ne sortent jamais sans un motif convenable. LA HARPE. — Cette remarque est pleine de goût; mais il y a une faute de français dans *Louis Racine observe :* il aurait fallu, *fait observer*. *Observer*, dans le sens de *remarquer*, doit s'employer comme ce dernier verbe; *Je vous remarque*, pour *je vous fais remarquer*, serait fautif. Il y a d'ailleurs une raison logique de la locution *je vous fais observer*, c'est que votre observation (ce

NÉRON.

Je le sais bien, madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, seigneur?

NÉRON.

Pensez-vous, madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connaître Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, seigneur, voulez-vous que j'implore [1]?
A qui demanderais-je un crime que j'ignore?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas :
De grâce, apprenez-moi, seigneur, mes attentats [2].

NÉRON.

Quoi! madame, est-ce donc une légère offense
De m'avoir si longtemps caché votre présence?
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes?
Pourquoi, de cette gloire exclu jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié relégué dans ma cour?
On dit plus : vous souffrez, sans en être offensée,
Qu'il vous ose, madame, expliquer sa pensée :
Car je ne croirai point que sans me consulter
La sévère Junie ait voulu le flatter,
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE.

Je ne vous nierai point, seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille
Seul reste du débris d'une illustre famille :
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime; il obéit à l'empereur son père,
Et j'ose dire encore, à vous, à votre mère :
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens...

que vous avez observé par vous-même) est faite au moment où vous la formulez; vous provoquez seulement un tiers à la faire aussi comme vous; *vous lui faites observer*. *Je vous observe* ou *un tel observe*, signifient *je vous regarde*, ou *un tel regarde*. Beaucoup de personnes commettent cette faute; elle se trouve même dans quelques bons écrivains.

1. Comme il n'a été parlé que d'Octavie, il semble qu'il faudrait *et quelle autre;* on sous-entend *quel autre appui;* ainsi *quel* est plus élégant que *quelle*. L. Racine.

2. Ce mot renferme ici une ironie qui n'y serait plus si Junie disait *mes crimes*. Id.

NÉRON.

Ma mère a ses desseins, madame; et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine;
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, madame, à répondre de vous;
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE.

Ah! seigneur, songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance?

NÉRON.

Non, madame, l'époux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens;
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE.

Et quel est donc, seigneur, cet époux?

NÉRON.

Moi, madame.

JUNIE.

Vous!

NÉRON.

Je vous nommerais, madame, un autre nom,
Si j'en savais quelque autre au-dessus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome, et l'empire.
Plus j'ai cherché, madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor;
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même, consultez vos premières années:
Claudius à son fils les avait destinées;
Mais c'était en un temps où de l'empire entier
Il croyait quelque jour le nommer l'héritier.
Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire [1],
C'est à vous de passer du côté de l'empire.
En vain de ce présent ils m'auraient honoré,
Si votre cœur devait en être séparé;
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes;
Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.

1. *Contredire*, dans notre langue, a le régime direct, soit avec les chose soit avec les personnes. On *contredit* un auteur; on *contredit* les paroles; on *contredit* l'expérience, etc. Le régime indirect en latin : *contradicere alicui*. Il est clair que Racine l'a choisi de préférence, puisque l'autre ne le gênait en rien. LA HARPE.

Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage :
Rome, aussi bien que moi, vous donne son suffrage,
Répudie Octavie, et me fait dénouer
Un hymen que le ciel ne veut point avouer.
Songez-y donc, madame, et pesez en-vous-même
Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés,
Digne de l'univers à qui vous vous devez [1].

JUNIE.

Seigneur, avec raison, je demeure étonnée.
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux;
Et lorsque avec frayeur je parais à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Et pouvez-vous, seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
Qui, dans l'obsurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté [2],
Et dont une autre enfin remplit la majesté ?

NÉRON.

Je vous ai déjà dit que je la répudie [3] :
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement;
Je vous réponds de vous; consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire;
Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus sujet au repentir [4].

JUNIE.

Le ciel connaît, seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flatte point d'une gloire insensée :
Je sais de vos présents mesurer la grandeur;
Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur,

1. Var. Digne de l'univers à qui vous les devez.
2. On dit à un roi *la majesté*, *la splendeur de votre rang*, et non pas *la clarté*. Ici ce mot, qui répond à *cette nuit profonde*, est amené si naturellement qu'il paraît nécessaire. L. Racine.
3. Brusquerie de Néron, qui passe subitement de la galanterie à l'incivilité dès qu'il éprouve une légère contradiction. Geoffroy.
4. Le dernier hémistiche est une menace; et toute cette tirade de Néron, sous le voile d'une politesse affectée, a quelque chose de fier et de dur très-convenable au caractère de cet empereur. Id.

Plus il me ferait honte, et mettrait en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame ; et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère :
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère ;
Et pour Britannicus...

JUNIE.

Il a su me toucher,
Seigneur ; et je n'ai point prétendu m'en cacher
Cette sincérité, sans doute, est peu discrète ;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète.
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée
Quand l'empire devait suivre son hyménée [1] :
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs ;
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs ;
L'empire en est pour vous l'inépuisable source ;
Ou, si quelque chagrin en interrompt la course [2],
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir,
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit, dans son sort, que moi qui s'intéresse [3] ;
Et n'a pour tout plaisir, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON.

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paierait de sa vie ;
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux :
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

1. VAR. Quand l'empire semblait suivre son hyménée.

2. *La course* pour *le cours* paraît un mot commandé par la rime, et de plus présente un sens faux : *la course des plaisirs* exprime leur fuite rapide ; *le cours*, au contraire, signifie leur durée. GEOFFROY. — Ne peut-on dire, avec plus de justesse peut-être, que *course* exprime la succession rapide des plaisirs ; nous pensons que c'est là vraiment la pensée de Racine, qui ne s'est jamais laissé maîtriser par la rime.

3. L'usage a décidé *qu'on s'intéresse dans une affaire d'argent*, *dans un commerce*, *dans une entreprise*, etc., pour dire qu'on y a un intérêt pécuniaire ; et qu'on *s'intéresse à quelqu'un* ou à *quelque chose*, pour dire qu'on y prend un intérêt d'affection ; et il est bon que l'usage ait fixé cette différence, LA HARPE.

JUNIE.

Ah ! seigneur, vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON.

Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée;
Mais, madame, je veux prévenir le danger
Où son ressentiment le pourrait engager.
Je ne veux point le perdre : il vaut mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense;
Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE.

Moi ! que je lui prononce un arrêt si sévère !
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque-là je pourrais me trahir,
Mes yeux lui défendront, seigneur, de m'obéir.

NÉRON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre âme.
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets;
J'entendrai des regards que vous croirez muets,
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE.

Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais !

SCÈNE IV.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

Britannicus, seigneur, demande la princesse ;
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah ! seigneur. .

NÉRON.

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi :
Madame, en le voyant, songez que je vous voi [1].

1. Vieille forme de l'orthographe des verbes. Voy. *le Cid*, p. 67, note 2.

SCÈNE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah ! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître ;
Dis-lui... Je suis perdue ! et je le vois paraître.

SCÈNE VI.

BRITANNICUS, JUNIE, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Madame, quel bonheur me rapproche de vous [1] ?
Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux !
Mais parmi ce plaisir, quel chagrin me dévore [2] ?
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours ?
Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, votre présence,
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence !
Que faisait votre amant ? Quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?
Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous, en secret, adressé quelque plainte ?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter ?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?
Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! Quelle glace !
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ?
Parlez ; nous sommes seuls. Notre ennemi trompé,
Tandis que je vous parle est ailleurs occupé.
Ménageons les moments de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tous pleins de sa puissance :
Ces murs même, seigneur, peuvent avoir des yeux [3] ;
Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.

1. Ceux qui désapprouvent cette scène, parce que, disent-ils, s'aller cacher pour entendre une conversation est un jeu puéril qui ne convient pas au sérieux de la tragédie, ne font pas attention que ce n'est pas ici un jeu, mais une cruauté dont Néron seul est capable. Il veut que Junie prononce elle-même à son amant l'arrêt de son bannissement : elle sera la cause de sa mort s'il lui échappe un geste, un soupir ou un regard. Quelle situation que celle de Junie, qui sait que Néron l'entend et la voit ! et qu'une pareille scène doit exciter l'attention du spectateur ! L. RACINE.

2. *Parmi* se met devant un pluriel ou devant un mot collectif qui renferme, équivalemment, plusieurs choses particulières : *vous avez mis de faux argent parmi du bon.* D'OLIVET. — remontons à l'étymologie du mot, *per medium*, au milieu de, et l'expression nous paraîtra acceptable, au moins en poésie.

3. Etiam muta atque inanima, tectum et parietes, circumspectabantur. TAC. *Ann.*, IV, 69.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, madame, êtes-vous si craintive?
Quoi! déjà votre amour souffre qu'on le captive?
Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours
De faire à Néron même envier nos amours?
Mais bannissez, madame, une inutile crainte :
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte;
Chacun semble des yeux approuver mon courroux :
La mère de Néron se déclare pour nous.
Rome, de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE.

Ah! seigneur, vous parlez contre votre pensée.
Vous-même vous m'avez avoué mille fois
Que Rome le louait d'une commune voix;
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avouer :
Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.
Quoi! pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable,
Et ce moment si cher, madame, est consumé
A louer l'ennemi dont je suis opprimé!
Qui vous rend à vous-même, en un jour si contraire?
Quoi! même vos regards ont appris à se taire [1]?
Que vois-je? Vous craignez de rencontrer mes yeux!
Néron vous plairait-il! Vous serais-je odieux?
Ah! si je le croyais!... Au nom des dieux, madame,
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme!
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir?

JUNIE.

Retirez-vous, seigneur; l'empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre [2]?

1. On trouve dans Ovide (*Heroïd.*, II, 51) :

Credidimus lacrymis : an et hæ simulare docentur!

« J'ai cru vos pleurs : les pleurs ont-ils appris à feindre? »

Simulare docentur, qui est littéralement traduit, est aussi poétique que l'hémistiche de Racine, *ont appris à se taire*, et lui en a peut-être fourni l'idée. On sait qu'il marquait avec un crayon, dans les classiques anciens, toutes les expressions figurées dont il croyait pouvoir enrichir notre langue. La Harpe.

2. Var. Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre?

Changement notable de sens, car *à qui dois-je m'attendre*, signifie : *sur qui puis-je compter*.

SCÈNE VII.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON.

Madame...

JUNIE.

Non, seigneur, je ne puis rien entendre
Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII.

NÉRON, NARCISSE.

NÉRON.

Hé bien! de leur amour tu vois la violence,
Narcisse : elle a paru jusque dans son silence!
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer;
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante [1];
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater :
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter;
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, seul.

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse; voudrais-tu résister à sa voix?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables;
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

ACTE III [2].

SCÈNE I.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Pallas obéira, seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil
Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil?

1. *Une image charmante de sa peine* est atroce de pensée et d'expression. Néron devait parler ainsi. LA HARPE.

2. Racine a supprimé ici une scène entière. Voy. la note I, à la fin de l'ouvrage, page 484

BURRHUS.

Ne doutez point, seigneur, que ce coup ne la frappe;
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dès longtemps commencent d'éclater,
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter!

NÉRON.

Quoi! de quelque dessein la croyez-vous capable?

BURRHUS.

Agrippine, seigneur, est toujours redoutable :
Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux [1];
Germanicus son père est présent à leurs yeux.
Elle sait son pouvoir; vous savez son courage;
Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'est que vous appuyez vous-même son courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON.

Moi, Burrhus?

BURRHUS.

Cet amour, seigneur, qui vous possède...

NÉRON.

Je vous entends, Burrhus, le mal est sans remède :
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz;
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur; et, satisfait de quelque résistance,
Vous redoutez un mal faible dans sa naissance.
Mais si dans son devoir votre cœur affermi [2]
Voulait ne point s'entendre avec son ennemi;
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire;
Si vous daigniez, seigneur, rappeler la mémoire
Des vertus d'Octavie indignes de ce prix [3],
Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris;
Surtout si, de Junie évitant la présence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence
Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, seigneur, si l'on ne veut aimer.

NÉRON.

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes
Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le sénat,
Il faudra décider du destin de l'État;

1. VAR. Rome et tous vos soldats honorent ses aïeux.
2. VAR. Mais si dans sa fierté votre cœur affermi.
3. *Indigne* est un latinisme : en français, *indigne* se prend toujours en mauvaise part; les Latins, au contraire, lui donnent un autre sens. GEOFFROY. — Le sens de : *qui ne mérite pas.*

Je m'en reposerai sur votre expérience.
Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science,
Burrhus ; et je ferais quelque difficulté
D'abaisser jusque-là votre sévérité.
Adieu. Je souffre trop éloigné de Junie.

SCÈNE II.

BURRHUS.

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie[1].
Cette férocité que tu croyais fléchir,
De tes faibles liens est prête à s'affranchir.
En quels excès peut-être elle va se répandre!
O dieux! en ce malheur quel conseil dois-je prendre?
Sénèque, dont les soins me devraient soulager,
Occupé loin de Rome ignore ce danger.
Mais quoi! si d'Agrippine excitant la tendresse
Je pouvais... La voici : mon bonheur me l'adresse.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

Hé bien! je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons?
Et vous vous signalez par d'illustres leçons!
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.
Vous le savez trop bien ; jamais sans ses avis,
Claude qu'il gouvernait n'eût adopté mon fils.
Que dis-je? A son épouse on donne une rivale ;
On affranchit Néron de la foi conjugale :
Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, et nourrir dans son âme[2]
Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme!

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser ;
L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire :
Son orgueil dès longtemps exigeait ce salaire ;
Et l'empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la cour demandait en secret.

1. VAR. Hé bien, Burrhus, Néron découvre son génie!
2. La correction grammaticale exigerait et *de nourrir* ; la préposition doit se répéter avant chaque infinitif ; mais on ose à peine faire remarquer cette négligence dans une tirade si éloquente. GEOFFROY.

Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource :
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
Mais calmez vos transports; par un chemin plus doux,
Vous lui pourrez plus tôt ramener son époux :
Les menaces, les cris, le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon silence irrite vos dédains [1];
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine :
Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir [2].
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un empereur
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille;
De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus,
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit,
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses ;
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même [3]...

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas [4] :
Ils sauront récuser l'injuste stratagème

1. *Irrite* est pris ici dans le sens d'*accroître*. La Harpe.

2. Elle en veut avoir le fruit ; et elle ne l'a point quand elle ne gouverne pas. L. Racine.

3. Præceps post hæc Agrippina ruere ad terrorem et minas, neque principis auribus abstinere quominus testaretur « adultum jam esse Britannicum, veram « dignamque stirpem suscipiendo patris imperio, quod insitus et adoptivus, per « injurias matris, exerceret. Non abnuere se quin cuncta infelicis domus mala « patefierent, suæ in primis nuptiæ, suum veneficium..... Ituram cum illo in « castra; audiretur hinc Germanici filia, debilis rursus Burrhus et exsul Seneca... « generis humani regimen expostulantes. » (Tac. *Ann.*, XIII, 14.)

De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus, etc.

Quand Agrippine est irritée, elle ne dit ni César, ni Néron, ni l'empereur, ni mon fils : c'est le fils d'Ænobarbus. Le père de Néron se nommait Domitius Ænobarbus. L. Racine.

4. *Madame, ils ne vous croiront pas* est, en fait de dialogue, un coup d'art. On peut juger à quel point Agrippine allait s'avilir quand Burrhus l'arrête au *poison*, et lui fait entendre qu'elle ne doit pas dire ce qu'on ne doit pas croire ; c'est la relever à temps, et comme il convenait à Burrhus. La Harpe.

D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zèle sincère.
Madame, c'est un fils qui succède à son père.
En adoptant Néron, Claudius par son choix
De son fils et du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
Elle choisit Tibère adopté par Auguste ;
Et le jeune Agrippa de son sang descendu [1],
Se vit exclu du rang vainement prétendu [2].
Sur tant de fondements sa puissance établie
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affaiblie :
Et s'il m'écoute encor, madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

SCÈNE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame ! L'empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE.

Ah ! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer !

ALBINE.

Madame, au nom des dieux, cachez votre colère.
Quoi ! pour les intérêts de la sœur et du frère,
Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?
Contraindrez-vous César jusque dans ses amours ?

1. Julius Agrippa, fils posthume de l'illustre Agrippa, ministre d'Auguste et de Julie, fille de ce prince. Son caractère féroce l'avait fait reléguer par Auguste dans l'île de Planasie, aujourd'hui Pianosa, entre la côte de Toscane et la Corse. Tibère, en arrivant à l'empire, le fit tuer. Voy. TAC. *Ann.*, I, 3-6.

2. VAR. Se vit exclu d'un rang vainement prétendu.

Quand *prétendre* signifie *aspirer à*, il est neutre : on *prétend à une charge, à une place, à un rang*. Un *rang prétendu* signifierait un *rang supposé* ; mais l'adverbe *vainement* détermine le sens, et il doit être permis en poésie de dire *prétendre un rang, un honneur*. Cette locution était usitée au XVIIe siècle; Molière a dit (*École des maris*, I, 2) :

> Quoi ! si vous l'épousez, elle pourra *prétendre*
> *Les mêmes libertés* que fille on lui voit prendre.

Racine dit encore (*Mithridate*, I, 1 :)

> Il crut que sans *prétendre une plus haute gloire*,
> Elle lui céderait une indigne victoire.

Permettons aux poëtes comme Racine et Molière d'avoir raison contre les grammairiens pour enrichir la langue poétique de tournures qui lui soient propres.

AGRIPPINE.

Quoi! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine? C'est à moi qu'on donne une rivale.
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,
Inutile à la cour, en était ignorée :
Les grâces, les honneurs, par moi seule versés,
M'attiraient des mortels les vœux intéressés.
Une autre de César a surpris la tendresse :
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse ;
Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je? l'on m'évite, et déjà délaissée...
Ah! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrais du ciel hâter l'arrêt fatal [1],
Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival.

SCÈNE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles [2] :
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injustice,
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Néron n'est pas encor tranquille possesseur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.
Si vous êtes toujours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le parjure.
La moitié du sénat s'intéresse pour nous :
Sylla, Pison, Plautus...

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous?
Sylla, Pison, Plautus, les chefs de la noblesse!

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse;
Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.

1. On lui avait prédit que son fils, s'il devenait empereur, la ferait mourir. « Consulenti super Nerone responderunt (Agrippinæ) Chaldæi fore ut imperaret, matremque occideret; atque illa, « Occidat, inquit, dum imperet. » Tac. *Ann.* XIV, 9.

2. Nemo adeo expers misericordiæ fuit, quem non Britannici fortunæ mœror alliceret. Id. *Ann.* XII, 26.

Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce;
D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace :
Il ne m'en reste plus; et vos soins trop prudents
Les ont tous écartés ou séduits dès longtemps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance;
Notre salut dépend de notre intelligence.
J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Néron fuit en vain ma colère :
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.
J'essaierai tour à tour la force et la douceur;
Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,
J'irai semer partout ma crainte et ses alarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCÈNE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse?

NARCISSE.

Oui. Mais, seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attends, Narcisse,
Hélas!

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si, par ton artifice,
Je pouvais revoir...

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrais mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes discours, vous la croyez fidèle?

BRITANNICUS.

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux; mais je sens malgré moi,

Que je ne crois pas autant que je le doi.
Dans ses égarements, mon cœur opiniâtre
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre.
Je voudrais vaincre enfin mon incrédulité ;
Je la voudrais haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidèle cour, ennemi dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire, et, dès le premier jour,
Trame une perfidie inouïe à la cour ?

NARCISSE.

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
N'a point de l'empereur médité la défaite ?
Trop sûre que ses yeux ne pouvaient se cacher,
Peut-être elle fuyait pour se faire chercher,
Pour exciter Néron par la gloire pénible [1]
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible [2].

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir ?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS.

Hé bien ! Narcisse, allons. Mais que vois-je ? C'est elle.

NARCISSE, à part.

Ah, dieux ! A l'empereur portons cette nouvelle.

SCÈNE VII.

BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE.

Retirez-vous, seigneur, et fuyez un courroux
Que ma persévérance allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée
Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.
Adieu ; réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image sans cesse est présente à mon âme :
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends, madame :
Vous voulez que ma fuite assure vos désirs,
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète

1. VAR. Pour exciter César par la gloire pénible.
2. Ce vers parait une involontaire réminiscence de celui de Corneille (*le Cid*, V, 7) :

Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible.

Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
Hé bien, il faut partir !

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS.

Ah ! vous deviez du moins plus longtemps disputer.
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune;
Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir ;
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir :
Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru si longtemps détrompée;
Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré
Contre ce seul malheur n'était point préparé.
J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice;
De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice;
Tant d'horreurs n'avaient point épuisé son courroux,
Madame; il me restait d'être oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux, ma juste impatience
Vous ferait repentir de votre défiance;
Mais Néron vous menace : en ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre :
Néron nous écoutait, et m'ordonnait de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi ! le cruel...

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,
D'un visage sévère examinait le mien,
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS.

Néron nous écoutait, madame ! mais, hélas !
Vos yeux auraient pu feindre, et ne m'abuser pas.
Ils pouvaient me nommer l'auteur de cet outrage;
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?
De quel trouble un regard pouvait me préserver !
Il fallait...

JUNIE.

Il fallait me taire et vous sauver.
Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire ?
De combien de soupirs interrompant le cours,
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours !
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,

Lorsque par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard aurait-il fait couler !
Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée ;
De mon front effrayé je craignais la pâleur ;
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur ;
Sans cesse il me semblait que Néron en colère
Me venait reprocher trop de soin de vous plaire ;
Je craignais mon amour vainement renfermé ;
Enfin, j'aurais voulu n'avoir jamais aimé [1].
Hélas ! pour son bonheur, seigneur, et pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre [2] !
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux :
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurais compte à vous rendre.

BRITANNICUS.

Ah ! n'en voilà que trop : c'est trop me faire entendre [3] ;
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés,
Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?
(Se jetant aux pieds de Junie.)
Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche ?

JUNIE.

Que faites-vous ? Hélas ! votre rival s'approche.

SCÈNE VIII.

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE.

NÉRON.

Prince, continuez des transports si charmants.
Je conçois vos bontés par ces remercîments,
Madame : à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il aurait aussi quelque grâce à me rendre :
Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie
Partout où sa bonté consent que je la voie ;
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse ?

1. Que de grâce, que de richesse poétique, et quelle douceur de sentiment dans ce morceau de Junie ! GEOFFROY.
2. Pour *instruit de l'état de mon cœur*, etc. Ellipse très-heureuse et très-poétique. ID.
3. VAR. Ah ! n'en voilà que trop pour me faire comprendre.

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vu l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver;
Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître[1].

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés;
J'obéissais alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira ?

NÉRON.

Tout l'empire à la fois,
Rome.

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnements, le rapt, et le divorce?

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON.

Elle se tait du moins : imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne[2].

BRITANNICUS.

Je connais mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

1. *Domitius* est ici un terme de reproche et presque de mépris; c'était rappeler à *Néron* son intrusion dans la famille des Claudiens, où il n'était entré que par l'adoption de Claude, et au détriment de Britannicus, fils légitime de cet empereur. « Obvii inter se, Nero Britannicum nomine, ille Domitium, salutavere. Quod, ut discordiæ initium, Agrippina multo questu ad maritum defert : « Sperni quippe adoptionem, quæque censuerint patres, jusserit populus, intra penates abrogari; ac, nisi pravitas tam infensa docentium arceatur, eruptura in publicam perniciem. » TAC., *Ann.*, XII, 41.

2. Tragicum illud subinde jactabat [Caligula],
Oderint dum metuant.
SUET., *Calig.*, 30.

NÉRON.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-la; c'est tout ce que je puis vous dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne sais pas du moins épier ses discours.
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche[1],
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON.

Je vous entends. Hé bien, gardes!

JUNIE.

Que faites-vous?
C'est votre frère. Hélas! c'est un amant jaloux!
Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie :
Ah! son bonheur peut-il exciter votre envie?
Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales;
Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales.
Ne lui disputez plus mes vœux infortunés;
Souffrez que les dieux seuls en soient importunés.

NÉRON.

L'entreprise, madame, est étrange et soudaine.
Dans son appartement, gardes, qu'on la remène.
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur!

JUNIE.

Prince, sans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

1. C'est une faute de langage. Il faut absolument pour le sens et pour la grammaire, *je la laisse s'expliquer*. LA HARPE. — Il nous semble que l'incorrection signalée est préférable ici, et que la correction grammaticale ferait un vers bien plat; Racine doit l'avoir pensé ainsi, car il n'était pas embarrassé de tourner son vers autrement.

SCÈNE IX.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que vois-je ? O ciel !

NÉRON, sans voir Burrhus.

Ainsi leurs feux sont redoublés :
Je reconnais la main qui les a rassemblés.
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
[Apercevant Burrhus.]
Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi ! seigneur, sans l'ouïr ? Une mère ?

NÉRON.

Arrêtez :
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez [1] ;
Mais, depuis quelques jours, tout ce que je désire
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Repondez-m'en, vous dis-je ; ou sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus [2].

ACTE IV.

SCÈNE I.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

Oui, madame, à loisir vous pourrez vous défendre :
César lui-même ici consent à vous entendre.

1. Néron ne pouvait souffrir aucun obstacle à ses volontés, et il était dangereux de désapprouver sa conduite : « Ut faciendis sceleribus promptus, ita audiendi quæ faceret insolens erat.» Tac. *Ann.*, xv, 67. Cependant un jour qu'il était irrité contre sa mère, Burrhus osa lui représenter qu'il fallait donner à tout le monde le temps de se défendre, et surtout à une mère : « Sed cuicumque, nedum parenti, defensionem tribuendam. » Id. *ib.* xiii, 20 ; c'est la remontrance qu'il fait ici :

Quoi ! seigneur, sans l'ouïr ? une mère !

L. Racine.

2. La progression est ici également marquée, et dans l'intrigue, et dans le caractère du tyran. Son frère est arrêté, parce qu'il est aimé de Junie ; sa mère est arrêtée en même temps, parce qu'elle favorise leurs amours ; et son gouverneur est menacé des fers, parce qu'il dit un mot en leur faveur. L'intrigue se noue comme il doit arriver dans le troisième acte, et Néron et la pièce marchent du même pas. La Harpe.

Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée;
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras ;
Défendez-vous, madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage[1].
Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
Il est votre empereur; vous êtes, comme nous
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse
La cour autour de vous ou s'écarte ou s'empresse[2].
C'est son appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.
Mais voici l'empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.

SCÈNE II[3].

NÉRON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE, s'asseyant.

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place[4].
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez : vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,

1. Var. Vous le voyez, c'est lui que la cour envisage.

2. Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est quam fama potentiæ non sua vi nixa. Statim relictum Agrippinæ limen, nemo solari, nemo adire. Tac.. *Ann.*, xiii, 19.

3. Cette scène est une des plus belles qu'il y ait au théâtre : les littérateurs la placent au même rang que celle d'Auguste et de Cinna, de Cléopâtre et de ses deux fils, de Mithridate avec ses enfants. Geoffroy.

4. Ce ton de supériorité est remarquable dans la situation d'Agrippine. Elle ne voit jamais dans Néron que son fils, et dans l'empereur que son ouvrage ; mais sa hauteur est naturelle, et jamais affectée. Chez elle tout est fier, et rien n'étale la fierté. La Harpe. — Obligée à venir se justifier devant son maître, c'est elle qui va l'accuser. Elle parle d'abord comme si elle lui commandait : *Approchez-vous.* Elle ne l'appelle ni mon fils, ni César, et elle semble lui permettre de s'asseoir près d'elle. L. Racine. — Cette scène tout entière est encore empruntée à Tacite. Mais ici les citations nous conduiraient trop loin : nous nous bornerons à conseiller de voir le xiie livre des *Annales*, et particulièrement les huit premiers chapitres, le chapitre 66 et les suivants; on profitera beaucoup à cette comparaison.

Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil: j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux:
Il n'osait épouser la fille de son frère[1].
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux[2].
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille:
Silanus qui l'aimait s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours:
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron; et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite;
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Les gouverneurs que Rome honorait de sa voix;
Je fus sourde à la brigue et crus la renommée;
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.

1. A Rome avant le règne de Claude, les unions entre oncle et nièce étaient défendues.

2. *Rome à mes genoux* n'a rien d'exagéré. Tacite dit d'Agrippine, qu'aussitôt après son mariage : « Cuncta feminæ obediebant. » *Ann.*, XII, 7.

Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin:
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte[1],
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis[2].
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs[3].
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome, les autels fumaient de sacrifices ;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé[4].
Enfin des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude; et le peuple étonné de son sort[5],
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
  C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire :

1. Sub exitu vitæ, signa quædam nec obscura pœnitentis de matrimonio Agrippinæ, deque Neronis adoptione dederat. SUET., *Claud.*, 43.

2. Autre exemple de ces expressions trouvées qui étonnent par leur force et leur précision, au point de se faire remarquer, même dans la perfection de ce grand morceau, qui, dans son genre, est unique au théâtre. LA HARPE.

3. A qui se rapporte ce gérondif *en mourant*? Est-ce au fils de Claudius ou à Claudius lui-même? C'est sans doute à l'un des deux; et quand il n'y aurait que cette équivoque, ne serait-ce pas déjà beaucoup? Mais il y a plus. Telle est la nature de notre gérondif, qu'il sert à désigner une circonstance liée avec le verbe qui le régit; et par conséquent, il ne peut se rapporter qu'au substantif qui est le nominatif de ce verbe ou qui lui tient lieu de nominatif. Ainsi dans la phrase de Racine, si nous la mettons dans l'ordre naturel, *en mourant* se rapportera nécessairement à *soins*. D'OLIVET. — Le principe est incontestable, mais l'application nous en paraît trop rigoureuse; certes il ne viendra à l'esprit de personne de comprendre : *Mes soins en mourant, lui cachèrent les pleurs de son fils.*

4. Et cunctos aditus custodiis clauserat [Agrippina], crebroque vulgabat ire in melius valetudinem principis, quo miles bona in spe ageret. TAC., *Ann.*, XII, 68.

5. Quand les empereurs étaient morts, on les exposait tout habillés et la figure découverte dans une salle de leur palais. Le peuple était admis à cette exposition. Voilà pourquoi Racine dit : *On vit Claude*. Sur les funérailles des empereurs, voy. dans *Rome au siècle d'Auguste*, la lettre 77, intitulée *la Mort et l'Apothéose de l'empereur Auguste.*

Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favorisés de votre confiance[1]
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux[2];
Et lorsque vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu)
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous ? Junie, enlevée à la cour[3],
Devient en une nuit l'objet de votre amour;
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée[4];
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté :
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier[5].

1. VAR. J'ai vu favoriser de votre confiance.

Racine le fils pense que *favoriser* est une faute d'impression. ***Favorisés*** au participe, forme ici une belle inversion : *J'ai vu Othon, Sénécion, favorisés*, etc.

2. *Othon* et *Senécion* étaient les confidents et compagnons des plaisirs de Néron, sur lequel ils prirent un ascendant qui ébranla le pouvoir d'Agrippine sur son fils. (Voy. TAC., *Ann.*, XIII, 12.) Othon est le même qui arriva depuis à l'empire. Il était très-voluptueux.

3. *Enlevée à la cour*, expression impropre et même employée à contre-sens : *Enlevée à la cour* signifie *éloignée par force de la cour*, et l'auteur veut dire *enlevée de chez elle et transportée à la cour*. LA HARPE.

4. On écrirait aujourd'hui *près de*. *Prêt à* implique l'idée de volonté; *près de* signifie *sur le point de*. Or, c'est là le sens de ce vers : Octavie est *sur le point* de sortir du lit de Néron. Du temps de Racine, cette distinction, entre *prêt à* et *près de*, n'avait pas encore été faite, car il lui eût été très-facile de mettre : *Près de sortir du lit*, etc.

5. Quelques lecteurs trouveront peut-être un peu invraisemblable que l'impétueux Néron écoute ce long et terrible discours d'Agrippine sans l'interrompre; nous leur répondrons, dans l'intérêt de la vérité dramatique et historique, par l'observation suivante : « Il est un degré où les passions sont muettes : *ingentes stupent*. Dans tout autre cas, il n'est pas naturel d'écouter en silence un discours dont on est violemment ému, à moins que la crainte, le respect ou telle autre cause ne nous retienne. Le jeu muet doit donc être une expression contrainte et un mouvement réprimé. Le personnage qui s'abandonnerait à l'action, devrait, par la même raison, se hâter de prendre la parole : ainsi, quand la disposition du dialogue l'oblige à se taire, on doit entrevoir dans l'expression muette et retenue de ses sentiments la raison qui lui ferme la

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire;
Et sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, madame, avec tranquillité
Pouvait se reposer sur ma fidélité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences,
« Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses ?
« Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?
« Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?
« N'est-il de son pouvoir que le dépositaire? »
Non que si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander;
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse :
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux[1]
Porter en murmurant leurs aigles devant vous;
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image[2].
Toute autre se serait rendue à leur discours :
Mais, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours[3].
Avec Britannicus contre moi réunie,

bouche. » MARMONTEL, *Élém. de littér.* au mot *Déclamation.* — Cette observation s'applique directement à la situation de Néron dans cette scène, et nous nous souvenons de l'avoir vu mise en pratique par le grand acteur qu'on avait surnommé le Roscius moderne; Talma écoutait le discours d'Agrippine avec une contrainte visible; il laissait percer tout à la fois sur sa figure la crainte, le respect et l'ennui, et tout en écoutant il cherchait, comme involontairement, une distraction, en arrangeant ou en relevant, mais sans affectation, tantôt un pli, tantôt un coin de sa toge. Quand Agrippine dit :

Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte,

il détournait la vue avec un sourire amer, montrant sa pensée, qu'il laisse échapper plus tard (acte v, sc. 6), dans le vers adressé à Agrippine :

Ma main de Claude même aura tranché les jours.

1. *Vous avez vu cent fois*, etc., est encore une inspiration due à Tacite : « Novum sane et moribus veterum insolitum, feminam signis romanis præsidere. » *Ann.*, XII, 37.

2. Les Romains attachaient à leurs enseignes les images de leurs Césars. Ces enseignes étaient sacrées, et ces Césars avaient été mis au nombre des dieux. Suétone dit d'un roi des Parthes : « Aquilas et signa romana, Cæsarumque imagines adoravit. » (*Calig.*, 14.) L. RACINE.

3. Inspiration de Tacite. Tibère dit un jour à la mère d'Agrippine : « Non ideo lædi quia non regnaret. » *Ann.*, IV, 52.

Vous le fortifiez du parti de Junie;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi, j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée :
Vous voulez présenter mon rival à l'armée;
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi, le faire empereur ? Ingrat ! l'avez-vous cru ?
Quel serait mon dessein ? qu'aurais-je pu prétendre ?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre ?
Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère[1] ?
Ils me reprocheraient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue[2].
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours :
Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre; et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune !
Je n'ai qu'un fils. O ciel ! qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue[3];
J'ai vaincu ses mépris; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés;
J'ai fait ce que j'ai pu : vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace[4];

1. Nouvelle inspiration de Tacite : Vivere ego, Britannico potiente rerum, poteram? » dit Agrippine. *Ann.*, XIII, 21.

2. Qui non verba, impatientiâ caritatis aliquando incauta, sed ea crimina objiciant, quibus, nisi à filio, absolvi non possim. TAC., *Ann.*, XIIII, 21.

3. Agrippine rappelle encore ici les prédictions qui lui avaient été faites si son fils régnait. (Voy. Acte III, sc. v. note 1.)

4. Néron n'a dit qu'un mot, mais par ce mot il a paru se rendre. Agrippine, qui pleurait tout à l'heure, commande aussitôt, et, du ton le plus absolu dicte

Que de Britannicus on calme le courroux;
Que Junie à son choix puisse prendre un époux ;
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure;
Que vous me permettiez de vous voir à tout heure;
(Apercevant Burrhus dans le fond du théâtre.)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter[1],
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur,
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie;
Avec Britannicus je me réconcilie;
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

SCÈNE III.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmants !
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire.
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus : je vous ai crus tous deux d'intelligence;
Mais son inimitié vous rend ma confiance
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher :

sans hésiter ses ordres et ses vengeances. Elle ordonne tout et n'oublie rien. On ne saurait mieux peindre la force du caractère et de l'habitude. GEOFFROY.

1. Burrhus ne manque de respect ni à elle, ni à Néron. Il est resté dehors pendant leur entretien; il entend que l'entretien finit, parce que Néron, toujours assis, s'est levé brusquement, en prononçant à haute voix :

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?

Burrhus, qui ne peut quitter Agrippine que quand elle est avec Néron, entre pour recevoir les ordres de Néron ; et comme il est entré sans avoir été appelé, Agrippine l'accuse d'*être venu les écouter*; ce qui donne lieu à la magnifique scène qui va suivre, et à laquelle on ne devait pas s'attendre, Néron ayant menacé Burrhus de le faire arrêter : mais Néron vient d'être convaincu qu'Agrippine est son ennemie. Sans ce mot d'Agrippine, Néron n'eut pas confié son secret à Burrhus, qu'il regardait comme un *censeur prêt à le contredire*; aussi va-t-il lui dire:

Mais son inimitié vous rend ma confiance.

Quel art d'amener les scènes ! L. RACINE.

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, seigneur !

NÉRON.

C'en est trop ; il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine [1].
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi ;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus ?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie [2] ?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie [3],

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrhus !

BURRHUS.

De votre bouche, ô ciel ! puis-je l'apprendre ?
Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre ?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner ?
Que dira-t-on de vous ? Quelle est votre pensée ?

NÉRON.

Quoi ! toujours enchaîné de ma gloire passée [4],
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour ?

1. Urgentibusque Agrippinæ minis..., parari venenum jubet [Nero]. Tac., *Ann.*, XIII, 15.

2. On ne peut dire l'*envie d'un dessein*; le terme est absolument impropre. La Harpe. — N'est-ce pas au contraire dans la situation un bonheur d'expression ? Racine aurait pu tourner son vers de manière à substituer *crime* à *dessein,* mais Burrhus doit éviter d'irriter davantage Néron, et par conséquent ne pas paraître croire à l'idée arrêtée d'un crime.

3. Néron est si naturellement pervers, que l'idée d'empoisonner son frère lui paraît une chose toute simple, et qu'il est persuadé que Burrhus n'en doit pas être plus effrayé que lui-même. Il ne comprend rien à l'étonnement et à l'horreur que Burrhus fait paraître ; et, bien loin de rougir de cet abominable dessein, il y croit sa gloire intéressée. De la gloire à empoisonner son frère ! c'est bien là Néron. La Harpe.

4. En prose, il faudrait *enchaîné par*. L'exemple de tous nos bons poëtes, depuis Malherbe, a prouvé que le *de* ablatif a plus de grâce en poésie que le *par*, toutes les fois qu'il n'est pas contraire à la syntaxe et au génie de la langue. Id.

Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraires,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être[1]:
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés[2].
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs :
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre[3].
Craint de tout l'univers il vous faudra tout craindre[4],
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence[5]?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime;
« On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer[6];

1. Burrhus ne pense sûrement pas que Néron ait jamais été *vertueux;* il est même persuadé du contraire; et le spectateur est dans la confidence de ses sentiments là-dessus, depuis qu'il a entendu dans sa bouche ce vers du troisième acte (sc. II) :

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie, etc.

Mais ce n'est ici qu'une leçon et nullement une flatterie; et puisque Néron a voulu jusque-là paraître ce qu'il n'était pas, Burrhus ne peut faire mieux que de lui persuader, s'il est possible, qu'il est ce qu'il a voulu paraître. Il est permis de se servir de l'amour-propre du méchant pour le rendre meilleur; c'est l'office d'un honnête homme. Narcisse, au contraire, se servira tout à l'heure de l'amour-propre de Néron pour le porter au crime; c'est l'office d'un scélérat, et Burrhus et Narcisse soutiennent le rôle qui leur est propre. LA HARPE.

2. Hoc enim inter cætera vel pessimum habet crudelitas, quod perseverandum est, nec ad meliora patet regressus. Scelera enim sceleribus tuenda sunt. SENEC., *de Clement.*, I, 1.

3. Frequens vindicta paucorum odium reprimit, omnium irritat..... parentes enim liberique eorum qui interfecti sunt, et propinqui et amici, in locum singulorum succedunt. SENEC., *ibid.*, 8.

4. Necesse est multos timeat, quem multi timent. LABERIUS, *in Macrob. Satur.*, II, 7.

5. Rarissimam laudem, et nulli adhuc principum concessam concupisti, innocentiam. SENEC., *de Clement.*, I, 1.

6. VAR. On ne voit plus le peuple à mon nom s'alarmer.

« Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
« Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
« Je vois voler partout les cœurs à mon passage[1] ! »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux !
Le sang le plus abject vous était précieux :
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,
« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire[2]. »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur :
On ne me verra point survivre à votre gloire.
Si vous allez commettre une action si noire,

[Se jetant aux pieds de Néron.]

Me voilà prêt, seigneur; avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON.

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit : je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCÈNE IV.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste :
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste[3]

1. Quid pulchrius est quam vivere optantibus cunctis, et vota non sub custode nuncupantibus. SENEC., *de Clement.*, II, 1.

2. Animadversurus in latrones duos Burrhus... exigebat a te, scriberes, in quos et ex quâ causâ animadverti velles : hoc sæpe dilatum, ut aliquando fieret instabat. Invitus invito quum chartam protulisset, traderetque, exclamasti : « Vellem nescire litteras ! » SENEC., *ib.*, II, 1.

3. Damnata veneficii nomine Locusta, multa scelerum fama. TAC. *Ann.* XIII, 15.

A redoublé pour moi ses soins officieux :
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie[1],
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez; je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi ! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend...

NÉRON.

Oui, Narcisse : on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner :
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON.

On répond de son cœur; et je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien ?
Seigneur lui faites-vous encor ce sacrifice ?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, seigneur, se l'était bien promis :
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON.

Quoi donc ? Qu'a-t-elle dit ? Et que voulez-vous dire[2] ?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON.

De quoi ?

NARCISSE.

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste ;

1. Promittentibus dein tam præcipitem necem quam si fero urgeretur. Tac. *Ann.* xiii, 15.

2. Pourquoi le poëte n'a-t-il pas mis : *et que veux-tu me dire?* Jamais (ou mieux, presque jamais) Néron n'a dit *vous* à Narcisse. Néron est si troublé de ce qu'il vient d'entendre, qu'il ne sait à qui il répond. L. Racine.

Que vous-même à la paix souscririez le premier :
Heureux que sa bonté daignât tout oublier !

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse ?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
Et si je m'en croyais, ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage ?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tout nom celui d'empoisonneur ?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides ?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours ?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire ?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire ?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus :
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne :
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug, depuis longtemps, ils se sont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire :
Leur prompte servitude a fatigué Tibère[1].
Moi-même revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur ?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur;
Rome sur les autels prodiguant les victimes,
Fussent-il innocents, leur trouvera des crimes :
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés[2].

1. Tibère parlant des sénateurs, s'écriait souvent : « O homines ad servitutem paratos! Tac., *Ann.*, III, 65. — « Tibère était comme la plupart des hommes, il voulait des choses contradictoires; sa politique générale n'était point d'accord avec ses passions particulières. Il aurait désiré un sénat libre et capable de faire respecter son gouvernement; mais il voulait aussi un sénat qui satisfît à tous les moments ses craintes, ses jalousies, ses haines : enfin l'homme d'État cédait continuellement à l'homme. » Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, c. XIV.

2. Tout ce que dit ici Narcisse est dans la vérité historique, car, après que Néron eut fait tuer sa mère, le peuple et le sénat vinrent au-devant de lui, le reçurent avec enthousiasme lorsqu'il rentra à Rome, et le sénat décréta entre autres

NÉRON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre,
J'ai promis à Burrhus , il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi;
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile :
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit :
Son adroite vertu ménage son crédit;
Ou plutôt il n'ont tous qu'une même pensée.
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, seigneur, et devant vous
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc ! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire ;
« Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
« Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
« Pour toute ambition, pour vertu singulière,
« Il excelle à conduire un char dans la carrière,
« A disputer des prix indignes de ses mains,
« A se donner lui-même en spectacle aux Romains[1],
« A venir prodiguer sa voix sur un théâtre [2],
« A réciter les chants qu'il veut qu'on idolâtre;
« Tandis que des soldats, de moments en moments,
« Vont arracher pour lui des applaudissements. »
Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire [3] ?

NÉRON.

Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire[4].

choses, « Ut dies natalis Agrippinæ inter nefastos esset. » Tac. *Ann.* xiv, 12, 13. Lorsqu'il eut fait assassiner Octavie, Rome offrit le même spectacle d'infâme servilité. « Dona ob hæc (le meurtre d'Octavie) templis decreta.... Quoties fugas et cædes jussit princeps, toties grates deisactas. Id. *ib.*, 64.

1. Il y a ici un petit anachronisme : Néron ne se fit cocher du cirque et chanteur de théâtre que plusieurs années après la mort de Britannicus.

2. Detractare vim ejus equos regentis; illudere voces, quoties caneret. Tac. *Ann.* xiv, 52.

3. Suétone nous apprend (*Nero* 33) qu'une des raisons les plus décisives de la haine pour Britannicus et de la mort de ce jeune homme, fut la jalousie que Néron avait conçue de la beauté de sa voix. Quel parti Racine a tiré de toutes ces traditions historiques, qui conduisent à la connaissance des hommes ! La Harpe. — *Les applaudissements arrachés par des soldats* sont encore un fait historique : « Quum manibus nesciis fatiscerent... sæpe a militibus verberarentur, qui per cuneos stabant. » Tac., *Ann.*, xvi 5. — *Cunei*, sont les gradins du théâtre où siégeaient les spectateurs.

4. Si Néron sortait déterminé, l'action serait finie : il sort pour aller délibérer. Le spectateur prévoit quelle sera la décision d'un conseil tenu avec Narcisse ; cependant il reste dans l'incertitude jusqu'à la quatrième scène de l'acte suivant. L. Racine.

ACTE V.

SCÈNE I.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

Oui, madame, Néron, qui l'aurait pu penser ?
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa cour inviter la jeunesse :
Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
Confirment à leurs yeux la foi de nos serments,
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements ;
Il éteint cet amour, source de tant de haine;
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux ;
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire
Il semble me céder la gloire de vous plaire,
Mon cœur, je l'avouerai, lui pardonne en secret,
Et lui laisse le reste avec moins de regret.
Quoi ! je ne serai plus séparé de vos charmes !
Quoi ! même en ce moment, je puis voir sans alarmes
Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur !
Ah, madame !... Mais quoi, quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes transports votre joie en contrainte [1] ?
D'où vient qu'en mécoutant, vos yeux, vos tristes yeux
Avec de longs regards se tournent vers les cieux ?
Qu'est-ce que vous craignez ?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même ;
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez ?

JUNIE.

Hélas ! si je vous aime !

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincérité ?

BRITANNICUS.

Quoi ! vous le soupçonnez d'une haine couverte ?

1. *La crainte* qui, *parmi des transports, tient la joie en contrainte*, n'est pas un tour heureux. GEOFFROY.

JUNIE.

Néron m'aimait tantôt, il jurait votre perte ;
Il me fuit, il vous cherche ; un si grand changement
Peut-il être, seigneur, l'ouvrage d'un moment ?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, madame, est un coup d'Agrippine :
Elle a cru que ma perte entraînerait sa ruine.
Grâce aux préventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître ;
Je m'en fie à Burrhus ; j'en crois même son maître :
Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir [1],
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre :
Sur des pas différents vous marchez l'un et l'autre.
Je ne connais Néron et la cour que d'un jour ;
Mais, si j'ose le dire, hélas ! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !
Avec combien de joie on y trahit sa foi !
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi !

BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crainte ?
Non, non, il n'ira point par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple et le sénat.
Que dis-je ? il reconnaît sa dernière injustice ;
Ses remords ont paru, même aux yeux de Narcisse.
Ah ! s'il vous avait dit, ma princesse, à quel point...

JUNIE.

Mais Narcisse, seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie [2] ?

1. *Impuissant à trahir*, pour *ne pouvant avoir la volonté de trahir*, est une expression heureuse qui enrichit la poésie. GEOFFROY.

2. VAR. Lui, me trahir ! Hé quoi ! voulez-vous donc, madame
Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon âme !
Seul de tous mes amis, Narcisse m'est resté.
L'a-t-on vu de mon père oublier la bonté ?
S'est-il rendu, madame, indigne de la mienne ?
Néron de temps en temps souffre qu'il l'entretienne,
Je le sais. Mais il peut, sans violer sa foi,
Tenir lieu d'interprète entre Néron et moi.
Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE.

Et que sais-je, etc.

Racine, en ne conservant que le dernier vers, a rendu le dialogue plus vif et plus pressé. LA HARPE.

JUNIE.

Et que sais-je? Il y va, seigneur, de votre vie :
Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit
Je crains Néron; je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.
Hélas! si cette paix dont vous vous repaissez
Couvrait contre vos jours quelques piéges dressés;
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance;
S'il préparait ses coups tandis que je vous vois;
Et si je vous parlais pour la dernière fois!
Ah, prince!

BRITANNICUS.

Vous pleurez! Ah! ma chère princesse!
Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse!
Quoi, madame! en un jour où, plein de sa grandeur,
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
Aux pompes de sa cour préférer ma misère!
Quoi! dans ce même jour et dans ces mêmes lieux
Refuser un empire, et pleurer à mes yeux!
Mais, madame, arrêtez ces précieuses larmes :
Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.
Je me rendrais suspect par un plus long séjour [1] :
Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse.
Adieu.

JUNIE.

Prince...

BRITANNICUS.

On m'attend, madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCÈNE II.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Prince, que tardez-vous? Partez en diligence.
Néron impatient se plaint de votre absence.
La joie et le plaisir de tous les conviés

1. *Séjour*, ne peut se dire du court espace de temps qui s'écoule pendant l'entretien de deux personnes. Ce n'est point faire un séjour chez un ami que de lui rendre une visite d'un instant. Il semble que le mot propre ici soit *absence*. A. MARTIN.

Attend, pour éclater que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie;
Allez. Et nous, madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie; et, d'un esprit content,
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.
Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces [1],
Madame; et de vos soins j'irai vous rendre grâces.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
Ai-je pu rassurer mes esprits agités ?
Hélas ! à peine encor je conçois ce miracle.
Quand même à vos bontés je craindrais quelque obstacle,
Le changement, madame, est commun à la cour ;
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face :
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains;
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvelé la foi de ses promesses ;
Par quels embrassements il vient de m'arrêter !
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvaient me quitter.
Sa facile bonté, sur son frout répandue,
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue :
Il s'épanchait en fils qui vient en liberté
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.
Mais bientôt reprenant un visage sévère,
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains [2].

VAR. Dès que je le pourrai, je reviens sur ses traces.

2. On peut mettre au rang des vers les plus parfaits de notre langue les dix vers qui commencent par ces mots : *Par quels embrassements*, etc., et les quatre derniers sont du style sublime. Tout y est également imposant, la pensée, les images et l'harmonie. LA HARPE. — Tout ceci est encore inspiré par Tacite : « Pluribus sermonibus, modo familiaritate juvenili Nero, et rursus adductus,

Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire;
Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,
Abusaient contre nous de sa facilité :
Mais enfin, à son tour, leur puissance décline ;
Rome encore une fois va connaître Agrippine;
Déjà de ma faveur on adore le bruit [1].
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit :
Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste [2].
Mais qu'est-ce que j'entends ? Quel tumulte confus !
Que peut-on faire ?

JUNIE.

O ciel, sauvez Britannicus!

SCÈNE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous ? Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah ! mon prince !

AGRIPPINE.

Il expire ?

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,
Madame.

JUNIE.

Pardonnez, madame, à ce transport.
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCÈNE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus !

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre,

quasi seria consociaret, tracto in longum convictu, prosequitur abeuntem (Agrippinam), arctius oculis et pectoris hærens. » TAC. *Ann.* XIV, 4.

1. On adore tout de la faveur, même le bruit. Mais qui, excepté Racine, aurait osé le dire ? LA HARPE.

2. En prose il faudrait *aussi heureux*. LA HARPE. — Sans compter que *autant heureux* est fort dur ; on n'a guère de critiques de ce genre à faire dans Racine.

Madame; il faut quitter la cour et l'empereur.

AGRIPPINE.

Quoi! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur!

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
A peine l'empereur a vu venir son frère,
Il se lève, il l'embrasse, on se tait; et soudain
César prend le premier une coupe à la main :
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
« Ma main de cette coupe épanche les prémices,
« Dit-il. Dieux, que j'appelle à cette effusion,
« Venez favoriser notre réunion. »
Par les mêmes serments Britannicus se lie.
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie;
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissants efforts,
Madame : la lumière à ses yeux est ravie;
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie [1].
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits :
La moitié s'épouvante et sort avec des cris;
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
Sur les yeux de César composent leur visage [2].
Cependant sur son lit il demeure penché;
D'aucun étonnement il ne paraît touché :
« Ce mal, dont vous craignez, dit-il, la violence
« A souvent sans péril attaqué son enfance. »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse;
Et j'allais, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire [3].

1. Rappelons-nous que les Romains mangeaient à demi couchés sur des lits.

2. Tout grand peintre qu'est Tacite, Racine a coutume d'enchérir sur lui; mais ici la prose de Tacite est plus forte : « *Diffugiunt* imprudentes; at quibus altior intellectus, resistunt defixi et Neronem intuentes. » *Ann.*, XIII, 16. — Cette immobilité absolue dans un événement si subit et si terrible, cette compression de tout premier mouvement quelconque, en observant quel sera celui de l'empereur, est le dernier effort de l'esprit du courtisan. LA HARPE.

3. VAR. Le voici. Vous verrez si je suis sa complice.
Demeurez.

Ici Racine a supprimé une scène. Voyez la note 11 à la fin de l'ouvrage, page 486.

SCÈNE VI.

NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS, NARCISSE.

NÉRON, voyant Agrippine.

Dieux!

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort : je reconnais les coups ;
Je connais l'assassin.

NÉRON.

Et qui, madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NÉRON.

Moi! voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable,
Et, si l'on veut, madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours [1].
Son fils vous était cher, sa mort peut vous confondre,
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné;
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame!... Mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé, seigneur! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage [2] ?
Britannicus, madame, eut des desseins secrets
Qui vous auraient coûté de plus justes regrets :
Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie;
De vos propres bontés il vous aurait punie.
Il vous trompait vous-même; et son cœur offensé [3]
Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie
Sur ma fidélité César s'en soit remis,

1. Personne ne sait mieux que lui que c'est Agrippine qui a fait périr Claude, et c'est Néron qui reproche à sa mère un crime commis pour lui. Quelle leçon! La Harpe.

2. C'est un des traits les plus profonds et les plus admirables de la pièce; mais c'est un des moins sentis. Néron, toujours faible, se défend et nie le crime. Narcisse, avec une impudence digne des scélérats consommés, encourage, enhardit son maître : il lève le masque, il avoue tout, et soutient que tout est bien fait. C'est le discours d'un scélérat qui compte sur le crédit que lui donne le crime sur un maître tel que Néron. Agrippine elle-même est confondue de cet excès d'effronterie; et, n'espérant plus rien de son fils, c'est alors qu'elle laisse un libre cours à sa fureur et qu'elle accable Néron des imprécations les plus terribles. Geoffroy.

3. Var. Madame, il vous trompait; et son cœur offensé.

Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis :
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres :
Mais vous...

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron : avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler;
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer :
Ta main a commencé par le sang de ton frère;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais [1],
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile;
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille :
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi [2];
Tes remords te suivront comme autant de Furies;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure [3].
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu : tu peux sortir [4].

NÉRON.

Narcisse, suivez-moi.

SCÈNE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Ah, ciel! de mes soupçons quelle était l'injustice!
Je condamnais Burrhus pour écouter Narcisse!

1. Var. Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits.

2. Ces détails sont encore pris de Tacite, dans le récit du meurtre d'Agrippine. Voy. *Ann.* XIV, 10.

3. Voilà un exemple de cet art, si fréquent dans Racine, de donner aux idées les plus fortes l'expression la plus simple. Dire à un homme que son nom sera une injure pour les tyrans est déjà terrible, mais *pour les plus cruels tyrans une cruelle injure!* Je ne crois pas que l'invective puisse imaginer rien au delà, et pourtant il n'y a rien de trop pour Néron. La Harpe.

4. Agrippine, selon l'histoire, ne fut pas, à beaucoup près, si hardie qu'elle l'est ici; elle fut consternée de la mort de Britannicus, qui lui présageait la sienne, et ne vit dans ce premier attentat qu'un essai du parricide : « parricidii exemplum intelligebat », dit Tacite (*Ann.* XII, 16). Le poëte observant toujours les mêmes nuances, a très-sagement séparé cette femme, toute

Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron en me quittant m'a laissés pour adieux ?
C'en est fait, le cruel n'a plus rien qui l'arrête;
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS.

Ah ! madame! pour moi j'ai vécu trop d'un jour.
Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle !
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'État !
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère;
Sa jalousie a pu l'armer contre son frère :
Mais s'il vous faut, madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifférents ont déjà la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
Qu'il achève, madame, et qu'il fasse périr
Un ministre importun qui ne le peut souffrir.
Hélas! loin de vouloir éviter sa colère,
La plus soudaine mort me semble la plus chère.

SCÈNE VIII.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

Ah! madame, ah! seigneur, courez vers l'empereur,
Venez sauver César de sa propre fureur;
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi! Junie elle-même a terminé sa vie?

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui.
Madame, sans mourir elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie [1] :
Elle a feint de passer chez la triste Octavie ;
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue ;

méchante qu'elle était, d'un monstre tel que Néron. Il l'avait peinte assez altière et assez emportée pour qu'elle pût avec vraisemblance ne rien ménager avec Néron, qui la pousse à bout. LA HARPE.

1. Rien ne peut faire passer l'impropriété du mot *s'est ravie*. On *se dérobe*, on *s'échappe*, etc., de quelque endroit ; mais on ne peut *se ravir* d'un lieu. ID.

Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,
Que de ses bras pressants elle tenait liés :
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
« Protége en ce moment le reste de ta race;
« Rome, dans ton palais, vient de voir immoler
« Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.
« On veut après sa mort que je lui sois parjure;
« Mais pour lui conserver une foi toujours pure,
« Prince, je me dévoue à ces dieux immortels
« Dont ta vertu t'a fait partager les autels. »
Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs, et plaignant son ennui,
D'une commune voix la prend sous son appui;
Ils la mènent au temple, où depuis tant d'années
Au culte des autels nos vierges destinées,
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux [1].
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire:
Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels son audace est punie;
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets en même temps frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche [2];
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein; ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,
Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse: courez. Il ne faut qu'un caprice;
Il se perdrait, madame.

1. Boileau blâmait ce dénoûment, quant à Junie, comme contraire à la vérité sur l'admission au nombre des vestales. Il avait raison, car aucune fille ne pouvait être consacrée au culte de Vesta avant l'âge de 6 ans, ni après l'âge de 10 ans. Mais Racine, si docile aux justes critiques de Boileau, aura peut-être répondu que c'est le peuple qui conduit ici Junie chez les vestales, et qu'il ne ressort pas forcément de cet acte qu'une fois l'émeute populaire passée, on n'ait pas fait comprendre à Junie qu'elle était trop âgée pour devenir prêtresse de Vesta. Le dessein de Junie, la tentative du peuple irrité n'ont rien d'invraisemblable; cela devait suffire au poëte.

2. *Fuir un silence.* Quand on voudrait examiner à la rigueur cette expression, on la trouverait très-juste. Peut-on faire entendre en moins de mots que le silence de Néron étant la preuve de sa fureur, chacun s'enfuit? L. Racine.

AGRIPPINE.

Il se ferait justice [1].
Mais Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports ;
Voyons quel changement produiront ses remords;
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes!

1. Cette réponse, dictée par la passion du moment, quoique dure et cruelle pour une mère, est admirable dans la bouche d'Agrippine. On pressent avec effroi que sa violence et ses emportements hâteront le moment du parricide. Les trois vers qui suivent achèvent d'élever au dernier degré de la ressemblance ce sublime portrait d'une femme ambitieuse. GEOFFROY.

FIN DE BRITANNICUS.

NOTE I

Renvoi de l'acte III, scène I, page 448.

Voici cette scène, qu'on ne trouvera pas indigne du reste de la pièce. Burrhus et Narcisse en sont les interlocuteurs.

BURRHUS.

Quoi! Narcisse au palais obsédant l'empereur,
Laisse Britannicus en proie à sa fureur!
Narcisse qui devrait d'une amitié sincère
Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du père;
Qui devrait, en plaignant avec lui son malheur,
Loin des yeux de César détourner sa douleur!
Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,
Pressé du désespoir qui suit la solitude,
Il avance sa perte en voulant l'éloigner,
Et force l'empereur à ne plus l'épargner?
Lorsque de Claudius l'impuissante vieillesse
Laissa de tout l'empire Agrippine maîtresse,
Qu'instruit du successeur que lui gardaient les dieux,
Il vit déjà son nom écrit dans tous les yeux,
Ce prince, à ses bienfaits mesurant votre zèle,
Crut laisser à son fils un gouverneur fidèle,
Et qui, s'en s'ébranler, verrait passer un jour
Du côté de Néron la fortune et la cour.
Cependant aujourd'hui sur la moindre menace
Qui de Britannicus présage la disgrâce,
Narcisse, qui devait le quitter le dernier,
Semble dans le malheur le plonger le premier.
César vous voit partout attendre son passage.

NARCISSE.

Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage,
Seigneur : c'est le dessein qui m'amène en ces lieux.

BURRHUS.

Près de Britannicus vous le servirez mieux.
Craignez-vous que César n'accuse votre absence?

Sa grandeur lui répond de votre obéissance.
C'est à Britannicus qu'il faut justifier
Un soin dont ses malheurs se doivent défier.
Vous pouvez sans péril respecter sa misère;
Néron n'a point juré la perte de son frère;
Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits,
Votre maître n'est point au nombre des proscrits.
Néron même en son cœur touché de votre zèle,
Vous en tiendrait peut-être un compte plus fidèle
Que de tous ces respects vainement assidus,
Oubliés dans la foule aussitôt que rendus.

NARCISSE.

Ce langage, seigneur, est facile à comprendre;
Avec quelque bonté César daigne m'entendre;
Mes soins trop bien reçus pourraient vous irriter...
A l'avenir, seigneur, je saurai l'éviter.

BURRHUS.

Narcisse, vous réglez mes desseins sur les vôtres :
Ce que vous avez fait, vous l'imputez aux autres.
Ainsi lorsque inutile au reste des humains,
Claude laissait gémir l'empire entre vos mains,
Le reproche éternel de votre conscience
Condamnait devant lui Rome entière au silence.
Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs,
Le reste vous semblait autant d'accusateurs
Qui prêts à s'élever contre votre conduite,
Allaient de nos malheurs développer la suite;
Et, lui portant les cris du peuple et du sénat,
Lui demander justice au nom de tout l'État.
Toutefois pour César je crains votre présence :
Je crains, puisqu'il vous faut parler sans complaisance,
Tous ceux qui, comme vous, flattant tous ses désirs,
Sont toujours dans son cœur du parti des plaisirs.
Jadis à nos conseils l'empereur plus docile
Affectait pour son frère une bonté facile,
Et, de son rang pour lui modérant la splendeur,
De sa chute à ses yeux cachait la profondeur.
Quel soupçon aujourd'hui, quel désir de vengeance
Rompt du sang des Césars l'heureuse intelligence?
Junie est enlevée, Agrippine frémit;
Jaloux et sans espoir Britannicus gémit :
Du cœur de l'empereur son épouse bannie,
D'un divorce à toute heure attend l'ignominie.
Elle pleure; et voilà ce que leur a coûté
L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

NARCISSE.

Seigneur, c'est un peu loin pousser la violence;
Vous pouvez tout; j'écoute, et garde le silence.
Mes actions un jour pourront vous repartir :
Jusque là...

BURRHUS.

Puissiez-vous bientôt me démentir!
Plût aux dieux qu'en effet ce reproche vous touche!
Je vous aiderai même à me fermer la bouche.
Sénèque, dont les soins devraient me soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Réparons, vous et moi, cette absence funeste :
Du sang de nos Césars réunissons le reste.
Rapprochons-les, Narcisse, au plus tôt, dès ce jour,
Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour.

Ce fut par le conseil de Boileau que Racine retrancha cette scène, avant de livrer sa pièce aux comédiens. Louis Racine la tenait de Boileau, qui l'avait conservée, et il rapporte que le grand critique en demanda la suppression parce qu'il craignait qu'elle ne produisît un mauvais effet sur les spectateurs : « Vous les indisposerez, « dit-il, en leur montrant ces deux hommes ensemble. Pleins d'ad« miration pour l'un et d'horreur pour l'autre, ils souffriront pen« dant leur entretien. Convient-il au gouverneur de l'empereur, à « cet homme si respectable par son rang et sa probité, de s'abaisser « à parler à un misérable affranchi, le plus scélérat de tous les « hommes? Il le doit trop mépriser pour avoir avec lui quelque « éclaircissement. Et d'ailleurs, quel fruit espère-t-il de ses remon« trances? Est-il assez simple pour croire qu'elles feront naître « quelques remords dans le cœur de Narcisse? Lorsqu'il lui fait « connaître l'intérêt qu'il prend à Britannicus, il découvre son se« cret à un traître, et au lieu de servir Britannicus, il en précipite « la perte. » (*Mémoires sur la vie de J. Racine.*)

NOTE II

Renvoi de l'acte V, scène v, page 479.

Cette scène avait lieu entre Néron et Junie, qui arrivait fondant en larmes. Néron, soutenant son rôle d'hypocrite, lui disait :

De vos pleurs j'approuve la justice.
Mais, madame, évitez ce spectacle odieux;
Moi-même en frémissant j'en détourne les yeux.
Il est mort : tôt ou tard il faut qu'on vous l'avoue.
Ainsi de nos desseins la fortune se joue :
Quand nous nous rapprochons, le ciel nous désunit.

JUNIE.

J'aimais Britannicus, seigneur, je vous l'ai dit,
Si de quelque pitié ma misère est suivie,
Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie
Un entretien conforme à l'état où je suis.

NÉRON.

Belle Junie, allez; moi-même je vous suis.
Je vais par tous les soins que la tendresse inspire,
Vous.....

Agrippine alors l'interrompait par ces mots : *Arrêtez, Néron,* etc. Ce fut encore le sévère Boileau qui exigea que son ami retranchât cette petite scène. Peut-être Racine fut-il trop docile; il nous semble qu'elle ajoutait un trait de plus au caractère de Néron.

APPRÉCIATION

LITTÉRAIRE ET ANALYTIQUE

DE BRITANNICUS

On a vu, par la première préface de Racine, que *Britannicus* fut d'abord froidement accueilli : « Le mérite d'une pièce qui réunissait l'art de Tacite et celui de Virgile, échappa au grand nombre des spectateurs[1] », et le poëte eut la douleur de voir le public méconnaître d'abord *celle de ses pièces qu'il avait le plus travaillée*[2]. Certes, Racine n'était que juste à son égard en s'exprimant ainsi : nos notes l'ont suffisamment prouvé. Son œuvre était la plus consciencieuse, la plus belle et la plus curieuse étude de l'antiquité, qui jusqu'alors avait été faite dans un poëme tragique. Il n'y a rien d'exagéré à dire « qu'en prenant dans Tacite l'idée de ses caractères, il les a traités de façon qu'il en paraît le créateur[3]. » Ce bel ouvrage porta la peine de sa supériorité, car on n'est pas toujours impunément supérieur. *C'était*, pour nous servir d'une expression de Voltaire, aussi juste que bien sentie, *c'était la pièce des connaisseurs;* or, comme le public n'est jamais composé de *connaisseurs*, l'ouvrage, bien que la foule eût fini par entrevoir son mérite, ne prit réellement dans l'opinion publique le rang qui lui appartenait, que quand un homme de génie dans un autre genre, le célèbre acteur tragique Lekain, en eût révélé les beautés à la multitude, en jouant le rôle de Néron.

« Le mot de politique n'est jamais prononcé dans cette pièce, dit La Harpe; mais celle qui règne plus ou moins dans les cours, selon qu'elles sont plus ou moins corrompues, n'a jamais été peinte avec des traits si vrais, si profonds, si énergiques, et les couleurs sont dignes du dessin. » Passant ensuite à l'examen des caractères de Néron, d'Agrippine, de Burrhus et de Narcisse, le même critique s'exprime ainsi :

« Il n'y a qu'un scélérat consommé qui puisse, sans rougir, se montrer tel qu'il est devant un honnête homme : c'est une preuve qu'il a tout surmonté, même la conscience. Les autres scélérats se démasquent devant des confidents dignes d'eux ; il n'y a que Néron qui puisse se démasquer devant Burrhus. Cet exemple est unique au théâtre, et c'est un trait de génie... Cette confidence sans nécessité, et faite, pour ainsi dire, d'abondance de cœur, serait ailleurs un grand défaut; ici c'est le coup de pinceau d'un grand maître. Il est évident que Néron ne croit pas faire même un crime; c'est à ses yeux la chose du monde la plus simple que d'empoisonner son frère; et ce qui le prouve, c'est qu'il est tout étonné que Burrhus ne l'approuve pas; c'est que, dans la scène suivante, il dit à Narcisse :

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

Ce dernier mot n'est pas d'un tyran, mais d'un monstre.

1. La Harpe. — 2. Racine, première *Préface*. — 3. L. Racine.

« Agrippine est, comme dans Tacite, avide du pouvoir, intrigante, impérieuse, ne se souciant de vivre que pour régner ; employant également à ses fins, les vices, les vertus, les faiblesses de tout ce qui l'environne; flattant Pallas pour s'emparer de Claude, protégeant Britannicus pour contenir Néron, se servant de Burrhus et de Sénèque pour adoucir le naturel féroce qu'elle redoute dans son fils, et faire aimer son empire qu'elle partage...

« Les deux caractères de Burrhus et de Narcisse sont aussi parfaitement tracés que ceux de Néron et d'Agrippine. Burrhus est le modèle de la conduite que peut tenir un homme vertueux, placé par les circonstances auprès d'un mauvais prince et dans une cour dépravée. Il est entouré de passions, d'intérêts, de vices, et les combat de tous côtés. Il ne prononce pas une seule sentence sur la vertu, non plus que Néron sur le crime; mais il représente l'un dans toute sa pureté, comme Néron représente l'autre dans toute son horreur. Il résiste à l'ambition inquiète d'Agrippine et à la perversité de son maître, et dit la vérité à tous les deux, mais sans ostentation, sans bravade, avec une fermeté noble et modeste, ne cherchant point à offenser et ne craignant point de déplaire. Il parle à l'un comme à son empereur, à l'autre comme à la mère de César. Il remplit tous ses devoirs et observe toutes les bienséances. Mais lorsque son coupable élève ose lui découvrir un projet horrible, alors cet homme si calme devient tout de feu; sa tranquillité le rendait grand, son indignation le rend sublime. L'éloquence est dans sa bouche ce qu'est la vertu dans son âme, sans faste, sans effort, mais toute pleine de cette chaleur qui pénètre, de cette vérité qui terrasse, de cette véhémence qui entraîne. Il émeut jusqu'à Néron même, et sort plein d'espérance et de joie pour aller consommer près de Britannicus une réconciliation qu'il croit sûre. A l'instant même entre Narcisse : au pathétique, à l'enthousiasme d'une belle âme va succéder tout l'art de la bassesse et de la méchanceté; et dans ces deux peintures contrastées, l'auteur est également admirable. Mais, pour les placer ainsi l'un après l'autre, il fallait être bien sûr de sa force. Plus l'effet de la première était grand et infaillible, plus l'autre était dangereux. L'expérience du théâtre apprend combien il y a de danger à remplacer tout de suite des sentiments doux et chers auxquels le spectateur aime à se livrer, par ceux qu'il hait et qu'il repousse. Ceci ne s'applique pas aux scélérats hardis, qui ont de l'énergie et de l'élévation, mais aux personnages vils et méprisables; et Narcisse est de ce nombre. »

La Harpe ne voit d'autre défaut réel dans *Britannicus* que le dénoûment, défaut de tout sujet où l'innocence est accablée par le crime, puis il résume ainsi son jugement : « Ici tout porte l'empreinte de la maturité, tout est mâle, tout est fini; la conception est vigoureuse et l'exécution sans aucune tache. C'est une des productions les plus frappantes du génie de Racine, et une de celles qui prouvent que ce grand homme pouvait tout faire. »

ESTHER

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

PAR J. RACINE

REPRÉSENTÉE A SAINT-CYR EN 1689.

Age de Racine, 50 ans.

La tragédie d'*Esther* fut composée pour les pensionnaires de la maison de Saint-Cyr, qui représentèrent cette pièce devant Louis XIV et une partie de la cour, le 20 janvier 1689.

Le privilége du Roi, pour l'impression, ne donne point à *Esther* le titre de tragédie, mais celui d'*ouvrage de poésie tiré de l'Écriture sainte, propre à être récité et à être chanté.* On s'efforçait alors d'écarter toute idée qui aurait pu rapprocher *Esther* d'un spectacle profane, blâmé par la religion. En effet, jamais cette tragédie ne parut sur un théâtre public du vivant de Louis XIV; elle ne fut représentée sur le Théâtre-Français que six ans après la mort du Roi, et vingt-deux ans après celle de Racine.

PRÉFACE

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plaira de les appeler[1]. Mais en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant; on leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation : on leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ; on les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées; on leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poëtes : et cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces; on a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellents vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrais pas faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poëme où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu,

1. La maison de Saint-Cyr, près de Versailles, et qui est aujourd'hui occupée par une école militaire, fut fondée par Louis XIV, en 1686, pour l'éducation de 250 jeunes filles nobles pauvres.

et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverais assez de facilité à traiter ce sujet : d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui serait, à mon avis, une espèce de sacrilége, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose : et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné, j'exécutais en quelque sorte un dessein qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai, je ne pensais guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper; et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison : de sorte qu'un divertissement d'enfants est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour, le Roi lui-même qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvais emprunter deux ou trois traits d'Hérodote pour mieux peindre Assuérus; car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savants interprètes de l'Écriture, qui tiennent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves dont quelques-unes me paraissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevaient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne se servaient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité de lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on voulait rendre ce divertissement plus agréable à des enfants, en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été la cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que, bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étaient de longues robes qui tombaient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agréments de la pièce[1]. Tous les connaisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchants ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très-belle. Mais qu'aurait-on dit de ces jeunes Israélites qui avaient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étaient, si, ce péril étant passé, elles lui en avaient rendu de médiocres actions de grâces ? Elles auraient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevait de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en remerciât sur-le-champ par de fort longs cantiques : témoin ceux de Marie, sœur de Moïse, de Débora et de Judith, et tant d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

1. Ce musicien s'appelait Moreau.

EXPOSITION

DU SUJET D'ESTHER

Assuérus, roi de Perse, a choisi Aman pour son favori et son premier ministre, et ordonné que tout le monde fléchît le genou devant lui. Un Juif nommé Mardochée, qui se tient habituellement à la porte du palais du roi, refuse de rendre cet hommage au favori. Aman, indigné d'une pareille audace, conçoit une haine effroyable contre celui qui le brave ainsi, et jure de se venger, non pas seulement sur Mardochée, mais sur la race entière des Juifs. Alors il fait rendre au roi un édit de proscription contre eux, et dans dix jours tous doivent être massacrés.

Mais Esther, femme du roi, est Juive. Choisie par Assuérus, parmi les jeunes filles les plus belles de son empire, pour remplacer la reine Vasthi, qu'il a répudiée, Esther est arrivée au trône sans que l'on sût ni son nom ni sa naissance. Le Juif Mardochée est son oncle et son père adoptif. Quand elle fut déclarée reine, il ne se fit pas connaître, et depuis, assis aux portes du palais, il n'a cessé de veiller sur elle et de lui donner secrètement des conseils. Une fois seulement il s'est servi d'elle ostensiblement pour révéler au roi une conspiration tramée contre lui. Aujourd'hui, excité par un intérêt pressant, il pénètre dans le palais, vient trouver Esther, lui apprend l'arrêt rendu contre toute leur nation, et lui ordonne d'aller déclarer à Assuérus qu'elle est Juive : « Personne, lui répond Esther, ne peut se présenter devant le roi sans avoir été mandé ; quiconque enfreindrait cette défense serait puni de mort sur-le-champ. » Mais Mardochée la détermine à braver ce danger : cette démarche est pour elle un devoir ; dans une circonstance aussi critique, elle ne doit compter pour rien sa propre vie, et c'est peut-être pour le salut des Juifs que Dieu l'a élevée à la dignité royale.

Esther se rend donc chez Assuérus. La fureur éclate d'abord dans les yeux du roi lorsqu'il entend qu'on entre chez lui sans son ordre ; mais dès qu'il aperçoit la reine pleine de terreur, il la fait approcher, lui parle avec douceur, et l'invite à lui dire ce qui l'amène. Esther répond qu'elle a besoin pour s'expliquer de la présence du

favori du roi, et prie Assuérus de venir chez elle à un festin où elle lui demande la permission d'inviter Aman. Le roi y consent, et fait prévenir son ministre de se trouver chez la reine. Là, Esther se jette aux pieds d'Assuérus, lui dit qu'elle est Juive, et l'implore pour elle et pour sa nation. Elle explique au roi la haine d'Aman pour Mardochée, et comment cette haine l'a conduit à faire proscrire tous les Juifs. Le roi, indigné, sort un instant. Alors Aman se précipite aux pieds d'Esther pour implorer sa grâce. Assuérus rentre, croit que son ministre veut manquer de respect à la reine, le fait saisir et ordonne qu'on l'aille attacher à un gibet qu'Aman lui-même avait fait préparer pour Mardochée. En même temps il révoque son édit contre les Juifs, fait venir Mardochée, qu'il a déjà honoré publiquement pour avoir révélé la conspiration tramée autrefois contre ses jours, l'investit de toute sa confiance, et lui donne les biens et le poste du cruel Aman.

PERSONNAGES

ASSUÉRUS, roi de Perse[1].
ESTHER, reine de Perse.
MARDOCHÉE, oncle d'Esther.
AMAN, favori d'Assuérus.
ZARÈS, femme d'Aman.
HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.
ASAPH, autre officier d'Assuérus.
ÉLISE, confidente d'Esther.
THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.
GARDES DU ROI ASSUÉRUS.
CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus[2].

LA PIÉTÉ fait le prologue.

1. Dans les histoires profanes, ce roi est Darius, fils d'Hystaspe, ou peut-être Artaxerce-Longuemain.
2. 508 ans avant Jésus-Christ.

PROLOGUE *

LA PIÉTÉ

Du séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce lieu [1] par la Grâce habité;
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidèle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde [2].
Un roi qui me protége, un roi victorieux,
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Éparses en cent lieux, sans secours et sans guides :
Pour elles, à sa porte, élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.
Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire !
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris !
Tu m'écoutes; ma voix ne t'est point étrangère :
Je suis la Piété, cette fille si chère,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs :
Du feu de ton amour j'allume ses désirs.
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore
La chaleur se répand du couchant à l'aurore [3];
Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné;
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul, de tant de rois,

* Tous les rôles de cette pièce étaient distribués aux demoiselles de Saint-Cyr, lorsque la jeune mademoiselle de Caylus, qui avait été élevée dans cette maison, et n'en était sortie que depuis peu de temps, témoigna une grande envie de faire quelque personnage; ce qui engagea l'auteur à faire pour elle ce prologue, très-heureusement imaginé. Il ne ressemble point à ces prologues d'Euripide, où tout ce qui doit arriver dans la pièce est froidement annoncé. C'est un cadre où Racine a su renfermer délicatement les plus magnifiques éloges du roi, de madame de Maintenon et de la Communauté de Saint-Cyr. L. RACINE.

1. La maison de Saint-Cyr.

2. On sanctifie *par* et non pas *de* ou *avec quelque chose* : l'usage le veut ainsi. Cependant Vaugelas remarque que le mot *dont* a une extension si arbitraire, qu'il pourrait bien, dans ce vers, signifier *par lesquelles* aussi bien qu'*avec lesquelles*. GEOFFROY.

3. Il s'agit ici des missions étrangères et des travaux apostoliques dans l'Orient et dans le Nouveau-Monde, que Louis XIV encourageait par ses bienfaits. ID

S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
Le perfide Intérêt, l'aveugle Jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse Hérésie;
La Discorde en fureur frémit de toutes parts;
Tout semble abandonner tes sacrés étendards;
Et l'Enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
Lui seul, invariable et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde, et n'écoute que toi;
Et, bravant du démon l'impuissant artifice,
De la Religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu, juge ta cause, et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil;
Ils viennent se briser contre le même écueil :
Déjà rompant partout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts il couvre ses frontières.
Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander;
Un fils qui, comme lui, suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis.
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
Quand son roi lui dit : Pars, il s'élance avec joie;
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et, tranquille, à ses pieds revient le déposer[1].
Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures[2],
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocents appelez ce héros;
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la Foi victorieuse.
Et vous, qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité :
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

1. Allusion à la campagne de 1688, dans laquelle le grand Dauphin prit Philipsbourg, Heidelberg, Manheim, et conquit le Palatinat. GEOFFROY.
2. *Délices* est féminin au pluriel et masculin au singulier.

FIN DU PROLOGUE.

ESTHER

ACTE PREMIER

(Le théâtre représente l'appartement d'Esther.)

SCÈNE I.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Élise ? O jour trois fois heureux !
Que béni soit le Ciel qui te rend à mes vœux !
Toi qui, de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue,
Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidais à soupirer les malheurs de Sion !
Combien ce temps encore est cher à ma mémoire !
Mais toi, de ton Esther ignorais-tu la gloire ?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,
Du reste des humains je vivais séparée,
Et de mes tristes jours n'attendais que la fin,
Quand tout à coup, madame, un prophète divin :
« C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse ;
« Lève-toi, m'a-t-il dit,, prends ton chemin vers Suse [1] :
« Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
« Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs [2].
« Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,
« Sion : le jour approche où le Dieu des armées
« Va de son bras puissant faire éclater l'appui ;
« Et le cri de son peuple est monté jusquà lui [3]. »
Il dit : et moi, de joie et d'horreur pénétrée [4],
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle ! O triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux !

1. Les rois de Perse, successeurs du grand Cyrus, avaient choisi trois villes principales pour y séjourner alternativement, Suse, Ecbatane, et Babylone. Suse était capitale de la Susiane, aujourd'hui le Koursistan, province du royaume de Perse, vers le Tigre. GEOFFROY.

2. *Le sujet de tes pleurs assis sur le trône,* n'est pas le terme propre. Le *sujet* se dit des choses : l'*objet* se dit des choses et des personnes. LA HARPE.

3. Métaphore, sublime et touchante dont les auteurs sacrés font un fréquent usage. On lit dans l'Exode, c. II, v. 23 : « Et les cris que tirait d'eux l'excès de leurs travaux s'élevèrent jusqu'à Dieu. » GEOFFROY.

4. *Horreur* est ici un terme très-énergique qui signifie un *effroi religieux*

Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive [1] !
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux États il fallut donc chercher [2]
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent :
Les filles de l'Égypte à Suse comparurent ;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté [3]
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée [4].
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours ;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité ;
Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance,

mêlé de crainte et de respect. C'est dans ce sens que Racine a dit, dans *Iphigénie*, acte V, sc. VI :

Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

M. de La Harpe approuve le vers d'Iphigénie, parce que le sens est modifié par l'épithète *sainte*, et il condamme celui d'Esther, parce que *horreur* n'a point d'épithète ; mais l'union de joie avec horreur est une modification encore plus forte que celle d'une épithète. GEOFFROY.

1. En prose, on doit appeler *Perses* les anciens habitants de cet empire, et *Persans*, ceux d'aujourd'hui. L. RACINE.

2. « Lorsque la colère du roi Assuérus fut adoucie, il se ressouvint de Vasthi, et de ce qu'elle avait fait, et de ce qu'elle avait souffert. Alors les serviteurs et les officiers du roi lui dirent : Qu'on cherche pour le roi des filles qui soient vierges et belles, et qu'on les amène dans la ville de Suse, dans le palais des femmes... Et celle qui plaira davantage aux yeux du roi sera reine à la place de Vasthi. Cet avis plut au roi, et il leur commanda de faire ce qu'ils lui avaient conseillé. » *Esth.*, ch. II, v. 2, 3 et 4.

3. Les *Parthes* étaient une colonie de *Scythes* qui s'étaient séparés du reste de la nation ; et c'est pour cela qu'on leur donna le nom de *Parthes*, qui signifie *bannis*. Ils s'établirent au S. de la mer Caspienne.

4. « Il y avait alors dans la ville de Suse un homme juif, nommé Mardochée, qui avait été transféré de Jérusalem au temps que Nabuchodonosor, roi de Babylone, avait fait amener Jéchonias, roi de Juda, de Judée à Babylone ; il avait élevé auprès de lui la fille de son frère, nommée Édisse, qui s'appelait autrement Esther ; elle avait perdu son père et sa mère ; elle était parfaitement belle, et il paraissait une grâce extraordinaire sur son visage. Son père et sa mère étant morts, Mardochée l'avait adoptée pour être sa fille. » (*Esther*, ch. II, v. 5, 6 et 7.)

Il me fit d'un empire accepter l'espérance[1].
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis;
Je vins ; mais je cachai ma race et mon pays[2].
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt ?
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages :
L'une d'un sang fameux vantait les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours ;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Élise, je parus[3].
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes[4];
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé :
Il m'observa longtemps dans un sombre silence;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur :
« Soyez reine », dit-il; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème[5].
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes[6].
Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,

1. « Cette ordonnance du roi ayant donc été répandue partout, lorsqu'on amenait à Suse plusieurs filles très-belles, et qu'on les mettait entre les mains de l'eunuque Égée, on lui amena aussi Esther entre les autres, afin qu'elle fût gardée avec les femmes destinées pour le roi. » (*Esther*, ch. II, v. 8.)

2. « Esther ne voulut pas lui dire (à l'eunuque Égée) de quel pays et de quelle nation elle était, parce que Mardochée lui avait ordonné de tenir cela secret. » (*Ibid.*, ch. II, v. 8, 10.)

3. « Après donc qu'il se fut passé du temps, le jour vint auquel Esther, fille d'Abigaïl, frère de Mardochée, et que Mardochée avait adoptée pour sa fille, devait être présentée au roi en son rang. Elle ne demanda rien pour sa parure; mais Égée, eunuque qui avait le soin de ces filles, lui donna pour cela tout ce qu'il voulut, car elle était parfaitement bien faite, et son incroyable beauté la rendait aimable et agréable à tous ceux qui la voyaient. » (*Ibid.*, ch. II, v. 15.)

4. « Le cœur du roi est dans la main du Seigneur comme une eau courante : il le fait tourner de quelque côté qu'il veut. » (*Prov.*, ch. XXI, v. 1.)

5. « La rigueur de la règle voudrait *il posa*. — « Le roi l'aima plus que toutes ses autres femmes, et elle s'acquit dans son cœur et dans son esprit une considération plus grande que toutes les autres; il lui mit sur la tête le diadème royal, et il la fit reine à la place de Vasthi. » (*Esth.*, ch. II, v. 17.)

6. *Peuple* étant un nom collectif, on peut dire *leurs princes*. Il paraît cependant qu'il serait plus naturel de dire *leur prince*. L. Racine. — Le critique oublie qu'il s'agit ici de deux personnes, le roi et la reine. — « Et le roi

Quelle était en secret ma honte et mes chagrins[1] !
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise ;
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées !

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis ?

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis[2] :
Celui par qui le Ciel règle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée[3].

ÉLISE.

Mardochée ? Hé ! peut-il approcher de ces lieux ?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent je le consulte, et ses réponses sages
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages :
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà, par ses secrets avis,
J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
Que formaient contre lui deux ingrats domestiques[4].
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins[5],

commanda qu'on fît un festin très-magnifique à tous les grands de sa cour et à tous ses serviteurs, pour le mariage et les noces d'Esther. Il soulagea les peuples de toutes ses provinces, et il fit des dons d'une magnificence toute royale. » (*Esth.*, ch. II, v. 18.)

1. Tout le monde supplée l'ellipse : *et quels étaient mes chagrins.* Ce tour plus vif vaut mieux en poésie que l'affectation d'une régularité très-inutile. D'OLIVET et LA HARPE.

2. Ce soin de cacher sa naissance fit donner à la nièce de Mardochée le surnom d'*Esther*, qui, en hébreu, signifie *inconnue*. Elle s'appelait *Edisse*. C'était par une inspiration divine que Mardochée lui avait défendu de se faire connaître. GEOFFROY.

3. « Esther n'avait point encore découvert ni son pays, ni son peuple, selon l'ordre que Mardochée lui en avait donné ; car Esther observait tout ce qu'il lui ordonnait, et faisait encore toutes choses en ce temps-là par son avis, de même que lorsqu'il la nourrissait auprès de lui, étant encore toute petite. » (*Esth.*, ch. II, v. 20.)

4. « Lors donc que Mardochée demeurait à la porte du roi, Bagathan et Tharès, deux de ses eunuques, qui commandaient à la première entrée du palais, ayant conçu quelque mécontentement contre le roi, entreprirent d'attenter contre sa personne et de le tuer. Mais Mardochée, ayant découvert leur dessein, en avertit aussitôt la reine Esther. La reine en avertit le roi au nom de Mardochée, dont elle avait reçu l'avis. » (*Esth.*, ch. II, v. 21 et 22).

5. On ne dit ordinairement *séparé de...* que des personnes : c'est une élégance poétique de le dire d'un *lieu*. LA HARPE.

Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier[1].
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité[2].

SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHOEUR.

UNE ISRAÉLITE, chantant derrière le théâtre.

Ma sœur, quelle voix nous appelle?

UNE AUTRE.

J'en reconnais les agréables sons :
C'est la reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La reine nous appelle :
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHOEUR, entrant sur la scène par plusieurs endroits différents.

La reine nous appelle :
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule et sort de tous côtés!
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au Ciel vos soupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens[3]!
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques!

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs
De la triste Sion célèbrent les malheurs[4].

1. Ce trait admirable de la modestie d'Esther s'appliquait à madame de Maintenon, qui venait à Saint-Cyr oublier l'éclat et les grandeurs de la cour. GEOFFROY.

2. Traduction littérale du premier vers de l'*OEdipe roi* de Sophocle : « O mes enfants, jeune postérité du vieux Cadmus. »

3. « La fumée de l'encens, composée des prières des saints, s'élève de la main de l'ange devant Dieu. » (*Apocalyp.*, ch. VIII, v. 4.)

4. « Ceux qui nous avaient enlevés nous disaient : chantez-nous quelqu'un des cantiques de Sion. » (*Ps.* CXXXVI, v. 4.)

UNE ISRAÉLITE chante seule.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire[1] ?
Tout l'univers admirait ta splendeur :
Tu n'es plus que poussière; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au Ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée[2]
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des Cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAÉLITE, seule.

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes ?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des Cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

SCÈNE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
Que vois-je ! Mardochée ! O mon père, est-ce vous ?
Un ange du Seigneur sous son aile sacrée
A donc conduit vos pas, et caché votre entrée ?
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux[3] ?
Que nous annoncez-vous ?

1. Rien n'égale la sublimité, le sentiment et la grâce touchante répandus dans les chœurs de Racine; notre littérature n'a point de plus belles odes : c'est le langage des prophètes ; c'est la poésie des écrivains sacrés dans tout son éclat. GEOFFROY.

2. « Que ma langue soit attachée à mon gosier, si je ne me souviens pas de toi, si je ne me propose pas Jérusalem comme le principal sujet de ma joie. » (*Ps.* CXXXVI, v. 7 et 8.)

3. « Mardochée ayant appris ceci, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac et se couvrit la tête de cendre. » (*Esth.*, IV, v. 1.)

MARDOCHÉE.

O reine infortunée !
O d'un peuple innocent barbare destinée !
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel...
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël !

ESTHER.

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés :
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés ;
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit ;
Et le roi, trop crédule, a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres sont donnés ; et, dans tous ses États,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage ?
Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge[1] ;
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours,
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours[2].
O Dieu ! qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel, qui nous défendra, si tu ne nous défends ?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères :
Il faut les secourir ; mais les heures sont chères ;
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois ?
Au fond de leur palais leur majesté terrible

1. Comme toute cette poésie est hardiment et naturellement figurée ! On avait exprimé cette idée, mais qui avait dit que *le fer ne connaîtrait ni sexe ni âge* ? LA HARPE.

2. « Nous avons ordonné que tous ceux qu'Aman, qui commande à toutes les provinces, qui est le second après le roi, et que nous honorons comme notre père, aura fait voir être de ce peuple, soient tués par leurs ennemis, avec leurs femmes et leurs enfants, le quatorzième jour d'Adar, le douzième mois de cette année, sans que personne en ait aucune compassion. » (*Esth.*, ch. XIII, v. 6.)

Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;
Et la mort est le prix de tout audacieux[1]
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône à ses côtés assise,
Je suis à cette loi, comme une autre, soumise :
Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie[2],
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas[3] ?
Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble[4];

1. « Esther, pour réponse, lui ordonna de dire ceci à Mardochée : « Tous les serviteurs du roi, et toutes les provinces de son empire, savent que qui que ce soit, homme ou femme, qui entre dans la salle intérieure du roi sans y avoir été appelé par son ordre, est mis à mort infailliblement à la même heure, à moins que le roi n'étende vers lui son sceptre d'or, pour une marque de clémence, et qu'il ne lui sauve ainsi la vie. Comment donc puis-je maintenant aller trouver le roi, puisqu'il y a trente jours qu'il ne m'a point fait appeler? » (*Esth.*, ch. IV, v. 10 et 11.)

2. Ce morceau est de la plus sublime éloquence ; il n'y a point là de faux brillants ; on y trouve cette chaleur qui échauffe, qui embrase, qui entraîne, enfin cette éloquence du cœur si nécessaire au théâtre et maintenant si rare. LUNEAU-BOISGERMAIN.

3. « Et qui sait si ce n'est point pour cela même que vous avez été élevée à la dignité royale, afin d'être prête d'agir en un temps comme celui-ci? » (*Esth.*, ch. IV, v. 14.)

4. *La mer fuit* est une image empruntée du psaume CXIII, vers. 3 : « La mer le vit, et s'enfuit. » *Le ciel tremble* est une idée d'Homère que Virgile et Ovide

Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas [1].
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher ;
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers :
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être, et toute votre race [2].

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère [3].
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

(Le chœur se retire au fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain roi [4],

ont imitée. Remarquons que ce vers, dont l'harmonie est si forte, est composé tout entier de monosyllabes, à l'exception du mot *tremble*, dont la deuxième syllabe est étouffée par l'*e* muet. GEOFFROY.

1. « Tous les peuples sont devant lui comme s'ils n'étaient pas. » (*Isaïe*, ch. XL, v. 17.)

2. « Car si vous demeurez maintenant dans le silence, Dieu trouvera quelque autre moyen pour délivrer les Juifs; et vous périrez, vous, et la maison de votre père. » (*Esth.*, ch. IV, v. 14.) — Tout ce discours de Mardochée est d'une force et d'une éloquence vraiment divines. GEOFFROY.

3. « Allez, assemblez tous les Juifs que vous trouverez dans Suse, et priez pour moi. Ne mangez point et ne buvez point pendant trois jours et trois nuits. Je jeûnerai de même avec les femmes qui me servent; et après cela j'irai trouver le roi, contre la loi qui le défend, et sans y être appelée, en m'abandonnant au péril et à la mort. » (*Esth.*, ch. IV, v. 16.) — Ce jeûne consistait à ne manger qu'une fois le jour, et à s'interdire toute nourriture préparée au feu.

4. « Mon Seigneur, qui êtes seul notre roi, assistez-moi dans l'abandonnement où je me trouve, puisque vous êtes le seul qui me puissiez secourir. Le péril où je me trouve est présent et inévitable. J'ai su de mon père, ô Seigneur, que vous aviez pris Israël d'entre toutes les nations, et que vous aviez choisi nos pères en les séparant de tous leurs ancêtres qui les avaient devancés, pour vous établir parmi eux un héritage éternel : et vous leur avez fait tout le bien

Me voici donc tremblante et seule devant toi !
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père [1],
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère:
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger :
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles,
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,

que vous leur aviez promis. Nous avons péché devant vous, et c'est pour cela que vous nous avez livrés entre les mains de nos ennemis : car nous avons adoré leurs dieux. Vous êtes juste, Seigneur; et maintenant ils ne se contentent pas de nous opprimer par une dure servitude; mais, attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idoles, ils veulent renverser vos promesses, exterminer votre héritage, fermer la bouche de ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre autel, pour ouvrir la bouche des nations, pour faire louer la puissance de leurs idoles, et pour relever à jamais un roi de chair et de sang. Seigneur, n'abandonnez pas votre sceptre à ceux qui ne sont rien, de peur qu'ils ne se rient de notre ruine; mais faites tomber sur eux leurs mauvais desseins, et perdez celui qui a commencé à nous faire ressentir les effets de sa cruauté. Seigneur, souvenez-vous de nous; montrez-vous à nous dans le temps de notre affliction, et donnez-moi de la fermeté et de l'assurance, ô Seigneur, roi des dieux et de toute puissance qui est dans le monde. Mettez dans ma bouche des paroles sages et composées en la présence du lion, et transférez son cœur de l'affection à la haine de notre ennemi, afin qu'il périsse lui-même avec tous ceux qui lui sont unis. Délivrez-nous par votre puissante main, et assistez-moi, Seigneur, vous qui êtes mon unique secours, vous qui connaissez toutes choses, et qui savez que je hais la gloire des injustes, et que je déteste le lit des incirconcis et de tout étranger. Vous savez la nécessité où je me trouve, et qu'aux jours où je parais dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en abomination la marque superbe de ma gloire que je porte sur ma tête, et que je la déteste comme un linge souillé et qui fait horreur; que je ne la porte point dans les jours de mon silence, et que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni pris plaisir au festin du roi; que je n'ai point bu du vin offert sur l'autel des idoles, et que, depuis le temps que j'ai été amenée en ce palais jusqu'à aujourd'hui, jamais votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur, Dieu d'Abraham! O Dieu puissant, au-dessus de tous, écoutez la voix de ceux qui n'ont aucune espérance qu'en vous seul; sauvez-nous de la main des méchants, et délivrez-moi de ce que je crains. » (*Esth.*, ch. XIV, v. 3, etc.)

1. *Répudier son époux et son père :* manière énergique d'exprimer que la nation juive a renoncé à son Dieu. Cette hardiesse est d'autant plus heureuse que Sion est présentée, dans l'Écriture, comme l'épouse que Dieu avait choisie. GEOFFROY.

Le saint que tu promets, et que nous attendons[1] ?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
  Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins, et leurs libations ;
Que même cette pompe où je suis condamnée[2],
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds ;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu : ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas ;
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise :
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis ;
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCÈNE V.

(Toute cette scène est chantée.)

LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes ;
  A nos sanglots donnons un libre cours ;
  Levons les yeux vers les saintes montagnes
  D'où l'innocence attend tout son secours[3].
    O mortelles alarmes !
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux :
  Il ne fut jamais sous les Cieux

1. Le Messie était le fondement de toute la religion. GEOFFROY.
2. *Où* pour *à laquelle*, ne se dirait plus aujourd'hui ; mais au XVIIe siècle c'était une expression usitée :

> Je vous promets ici d'éviter sa présence,
> De faire place au choix *où* vous vous résoudrez.
> (MOLIÈRE, *Mélicerte*, II, 4.)

« Je ne veux pas me donner un nom *où* d'autres en ma place croiraient prétendre. » (ID., *le Bourgeois Gentilhomme*, III, 12.)
3. « J'ai levé les yeux vers les saintes montagnes, d'où me devait venir du secours. » (*Ps.* CXX, v. 1).

Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE.

Faibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes!

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHOEUR,

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur, et le frère,
Et la fille, et la mère,
Le fils dans les bras de son père !
Que de corps entassés! que de membres épars,
Privés de sépulture !
Grand Dieu ! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore :
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ? si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur[1] ?

1. La répétition de ces deux vers est touchante. Racine ne se contente pas de varier la mesure de ces vers, il varie aussi le ton. Après la peinture horrible du carnage, il peint un enfant qui se plaint. Ces contrastes servent beaucoup à animer le style. LUNEAU-BOISGERMAIN.

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Hé quoi ! dirait l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté
Dont Israël nous vantait la puissance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux
Est le seul qui commande aux Cieux :
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense [1].

TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne,
Dieu, que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges [2] ;

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges ;

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressants dangers :
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

1. On dit *prendre la défense de quelqu'un;* on dit aussi *prendre quelqu'un sous sa protection..* Mais *prendre sous sa défense* a-t-il été reçu par l'usage? Rien de plus commun que des termes qui paraissent être synonymes, et qui ne peuvent cependant être mis l'un pour l'autre, soit avec les mêmes prépositions, soit avec les mêmes verbes. D'OLIVET.

2. « Tout revêtu de lumière, comme d'un vêtement... Qui marchez sur les

UNE ISRAÉLITE, seule.

Arme-toi, viens nous défendre.
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre;
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère :
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui [1].

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers :
Donne à ton nom la victoire ;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

ACTE II.

SCÈNE I.

(Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.)

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoi ! lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi ;
Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi [2] ;
Venez. Partout ailleurs on pourrait nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,
Tout ce que ce palais renferme de mystères.
Le roi d'un noir chagrin paraît enveloppé :
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardait un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible :
J'ai couru. Le désordre était dans ses discours :
Il s'est plaint d'un péril qui menaçait ses jours ;

ailes des vents. » (*Ps.* CIII, v. 2 et 4.) « Il a monté sur les chérubins, et il a ris son vol ; il a volé sur les ailes des vents. » (*Rois,* ch. XXII, v. 11.)

1. « Qu'ils deviennent comme la poussière qui est emportée par le vent. » (*Ps.* XXIV, v. 5.) « Et comme la paille qui est emportée par le vent. » (*Ps.* LXXXII, v. 12.)

2. Ce vers admirable est parfaitement dans le style oriental. *Les portes* jouent un grand rôle dans l'Orient, où il est si difficile d'approcher de celles qui renferment les rois et les grands. LA HARPE.

Il parlait d'ennemi, de ravisseur farouche ;
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit[1],
Pour écarter de lui ces images funèbres,
Il s'est fait apporter ces annales célèbres
Où les faits de son règne, avec soin amassés,
Par de fidèles mains chaque jour sont tracés ;
On y conserve écrits le service et l'offense,
Monuments éternels d'amour et de vengeance.
Le roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire ?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus[2].

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée ?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des Cieux...
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite ?
Votre âme en m'écoutant paraît tout interdite[3] :
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis ?
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheurex que mon pouvoir accable !

HYDASPE.

Hé ! qui jamais du Ciel eut des regards plus doux ?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers ! Tous les jours un homme..., un vil esclave,

1. On a jusqu'ici excusé dans ce vers une prétendue faute de grammaire, en faveur de la vivacité du tour ; mais en examinant mieux la chose, je trouve que la grammaire est ici d'accord avec la poésie, et qu'il est plus correct (ou plus exact) de dire *qui le fuit* que *qui le fuyait :* le sommeil fuit encore Assuérus au moment où parle Hydaspe. GEOFFROY.

2. On a déjà vu, dans la préface d'*Esther,* que Racine avait adopté l'opinion de Dom Calmet et de quelques autres savants interprètes, qui pensent qu'Assuérus est le même que Darius, fils d'Hystaspe. Si l'on en croit Hérodote, la ruse, plus que le sort, contribua à placer ce prince sur le trône. GEOFFROY.

3. Imité de Sophocle : « Je ne sais quel trouble soudain rend, pendant que je vous écoute, reine, mon âme interdite et tremblante. » *OEdipe roi,* sc. XI, trad. de M. A. L. BOYER.

D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'État et du roi?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi?

HYDASPE.

Qui? ce chef d'une race abominable, impie?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, seigneur! d'une si belle vie
Un si faible ennemi peut-il troubler la paix?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais [1].
En vain de la faveur du plus grand des monarques
Tout révère à genoux les glorieuses marques;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux!
Du palais cependant il assiége la porte :
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit;
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin, j'ai voulu devancer la lumière :
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle [2]; mais son œil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.
Le roi promit alors de le récompenser :
Le roi, depuis ce temps, paraît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.

1. « Il n'y avait que Mardochée qui ne fléchissait point le genou devant lui. et qui ne l'adorait point. » (*Esth.*, ch, III, v. 2.) — Ce n'était point par insolence ni par orgueil que Mardochée refusait cet hommage au favori d'Assuérus; c'était par principe de religion. GEOFFROY.

2. Comme ce vers est coupé par ces mots *tout pâle*, dont l'effet est si pittoresque à l'imagination et à l'oreille! LA HARPE.

J'ai su de mon destin corriger l'injustice :
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté[1] ;
Mes richesses des rois égalent l'opulence ;
Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des mortels aveuglement fatal !)
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère ;
Mais Mardochée, assis aux portes du palais[2],
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;
Et toute ma grandeur me devient insipide
Tandis que le soleil éclaire ce perfide[3].

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours :
La nation entière est promise aux vautours.

AMAN.

Ah ! que ce temps est long à mon impatience !
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance[4],
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer[5],
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime[6] :
La vengeance trop faible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtiments dont l'univers frémisse ;
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.

1. Opposition hardie qui nous fait voir dans celui qui gouverne l'empire le même homme qui y fut vendu comme esclave. Ce n'est pas là une antithèse puérile, mais un contraste frappant. On ne peut dire plus en moins de mots GEOFFROY. — En outre, ceci est un trait des mœurs de l'Orient.

2. « Aman sortit donc ce jour-là fort content et plein de joie; et ayant vu que Mardochée, qui était assis devant la porte du palais, non-seulement ne s'était pas levé pour lui faire honneur, mais ne s'était pas même remué de la place où il était, il en conçut une grande indignation... Quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir rien, tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer assis devant la porte du palais du roi quand je passe. » (*Esth.*, ch. v, v. 9 et 13.)

3. *Tandis que*, pour *tant que*, licence qu'il ne faudrait pas imiter en prose. Ces deux mots ne disent point du tout la même chose. *Tandis que* exprime un sens indéterminé; *tant que* signifie tout le temps déterminé par la phrase. LA HARPE. — Racine a toujours préféré *tandis que* pour exprimer *aussi longtemps que*, et il a dit dans *Britannicus* (I, 4) :

*Tandis qu'*on vous verra d'une voix suppliante
Semer ici la plainte et non pas l'épouvante.

4. Ellipse; pour le motif de ma vengeance. GEOFFROY.

5. Dans le style noble et surtout en vers, on dit *ployer*, et non *plier*. « Que tout ploie quand Dieu commande ! » (*Bossuet*). L. RACINE.

6. « Mais il compta pour rien de se venger seulement de Mardochée; et, ayant su qu'il était Juif, il aima mieux entreprendre de perdre toute la nation des Juifs qui étaient dans le royaume d'Assuérus. » (*Esth.*, ch. III, v. 6.)

Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
« Il fut des Juifs, il fut une insolente race ;
« Répandus sur la terre, ils en couvraient la face;
« Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
« Aussitôt de la terre ils disparurent tous. »

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite
Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage;
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé [1] ;
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée,
Des intérêts du sang est faiblement touchée.
Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus ?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus,
J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie,
J'intéressai sa gloire : il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissants, riches, séditieux [2];
Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
« Et d'un culte profane infecte votre Empire?
« Étrangers dans la Perse, à mes lois opposés,
« Du reste des humains ils semblent divisés,
« N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
« Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
« Prévenez, punissez, leurs insolents efforts ;
« De leur dépouille enfin grossissez vos trésors [3]. »
Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême :
« Assure, me dit-il, le repos de ton roi;
« Va, perds ces malheureux : leur dépouille est à toi [4]. »
Toute la nation fut ainsi condamnée.

1. Aman était un des descendants du roi Agag, qui fut pris et sauvé par Saül. Voy. *Rois*, liv. I, c. 15.

2. « Et Aman dit au roi Assuérus : Il y a un peuple dispersé par toutes les provinces de votre royaume, divisé d'avec lui-même, qui a des lois et des cérémonies toutes nouvelles, et qui, de plus, méprise les ordonnances du roi. Et vous savez fort bien qu'il est de l'intérêt de votre royaume de ne souffrir pas que la licence le rende encore plus insolent. » (*Esth.*, ch. III, v. 8.)

3. « Ordonnez donc, s'il vous plaît, qu'il périsse, et je payerai aux trésoriers de votre épargne dix mille talents. » (*Ibid.*, ch. III, v. 9.)

4. « Alors le roi tira de son doigt l'anneau dont il avait accoutumé de se servir, et le donna à Aman, et lui dit : Gardez pour vous l'argent que vous m'offrez, et pour ce qui est de ce peuple, faites-en ce que vous voudrez. » (*Ibid.*, ch. III, v. 10 et 11.)

Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie !

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer ?
Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connais, comme moi, ce prince inexorable ;
Tu sais combien terrible en ses soudains transports,
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile ;
Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement
Élever de sa mort le honteux instrument[1].

AMAN.

J'entends du bruit ; je sors. Toi, si le roi m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.

SCÈNE II.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH, SUITE D'ASSUÉRUS.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,
Deux traîtres dans son lit assassinaient leur roi ?
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

SCÈNE III.

ASSUÉRUS, ASAPH.

SSUÉRUS, assis sur son trône

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide
J'avais presque oublié l'attentat parricide ;
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourments ils laissèrent la vie ;
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,

1. « Zarès, sa femme, et tous ses amis, lui répondirent : Commandez qu'on dresse une potence fort élevée, qui ait cinquante coudées de haut, et dites au roi, demain au matin, qu'il y fasse pendre Mardochée. » (*Esth.*, ch. v, v. 14.)

Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu[1]?

ASAPH.

On lui promit beaucoup : c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable !
Des embarras du trône effet inévitable !
De soins tumultueux un prince environné
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné ;
L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe ;
Mais, plus prompt que l'éclair, le passé nous échappe :
Et de tant de mortels, à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,
Du mérite oublié nous fassent souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah ! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnaissance !
Et qui voudrait jamais s'exposer pour son roi ?
Ce mortel qui montra tant de zèle pour moi
Vit-il encore ?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire ?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits ?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,
Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier sa vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu ?...

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays ?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

1. « Ce que le roi ayant entendu, il dit : Quel honneur et quelle récompense Mardochée a-t-il reçus pour cette fidélité qu'il m'a témoignée? Ses serviteurs et ses officiers lui dirent : Il n'a reçu aucune récompense. » (*Esth.*, ch. VI, v. 3.)

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif? O ciel, sur le point que la vie[1]
Par mes propres sujets m'allait être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissants!
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans!
Mais puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà! quelqu'un.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur?

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte;
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour[2].

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCÈNE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
Un reproche secret embarrasse mon âme.
Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme;
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime[3]?
Par quel gage éclatant, et digne d'un grand roi,
Puis-je récompenser le mérite et la foi?
Ne donne point de borne à ma reconnaissance :
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

1. *Sur le point que*, se disait encore du temps de Racine. Cette phrase n'est plus en usage : on ne dit plus que *sur le point de*. LA HARPE.

2. L'usage des grands, dans tout l'Orient, était de se tenir à la porte de l'appartement du roi, en attendant qu'ils fussent appelés. GEOFFROY. — « Le roi ajouta en même temps : Qui est dans la salle du palais? car Aman s'était tenu dans l'intérieur du palais, pour donner conseil au roi, et pour faire mettre Mardochée à la potence qu'on avait dressée pour lui. Ses officiers lui répondirent : Aman est dans la salle. Le roi dit : Qu'il entre. » (*Esth.*, ch. VI, v. 4 et 5.)

3. « Aman étant entré, le roi lui dit : Que doit-on faire pour honorer un homme que le roi désire de combler d'honneurs? » (*Esth.*, c. VI, v. 6.)

AMAN, *tout bas.*

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer[1];
Et quel autre que toi peut-on récompenser?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu ?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques persans la conduite et l'usage;
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous :
Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous[2] ?
Votre règne aux neveux doit servir de modèle[3].
Vous voulez d'un sujet reconnaître le zèle;
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux :
Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux[4],
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadème,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené;
Que, pour comble de gloire et de magnificence,
Un seigneur éminent en richesse, en puissance,
Enfin de votre empire après vous le premier
Par la bride guidât son superbe coursier;
Et lui-même, marchant en habits magnifiques,
Criât à haute voix dans les places publiques :
« Mortels, prosternez-vous : c'est ainsi que le roi
« Honore le mérite et couronne la foi[4]. »

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de temps : ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit exécuté[5].
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.

1. « Aman, pensant en lui-même, et s'imaginant que le roi n'en voudrait point honorer d'autre que lui... » (*Esth.*, ch. VI, v. 6.)
2. *Près de vous*, pour dire à votre égard, en comparaison, auprès de ce que vous êtes. D'OLIVET.
3. *Aux neveux*, pour *à nos neveux*, tour latin dont je crois qu'il n'existe point d'autres exemples. GEOFFROY.
La Fontaine a dit (*le vieillard et les trois jeunes hommes*, XI, 8) :

Mes *arrière-neveux* me devront cet ombrage.

4. « Qu'il soit vêtu des habits royaux; qu'il monte sur le même cheval que le roi monte; qu'il ait le diadème royal sur la tête, et que le premier des princes et des grands de la cour du roi tienne son cheval par la bride, et que, marchant devant lui par la place de la ville, il crie : C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. » (*Esth.*, ch. VI, v. 8 et 9.)
5. « Le roi lui dit : Hâtez-vous donc; prenez une robe et un cheval, et faites tout ce que vous avez dit, à Mardochée, juif, qui est devant la porte du palais. Prenez bien garde de ne rien oublier de tout ce que vous venez de dire. » (*Esth.*, ch. VI, v. 10.)

Aux portes du palais prends le Juif Mardochée :
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui ;
Ordonne son triomphe, et marche devant lui ;
Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse[1].
Sortez tous.

AMAN.

Dieux !

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, seul.

Le prix est sans doute inouï :
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui ;
Mais plus la récompense est grande et glorieuse,
Plus même de ce Juif la race est odieuse,
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable ;
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable ;
Leurs crimes...

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,
PARTIE DU CHOEUR.

(Esther entre en s'appuyant sur Élise ; quatre Israélites soutiennent sa robe.)

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas !
Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?
Gardes... C'est vous, Esther ! Quoi ! sans être attendue ?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue :
Je me meurs. (Elle tombe évanouie.)

ASSUÉRUS.

Dieux puissants ! quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur !
Esther, que craignez-vous ? suis-je pas votre frère[2] ?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?
Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

1. Il n'y a point d'exemple, dans aucune histoire, d'un orgueil plus profondément humilié, ni d'une punition appliquée plus juste à la faute. La Harpe.

2. *Suis-je pas* pour *ne suis-je pas*. — « Qu'avez-vous, Esther ? je suis votre frère ; n'ayez aucune crainte, vous ne mourrez point ; car cette loi n'a pas été faite pour vous, mais pour tous les autres. Approchez-vous donc, et touchez mon sceptre. » (*Esth.*, ch. XV, v. 12, 13, 14.)

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux ?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte[1];
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon âme troublée a dù jeter d'effroi :
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partaient de vos yeux ?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle[2]...

ASSUÉRUS.

O soleil ! ô flambeau de lumière immortelle !
Je me trouble moi-même ; et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié,
Faut-il de mes États vous donner la moitié[3] ?

ESTHER.

Eh ! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain ?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire[4],
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.

1. « Esther lui répondit : Seigneur, vous m'avez paru comme un ange de Dieu, et mon cœur a été troublé par la crainte de votre gloire. » (*Esth.*, ch. xv, v. 16.)

2. *La colère étincelle ;* expression hardie et poétique, dont Racine a pu trouver l'idée dans Virgile (*Æneid.*, IX, v. 66) ; mais qui bien des siècles avant Virgile avait été consacrée par l'usage qu'en fait l'Écriture. « Votre colère s'embrasera comme un feu. » (*Psal.* LXXXVIII, v. 45.) GEOFFROY.

3. « Et le roi lui dit : Que voulez-vous, reine Esther ? Que demandez-vous ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous le donnerais. » (*Esth.*, ch. v, v. 8.)

4. Tout ce morceau est d'un charme de diction pour l'oreille, et encore plus pour l'âme, au-dessus duquel on n'imagine rien. LA HARPE.

De l'aimable vertu doux et puissants attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres;
Que dis-je? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux[1],
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent[2]?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez : de vos désirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore[3]!
Un intérêt pressant veut que je vous implore :
J'attends ou mon malheur ou ma félicité;
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah! que vous enflammez mon désir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence;
Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence[4].

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez!
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.

1. Cette expression *d'astres ennemis,* si belle, si poétique par elle-même, a de plus le mérite de la convenance dans la bouche d'un prince qui adorait le soleil et les astres, et qui croyait à l'astrologie. L. RACINE.

2. *Soins* est plus faible qu'*intérêt :* mais en poésie *soins* dit plus qu'en prose, et même équivaut à *inquiétudes.* GEOFFROY.

3. *M'assure* ne signifie pas *me rassure,* et c'est *me rassure* que l'auteur entend. Je suis effrayé, *on me rassure;* je doute d'une chose, on *m'assure qu'elle est ainsi... Assurer,* avec un régime direct, ne s'emploie que pour *certifier : J'assure ce fait.* VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille.*

4. « Que si j'ai trouvé grâce devant le roi, et s'il lui plaît de m'accorder ce que je demande, et de faire ce que je désire, le roi vienne encore, et Aman avec lui, au festin que je leur ai préparé, et demain je demanderai au roi ce que je souhaite. » (*Esth.,* ch. v, v. 8.)

(A ceux de sa suite.)
Vous, que l'on cherche Aman; et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la reine, il ait soin de s'y rendre[1].

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, HYDASPE,
PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE.
Les savants Chaldéens, par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.
Princesse, un songe étrange occupe ma pensée :
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours[2].
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.
Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCÈNE IX.

(Cette scène est partie déclamée, et partie chantée.

ÉLISE, PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.
Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumait de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES.
Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.

UNE AUTRE.
Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.
Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui?

UNE DES ISRAÉLITES chante.
Un moment a changé ce courage inflexible :
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur

1. « Qu'on appelle Aman, dit le roi aussitôt, afin qu'il obéisse à la volonté de la reine. » (*Esth.*, ch. v, v. 5.)
2. *Clartés* est ici pour *lumières*

Cet esprit de douceur[1].

LE CHŒUR chante.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE chante.

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile,
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main[2].

ÉLISE

Ah! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux!
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux!

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR chante.

Malheureux! vous quittez le maître des humains
Pour adorer l'ouvrage de vos mains[3]!

UNE ISRAÉLITE chante.

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché?
Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre:
Jusqu'à quand seras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infidèle,
Ecoutant nos discours, nous allait déceler!

ÉLISE.

Quoi! fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler!
Hé! si l'impie Aman, dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-Puissant
Voulait forcer votre bouche timide?

1. « En même temps, Dieu changea le cœur du roi, et lui inspira de la douceur. » (*Esth.* ch. v, v. 11.)
2. Voy. Act. I, sc. I, p. 501, note 4.
3. « Que tous ceux-là soient confondus qui adorent les ouvrages de sculpture, et qui se glorifient dans leurs idoles. » (*Ps.* XCVI, v. 7.)

UNE AUTRE ISRAELITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous ?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi! je pourrais trahir le Dieu que j'aime!
J'adorerais un dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même ?

LE CHOEUR chante.

Dieux impuissants, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus !

UNE ISRAÉLITE chante.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie !
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie ?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie !

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmants ;
L'or éclate en ses vêtements ;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse ;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements ;
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments ;
Son cœur nage dans la mollesse [1].

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité ;
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe [2].

(Tout le reste est chanté.)

1. « Malheur à vous qui vous levez dès le matin pour vous abandonner à l'ivresse et boire jusqu'au soir pour vous échauffer par le vin. La harpe, le luth, le tambour, la flûte et le vin sont dans vos festins : et vous ne regardez point l'œuvre du Seigneur et ne considérez point l'ouvrage de ses mains. » (*Isaïe*, ch. v, v. 11 et 12.)

2. *Boire la joie* : expression énergique et audacieuse empruntée de Virgile, qui dit de Didon : *longumque bibebat amorem* (*Æneid.*, I, v. 749). Mais Virgile

LE CHŒUR.

Heureux dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance !
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance [1] !

UNE ISRAÉLITE, seule.

Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume :
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE, seule.

Le bonheur de l'impie est toujours agité ;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME, avec une autre.

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !
O lumière éternelle !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CHŒUR.

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÊME seule.

Nulle paix pour l'impie : il la cherche, elle fuit [2] ;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.
Le glaive au dehors le poursuit ;
Le remords au dedans le glace [3].

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint :
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint :
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

est beaucoup plus hardi : Racine emploie un correctif ; il se sert du mot *coupe*, qui adoucit la métaphore. GEOFFROY.

1. « Ils ont appelé heureux le peuple qui possède tous ces biens; mais plus heureux est le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. » (*Ps.* CXLIII, v. 15).

2. « Mais les méchants sont comme une mer toujours agitée, qui ne peut se calmer... Il n'y a point de paix pour les méchants. » (*Isaïe*, ch. LVII, v. 20, 21, et ch. XLVIII, v. 22.)

3. « Le glaive au dehors et la paix au dedans. » (*Deut.* XXXII, v. 39, *Cantique de Moïse*.)

LE CHŒUR.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

ÉLISE, sans chanter.

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle : allons rejoindre notre reine.

ACTE III.

(Le théâtre représente les jardins d'Esther, et un des côtés du salon où se fait le festin.)

SCÈNE I.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin ?
Mais, tandis que la porte en est encor fermée,
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous [1],
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux ;
Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte :
Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.
Seul entre tous les grands par la reine invité,
Ressentez donc aussi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.
Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie :
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur ! ô supplice affreux à la pensée !
O honte, qui jamais ne peut être effacée !
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains !
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire ;
Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire !
Le traître, il insultait à ma confusion ;
Et tout le peuple même, avec dérision

1. Du temps de Racine, le mot *sacré*, placé devant le substantif, ne produisait point encore un effet désagréable. Aujourd'hui l'usage veut qu'on mette *sacré* après son substantif. GEOFFROY.

Observant la rougeur qui couvrait mon visage,
De ma chute certaine en tirait le présage.
Roi cruel, ce sont là les jeux où tu te plais!
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention ?
Il croit récompenser une bonne action.
Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire
Qu'il en ait si longtemps différé le salaire ?
Du reste il n'a rien fait que par votre conseil.
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil :
Vous êtes près de lui le premier de l'empire.
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire ?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur,
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur ;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les lois, et gémir l'innocence ;
Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction :
Et, pour prix de ma vie à leur haine exposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée !

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avaient-ils d'autre objet que vous-même ?
Et sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste...
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,
Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi [1].
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
De ce léger affront songez à profiter.
Peut-être la fortune est prête à vous quitter ;
Aux plus affreux excès son inconstance passe :
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut ? Je frémis quand je voi
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi :

1. « Et les sages dont il prenait conseil, *et sa femme*, lui répondirent : Si ce Mardochée, devant lequel vous avez commencé de tomber, est de la race des Juifs, vous ne pouvez lui résister, mais vous tomberez devant lui. » (*Esth.*, ch. VI, v. 13.)

La chute désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible :
Regagnez l'Hellespont et ces bords écartés
Où vos aïeux errants jadis furent jetés,
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumee
Chassa tout Amalec de la triste Idumée [1].
Aux malices du sort enfin dérobez-vous [2].
Nos plus riches trésors marcheront devant nous :
Vous pouvez du départ me laisser la conduite ;
Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente, sur vos pas vous me verrez voler :
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher :
C'est Hydaspe.

SCÈNE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE, à Aman.

Seigneur, je courais vous chercher.
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie;
Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie [3].

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?
Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous désole ?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur ?
On a payé le zèle, on punira le crime ,
Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce ?

HYDASPE.

J'ai des savants devins entendu la réponse :

1. *Tout Amalec*, pour *tous les Amalécites*, dont Amalec fut le père : expression consacrée par l'Écriture : *Tout Israël*, pour *le peuple sorti d'Israël* ; mais on ne doit s'en servir que dans les sujets tirés des livres saints. GEOFFROY.

2. *Les malices du sort* me paraissent ici une expression faible et prosaïque. Il me semble qu'*aux outrages du sort* vaudrait mieux. LA HARPE.

3. « Lorsqu'ils lui parlaient encore, les eunuques du roi survinrent, et le forcèrent de venir aussitôt au festin que la reine avait préparé. » (*Esth.*, ch. VI, v. 14).

Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la reine est prête à se plonger.
Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux :
Il faut craindre surtout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès longtemps les endure,
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah ! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu :
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête

SCÈNE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

(Ceci se récite sans chant.)

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on en le voyant ne le connaître pas !
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyais voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie :
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avait dans les yeux une barbare joie,
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace !
Je le vois, mes sœurs, je le voi
A la table d'Esther l'insolent près du roi
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grâce, dites-nous,
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous ?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables,

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
Chantons, on nous l'ordonne; et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchants,
Calmait d'un roi jaloux la sauvage tristesse [1] !

(Tout le reste de cette scène est chanté.)

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !
Heureux le peuple ! heureux le roi lui-même !

TOUT LE CHŒUR.

O repos ! ô tranquillité !
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité !

(Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule et par tout le chœur.)

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie :
Ses criminels attentats
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.
Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.
De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,

1. « Toutes les fois que le mauvais esprit s'emparait de Saül, David prenait sa harpe et en jouait, et Saül en était soulagé et s'en trouvait bien; car le mauvais esprit se retirait de lui. » (*Rois*, ch. XVI, v. 23.)

Et la pitié dans sa bouche.
La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin :
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE, seule.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux ;
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ensemble.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles :
Dans le sang innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière !
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière !
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis,
Que de ton bras la force les renverse ;
Que de ton nom la terreur les disperse ;
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfants une troupe inutile ;
Et si par un chemin il entre en tes États,
Qu'il en sorte par plus de mille.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, à Esther.

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes :
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
Quel climat renfermait un si rare trésor ?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance,
Et quelle main si sage éleva votre enfance ?
Mais dites promptement ce que vous demandez :
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés[1] ;
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
(Elle se jette aux pieds du roi.)
J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
Qu'à périr avec moi vous avez condamné [2].

ASSUÉRUS, la relevant.

A périr ? Vous ! Quel peuple ? Et quel est ce mystère [3] ?

AMAN, tout bas.

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père :
De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN.

Ah dieux !

ASSUÉRUS.

Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur !
Vous la fille d'un Juif ? Hé quoi ! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,

1. On ne dit pas *accorder des désirs*, on dit *les remplir*. Mais ici, *tous vos désirs* est l'équivalent de *tout ce que vous désirez*. LA HARPE. — « Que désirez-vous que je vous donne, et que me demandez-vous ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. » (*Esth.*, c. V, v. 6.)

2. « Esther lui répondit : O roi, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, je vous conjure de m'accorder, s'il vous plaît, ma propre vie, et celle de mon peuple, pour lequel j'implore votre clémence : car nous avons été livrés, moi et mon peuple, pour être foulés aux pieds, pour être égorgés et exterminés. Et plût à Dieu qu'on nous vendît au moins, et hommes et femmes, comme des esclaves ; ce mal serait supportable en quelque sorte, et je me tairais en me contentant de gémir : mais maintenant nous avons un ennemi impitoyable, dont la cruauté retombe sur le roi même. » (*Esth.*, ch. VII, v. 3 et 4.)

3. « Le roi Assuérus lui répondit : Qui est celui-là, qui est assez puissant pour faire ce que vous dites ? » (*Esth.*, c. VII, v. 5.)

Que je croyais du Ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours !
Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière ;
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères [1].
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux :
L'Éternel est son nom ; le monde est son ouvrage :
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois [2].
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser :
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour [3],
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure :
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,

1. *Prospère* ne se dit presque plus en prose, mais en vers, il est toujours beau. Et ce mot n'est pas le seul qui, à mesure qu'il vieillit pour la prose, n'en devient que plus poétique. D'OLIVET.

2. C'est de ces quatre vers que Voltaire a écrit quelque part qu'*on a honte d'en faire quand on en lit de pareils*. LA HARPE.

3. « Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus, qui est mon Christ, que j'ai pris par la main... Je marcherai devant vous ; et j'humilierai les grands de la terre : je romprai les portes d'airain, et je briserai les gonds de fer... afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, qui vous ai appelé par votre nom... Je vous ai appelé par votre nom... » (*Isaïe*, ch. XLV, v. 1-4.)

Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
Et le temple déjà sortait de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé[1],
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs : Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux[2] !
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence.
Partout du nouveau prince on vantait la clémence:
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté ;
Un ministre ennemi de votre propre gloire...

AMAN.

De votre gloire ! moi ? Ciel ! le pourriez-vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre Dieu...

ASSUÉRUS.

Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare[3]:
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable !
Partout l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné :
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces ;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?

1. « Héritier insensé. » Cambyse.
2. Ce morceau est d'autant plus adroit qu'Esther met dans la bouche des Juifs les louanges d'Assuérus. LUNEAU-BOISGERMAIN.
3. « Esther lui répondit : C'est cet Aman que vous voyez qui est notre cruel adversaire et notre ennemi mortel. » (*Esth.*, ch. VII, v. 6.)

Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien :
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites ;
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restait seul de notre famille ;
Mon père était son frère. Il descend, comme moi,
Du sang infortuné de notre premier roi[1].
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là contre les Juifs et contre Mardochée
Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré :
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable ;
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme !
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étais donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer !
Un moment sans témoins cherchons à respirer[2].
Appelez Mardochée : il faut aussi l'entendre.

(Le roi s'éloigne.)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité, que j'implore, achève de descendre !

1. Cis, de la tribu de Benjamin, était père de Saül, et l'un des aïeux de Mardochée. LUNEAU-BOISGERMAIN.

2. « Le roi en même temps se leva tout en colère ; et, étant sorti du lieu du festin, il entra dans un jardin planté d'arbres. » (*Esth.*, c. VII, v. 7.)

SCÈNE V.

ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHOEUR.

AMAN, à Esther.

D'un juste étonnement je demeure frappé[1].
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé :
J'en atteste du Ciel la puissance suprême,
En les perdant j'ai cru vous assurer vous-même[2].
Princesse, en leur faveur employez mon crédit :
Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête ;
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.
Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés.
Parlez : vos ennemis, aussitôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous ?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance !
Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.
Tremble : son jour approche, et ton règne est passé[3].

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable ?
C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier ;
L'inexorable Aman est réduit à prier.
(Il se jette à ses pieds.)
Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux ;
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux[4].

1. « Aman, entendant ceci, demeura tout interdit, ne pouvant supporter les regards ni du roi ni de la reine. » (*Esth.*, c. VII, v. 6.)

2. Voy. acte II, sc. VII, note 3, p. 523.

3. Corneille n'a rien de plus mâle, de plus fier et de plus terrible. Jamais on n'a mis dans un plus grand jour la supériorité naturelle de la vertu sur le vice. GEOFFROY.

4. « Aman se leva aussi de table pour supplier la reine Esther de lui sauver la vie, parce qu'il avait bien vu que le roi était résolu de le perdre. » (*Esth.*, ch. VII, v. 7.)

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE,

LE CHŒUR, GARDES.

ASSUÉRUS.

Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies[1]!
Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée[2];
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Apaisant par sa mort et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

(Aman est emmené par les gardes.)

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE,

LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, continue en s'adressant à Mardochée.

Mortel chéri du Ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie;
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu:
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance[3]:
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis[4];
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis;
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités;
Que vos heureux enfants dans leurs solennités

1. « Assuérus étant revenu du jardin planté d'arbres, et étant rentré dans le lieu du festin, trouva qu'Aman s'était jeté sur le lit où était Esther, et lui dit: Comment! il veut faire violence à la reine, même en ma présence, et dans ma maison! A peine cette parole était sortie de la bouche du roi, qu'on lui couvrit le visage. » (*Esth.*, ch. VII, v. 8.)

2. « Alors Harbona, l'un des eunuques qui suivaient d'ordinaire le roi, lui dit: Il y a une potence de cinquante coudées de haut dans la maison d'Aman, qu'il avait fait préparer pour Mardochée, qui a donné un avis salutaire au roi. Le roi lui dit: Qu'Aman y soit pendu tout à cette heure. » (*Esth.*, ch. VII, v. 9.)

3. « Le roi Assuérus donna ce jour-là à la reine Esther la maison d'Aman, ennemi des juifs. » (*Esth.*, ch. VIII, v. 1.)

4. « Où les Juifs sont soumis. » *Où* est employé ici comme adverbe pronominal, dans le sens de *auquel;* cela est permis en poésie; on lit dans Corneille (*Le Cid*, v. 4):

Aucun vœu ne m'échappe *où* j'ose consentir.

Voy. la note 2, p. 509.

Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire[1],
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH, ÉLISE,

LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré[2],
Par le peuple en fureur à moitié déchiré,
On traîne, on va donner en spectacle funeste[3]
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le Ciel prenne soin de vos jours!
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires[4].

ESTHER.

O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels!

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence :
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre[5] :

1. Cette fête, appelée le *Phur* ou le *Sort*, est encore aujourd'hui célébrée par les Juifs le quatorzième jour d'Adar, dernier mois de l'année hébraïque, et qui répond aux mois de février et de mars. On l'appelait la fête du *Sort* parce que le sort fut jeté dans l'urne, devant Aman, pour savoir en quel mois et en quel jour on devait exterminer tous les Juifs. GEOFFROY.

2. Il faut dire un jour, un terme *est expiré*, et un héros *a expiré*. D'OLIVET.

3. On dit absolument *donner en spectacle* comme *regarder en pitié*, et beaucoup de phrases semblables où le substantif, joint au verbe par la préposition *en*, ne peut être accompagné d'un adjectif. *Donner en spectacle funeste* est un barbarisme. D'OLIVET.

4. « Écrivez donc aux juifs au nom du roi, comme vous le jugerez à propos; et scellez les lettres de mon anneau. Car c'était la coutume, que nul n'osait s'opposer aux lettres qui étaient envoyées au nom du roi, et cachetées de son anneau. » (*Esth.*, ch. VIII, v. 8.)

5. « Ils ont répandu leur sang comme l'eau... » (*Ps.* LXXVIII, v. 3.)

Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre;
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus[1].

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice :
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE, seule.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé;
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé :
Elle a parlé; le Ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans :
La nature et le Ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée[2]?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.

1. Boileau disait que la sublimité des psaumes était l'écueil de tous les traducteurs; que leur majestueuse tranquillité ne pouvait être rendue que bien difficilement par la plume des plus grands maitres; qu'elle avait souvent désespéré M. Racine; qu'il était venu pourtant à bout de traduire admirablement cet endroit du psalmiste : « J'ai vu l'impie extrêmement élevé, et qui égalait en hauteur les cèdres du Liban; et j'ai passé, et il n'était plus. » (*Ps.* XXXVI, v. 35 et 36. LUNEAU-BOISGERMAIN.) « Ces vers sont admirables, comme dit Boileau; cependant ils sont loin de la précision de l'original. Ils sont beaux comme paraphrase poétique plutôt que comme traduction. » LA HARPE.

2. Et non pas *couronné*, parce que tant de beauté équivaut ici à *une si grande beauté*, et que c'est la beauté qui est *couronnée*. D'OLIVET et LA HARPE.

Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX ensemble.

Esther a triomphé des filles des Persans:
La nature et le Ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Ton Dieu n'est plus irrité[1] :
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière;
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts:
Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives,
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré[2];
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous:
Terre, frémis d'allégresse et de crainte.

1. « Levez-vous, ô Sion, levez-vous; revêtez-vous de votre force; parez-vous des vêtements de votre gloire... Sortez de la poussière, levez-vous, asseyez-vous, ô Jérusalem; rompez les chaînes de votre cou, fille de Sion, captive depuis si longtemps. » (*Isaïe*, ch. LII, v. 1 et 2.)

2. « Se plaît d'être adoré. » *Plaire*, employé à l'impersonnel, est suivi de la particule *de : il me plaît de me taire*; mais, employé au neutre passif, il demande la particule *à : Dieu se plaît à être adoré*. D'OLIVET. — Cette observation n'est applicable qu'en prose. LA HARPE.

Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous[1] !

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable[2] !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable :
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne ;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour ;
Il excuse notre faiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS ensemble.

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni ! Que son nom soit chanté ;
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité[3] !

1. Cette image sublime des cieux qui s'abaissent est empruntée du deuxième livre des *Rois*, c. XXII, v. 10, et du psaume XVII, v. 10 : *Inclinavit cœlos*, etc. GEOFFROY.
2. « Que Dieu est bon à Israël ! » (*Ps.* LXXII, v. 1.)
3. *Au delà de l'éternité!* On ne passerait pas une pareille idée si elle n'était pas de l'Écriture et inspirée par l'enthousiasme prophétique : *Dominus regnabit in æternum et ultra*, « le Seigneur régnera dans l'éternité, et au delà. » (*Exod.*, ch. XV, v. 18.) LA HARPE.

FIN D'ESTHER.

APPRÉCIATION

LITTÉRAIRE ET ANALYTIQUE

D'ESTHER

Une opinion accréditée parmi les maîtres de la critique au dix-huitième siècle, et qui naturellement a réagi sur le public, c'est qu'*Esther* est une tragédie froide, sans mouvement, sans intérêt, et remarquable seulement par le mérite et le charme du style. « Les défauts du plan d'*Esther*, dit La Harpe dans son *Cours de* « *littérature*, sont connus et avoués : le plus grand de tous est le « manque d'intérêt. Il ne peut y en avoir d'aucune espèce. Esther « et Mardochée ne sont nullement en danger, malgré la proscription « des Juifs; car assurément Assuérus, qui aime sa femme, ne la « fera pas mourir, parce qu'elle est Juive, ni Mardochée, qui lui a « sauvé la vie, et qui est comblé, par son ordre, des plus grands « honneurs. Il ne s'agit donc que du peuple juif; mais on sait que « le danger d'un peuple ne peut pas seul faire la base d'un intérêt « dramatique, parce qu'on ne s'attache pas à une nation comme à « un individu : il faut, dans ce cas, lier au sort de cette nation « celui de quelques personnages intéressants par leur situation ; et « l'on voit que celle d'Esther et de Mardochée n'a rien qui fasse « craindre pour eux. Les caractères ne sont pas moins répréhen-« sibles, si l'on excepte celui d'Esther qui est d'un bout à l'autre « ce qu'elle doit être, et dont le rôle est fort beau. Zarès, femme « d'Aman, est entièrement inutile, et ne tient en rien à la pièce : « c'est un remplissage. Mardochée n'est guère plus nécessaire. As-« suérus n'est pas excusable; c'est un fantôme de roi, un despote « insensé, qui proscrit tout un peuple sans le plus léger examen, « et en abandonne la dépouille au ministre qui en a proposé la « destruction. La haine d'Aman a des motifs trop petits, et l'on ne « peut concevoir que le maître d'un grand empire soit malheureux « parce qu'un homme du peuple ne s'est pas prosterné devant lui « comme les autres. »

Geoffroy a réfuté avec beaucoup de sens et de goût ce jugement véritablement superficiel, et prouvé qu'il pèche par la base, en ce que le critique, ou plutôt les critiques dont La Harpe n'est guère ici que l'écho, se sont mis à un faux point de vue, et ont apprécié ce bel ouvrage d'après les mœurs de l'Europe et non d'après celles de l'Asie, ce qui les a jetés dans une espèce de contre-sens perpétuel. Nous ajouterons que les données, les incidents, les caractères

de la tragédie d'*Esther* étant historiques, il fallait, pour en prouver la prétendue absurdité, commencer par prouver la fausseté de l'histoire: or, c'est ce qu'on n'a pas fait, et ce qu'on ne pouvait pas faire. Mais écoutons Geoffroy :

« Le véritable intérêt théâtral consiste dans le sentiment qui nous attache au sort des personnes vertueuses, qui nous fait pleurer sur leurs malheurs et trembler sur leurs dangers. Il consiste dans la terreur qu'inspirent les grands attentats contre l'humanité, les grandes révolutions, les catastrophes éclatantes; dans la satisfaction que nous causent la punition des grands scélérats et le triomphe de la vertu sur le crime; enfin, dans cet étonnement et cette admiration délicieuse que font éprouver à tous les esprits bien faits, à tous les cœurs bien nés, les actions généreuses et sublimes, les sentiments héroïques, les grands caractères, revêtus de la magnificence et de l'éclat de la poésie.

« Tel est l'intérêt que présente *Esther*, intérêt vraiment tragique et théâtral. Est-il un caractère plus noble, plus aimable et plus touchant que celui d'Esther, qui gémit au sein des grandeurs sur le sort de ses frères opprimés et captifs; qui, sur le point de les voir tous égorgés par un ordre barbare, se dévoue à la mort pour les sauver? Mardochée n'est-il pas supérieur à presque tous nos héros tragiques, par ce véritable courage de l'âme, qui seul fait les héros? N'est-ce pas le modèle le plus parfait d'une vertu inébranlable au sein même de l'adversité? Et comment ne pas partager l'affliction profonde et le danger imminent de ces deux personnages si dignes d'admiration et de respect?..

« Il est, dit-on, sans aucune vraisemblance qu'un roi signe aveuglément la proscription de tout un peuple.

« Ces horribles abus de pouvoir ne sont que trop fréquents dans les annales du monde, et surtout dans celles des grands empires de l'Asie; ils sont propres à exciter la terreur; on ne peut en entendre le récit ou les voir sur la scène, sans déplorer le sort de l'humanité, et l'esclavage des nations, dans ces vastes contrées de l'Orient abandonnées aux caprices de quelques despotes insensés et féroces.

« Selon M. de La Harpe, il n'y a dans la pièce que le caractère d'Esther qui soit à l'abri du reproche : « Zarès, femme d'Aman, est entièrement inutile ; c'est un remplissage. » Ce rôle est infiniment supérieur à celui de presque toutes nos confidentes, qui tiennent beaucoup moins à l'action, et qui sont bien moins éloquentes.

« Mardochée, continue M. de La Harpe, n'est guère plus *nécessaire.* » Ainsi l'homme sur qui roule toute l'action, l'homme qui détermine Esther à se dévouer pour son peuple; l'homme qui, par son courage inflexible, excite Aman contre les Juifs ; l'homme dont le triomphe, en irritant la colère et l'orgueil d'Aman, précipite la perte de ce ministre, est un personnage inutile!

« Par une suite de la même prévention, le critique ne voit dans Assuérus qu'un fantôme de roi, un despote insensé qui proscrit tout un peuple sans le moindre examen. Depuis quand la scène n'admet-elle plus que des rois prudents, éclairés, à l'abri de l'erreur? Chargé du gouvernement d'un si vaste empire, Assuérus a donné sa confiance à un ministre qu'il croit fidèle. Depuis quand un roi trompé par son ministre n'est-il plus un personnage théâtral? Il n'en est point, au contraire, de plus intéressant pour tous les peuples, qui ne souffrent que trop souvent de l'infidélité du ministre et de l'erreur du souverain... Assuérus ajouta foi au rapport de son ministre, d'autant plus aisément qu'il savait par lui-même que les Juifs étaient haïs de tous les peuples, chez lesquels ils avaient souvent été esclaves; qu'ils avaient leurs lois, leurs usages, leur Dieu à part, et ne s'accordaient en rien avec les autres hommes. Il ne lui fut pas difficile de lui faire accroire que les ennemis du genre humain étaient, en tout pays, redoutables au souverain, et que la saine politique exigeait leur proscription. Il ne la signa donc pas *aveuglément*. Assuérus n'agit point dans la pièce en despote insensé, mais en homme généreux, humain, reconnaissant, qui sait récompenser les services et honorer la vertu, quand il n'est point trompé; il ne faut que lui montrer la vérité pour le rendre bienfaisant et juste. Ce n'est point là un fantôme de roi, un personnage méprisable; on le plaint, on l'estime; son caractère est plein de grandeur et de majesté; et l'expression de son amour pour Esther est un des tableaux les plus neufs et les plus ravissants qu'on ait jamais présentés sur la scène.

« M. de La Harpe, qui ne peut tolérer Assuérus, est encore moins disposé à supporter Aman. Il ne peut souffrir que ce ministre veuille exterminer tout un peuple parce qu'un homme *ne l'a pas salué*... Il n'est point ici question de la *révérence*, qui, dans nos mœurs, est un usage de politesse : il s'agit de la coutume servile des Perses, qui se prosternaient la face contre terre, et adoraient leurs maîtres. Alexandre ne voulut-il pas contraindre les Macédoniens à l'adorer à la manière des Perses? Ne fit-il pas périr le philosophe Callisthène et plusieurs autres hommes courageux, pour n'avoir pas fait la *révérence*, c'est-à-dire pour ne s'être pas soumis à cet usage honteux des peuples de l'Asie? Mardochée, debout devant Aman, faisait donc le plus sanglant outrage à ce ministre enivré d'orgueil et habitué aux adorations des Persans; il semblait le défier et le braver; et Aman avait lieu de croire que le peuple juif tout entier adoptait les sentiments de son prophète et de son chef Mardochée. Ainsi, l'orgueil, la politique, la haine religieuse et nationale s'unissaient dans le cœur de l'Amalécite Aman pour solliciter la ruine et le carnage des destructeurs d'Amalec, l'entière extermination de cette nation juive, ennemie née du ministre, et capable de répandre dans la Perse les germes d'insolence et de sédition. Jamais vengeance, au théâtre, ne fut mieux motivée, et

M. de La Harpe ne paraît pas connaître les passions et le cœur humain, lorsqu'il dit que *la haine d'Aman a des motifs trop petits; qu'il faut que ce ministre soit fou* pour s'affecter aussi vivement de la fierté de Mardochée. Le critique ignore-t-il qu'un ambitieux au faîte des honneurs, nourri d'encens et de flatteries, mesure sa vengeance, non pas sur la grandeur de l'offense, mais sur sa propre grandeur qui lui paraît infinie? L'orgueil d'Aman n'est point petit, il est insensé, monstrueux, effroyable et terrible: il ne fait point rire, il fait frissonner. Un orgueil qui produit des effets aussi affreux, un orgueil qui s'immole tout un peuple, est d'une épouvantable atrocité; mais il n'a rien de ridicule...

« Si M. de La Harpe eût été assez philosophe pour juger de l'intérêt d'*Esther* d'après les mœurs orientales, il aurait vu que rien n'est plus commun dans les despotes de l'Asie que ces passages rapides et imprévus d'une passion à une autre; il aurait vu que ces hommes violents parcourent sans cesse les deux extrêmes, aujourd'hui offrant à la beauté qui les enchaîne la moitié de leur trône, demain prononçant l'arrêt de sa mort...

« *Esther* restera un des chefs-d'œuvre de notre scène. L'éclat et l'importance des événements, la vérité des caractères, la beauté des situations, et les grandes leçons qui en résultent pour l'humanité; le charme inexprimable et la magnificence extraordinaire du style; en un mot, l'union du génie de Racine avec l'esprit divin des livres sacrés, assurent à cette tragédie du genre le plus noble, une gloire immortelle. » GEOFFROY.

ATHALIE

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

PAR J. RACINE

COMPOSÉE EN 1690.

Age de Racine, 51 ans.

La tragédie d'*Athalie* fut composée pour la maison de Saint-Cyr, mais n'y put être représentée. Elle parut pour la première fois sur le Théâtre-Français, en 1716, dix-sept ans après la mort de Racine.

PRÉFACE *

Tout le monde sait que le royaume de Juda était composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam composaient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étaient de la maison de David, et qu'ils avaient dans leur partage la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avait de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux et leur demeurèrent toujours attachés : car, depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'était plus permis[1] de sacrifier ailleurs ; et tous ces autres autels qu'on élevait à Dieu sur des montagnes, appelées par cette raison dans l'Écriture les hauts lieux, ne lui étaient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistait plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étaient ou idolâtres ou schismatiques.

Au reste, ces prêtres et ces lévites faisaient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour servir tour à tour dans le temple, d'un jour de sabbat à l'autre. Les prêtres étaient de la famille d'Aaron, et il n'y avait que ceux de cette famille lesquels pussent[2] exercer la sacrificature. Les lévites leur étaient subordonnés et avaient soin, entre autres choses, du chant, de la préparation des victimes[3], et de la garde du temple. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étaient en semaine avaient, ainsi que le grand prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le temple était environné, et qui faisaient partie du temple même. Tout l'édifice s'appelait en général le lieu saint ; mais on appelait plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur où étaient le chandelier d'or, l'autel des parfums,

* Tous ceux qui veulent bien entrer dans l'esprit de la tragédie doivent lire avec attention cette préface ; c'est un chef-d'œuvre de clarté, de simplicité et d'ordre : on n'y a oublié aucun des points de l'histoire juive qui servent à fonder l'intérêt de la pièce. GEOFFROY.

1. Les deux temps ne s'accordent pas. Il fallait : « Depuis que le temple de Salomon *fut* bâti, il ne *fut* plus... » ou : « Depuis que le temple de Salomon *était* bâti, il n'était plus..., etc. » ACAD.

2. *Lesquels* pussent. Il fallait *qui pussent*. ACAD. Du temps de Racine on disait souvent *lesquels* pour *qui*.

3. Les lévites avaient soin, entre autres choses, du chant, de la préparation des victimes, de la garde du temple... » On ne doit pas dire *avoir soin du chant*, ni *de la garde du temple*. ACAD.

et les tables des pains de proposition ; et cette autre partie était encore distinguée du Saint des saints, où était l'arche, et où le grand prêtre seul avait droit d'entrer une fois l'année. C'était une tradition assez constante que la montagne sur laquelle le temple fut bâti était la même montagne où Abraham avait autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'Ancien Testament ne sera pas assez présente n'en soient point arrêtés[1] en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône : et j'aurais dû, dans les règles, l'intituler Joas ; mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'Athalie, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable, et que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une partie des principaux événements qui devancèrent cette grande action :

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, et le septième roi de la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, qui régnait en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes. Athalie, non moins impie que sa mère, entraîna bientôt le roi son mari dans l'idolâtrie, et fit même construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui était le dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jézabel avait pris naissance. Joram, après avoir vu périr par les mains des Arabes et des Philistins tous les princes ses enfants, à la réserve d'Ochozias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Ochozias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mère. Mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avait fait sacrer par ses prophètes pour régner sur Israël et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab et fit jeter par les fenêtres Jézabel, qui, selon la prédiction d'Élie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth qu'elle avait fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage. Athalie ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfants d'Ochozias, ses petits-fils. Mais heureusement Josabeth, sœur d'Ochozias et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeait les princes ses neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas, encore à la mamelle, et le confia avec sa nourrice au grand prêtre son mari, qui les cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élevé

1. On ne dit point *arrêté de*... Il fallait : *ne soient point arrêtés*. On ne sait d'ailleurs à quoi *en* se rapporte. ACAD.

secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. L'*Histoire des Rois* dit que ce fut la septième année d'après. Mais le texte grec des *Paralipomènes*, que Sévère Sulpice[1] a suivi, dit que ce fut la huitième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais quand j'aurais été un peu au delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand prêtre, qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avait instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté. Il n'en était pas de même des enfants des Juifs que de la plupart des nôtres : on leur apprenait les saintes lettres, non-seulement dès qu'ils avaient atteint l'usage de la raison[2], mais, pour me servir de l'expression de saint Paul, dès la mamelle. Chaque Juif était obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entier. Les rois étaient même obligés de l'écrire deux fois[3], et il leur était enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un prince de huit ans et demi[4], qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation ; et que si j'avais donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement qui brillent dans les réparties de ce jeune prince, on m'aurait accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand prêtre, n'étant point marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fort habiles, qui prouvent, par le texte même de l'Écriture, que tous ces soldats

1. J'ignore pourquoi Racine a transposé les noms de cet historien ecclésiastique : on le nomme ordinairement Sulpice Sévère. On lui doit un *Abrégé de l'Histoire sacrée et ecclésiastique,* depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de J.-C. Cet ouvrage, très-bien fait, lui a mérité le nom de *Salluste chrétien.* Il est de plus auteur d'une *Vie de saint Martin de Tours,* composée pendant la vie de ce saint évêque. Sulpice Sévère était né à Agen ; il mourut vers l'année 420. GEOFFROY.

2. On ne dit pas *atteindre l'usage de la raison,* comme on dit *atteindre l'âge de raison*. ACAD.

3. Ce que Racine avance ici n'est nullement exact : 1° chaque Juif n'était point obligé d'écrire le volume de la loi. Cela n'eût été possible chez aucun peuple. Le commun des Juifs était si peu instruit, qu'il fallait, tous les sept ans, dans l'année sabbatique, lire la loi au peuple assemblé, de peur qu'il ne l'oubliât ; 2° les rois n'étaient obligés d'écrire, et, suivant plusieurs interprètes, de faire écrire qu'une copie de la loi. Le passage de l'Écriture qui prescrit cette obligation, la restreint même au *Deutéronome.* IBID.

4. Louis de France, duc de Bourgogne, élève de Fénelon, petit-fils de Louis XIV et père de Louis XV. Il mourut en 1712.

à qui Joïada, ou Joad, comme il est appelé dans Josèphe, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étaient autant de prêtres et de lévites, aussi bien que les cinq centeniers qui les commandaient. En effet, disent ces interprètes, tout devait être saint dans une si sainte action, et aucun profane n'y devait être employé. Il s'y agissait, non-seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand roi cette suite de descendants dont devait naître le Messie : « Car ce Messie tant de fois promis comme fils d'Abraham devait aussi être le fils de David et « de tous les rois de Juda. » De là vient que l'illustre et savant prélat[1] de qui j'ai emprunté ces paroles appelle Joas le précieux reste de la maison de David[2]. Josèphe[3] en parle dans les mêmes termes, et l'Écriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la lampe qu'il lui avait promise[4]. Or cette lampe, qu'était-ce autre chose que la lumière qui devait être un jour révélée aux nations?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fût un jour de fête. J'ai choisi celle de la Pentecôte, qui était l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébrait la mémoire de la publication de la loi sur le mont de Sinaï[5], et on y offrait aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson : ce qui faisait qu'on la nommait encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniraient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appelait le coryphée. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vide, les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et par des moralités du chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la

1. M. de Meaux. (*Note de Racine.*) Les paroles que Racine vient de citer sont tirées de l'*Histoire universelle* de Bossuet, seconde partie, § IV.

2. *Ibid.* Première partie, sixième époque.

3. *Antiquités Judaïques,* liv. IX, 8.

4. « Mais le Seigneur ne voulut pas perdre entièrement Juda, à cause de David son serviteur, selon la promesse qu'il lui avait faite de lui conserver toujours une lampe luisante dans la suite de ses descendants. » (*Rois,* liv. IV, ch. VIII, v. 19.)

5. *Le mont de Sinaï.* Il fallait supprimer la préposition *de.* ACAD. — « Le mont Sinaï ou Sina, aujourd'hui *Djebel-Mousa* et *Dejebel-Tor,* montagne de l'Arabie, au N.-O., dans la presqu'île qui s'avance au N. de la mer Rouge, entre les golfes de Suez et d'Akaba, au N.-E. du mont Horeb. Dieu y donna sa loi à Moïse. Le Sinaï a deux sommets : sur le plus élevé (1,978 mètres), à une hauteur de 1,800 mètres, est le couvent de Sainte-Catherine, fondé par Justinien. » (Extrait du *Dictionnaire de biographie, d'histoire, de géographie,* etc., de MM. DEZOBRY et BACHELET.)

scène un prophète inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes mêmes. Quoique l'Écriture ne dise pas en termes exprès que Joïada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu[1]. Et d'ailleurs ne paraît-il pas, par l'Évangile, qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain pontife? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente années d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand prêtre[2]. Ce meurtre, commis dans le temple[3], fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite[4]. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire de suite à Joad[5] et la destruction du temple, et la ruine de Jérusalem. Mais comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens justes soupiraient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très-naturellement la musique, par la coutume qu'avaient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instruments : témoin cette troupe de prophètes qui vinrent au-devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portait devant eux ; et témoin Élisée lui-même, qui, étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda et par le roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad : *Adducite mihi psaltem*[6]. Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différents mouvements où elle jette le chœur et les principaux acteurs.

1. « L'esprit de Dieu remplit donc le grand prêtre Zacharie, fils de Joïada. » (*Paralipom.*, liv. II, ch. XXIV, v. 20.)
2. *Paralipom.*, II, c, XXIV, v. 17 et 22.
3. *S. Matth.*, c. XXIII, v. 35.
4. *Rois*, I, c. X, v. 5.
5. *A Joad*, pour *par Joad*. ACAD.
6. « Faites-moi venir un joueur de harpe. » (*Rois*, I, c. III, v. 15.)

EXPOSITION

DU SUJET D'ATHALIE

Après la mort d'Ochozias, sixième roi de Juda, Athalie sa mère ordonna de massacrer les enfants de ce prince, s'empara du trône, et établit dans Jérusalem le culte de Baal. Mais Josabeth, sœur d'Ochozias et femme du grand prêtre Joad, sauva du massacre Joas, le dernier fils du roi, à peine âgé d'un an. Elle l'a élevé secrètement, sous le nom d'Éliacin, dans l'intérieur du temple de Jérusalem. Ce jeune prince n'a encore que neuf ans, lorsque Joad entreprend de le remettre sur le trône. Deux motifs l'engagent à ne pas attendre davantage pour tenter cette révolution : 1° les discours des impies, qui accusent d'erreur les promesses de Dieu, parce qu'une prophétie avait annoncé qu'un roi puissant, qui ferait cesser partout la discorde et la guerre, régnerait sur Juda; 2° l'intention formelle manifestée par Athalie de substituer le culte de Baal à celui du vrai Dieu, dans le temple de Jérusalem. Afin de mieux faire éclater la puissance de Dieu, Joad ne veut employer pour cette grande entreprise que ses prêtres et ses lévites, dont il s'est borné à doubler le nombre. Il leur fait, par avance, jurer fidélité au roi successeur de David, qu'il leur montrera quand il en sera temps. Abner, l'un des principaux officiers des rois de Juda, est au nombre des soutiens de cette sainte conjuration, qui doit éclater ce jour même, fête de la Pentecôte.

Cependant Athalie, effrayée par un songe dans lequel elle a vu un jeune enfant qui lui perçait le sein d'un poignard, est sortie pour aller prier Baal. Une crainte superstitieuse la pousse dans le temple du Dieu des Juifs, qu'elle veut apaiser. A peine entrée, elle reconnaît parmi les lévites le jeune enfant qu'elle a vu en songe. Elle veut s'approcher; mais les prêtres la forcent à sortir du temple, qu'elle souille par sa présence, et dont l'entrée est d'ailleurs interdite aux femmes. Alors elle se rend dans le vestibule de l'appartement du grand prêtre, et là ordonne qu'on lui amène l'enfant qu'elle vient de voir, et qui n'est autre que Joas sous le nom d'Éliacin. Elle l'interroge, cherche à pénétrer le mystère de sa naissance, et reconnaissant dans toutes ses réponses la haine du culte

de Baal et une aversion profonde pour elle-même, elle sort furieuse contre Joad et Josabeth, qui ont assisté à cet entretien.

Athalie ne tarde pas à manifester sa colère : elle envoie demander qu'on lui livre Éliacin. Joad refuse, et cette tentative lui fait hâter l'heure de l'exécution de son grand dessein. Joas avait jusqu'alors ignoré le secret de sa naissance ; il le lui révèle, assemble les prêtres et les lévites, et leur présente le jeune prince comme le descendant de David qu'il leur avait promis. Mais au même instant on apprend qu'Abner est arrêté et que l'armée d'Athalie cerne le temple. Joad, ferme au milieu du danger, se prépare à soutenir l'assaut, lorsque Abner survient : il est envoyé par Athalie pour proposer la paix, à condition qu'on lui livrera Éliacin et un trésor que l'on dit gardé dans le temple. Joad refuse d'abord ; mais cédant aux observations d'Abner, il feint de se rendre ; il remettra le trésor si Athalie, avec quelques officiers seulement, veut le venir prendre elle-même ; quant à l'enfant, il expliquera devant elle le mystère de sa naissance. Pendant qu'Abner va porter cette réponse à la reine, Joad arrête ses dernières dispositions et fait cacher les prêtres et les lévites. Athalie arrive sans crainte, et lorsqu'elle demande l'enfant et le trésor qu'on lui a promis, le grand prêtre fait tirer un rideau, lui montre Joas assis sur son trône, et le proclame roi de Juda. Athalie, furiuse, ordonne à ses officiers de se jeter sur le jeune prince. Joad appelle les lévites à la défense de leur roi ; alors Athalie menace de son armée. Au même instant, elle apprend que Joas est proclamé par tout Jérusalem, que son armée a pris la fuite, que le peuple a brisé les portes de Baal et mis son prêtre à mort. Athalie éclate alors en imprécations. Quand elle se retire, Joad ordonne la vengeance : entraînée hors du parvis du temple, cette reine impie périt par le glaive des lévites, et Jérusalem se réjouit d'être délivrée de son joug.

PERSONNAGES

JOAS, roi de Juda, fils d'Ochozias.

ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.

JOAD, autrement JOÏADA, grand prêtre.

JOSABETH, tante de Joas, femme du grand prêtre.

ZACHARIE, fils de Joad et de Josabeth.

SALOMITH, sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.

AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES PRÊTRES ET DES LÉVITES.

MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.

NABAL, confident de Mathan.

AGAR, femme de la suite d'Athalie.

TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES.

SUITE D'ATHALIE.

LA NOURRICE DE JOAS.

CHŒUR DE JEUNES FILLES DE LA TRIBU DE LÉVI.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand prêtre[1].

1. 870 ans avant J.-C.

ATHALIE

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel;
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée[1].
Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices :
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre:
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même, s'empressant aux autels de Baal[2],
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes.
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes[3].

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare

1. Ce vers indique le jour où l'action se passe : c'est un jour illustre et solennel, c'est la fête de la Pentecôte. GEOFFROY. — Sur le mont SINA ou SINAÏ, v. la préface, p. 554, note 5.

2. Baal ou Bel, principale divinité mâle des Phéniciens, adoptée par les habitants du royaume d'Israël.

3. Dans ce peu de vers, Racine a fait connaître le caractère d'Athalie, celui de Joad, le jour de l'action et le lieu de la scène, qui est le vestibule du temple. LA HARPE.

Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare:
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabeth est la sœur[1].
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége;
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère:
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante;
Il affecte pour vous une fausse douceur[2];
Et, par là, de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez[3]
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux:
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater;
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,

1. Josabeth était fille de Joram et sœur d'Ochozias.

2. Remarquez l'admirable vérité de ce portrait de Mathan, et la peinture aussi énergique que fidèle des ruses employées par les courtisans pour tromper les princes. GEOFFROY.

3. Dans le langage ordinaire on ne dirait point : *il feint* qu'en un tel endroit il y a un trésor; on dirait *il suppose*. *Feindre*, ne s'entend que d'une action simulée. De plus, on ne dirait pas *feindre à quelqu'un:* ce sont les Latins qui disent : *Finxit illi, illi mentitus est*. Cette phrase est donc un pur latinisme. LA HARPE. — C'est un latinisme que l'usage n'a point consacré, et que Racine paraît avoir emprunté à Corneille (*Cinna*, v. 3) :

Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte[1].
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le Ciel en soit béni! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère[2]?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère[3]
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide;
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État[4],
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu:
Je crains Dieu, dites-vous; sa vérité me touche.
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer[5]?
« Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
« Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
« Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses[6]?
« Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
« Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété[7];
« Du milieu de mon peuple exterminez les crimes;

1. Tout ce qu'il peut y avoir de sublime paraît rassemblé dans ces quatre vers: la grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles, et l'harmonie de l'expression, si heureusement terminée par le dernier vers. BOILEAU.

2. En prose on dirait, *est-elle une foi sincère?* Le pronom démonstratif donne à la phrase une tournure bien plus vive. LA HARPE.

3. Il ne faut pas consulter la grammaire, mais la poésie, sur le mérite de ce tour heureux et rapide. La grammaire voudrait: *Huit ans sont déjà passés depuis que...* GEOFFROY.

4. Le personnage d'Abner est de l'invention de Racine; il n'est question de ce guerrier ni dans Josèphe ni dans l'Écriture.

5. Quelle vivacité, quel mouvement dans ce discours de Joad, qui joint la réponse à l'objection; qui, dans la même phrase, fait parler Abner et fait parler Dieu! GEOFFROY.

6. « Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes que vous m'offrez? dit le Seigneur. Tout cela m'est à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs. Lorsque vous veniez devant moi pour entrer dans mon temple, qui vous a demandé que vous eussiez ces dons dans les mains? Ne m'offrez plus de sacrifices inutilement... Apprenez à faire le bien: examinez tout avant de juger; assistez l'opprimé; faites justice à l'orphelin, défendez la veuve, et après cela, venez. » (*Isaïe*, ch. I, v. 11, 12, 13 et 17.) « Mangerai-je la chair des taureaux, ou boirai-je le sang des boucs? » (*Ps.* XLIX, v. 13.)

7. « Rompez les liens de l'impiété. » (*Isaïe*, ch. VIII, v. 6.)

« Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu[1]:
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Éteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains;
L'Arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles[2].

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir[3],
Peuple ingrat? Quoi! toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces[4],
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée[5],
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée[6],
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés[7],
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,

1. *Benjamin et Juda* est mis là pour les tribus de Juda et de Benjamin, qui composaient le royaume de Juda.

2. « Nous ne voyons plus les signes éclatants de notre Dieu; il n'y a plus de prophètes, et nul ne nous connaîtra plus. » (*Ps.* LXXIII, v. 9.)

3. « Vous qui voyez tant de choses, n'observez-vous pas ce que vous voyez? Vous qui avez les oreilles ouvertes, n'entendez-vous point? » (*Isaïe*, ch. XLII, v. 20.)

4. C'est à ce vers que commence la plus belle et la plus éloquente énumération qui jamais ait signalé la verve d'un poëte français. C'est une suite de quatorze vers dont chacun retrace, du style le plus précis et le plus énergique, un miracle fameux, et un mémorable trait d'histoire. (Voy. les c. IX, X, XIV, XXII et XXIII du IIIe livre des *Rois*, et le c. IX du IVe.) Quelle hardiesse dans ces expressions : *Dieu fidèle en ses menaces*, *Achab détruit*, etc. GEOFFROY.

5. Ce champ est la vigne de Naboth, que Jézabel, femme d'Achab, usurpa par le meurtre du propriétaire, et où elle fut dévorée par des chiens.

6. « Jéhu leur dit : Jetez-la du haut en bas. Aussitôt ils la jetèrent par la fenêtre, et la muraille fut teinte de son sang; et elle fut foulée aux pieds des chevaux. » (*Rois*, liv. IV, ch. IX, v. 33.)

7. « Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jézabel. » (*Rois*, liv. IV, ch. IX, v. 36.)

Et la flamme du Ciel sur l'autel descendue[1];
Élie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain[2],
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée[3]?
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps:
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis[4],
Et prédits même encore à Salomon son fils?
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de rois une suite nombreuse;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre[5].

JOAD.

Aux promesses du Ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER.

Ce roi fils de David, où le chercherons-nous?
Le Ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah! si dans sa fureur elle s'était trompée;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Hé bien! que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moi!

1. « Ils se mirent donc à crier encore plus haut... et leur voix n'était point entendue, et il n'y avait personne qui leur répondît, ni qui parût entendre leurs prières. » (*Rois*, liv. III, c. XVIII, v. 28, 29.) — Les prophètes de Baal s'étaient flattés de faire descendre le feu du ciel sur la victime; ils ne purent y réussir; mais, à la voix des prophètes du Seigneur, la flamme descendit sur l'autel, dévora la victime et les faux prophètes. GEOFFROY.

2. *Les cieux fermés:* expression empruntée de l'Écriture: *De peur que le Seigneur en colère ne ferme le ciel.* (*Deuter.*, ch. XI, v. 17.) *Lorsque le ciel sera fermé.* (*Rois*, liv. III, ch. VIII, v. 35, etc., etc.)

3. *Se ranimant*, et non *se ranimants;* ce qui serait un *barbarisme. Se ranimant* est le participe du verbe *ranimer*. Employé ici dans le sens réciproque, il est donc indéclinable. LA HARPE. — Élisée, disciple d'Élie, ressuscita le fils d'une Sunamite. Voy. *Rois*, l. IV, c. IV.

4. « Où sont, Seigneur, vos anciennes miséricordes que vous avez promises à David avec serment, et en prenant votre vérité à témoin? » (*Ps.* LXXXVIII, v. 50.)

5. « Et tous les peuples de la terre seront bénis en lui; toutes les nations rendront gloire à sa grandeur. » (*Ps.* LXXI, v. 16.)

De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Ochozias restait seul avec ses enfants ;
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point ; mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle[1],
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
L'illustre Josabeth porte vers vous ses pas :
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABETH.

JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse : il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur.
Que dis-je ? le succès animant leur fureur,
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre[2]
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes hébreux il aura le courage,
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois :
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABETH.

Sait-il déjà son nom et son noble destin ?

1. Neuf heures du matin.
2. Athalie était la belle-mère de Josabeth, fille de Joram.

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABETH.

Hélas! de quel péril je l'avais su tirer!
Dans quel péril encore il est près de rentrer!

JOAD.

Quoi! déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne?

JOSABETH.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort;
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABETH.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde?
De mon père sur eux les bienfaits répandus...

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABETH.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABETH.

Je sais que, près de vous en secret assemblé[1],
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé;
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler;
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle?

1, On ne dit point en prose *un nombre assemblé* : mais le sens est si clair, qu'on excuse cette licence poétique en faveur de la précision. GEOFFROY.

Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple et n'en brise les portes?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu, qui combat pour nous,
Dieu, qui de l'orphelin protége l'innocence,
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel;
Dieu, qui, frappant Joram, le mari de leur fille[1],
A jusque sur son fils poursuivi la famille;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu[2]?

JOSABETH.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce?
Hélas! l'état horrible où le Ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie;
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue:
Je me figure encor sa nourrice éperdue[3],
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et, faible, le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,

1. Joram, roi d'Israël, fut tué par Jéhu d'un coup de flèche.
2. Le mot *Dieu* répété quatre fois à la tête de quatre distiques de suite donne à cette phrase une singulière dignité. LA HARPE.
3. Ce morceau est un modèle de peinture touchante : tous les traits en sont finis. Je ne remarquerai que cet hémistiche, *s'était jetée en vain,* où le vers semble tomber à chaque mot. Il est impossible de mieux rendre l'effort impuissant de la faiblesse. ID.

De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point funeste !
Du fidèle David c'est le précieux reste :
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses !

JOAD.

Vos larmes, Josabeth, n'ont rien de criminel ;
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père[1].
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur ;
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé :
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leurs mains de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau[2].
Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race[3],
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché !
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;

1. « Le fils ne portera point l'iniquité du père. » (*Ézéch.*, ch. XVIII, 20.)

2. L'exactitude demandait *a rallumé*. *L'a* du vers précédent ne se construit pas avec *Et de David éteint rallumé le flambeau*. ACAD. — On ne dirait point *de César éteint*, en parlant de la maison, de la race de César ; cette épithète, qui accompagnerait mal tout autre nom, semble faite pour celui de David, la lumière d'Israël, d'où doit sortir la lumière des nations. L. RACINE.

3. Nous avons vu la prière de Josabeth, douce et touchante, pleine du sentiment le plus tendre, et terminée par un trait de dévouement héroïque ; celle du grand prêtre est mâle, ferme, courageuse, pleine de grandeur et d'énergie. Cette prière, de douze vers, semble ne former qu'une seule période, dont les divers membres, dépendants l'un de l'autre, s'attirent, s'enchaînent, se succèdent avec rapidité, et forment l'ensemble le plus harmonieux. GEOFFROY.

Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis ;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle[1] :
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur[2] !
L'heure me presse : adieu. Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

SCÈNE III.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas ;
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs,
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes :
Mais, hélas ! en ces temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs !
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !
Son empire a des temps précédé la naissance ;
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, seule.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence,
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance[3] ;
Tout l'univers est plein de sa magnificence :

1. « Seigneur, confondez, je vous prie, Achitophel dans ses conseils. » (*Rois*, liv. II, ch. xv, v. 31.)

2. Il n'y a point d'expression pour louer un pareil style, que le transport et le cri de l'admiration. Ce langage, cette harmonie, ont quelque chose au-dessus de l'humain : tout est céleste, tout est inspiration. La Harpe.

3. « Un jour annonce cette vérité à un autre jour. » (*Ps.* xviii, v. 2.)

Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHŒUR répète.

Tout l'univers est plein de sa magnificence:
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits :
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits;
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire[1]
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre :
Venait-il renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle,
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX, seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice, ô bonté suprême !

1. Il y a dans ce chœur, qui partout est beau, un couplet égal à tout pour le sublime : *O mont de Sinaï,* etc. La Harpe.

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même:
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE AUTRE VOIX, *seule*.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage;
Mais des enfants l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais!

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

ACTE II.

SCÈNE I.

JOSABETH, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Mes filles, c'est assez; suspendez vos cantiques:
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure: allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paraître à notre tour.

SCÈNE II.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Mais que vois-je? Mon fils, quel sujet vous ramène?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine?

ZACHARIE.

O ma mère!

JOSABETH.

Hé bien! quoi?

ZACHARIE.

Le temple est profané !

JOSABETH.

Comment?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABETH.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le grand prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes ;
Debout à ses côtés le jeune Eliacin
Comme moi le servait en long habit de lin ;
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée[1] :
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une femme... Peut-on la nommer sans blasphème?
Une femme... C'était Athalie elle-même.

JOSABETH.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis, aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.
Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts.
Mon père... Ah ! quel courroux animait ses regards !
Moïse à Pharaon parut moins formidable :
« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
« D'où te bannit ton sexe et ton impiété :
« Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ? »
La reine alors sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche :
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant ;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée[2],

1. On n'arrosait point l'assemblée du sang de la victime : le prêtre trempai simplement un doigt dans le sang, et en faisait sept aspersions devant le voile du sanctuaire ; il en frottait les cornes de l'autel, et répandait le reste au pied du même autel. ACAD.

2. C'est cet étonnement, cet effroi si naturel dont elle doit être frappée à la vue de Joas, qui explique pourquoi elle ne songe pas même à se venger de l'injure qu'elle vient de recevoir. Cette ressemblance si forte entre Joas et l'enfant

Et toute son audace a paru terrassée;
Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner;
Surtout Eliacin paraissait l'étonner.

JOSABETH.

Quoi donc? Eliacin a paru devant elle?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés.
Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés:
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venais vous conter ce désordre funeste.

JOSABETH.

Ah! de nos bras sans doute elle vient l'arracher;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes..
Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes alarmes?

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez?

ZACHARIE.

Les jours d'Éliacin seraient-ils menacés?

SALOMITH.

Aurait-il de la reine attiré la colère?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père?

JOSABETH.

Ah! la voici. Sortons: il la faut éviter.

SCÈNE III.

ATHALIE, ABNER, AGAR, SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent:
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis: tu vois mon trouble et ma faiblesse.
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse:
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours!

(Elle s'assied.)

qu'elle a vu en songe est un des ressorts les mieux conçus qu'on ait jamais employés. LA HARPE.

SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre :
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel;
Lui-même il nous traça son temple et son autel,
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,
Et surtout défendit à leur postérité
Avec tout autre dieu toute société.
Hé quoi ! vous, de nos rois et la fille et la mère,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère?
Ignorez-vous nos lois? et faut-il qu'aujourd'hui...
Voici votre Mathan; je vous laisse avec lui.

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferme votre temple aux autres nations:
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.
Demeurez.

SCÈNE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive?...

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé:
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le Ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie;
Par moi Jérusalem goûte un calme profond;

Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur[1];
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie;
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissais en paix du prix de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe[2]?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge:
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
  C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage[3],
Pour réparer des ans l'irréparable outrage:
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi;
« Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
« Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux[4].

ABNER.

Grand Dieu!

1. Le Syrien pour le roi de Syrie. Le père d'Athalie avait été tué dans un combat contre ce prince.

2. Ce songe a un mérite unique, il est le principal mobile de l'action: il motive la venue d'Athalie dans le temple, le désir qu'elle a de voir Joas, et les frayeurs qui l'engagent ensuite à demander cet enfant. Il amène cette discussion où la bassesse féroce de Mathan est mise en opposition avec la bonté courageuse et compatissante d'Abner. Enfin il donne lieu à cette scène aussi neuve que touchante où Athalie interroge Joas. LA HARPE.

3. « Jéhu vint ensuite à Jezrahel; et Jézabel, ayant appris son arrivée, se peignit les yeux avec du noir, mit ses ornements sur sa tête, etc. » (*Rois*, liv. IV, ch. IX, v. 30.)

4. « Étant allés pour l'ensevelir, ils n'en trouvèrent que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains... et le Seigneur a dit: Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jézrahel. » (*Rois*, liv. IV, ch. IX, v. 35.)

ATHALIE.

Dans ce désordre, à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus[1].
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée[2];
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre,
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable...

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
Quel est-il? de quel sang, et de quelle tribu?

1. Il faut *tel* au singulier, ou dire *tels on voit des...* ACAD.
2. *Idée* est ici pour *image*, au sens étymologique du mot tiré du grec, *eidos*, aspect, apparence.

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère :
L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère;
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures[1];
Que je ne cherche point à venger mes injures;
Que la seule équité règne en tous mes avis;
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN.

Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main:
Le Ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine;
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé[2],
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Eh quoi, Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux!
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement!

1. On dit bien les *égards,* mais non pas *les mesures de quelqu'un pour une personne.* Acad.

2. Dans ces deux vers, d'ailleurs très-beaux, *son sort* et *le sort* ont paru trop près l'un de l'autre, le premier étant pris pour l'état, et le second pour la destinée. Acad.

Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner; je puis m'être trompée;
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien! il faut revoir cet enfant de plus près;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER.

Je crains...

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seraient les raisons?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

SCÈNE VI.

ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine : n'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand prêtre a devancé le jour :
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le Ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre...

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux;
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée :
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée;
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.

Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger [1].
Vous cependant, allez; et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII.

JOAS, ATHALIE, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER
DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE.

JOSABETH, aux deux lévites.
O vous! sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, à Josabeth.
Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde [2].

ATHALIE.
O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde...
C'est lui! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(Montrant Joas.)
Épouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABETH.
Qui? lui, madame?

ATHALIE.
Lui.

JOSABETH.
Je ne suis point sa mère,
(Montrant Zacharie.)
Voilà mon fils.

ATHALIE, à Joas.
Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABETH.
Le Ciel jusque aujourd'hui..

ATHALIE.
Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.
Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.
Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

1. Ce vers sert à préparer une des plus belles scènes qui soient au théâtre, par la simplicité et les naïvetés sublimes qu'elle renferme. LUNEAU-BOISGERMAIN.
2. On ne dit point *assurez-vous* pour *rassurez-vous*. ACAD.

JOSABETH, tout bas.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche[1] !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné[2].

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays ; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi les loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin[3] ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?

1. « Que le Seigneur vous donne aussi la sagesse et le bon sens. » (*Paral.* I, ch. XXII, v. 12.) — Ce vers prépare et justifie tout ce qu'il y aura d'étonnant dans les réponses de Joas, suivant ce mot de l'Écriture (*Ps.* VIII, v. 2) : « Vous avez formé dans la bouche des enfants, et de ceux qui sont encore à la mamelle, une louange parfaite. » La Harpe.

2. « Mon père et ma mère m'ont abandonné. » (*Ps.* XXVI, v. 10.)

3. Athalie épuise toutes les questions de la curiosité et de la défiance, et ne peut parvenir à surprendre un mot qui l'éclaire sur ce qu'elle cherche. Plus les interrogations sont pressantes, plus on est charmé de la voir toujours confondue par la simplicité des réponses de l'enfant. La Harpe.

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture [1],
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabeth.

Vous sortez?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune [2] :
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE, à Joas.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide [3].

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

1. « Qui donne aux bêtes la nourriture qui leur est propre, et qui nourrit les petits des corbeaux qui invoquent son secours. » (*Ps.* CXLVI, v. 9.)
2. Il est impossible de dire avec plus de précision, et en même temps plus poétiquement : *vous avez entendu le récit de tout ce qui lui est arrivé.* GEOFFROY.
3. La réponse en elle-même est parfaite; car il n'y a pas là un mot qui ne soit pas dans les livres saints. Mais ces quatre vers, comme ceux que l'auteur met dans la bouche de Joas, ont un mérite théâtral, celui d'offrir un rapport sensible ou vers lui-même, ou vers Athalie. Ici le premier vers, *Que Dieu veut être aimé*, est pour tout le monde; le second et le quatrième sont pour Athalie, et l'application ne lui échappe pas, car elle répond par ce premier mot très-remarquable : *J'entends.* Le troisième vers est pour Joas. LA HARPE.

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel[1];
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez pas de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux[2].

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame; et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

1. « Vous assaisonnerez avec le sel tout ce que vous offrirez en sacrifice, et vous ne retrancherez point de votre sacrifice le sel de l'alliance que votre Dieu a faite avec vous. Vous offrirez le sel dans toutes vos oblations. » (*Levit.*, ch. II, v. 13.) — Après l'aspersion du sang de la victime, on la découpait, et on jetait du sel sur les parties qu'on posait sur l'autel. L. Racine. — « Répandant l'huile dessus, et y mettant l'encens, parce que c'est l'oblation du Seigneur. » (*Levit.*, ch. II, v 15.)

2. Absurdité qui était celle du paganisme. Il n'y avait, avant la révélation, qu'un peuple au monde qui ne connût qu'un seul Dieu. Aussi l'enfant répondit-il comme pourraient répondre les plus grands philosophes de tous les siècles, qui ont conçu l'unité nécessaire de l'Être suprême. Mais ce qu'il y a ici de plus admirable, c'est le courage naïf de cet enfant qui ne veut pas suivre une reine dans son palais, parce qu'elle *ne prie pas Dieu*. La Harpe.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?

JOSABETH.

Hé, madame! excusez
Un enfant...

ATHALIE, à Josabeth.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier:
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses,
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils!

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterais! Et pour...

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère!

ATHALIE, à Josabeth.

Sa mémoire est fidèle; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur[1];
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité[2],
A vengé mes parents sur ma postérité.
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,

1. *Cultiver la haine!* Que cette figure est hardie! mais qu'elle est juste! LA HARPE.

2. « Athalie, mère d'Ochozias, voyant son fils mort, s'éleva contre les princes de la race royale, et les fit tuer tous. » (*Rois*, liv. IV, ch. XI, v. 1.)

Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de rois[1];
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes :
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux!
Où serais-je aujourd'hui si, domptant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance :
David m'est en horreur; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente :
J'ai voulu voir; j'ai vu[2].

ABNER, à Josabeth.

Je vous l'avais promis :
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCÈNE VIII.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABETH, à Joad.

Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur?

JOAD.

J'entendais tout, et plaignais votre peine.

1. « Or, le roi Achab avait soixante et dix fils, qui étaient nourris chez les premières personnes de la ville (Samarie). Lorsque les personnes eurent reçu les lettres de Jéhu, elles prirent les soixante et dix fils du roi, et les tuèrent. » (*Rois*, liv. IV, ch. x, v. 6 et 7.)

2. Trait frappant de fierté, d'insolence et de laconisme. Les termes manquent pour exprimer l'admiration qu'inspire une scène qui réunit au plus haut degré le goût, l'élégance et la grâce, à l'intérêt le plus vif. Geoffroy.

Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr.
(A Joas, en l'embrassant.)
Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.
Je reconnais, Abner, ce service important :
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons ; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché [1].

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.
Quel astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.
Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.
Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint prophète ?

UNE AUTRE.
Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle [2] :
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE.
O bienheureux mille fois

1. Peut-on exprimer avec plus d'harmonie, d'élégance et de pompe, une action aussi commune que celle de laver le pavé du temple ? Quel éclat et quelle grandeur le sentiment religieux répand sur les idées les plus ordinaires ! Ces beaux vers ont encore le mérite de peindre exactement les mœurs des Juifs, qui contractaient des souillures par l'attouchement, l'approche ou même la seule vue d'objets immondes, et qui se purifiaient par des ablutions. GEOFFROY. — Au ch. XIV du *Lévitique*, il est ordonné de purifier une maison avec le sang d'un passereau immolé.

2. « Cependant l'enfant de Samuel s'avançait et croissait, et il était agréable à Dieu et aux hommes. » (*Rois*, liv. I, ch. II, v. 26.)

L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même[1] !
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il est orné dès son enfance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!

LA MÊME VOIX, seule.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!

UNE VOIX, seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains!
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
Trouve d'obstacle à ses desseins!
Que d'ennemis lui font la guerre!
Où se peuvent cacher tes saints?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité,
Comment as-tu du Ciel attiré la colère?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

LA MÊME VOIX continue.

Au lieu des cantiques charmants
Où David t'exprimait ses saints ravissements,

1. « Heureux est l'homme que vous avez vous-même instruit, Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre loi. » (*Ps.* XCIII, v. 12.)

Et bénissait son Dieu, son Seigneur et son père;
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois?

UNE VOIX, seule.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver :
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever [1] ?

UNE AUTRE VOIX.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain :
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;
Qui sait si nous serons demain [2] ?

TOUT LE CHOEUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu! qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX, seule.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe [3]
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil (ô réveil plein d'horreur!)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,

1. « Jusqu'à quand les pécheurs, Seigneur, jusqu'à quand les pécheurs triompheront-ils? Jusqu'à quand proféreront-ils des paroles impies? Ils ont, Seigneur, humilié et affligé votre peuple; ils ont opprimé votre héritage. » (*Ps.* XCIII, v. 3 et 5.)

2. « Mangeons et buvons, direz-vous; car nous mourrons demain. » (*Isaïe*, ch. XXII, v. 13.)

3. « Ils se sont endormis du sommeil de la mort; et tous ces hommes qui se glorifiaient de leurs richesses n'ont rien trouvé dans leurs mains lorsqu'ils se sont éveillés. » (*Ps.* LXX, v. 6.)

Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable[1],
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur !
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !

ACTE III.

SCÈNE I.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

Jeunes filles, allez : qu'on dise à Josabeth
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre !

NABAL.

Hé quoi ! tout se disperse, et fuit sans vous répondre ?

MATHAN.

Approchons.

SCÈNE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer ?
Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer ;
C'est des ministres saints la demeure sacrée ;
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel ;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons ; cessez de vous troubler.
C'est votre illustre mère à qui je veux parler :
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

1. « Le Seigneur tient en sa main une coupe de vin pur, pleine d'amertume... La lie n'en est pourtant pas encore épuisée ; tous les pécheurs de la terre en boiront. » (*Ps.* LXXIV, v. 9.)

SCÈNE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion?
D'où naît dans ses conseils cette confusion?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle allait immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie;
Et j'espérais ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix :
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme,
Elle flotte, elle hésite; en un mot, elle est femme.
J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur, déjà saisi des menaces du Ciel;
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
M'avait dit d'assembler sa garde en diligence;
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.
« Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
« Ai-je dit : on commence à vanter ses aïeux;
« Joad de temps en temps le montre aux factieux,
« Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
« Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
« Est-ce à moi de languir dans cette incertitude?
« Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
« Vous-même à Josabeth prononcez cet arrêt :
« Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt;
« Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
« Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage. »

NABAL.

Hé bien! pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
Voudront-ils que le temple enseveli sous l'herbe...

MATHAN.

Ah! de tous les mortels connais le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible[1]:
Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste;
Ils le refuseront : je prends sur moi le reste;
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consument tous les jours?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré;
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse,

1. *Attache* pour *attachement* ne s'emploie guère dans le style noble. LUNEAU-BOISGERMAIN.

Autant je les charmais par ma dextérité :
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée;
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux[1].
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise ;
Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare et marchai son égal[2].
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur :
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords!
Mais voici Josabeth.

SCÈNE IV.

JOSABETH, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la reine,
Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
Princesse, en qui le Ciel mit un esprit si doux
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad, accusé de dangereux complots,
Allait de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services .
De Joad contre moi je sais les injustices;
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin, je viens chargé de paroles de paix[3].
Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage.

1. Ce mot *hurlement* est du style de l'Écriture sainte. Les prophètes, pour dire *gémissez*, disent souvent *ululate*, « hurlez. » L. Racine.

2. Belle expression imitée de Virgile : Ast ego, quæ divûm incedo regina. *Énéid.*, I, v. 46. « Et moi, qui marche reine des dieux. »

3. Ceci rappelle les paroles du Psaume : « Ne me perdez pas avec ceux qui commettent l'iniquité, qui parlent de paix avec leur prochain, et qui, dans leurs cœurs, ne pensent qu'à faire du mal. » (*Ps.* xxvii, v. 3).

De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :
C'est, pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu,
Cet enfant sans parents, qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABETH.

Éliacin?

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte :
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte.
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La reine impatiente attend votre réponse.

JOSABETH.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

MATHAN.

Pourriez-vous un instant douter de l'accepter[1] ?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter?

JOSABETH.

J'admirais si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?
Est-ce un libérateur que le Ciel vous prépare?
Songez-y : vos refus pourraient me confirmer
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.

JOSABETH.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABETH.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que du mensonge implacable ennemie,
Josabeth livrerait même sa propre vie,
S'il fallait que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?

1. *Douter de l'accepter;* cette expression est incorrecte; quand *douter* est suivi d'un verbe, il faut *si* ou *que : Je doute si j'irai : je doute que j'aille. Hésiter* était le mot propre. GEOFFROY.

Une profonde nuit enveloppe sa race?
Et vous-même ignorez de quels parents issu?
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu?
Parlez; je vous écoute, et suis prêt à vous croire :
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire[1] !

JOSABETH.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer[2]
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer!
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée[3]
Où le mensonge règne et répand son poison :
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison!

SCÈNE V.

JOAD, JOSABETH, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je! De Baal ne vois-je pas le prêtre!
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous souffrez qu'il vous parle! Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

MATHAN.

On reconnaît Joad à cette violence.
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien! que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

MATHAN.

J'ai fait à Josabeth savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,

1. Dans l'Écriture, *rendre gloire à Dieu* se dit souvent pour *attester son nom*. La Harpe.

2. Ce mot *méchant*, qui revient plus d'une fois dans cette pièce, ne siérait pas aussi bien dans un sujet qui ne serait pas tiré de l'Écriture. L'Écriture appelle ainsi, d'ordinaire, tous ceux qui sont rebelles à la loi de Dieu, quelle que soit la mesure de leurs crimes, mesure dont lui seul est juge. Id.

3. « Heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller à suivre le conseil des impies... et qui ne s'est point assis dans la chaire empestée. » (*Ps.* I, v. 1).

Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel[1] :
Les chiens, à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.

MATHAN. (Il se trouble.)

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
Doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare?
Voilà votre chemin.

SCÈNE VI.

JOAD, JOSABETH.

JOSABETH.

L'orage se déclare :
Athalie en fureur demande Éliacin.
Déjà de sa naissance et de votre dessein
On commence, seigneur, à percer le mystère :
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'aurait révélé?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?

JOSABETH.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchants délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache :
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?
Je suis prête : je sais une secrète issue
Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue,
De Cédron avec lui traversant le torrent,
J'irai dans le désert où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.

1. « Abiron et Dathan se soulevèrent contre Moïse et Aaron : la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas et les dévora. » (*Nomb.*, ch. XVI, v. 31, 32 et 33).

« Doëg accusa, auprès de Saül, Achimélech d'avoir secouru David. Chargé de la vengeance de Saül, il massacra Achimélech et quatre-vingt-cinq prêtres de la ville de Nobé, tous revêtus de leurs ornements pontificaux. » (*Rois*, liv. I, ch. XXII).

« Architophel prit le parti d'Absalon contre David son père, et se pendit de désespoir de ce que ce jeune prince ne suivait pas ses conseils. » (*Ibid.*, II, ch. XVII).

Je craindrai moins pour lui les lions et les ours...
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire :
On peut dans ses États le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable;
De David à ses yeux le nom est favorable[1].
Hélas! est-il un roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune?
Sa cause à tous les rois n'est-elle point commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer!
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer?

JOSABETH.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains?

JOAD.

Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits :
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples;
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir[2],
N'a, pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit ni les mains assez pures.
Non, non : c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
Montrons Éliacin; et, loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée :
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCÈNE VII.

JOAD, JOSABETH, AZARIAS, suivi du chœur et de plusieurs lévites.

JOAD.

Eh bien! Azarias, le temple est-il fermé?

1. *Un nom favorable aux yeux* n'est pas français. ACADÉMIE.
2. Depuis la construction du temple, il était expressément défendu par Dieu même de sacrifier sur les hauts lieux, et même de célébrer aucune des cérémonies de la religion ailleurs que dans cette enceinte sacrée. GEOFFROY.

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Eh! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas! si, pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
Des ennemis de Dieu percer la tête impie [1],
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Les prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle!
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites [2].
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même; il m'échauffe, il parle : mes yeux s'ouvrent,

1. *Juges*, c. IV. (*Note de Racine.*) — Sisara, général des Cananéens, après avoir été défait par Barac, chef des Juifs, se retira dans la tente de la femme d'Haber, Jahel, qui le tua pendant son sommeil en lui enfonçant un clou dans la tête.

2. L'opposition entre *perdre* et *ressusciter* n'est pas assez marquée; dans le passage de l'Écriture, imité par Racine, ce contraste est plus frappant : « Tu frappes et guéris, tu conduis aux enfers et tu en ramènes. » (*Tob.*, ch. XIII, v. 2). GEOFFROY.

Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHOEUR chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin[1].

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille[2].
Ne dis plus, ô Jacob ! que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille[3] !

(Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé[4] ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé[5] ?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide[6],
Des prophètes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé[7].
Où menez-vous ces enfants et ces femmes[8] ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités[9].
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés :
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités[10] :
Temple, renverse-toi, cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes[11]
Pour pleurer ton malheur?

1. « Que mes paroles se répandent comme la rosée et comme les gouttes de l'eau du ciel, qui tombe sur l'herbe. » (*Deut.*, ch. XXXII, v. 2.)
2. « Cieux, écoutez ce que je vais dire : Que la terre entende les paroles de ma bouche. » (*Deut.*, ch. XXXII, v. 1.)
3. « Que le Seigneur se lève, et que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent, fuient de devant sa face. » (*Ps.* LXVII, v. 1.) — « Et le Seigneur se réveilla comme s'il avait dormi jusqu'alors. » (*Ps.* LXXVII, v. 65.)
4. Joas. (*Note de Racine.*) Comment l'or s'est-il obscurci? Comment a-t-il changé sa couleur, qui était si belle? (*Lament. de Jerem.*, ch. IV, v. 1.)
5. Zacharie. (*Note de Racine.*) Joas le fit lapider dans le vestibule du temple.
6. « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes... » (*S. Matth.*, ch. XXIII, v. 37.)
7. « L'encens m'est en abomination. » (*Isaïe*, ch. I, v. 13.)
8. Captivité de Babylone. (*Note de Racine.*)
9. « La maîtresse des nations est devenue comme veuve; la reine des provinces a été assujettie au tribut. » (*Jérém.*, ch. I, v. 1.)
10. « Je hais vos solennités des premiers jours des mois, et toutes les autres; elles me sont devenues à charge : je suis las de les souffrir. » (*Isaïe*, ch. I, v. 14.)
11. « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit les enfants de la fille de mon peuple, qui ont été tués. » (*Jérem.*, ch. IX, v. 1.)

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABETH.

O David!

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(La symphonie recommence encore; et Joad, un moment après, l'interrompt.)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle[1]
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés[2]?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière[3];
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière[4].
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur[5].

JOSABETH.

Hélas! d'où vous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur...

1. L'Église. (*Note de Racine.*) « Qui est celle-ci qui s'élève du désert comme une fumée qui monte des parfums de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de poudres de senteur. » (*Cant. des Cant.*, ch. III, v. 6).

2. Les gentils. (*Note de Racine.*)

3. « Levez les yeux, et regardez tout autour de vous : toute cette grande assemblée de monde vient se rendre à vous. » (*Isaïe*, ch. XLIX, v. 18.)— « Levez-vous, Jérusalem, recevez la lumière, car votre lumière est venue, et la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. » (*Isaïe*, ch. LX, v. 1.)— « Les rois seront vos nourriciers et les reines vos nourrices; ils vous adoreront en baissant le visage contre terre, et ils baiseront la poussière de vos pieds. » (*Isaïe*, ch. XLIX, v. 23.)

4. « Les nations marcheront à la faveur de votre lumière, et les rois à la splendeur qui se lèvera sur vous. » (*Isaïe*, ch. LX, v. 3.)

5. « Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie; que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur. » (*Isaïe*, ch. XLV, v. 8.) — Nous n'avons rien dans notre langue qui approche de ce morceau dans le genre lyrique. MARMONTEL. — Toute cette prophétie, composée de passages de l'Écriture très-bien liés ensemble, est peut-être le plus beau morceau de poésie lyrique qu'il y ait en notre langue. Il a, de plus, l'avantage d'être dramatique et très-utile à l'action. Il sert à remplir les lévites d'un enthousiasme divin; il en fait des soldats invincibles, prêts à braver tous les dangers pour la défense de Joas et du temple. GEOFFROY.

JOAD.

Préparez, Josabeth, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(Aux lévites.)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées[1]
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de crainte, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides!
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence,
Jérusalem se tait en ce pressant danger?
D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudrait élever sa voix?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler;

1. « Le grand-prêtre Joïada donna aux centurions les lances, les boucliers et les écussons du roi David, qu'il avait consacrés dans la maison du Seigneur. » (*Paralip.*, liv. II, ch. XXIII, v. 9.)

Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHŒUR chante.

O! promesse! ô menace! ô ténébreux mystère!
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX seule.

Sion ne sera plus : une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protége Sion : elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement!

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire!

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur!

LA SECONDE.

Que de chants de victoire!

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler : notre Dieu quelque jour
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

ACTE IV.

SCÈNE I.

JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux ?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux[1] ?

JOSABETH, à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau ?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABETH.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?
Ah ! princesse, gardez d'en profaner la gloire :
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABETH, lui essayant le diadème.

Laissez, mon fils : je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !
Princesse, vous pleurez ! Quelle pitié vous touche ?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère[2] ?
Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

1. Comme le glaive était porté en cérémonie, l'expression *qui marche* est aussi juste que poétique. L. RACINE.
2. Voy. le *Livre des Juges*, ch. XI.

JOSABETH.

Voici qui vous dira les volontés des cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCÈNE II.

JOAS, JOAD.

JOAS, courant dans les bras du grand prêtre.

Mon père !

JOAD.

Hé bien, mon fils?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle :
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même[1],
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

1. *Deuteron.*, ch. XVII, v. 16 à 20. (*Note de Racine.*) « Et lorsqu'il sera établi roi, il n'amassera point un grand nombre de chevaux; il n'aura point une quantité immense d'or et d'argent. Après qu'il sera assis sur son trône, il fera transcrire pour soi, dans un livre, ce Deutéronome et cette loi du Seigneur; il l'aura avec soi, et il la lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur son Dieu, et à garder ses paroles et ses cérémonies, qui sont prescrites dans la loi : que son cœur ne s'élève point d'orgueil au-dessus de ses frères. »

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Ochozias?

JOAS.

mon père !

JOAD.

Achevez, dites : que vous en semble?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !

(Joad se prosterne à ses pieds.)

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi?

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, montrez-vous digne.

JOAS.

Joas! Moi?

JOAD, se relevant.

Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage[1] :
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées.

SCÈNE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD continue.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis[2] !
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis[3] !

1. *Échapper de*, c'est sortir d'un endroit, d'un lieu : *échapper à*, c'est se sauver d'un danger, l'éviter. Il aurait fallu ici *échappé à*, et Racine n'aura mis *de* que pour éviter l'hiatus.

2. « La septième année, Joïada envoya quérir les centeniers et les soldats; il les fit entrer dans le temple du Seigneur, et fit un traité avec eux, et leur fit prêter le serment dans la maison du Seigneur, en leur montrant le fils du roi. » (*Rois*, liv. IV, ch. XI, v. 4.)

3. « Voilà le fils du roi : c'est lui qui doit régner, selon ce que le Seigneur a prononcé en faveur de tous les descendants de David. » (*Paralip.*, liv. II, ch. XXIII, v. 3.)

AZARIAS.

Quoi ! c'est Éliacin ?

ISMAEL.

Quoi ! cet enfant aimable...

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du triste Ochozias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et si tôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé;
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabeth dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver,
Ministres du Seigneur; c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger :
Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage;
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse :
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux;
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler;
Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence :
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats;
Et réveillant la foi dans les cœurs endormie,

Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple?
Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfants de Lévi,
Et, dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées!
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur;
Frappez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites [1]
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre [2],
A ce roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre et de mourir pour lui.

AZARIAS.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus [3]?

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne pas me conformer?

1. « Et les enfants de Lévi s'étant tous assemblés autour de lui, il leur dit: Voici ce que dit le Seigneur, Dieu d'Israël : Que chaque homme mette son épée à son côté... et que chacun tue son frère, son ami, et celui qui lui est plus proche. Les enfants de Lévi firent ce que Moïse avait ordonné. » (*Exod.*, ch. XXXII, v. 26, 27 et 28.)

2. « Ensuite ils amenèrent le fils du roi, et lui mirent la couronne sur la tête; ils le revêtirent des ornements de sa dignité, lui mirent dans la main le livre de la loi, et le déclarèrent roi. Le grand prêtre Joïada l'oignit et le sacra. » (*Paralip.*, liv. II, ch. XXIII, v. 11.)

3. « Comme ceux qui, ayant été blessés à mort, dorment dans les sépulcres, dont vous ne vous souvenez plus. » (*Ps.* LXXXVII, v. 6.)

JOAD.

O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer[1],
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime :
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage[2].
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin[3].

JOAS.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne.

JOAD.

Venez : de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez, Josabeth, vous pouvez vous montrer!

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABETH, embrassant Joas.

O roi, fils de David!

1. Ce morceau de Joad est ce que l'on connaît de plus beau en situation et en éloquence dramatiques. LA HARPE. — Dans tous les théâtres anciens et modernes, on ne trouverait pas un autre exemple d'une éloquence aussi vraie, aussi touchante, d'une philosophie aussi noble et aussi sublime. Avant *Athalie,* on n'avait pas même l'idée de ce genre de beautés théâtrales. GEOFFROY.
2. Voy. *Rois,* III, ch. XI.
3. Le charme du style et l'intérêt de la scène ne sauraient aller plus loin. C'est partout un genre d'émotion qui était inconnu au théâtre, et qu'on n'y a pas retrouvé depuis. GEOFFROY.

JOAS.

O mon unique mère!
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABETH, à Zacharie.

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.

(Zacharie se jette aux pieds de Joas.)

JOAD, pendant qu'ils s'embrassent.

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis!

JOSABETH, à Joas.

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie!

JOAS.

Et je sais quelle main, sans vous, me l'eût ravie.

JOSABETH.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHOEUR.

Quoi! c'est là...

JOSABETH.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce lévite.

SCÈNE V.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, UN LÉVITE, LE CHOEUR.

UN LÉVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on médite;
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts;
On voit luire des feux parmi des étendards,
Et sans doute Athalie assemble son armée :
Déjà même au secours toute voie est fermée;
Déjà le sacré mont où le temple est bâti,
D'insolents Tyriens est partout investi;
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABETH, à Joas.

Cher enfant, que le Ciel en vain m'avait rendu,
Hélas! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu :
Dieu ne se souvient plus de David votre père!

JOAD, à Josabeth.

Quoi! vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour?
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudrait que de David la maison fût éteinte,

N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,
Où le père des Juifs sur son fils innocent[1]
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race, en lui seul renfermé?
Amis, partageons-nous : qu'Ismaël en sa garde[2]
Prenne tout le côté que l'Orient regarde;
Vous, le côté de l'Ourse; et vous, de l'Occident;
Vous, le Midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le temps, et ne se précipite;
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias partout accompagne le roi.
(A Joas.)
Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace;
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.
(A un lévite.)
Suivez-le, Josabeth. Vous, donnez-moi ces armes.
(Au chœur.)
Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCÈNE VI.

SALOMITH, LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

Partez, enfants d'Aaron, partez :
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez :
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX seule.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?

1. Abraham (*Note de Racine*). Voy. *Gen.*, ch. XXII.
2. « La troisième partie de vous tous, prêtres, lévites et portiers, qui venez pour faire votre semaine dans le temple, gardera les portes; l'autre troisième partie se placera vers le palais du roi, et la troisième à la porte que l'on nomme du Fondement; le reste du peuple se tiendra dans le parvis de la maison du Seigneur. » (*Paral.* liv. II, ch. XXIII, v. 5.)

N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances[1]?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

TOUT LE CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

UNE VOIX seule.

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser :
« Faisons, disent-ils, cesser
« Les fêtes de Dieu sur la terre[2];
« De son joug importun délivrons les mortels;
« Massacrons tous ses saints; renversons ses autels;
« Que de son nom, que de sa gloire,
« Il ne reste plus de mémoire[3];
« Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous[4]. »

TOUT LE CHOEUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE VOIX, seule.

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois?
Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au berceau,
Contre tes assassins prit soin de te défendre;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre?

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés?

1. « Je suis le Seigneur, ton Dieu fort et jaloux. — Le Dieu jaloux est son nom. » (*Exod.*, ch. XXXIV, v. 14.) — « Le Seigneur est le Dieu des vengeances. » (*Ps.* XCIII, v. 1.)

2. « Faisons cesser et abolissons de dessus la terre tous les jours de fête consacrés à Dieu. » (*Ps.* LXXIII, v. 8.)

3. « Exterminons-les du milieu des peuples, et qu'on ne se souvienne plus à l'avenir du nom d'Israël. » (*Ps.* LXXXII, v. 4.)

4. *Son Christ.* On comprend qu'il ne s'agit point ici du *Sauveur des hommes*, qui ne naquit que 870 ans plus tard; « *Christ*, c'est-à-dire *oint* (du grec *Kriô*, oindre), n'est que la traduction de l'hébreu *Messias*, et qui est resté uni à celui de Jésus de Nazareth. Dans l'antiquité on appelait *Christ* celui qui avait reçu l'onction comme roi, pontife ou prophète. » (Extrait du *Dictionnaire de biographie et d'histoire* de MM. Dezobry et Bachelet.)

Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons; retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire [1].

ACTE V.

SCÈNE I.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Cher Zacharie, hé bien! que nous apprenez-vous [2]?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière :
Peut-être nous touchons à notre heure dernière;
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné :
Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O ciel! dans tous les yeux quelle joie était peinte
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau!
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau;
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardait ce cher dépôt, et n'avait de ses soins

1. Cette retraite précipitée, quand le chœur entend *les cris des barbares soldats et la trompette qui sonne,* sert à entretenir la terreur, et à lier le quatrième acte au dernier. La Harpe.

2. Ce premier vers du cinquième acte rime avec un des derniers vers du chœur qui termine le quatrième : les chœurs d'*Athalie* lient parfaitement tous les actes, et sont tellement incorporés à l'action, qu'il n'y a véritablement aucun repos, aucune interruption dans la pièce. Geoffroy.

Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse,
Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil,
A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,
Jurait de se régler par leurs avis sincères,
Et les appelait tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
Des enfants de Lévi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : Vive le roi Joas!
Mais mon père défend que le roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre Arche précieuse.
« O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
« L'Arche qui fit tomber tant de superbes tours,
« Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
« Des dieux des nations tant de fois triomphante,
« Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente! »
Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur le prince et tantôt vers l'autel,
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.
Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte... Chères sœurs, suivez toutes mes pas;
Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés?
Qui fait courir ainsi ces lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes :
Dieu nous envoie Abner

SCÈNE II.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiége?
On disait que d'Achab la fille sacrilége
Avait, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage;
Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot, par son ordre enfermé,
J'attendais que, le temple en cendre consumé,
De tant de flots de sang non encore assouvie,
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir; et d'un air égaré :
« Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
« Dit-elle; un feu vengeur va le réduire en cendre,
« Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.
« Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
« A deux conditions peuvent se racheter;
« Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
« Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,
« Par votre roi David autrefois amassé,
« Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé.
« Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre [1]. »

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret;
Et tout ce que des mains de cette reine avare
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,

1. Voici une nouvelle suspension de la catastrophe. Joad peut écarter le péril, et se *racheter* lui et ses lévites, s'il consent à livrer Joas. Cet incident va faire éclater plus que jamais la sainte fermeté du grand prêtre, et resserrer les engagements d'Abner, *qu'il fera juge entre Athalie* et l'enfant qu'elle demande. LA HARPE.

Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins [1],
Et, portant sur notre Arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire?

JOAD.

Mais siérait-il, Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie?

ABNER.

Hélas! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par ma mort le Ciel qui la tourmente!
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
Se vit, presque en naissant, à périr condamné;
Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin;
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable
De nos malheureux rois l'homicide implacable?
Du moins, et Josabeth comme moi l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir [2];
J'ai vu de son courroux tomber la violence.

(A Josabeth.)

Princesse, en ce péril vous gardez le silence!
Hé quoi! pour un enfant qui vous est étranger
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore?
Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux
Ce jeune enfant était un reste précieux?

JOSABETH, tout bas à Joad.

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse:
Que ne lui parlez-vous?

JOAD.

Il n'est pas temps, princesse.

1. *D'impurs assassins*, les Tyriens qui composaient l'armée d'Athalie. — *Brûler les chérubins.* « Il (Salomon) fit dans l'oracle deux chérubins de bois d'olivier, qui avaient dix coudées de hauteur. » (*Rois*, liv. III, ch. VI, v. 23.)

2. Il faut *je l'ai vue*, en parlant d'Athalie : on a condamné tout d'une voix, *je l'ai vu*. ACADÉMIE.

ABNER.

Le temps est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan, près d'Athalie, étincelant de rage,
Demande le signal et presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer[1].
Donnez-moi seulement le temps de respirer :
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple et venger ses injures.
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un faible secours;
Votre austère vertu n'en peut être frappée :
Hé bien! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse :
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté,
La garde en fut commise à ma fidélité;
C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilants cachaient à la lumière.
Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée,
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur :
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque ombre[2] ?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.
Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connais l'équité,
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance,
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah! je le prends déjà, seigneur, sous mon appui[3] :
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

1. Il paraît que du temps de Racine on disait encore *se parer* pour *se garantir*. Cela n'est pas français. On dit *parer un coup*, et non *se parer d'un coup*. La Harpe.

2. Pour *quelque ombrage*. *Ombre* ne se dirait point, dans ce sens, en prose.

3. On ne dit point *prendre sous son appui*, quoique *appui* signifie *protection* : ces deux termes doivent s'employer avec des verbes différents. Académie.

SCÈNE III.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL,
DEUX LÉVITES, LE CHOEUR.

JOAD.

Grand Dieu! voici ton heure, on t'amène ta proie[1]!
Ismaël, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.)

JOSABETH.

Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime!

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps;
Suivez de point en point ces ordres importants;
Surtout, qu'à son entrée et que sur son passage
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas;
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.

(A un lévite.)

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi :
Appelez tout le peuple au secours de son roi;
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, JOAS, AZARIAS,
TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, LE CHOEUR.

JOAD continue.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu[2],
Partout sans vous montrer environnez ce lieu;
Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

1. Quelle énergie dans cette expression *ta proie!* Elle paraîtrait même trop hardie, si les livres saints n'étaient pas remplis de figures non moins extraordinaires pour exprimer les terribles vengeances du Seigneur. GEOFFROY.

2. « Que les lévites demeurent toujours auprès de la personne du roi avec leurs armes. » (*Paral.,* liv. II, ch. XXIII, v. 7.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance;
Mais ne la craignez point : songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre :
Permettez un moment que ce voile vous couvre.
(Il tire un rideau.)
Vous changez de couleur, princesse!

JOSABETH.

Ah! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir?
Quoi! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte :
Tout est en sûreté.

SCÈNE V.

JOAS, ATHALIE, JOAD, JOSABETH, ABNER,
SUITE D'ATHALIE.

(Joas est caché derrière le rideau.)

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots, pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances!
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé :
De ton espoir frivole es-tu désabusé?
Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter :
Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

JOAD.

Sur-le-champ tu seras satisfaite :
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(Le rideau se tire. On voit Joas sur son trône; sa nourrice est à genoux à sa droite, Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche; et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.)

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois.
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine? De ton poignard connais du moins ces marques.
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.

Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas[1].

ABNER.

Ciel!

ATHALIE, à Joad.

Perfide!

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé :
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe, à cet enfant, traître, sera funeste,
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi!

(Le fond du théâtre s'ouvre : on voit le dedans du temple; et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.)

ATHALIE.

Où suis-je? O trahison! ô reine infortunée[2]!
D'armes et d'ennemis je suis environnée!

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée :
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi! la peur a glacé mes indignes soldats!
Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, se jetant aux pieds de Joas.

Sur qui? sur Joas! sur mon maître!

ATHALIE.

Lui Joas! lui ton roi! Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours : tremblez troupe rebelle!

1. Je ne connais point de plus grand coup de théâtre... Il réunit la terreur, l'attendrissement, la pompe et la majesté. Cette pièce me semble, sous tous les rapports, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. La Harpe.

2. « Athalie entendit le bruit du peuple qui accourait; et entrant parmi la foule dans le temple du Seigneur, elle vit le roi assis sur son trône, suivant la coutume, et les chantres et les trompettes auprès de lui, et tout le peuple dans la réjouissance et sonnant de la trompette. Alors elle déchira ses vêtements, et elle s'écria : Trahison! trahison! » (*Rois*, liv. IV, ch. XI, v. 13, 14.)

SCÈNE VI.

JOAS, ATHALIE, JOAD, ISMAEL, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

ISMAEL, à Joad.

Seigneur, le temple est libre, et n'a plus d'ennemis :
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Ochozias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piége tombée.
Partout en même temps la trompette a sonné :
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont, par divers chemins, disparu les premiers;
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite [1];
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie [2],
Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte cité;
De son temple profane on a brisé les portes;
Mathan est égorgé [3].

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes!
Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper :
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper;
Je vois d'Ochozias et le port et le geste;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe; Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,

1. Dans cette belle peinture de la joie publique, le poëte n'oublie pas de faire remarquer que *quelques juifs éperdus* ont pris la fuite. Il a été dit, au commencement de la pièce, que plusieurs étaient du parti d'Athalie, et adoraient Baal. Plus on examine cette pièce, plus on remarque l'ordre dans lequel tout se suit. L. RACINE.

2. « Tout le peuple fit une grande réjouissance, et la ville demeura en paix. » (*Rois*, liv. IV, ch. XI, v. 20.)

3. « Et tout le peuple étant entré dans le temple de Baal, ils renversèrent ses autels, brisèrent ses images en cent pièces, et tuèrent Mathan, prêtre de Baal, devant l'autel. » (*Rois*, liv. IV, ch. XI, v. 18.)

M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage;
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
Que dis-je, souhaiter! Je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

(Athalie sort, les lévites la suivent.)

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée[1],
Et que la sainteté n'en soit pas profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris[2],
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ABNER, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAS, descendu de son trône.

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

JOAD, aux lévites.

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi :
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et, saintement confus de nos égarements,

1. « Alors Joïada fit ce commandement aux centurions qui commandaient les troupes, et leur dit : Emmenez-la hors du temple; et si quelqu'un la suit, qu'il soit tué par l'épée : car le pontife avait dit : Qu'on ne la tue pas dans le temple du Seigneur. Les officiers se saisirent donc de sa personne, et elle fut tuée en ce lieu-là. » (*Rois*, liv. IV, ch. XI, v. 15 et 16.)

2. Comme de *meurtre* on a fait *meurtrir*, il était naturel que l'un conservât le sens de l'autre, et c'est ce qui a eu lieu d'abord. Mais l'usage, qu'on ne peut pas toujours expliquer, en a décidé autrement, et depuis longtemps *meurtrir* ne signifie plus que *faire des meurtrissures*, des contusions. » Ils l'ont *meurtri* de coups. » LA HARPE.

Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

SCÈNE VIII.

JOAS, JOAD, UN LÉVITE, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAD, au lévite.

Hé bien ! de cette impie a-t-on puni l'audace?

LE LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le Ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

FIN D'ATHALIE.

APPRÉCIATION

LITTÉRAIRE ET ANALYTIQUE

D'ATHALIE

La conception la plus étendue et la plus riche dans le sujet le plus simple, et qui paraissait le plus stérile ; le mérite unique d'intéresser pendant cinq actes avec un prêtre et un enfant, sans mettre en œuvre aucune des passions qui sont les ressorts ordinaires de l'art dramatique, sans amour, sans épisodes, sans confidents ; la vérité des caractères, l'expression des mœurs empreinte dans chaque vers, la magnificence d'un spectacle auguste et religieux, qui montre la tragédie dans toute la dignité qui lui appartient : la sublimité d'un style également admirable dans un pontife qui parle le langage des prophètes, et dans un enfant qui parle celui de son âge ; la beauté soutenue d'une versification où Racine a été au-dessus de lui-même ; un denoûment en action, et qui présente un des plus grands tableaux qu'on ait jamais offerts sur la scène : voilà ce qui a placé *Athalie* au premier rang des productions du génie poétique ; voilà ce qui a justifié Boileau, lorsque, seul contre l'opi-

nion générale, et représentant la postérité, il disait à son ami découragé : « *Athalie* est votre plus bel ouvrage... »

Plus on réfléchit sur le sujet, le plan et l'exécution d'*Athalie,* plus on est effrayé des difficultés qui durent frapper un auteur qui avait tant de connaissances du théâtre, et du talent infini qu'il lui fallait pour les surmonter... Joas est orphelin; il est le neveu de Josabeth : c'est un lien de parenté ; mais qu'il est loin de ce grand sentiment de la maternité auquel rien ne peut se comparer! Aussi Josabeth n'est-elle qu'un personnage secondaire, qui se laisse conduire en tout par Joad[1]. Il fallait pourtant nous attacher au sort de cet enfant pendant cinq actes. Ce n'est pas tout : Quel est le défenseur de cet enfant? Quel est celui qui entreprend de le remettre sur le trône ? Ce n'est point un de ces personnages toujours avantageux à montrer sur la scène, un guerrier, un héros vengeur de sa patrie et de ses rois, un politique habile méditant une grande révolution : c'est un pontife enfermé dans un temple avec une tribu consacrée au service des autels. Il fallait le faire triompher de la force et du pouvoir sans blesser la vraisemblance, et le rendre ministre d'une vengeance rigoureuse et sanglante sans dégrader ni faire haïr le caractère du sacerdoce. Tout autre personnage pouvait être, sans aucun inconvénient, l'instrument du salut de Joas et de la perte d'Athalie. Rétablir l'héritier du trône, venger la faiblesse opprimée, et punir l'ennemie et le bourreau de ses rois, était pour tout autre une entreprise non-seulement légitime, mais glorieuse. Cependant, telles sont les idées de convenance attachées à chaque état, que faire répandre par les ordres d'un prêtre le sang d'une reine, quoique coupable et usurpatrice, était en soi-même difficile et dangereux. Tant d'obstacles nés du sujet n'étaient balancés que par une seule ressource, l'intervention divine. A la vérité, elle se présentait d'elle-même, et l'homme le plus médiocre pouvait la saisir; mais c'est un de ces moyens qui n'ont qu'une valeur proportionnée à la force de celui qui s'en sert : mis en œuvre par une main moins habile, il ne pouvait tout au plus que faire excuser Joad, et alors la pièce était manquée; elle ne pouvait produire que très-peu d'effet. Il était absolument nécessaire de tirer de ce moyen tout le parti possible : il fallait faire entendre la voix de Dieu dans chaque vers, rendre cet enfant que le Ciel protége aussi cher aux spectateurs qu'aux Israélites (puisqu'enfin c'est là toute la pièce), le leur montrer sur la scène, et faire agir sur tous les cœurs le charme de l'enfance ; ce qui était sans exemple, et placé, s'il faut le dire, entre le sublime et le ridicule. Et quel autre qu'un grand maître, allons plus loin, quel autre que Racine pouvait en venir à bout? Sans la magie

1. « Josabeth n'agit pas et ne doit pas agir comme Joad : elle agit par les sentiments qu'elle éprouve et qu'elle inspire : son âme est toujours en action; elle a toute la tendresse, toutes les alarmes d'une mère; elle fait ressortir la mâle intrépidité de Joad. » GEOFFROY.

d'un style divin, qui s'élève jusqu'à l'enthousiasme d'un pontife avec autant de succès qu'il descend à la naïveté d'un enfant, la scène française n'avait point d'*Athalie*. C'est un de ces tableaux qui ne peuvent exister que par un prestige unique de coloris, et que, sans cela, la plus belle ordonnance, le plus beau dessin, ne pourraient sauver. Il y a des sujets où l'on est forcé d'être sublime, sous peine de n'être rien : Racine s'est bien acquitté de ce devoir; il l'est depuis le premier vers jusqu'au dernier.

La théocratie, particulièrement établie chez les Juifs, était donc le principal objet que devait développer l'auteur d'*Athalie*. Aussi, dès la première scène, il fonde puissamment toutes les idées qui doivent gouverner l'esprit des spectateurs : il rappelle tous les faits qui doivent influer sur le reste de la pièce; il prépare tout ce qui doit arriver. Il choisit, pour le jour qu'il a destiné à la proclamation de Joas, une des principales fêtes des Juifs, celle où l'on célébrait l'anniversaire de la publication de la loi, et qu'on appelait aussi la *Fête des Prémices,* parce qu'on y offrait à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson. Il introduit avec le grand-prêtre un guerrier qui a servi avec distinction sous les rois de Juda, également attaché à leur mémoire et au culte de ses pères. Dans tout autre sujet, il semblait que ce fût à un homme tel qu'Abner d'être le vengeur et l'appui d'un roi orphelin, et de travailler à son rétablissement. Mais ici c'est Dieu qui doit tout faire :

> Dieu, qui de l'orphelin protége l'innocence,
> Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance.

C'est de cette faiblesse même que l'auteur a tiré l'intérêt qu'il sait répandre sur la cause du grand prêtre et de Joas. On lui a reproché de n'avoir pas fait le rôle d'Abner plus agissant : s'il l'eût fait, sa pièce ressemblait à tout; elle n'avait plus ce caractère religieux qui la distingue et la rend à la fois si originale et si conforme aux mœurs théocratiques. A quoi donc lui a servi Abner? A présenter dans un homme de cette importance, dans un guerrier vertueux, dans un serviteur fidèle des rois de Juda, les sentiments que la plus saine partie de la nation a conservés pour la famille de David; sentiments qui seraient suspects de quelque intérêt particulier, si l'auteur ne les eût montrés que dans le grand prêtre et ses lévites; à balancer auprès d'Athalie, qui ne peut lui refuser son estime, le crédit et les suggestions de Mathan; à former entre l'humanité d'un soldat et la cruauté d'un prêtre ce beau contraste qui met du côté de Joad tout ce qu'il y a de plus intéressant, et du côté d'Athalie tout ce qu'il y a de plus odieux; enfin à relever la fermeté d'âme et la pieuse confiance de Joad, qui, pouvant se servir d'un homme si brave et si accrédité, ne s'en sert pas, parce qu'il attend tout de Dieu seul. Et quoi de plus propre à rendre une cause respectable, à en persuader la justice, que de la présenter toujours comme la cause de Dieu lui-même?...

Une des difficultés du sujet que traitait Racine, c'est que, dans son plan nécessairement donné, le secret de la naissance de Joas, caché jusqu'au dénoûment, rend son danger moins prochain... Joas n'est menacé que dans le cas où il sera reconnu par Athalie, et livré entre ses mains. C'était donc ce qu'il fallait faire craindre sans cesse, et il fallait en même temps accroître le danger d'acte en acte, et pourtant le balancer et le suspendre jusqu'à la dernière scène, quoique l'action, renfermée dans l'intérieur d'un temple, ne permît aucune de ces révolutions violentes qui servent à varier une intrigue. L'auteur, obligé de tirer tous ses moyens du caractère des personnages, s'est habilement servi de celui de Mathan, qui a essuyé beaucoup de critiques, et qui me paraît mériter beaucoup d'éloges. Sa haine personnelle pour Joad, sa malignité cruelle et avide de vengeance, excite sans cesse la cruauté d'Athalie, éveille ses soupçons, et par conséquent augmente le péril[1].

On apprend à l'ouverture du troisième acte tout ce qu'il vient de mettre en usage pour irriter Athalie et la porter aux résolutions les plus violentes; et en même temps il achève d'expliquer la conduite indécise qu'elle vient de tenir.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme;
Elle flotte, elle hésite; en un mot, elle est femme

Voilà encore une expression familière et méprisante, qui pourrait déplaire dans un autre personnage et dans d'autres circonstances. Je n'ai jamais observé que ce trait de satire, qui paraît fait pour la comédie, fît rire au théâtre. C'est qu'il ne signifie rien autre chose, si ce n'est qu'Athalie n'est pas aussi méchante que Mathan le voudrait: c'est toujours la situation qui détermine le caractère et l'effet des expressions.

Mais ce n'est pas seulement pour mettre dans tout son jour la perversité de Mathan que le poëte le fait parler ainsi: cette peinture du changement qui s'est fait dans Athalie rappelle la prière de Joad qui demandait à Dieu de répandre sur cette reine *l'esprit d'imprudence et d'erreur*. Cette prière n'était pas une vaine déclamation : tout est moyen, tout est ressort dans la machine du drame, quand elle est construite par un véritable artiste. Le spectateur comprend pourquoi cette reine outragée par Joad, cette femme si terrible, à qui le sang et le crime ne coûtent rien, ne se sert pas de tout son pouvoir, et ne précipite pas des violences qui lui sont si faciles. Il voit, au gré du poëte, l'arbitre invisible qui dirige tout.

La Harpe, *Cours de littérature.*

1. « C'est Mathan qui détermine la reine à demander l'enfant, qui lui forge

Geoffroy, répondant à certains critiques qui trouvent qu'il n y a pas assez d'action dans *Athalie,* s'exprime ainsi :

« Quelle plus grande action, quelle intrigue plus vive peut-il y avoir au théâtre, que celle qui rétablit sur son trône un jeune roi, malgré tous les efforts de l'usurpatrice qui le poursuit! Athalie amenée dans le temple par un songe, effrayée d'y retrouver l'enfant qu'elle a vu pendant son sommeil, interrogeant cet enfant avec la plus avide curiosité, et toujours confondue par la naïveté de ses réponses; le grand prêtre opposant une résistance invincible aux ordres et aux menaces d'Athalie qui demande l'enfant et le trésor caché dans le temple; le courage du pontife déterminé à périr pour son Dieu et pour son roi; ses préparatifs de défense; le couronnement de Joas, pendant que son ennemie, à la tête d'une armée formidable, vient pour le massacrer avec tous ses amis; Abner chargé de fers sur le seul soupçon qu'il s'intéresse à Joad, envoyé ensuite auprès de lui pour le disposer à l'obéissance; enfin, Athalie prise dans ses propres filets, conduite par Abner dans le temple pour y recevoir l'enfant et le trésor, et n'y trouvant que son roi sur le trône, environné de braves défenseurs; son armée dissipée par le seul bruit du rétablissement de Joas : ce ne sont là sans doute que de *longs discours !...*

« Ces deux dernières tragédies de Racine (*Esther* et *Athalie*) sont ce qu'il a produit de plus parfait : affranchi de la servitude que lui imposaient le goût des comédiens et la mode du théâtre, dégagé de l'influence des passions, se trouvant dans toute la maturité et dans la plus grande force de son génie, il négligea les finesses du sentiment et tous les ressorts des intrigues communes, tous les prestiges de la scène française, pour s'abandonner uniquement à la nature, à la vérité, au sublime dont ses sujets étaient remplis, et au souffle de l'esprit divin dont il était environné de toutes parts. Regardé jusqu'alors comme moins grand que Corneille, il prit dans ses deux dernières tragédies un vol plus haut encore que celui de Corneille lui-même; et la grandeur romaine, si bien exprimée par son prédécesseur, s'abaissa devant la majesté des prophètes dont il sut faire passer dans notre langue toute la poésie et tout l'enthousiasme. *Esther* et *Athalie* sont les plus nobles et les plus beaux monuments de la poésie dramatique, et ceux dont elle doit le plus s'honorer. »

le conte des trésors cachés dans le temple; c'est Mathan qui conduit la pièce puisqu'il conduit Athalie. » GEOFFROY.



TABLE